This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

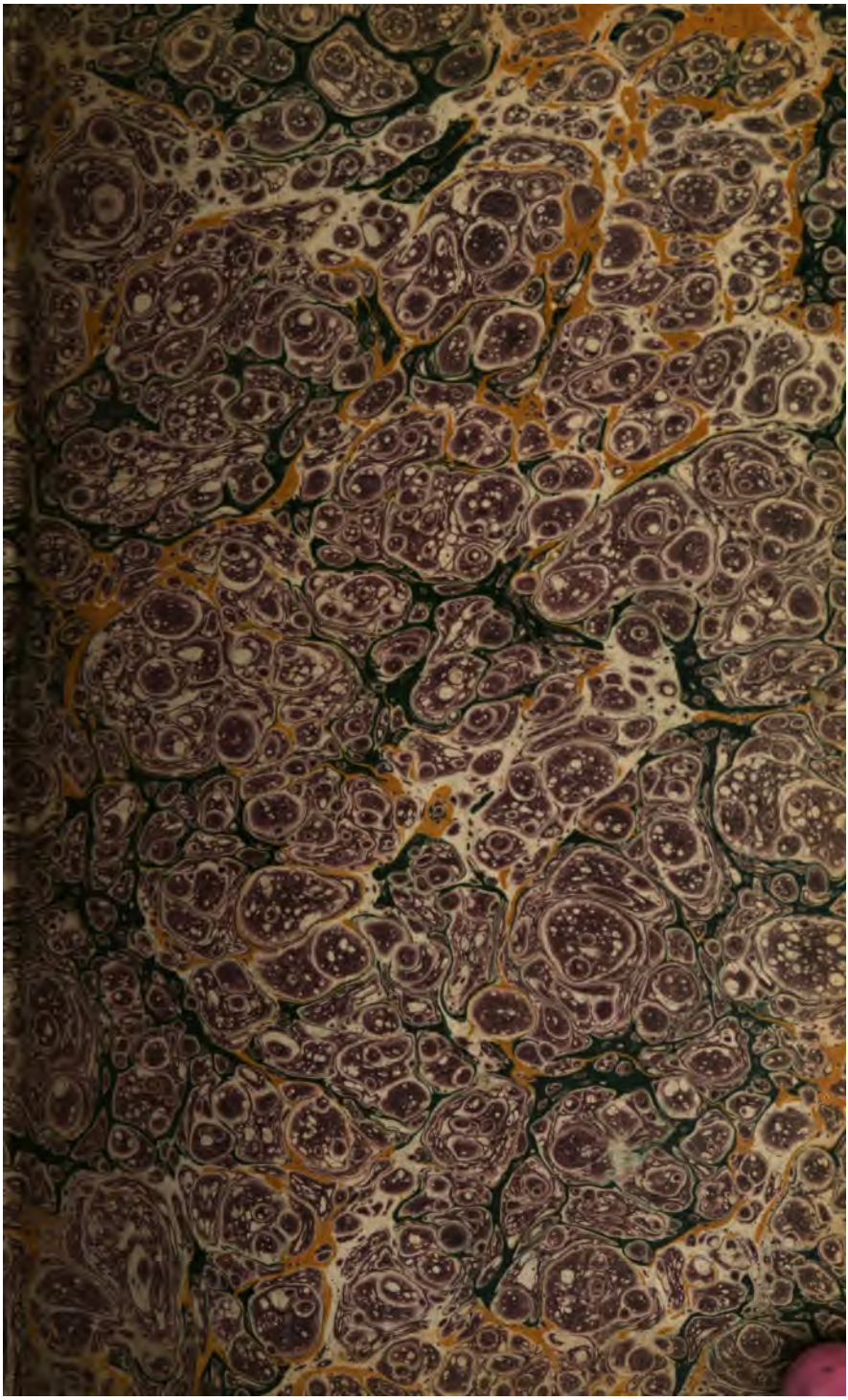
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD



Vet. Fr. III B. 4231

B. 5-3-2

EPHEMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE, UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata dies.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
{ H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 OCT 1986
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPHÉMÉRIDES POLITIQUES, LITTÉRAIRES, ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS DE MAI.

Le mois de *mai*, qui est le cinquième de notre année, à compter depuis le mois de janvier, étoit le troisième dans le calendrier de Romulus, qui commençoit l'année au mois de mars. Romulus appela ce mois *maius*, en considération des sénateurs qu'on appeloit *majores*, de même que le mois suivant fut appelé *junius*, en l'honneur de la jeunesse de Rome, *in honorem juniorum*.

Junius est juvenum; qui fuit ante senum. (Ovid.)

Le mois de mai étoit sous la protection d'Apollon; c'est aussi dans ce mois que les Romains célébroient la fête des spectres, appelés *Lémures*, la cérémonie du *regifugium*, ou de l'expulsion des rois, et les mystéres de la bonne déesse.

Cette bonne déesse avoit été une femme de Faunus, roi d'Italie, que son époux fit mourir à coups de verges, pour s'être enivrée, et à laquelle, de regret, il éleva dans la suite des autels. Quoique Fauna aimât fort le vin, on dit toutefois qu'elle fut si chaste qu'aucun homme n'avoit su son nom ni vu son visage. Les

dames romaines célébroient ordinairement ces mystères dans la maison du grand pontife ; il n'étoit pas permis aux hommes de s'y trouver : on voiloit même tous les tableaux et toutes les statues du sexe masculin. Le grand-prêtre s'éloignoit, emmenant avec lui tout ce qui avoit la même raison que lui de ne pas rester. Sa femme présidoit à la cérémonie, qui ne commençoit qu'à la nuit. En mémoire de la faute et du châtiment de Fauna, on bannissoit le myrte de son autel, et on y plaçoit une cruche pleine de vin : le vin, parce qu'elle l'avoit aimé ; le myrte, parce que ce fut de branches de myrte qu'on fit la verge dont elle fut si cruellement fouettée pour avoir trop bu de vin.

Sous le consulat de Cicéron, les mystères de la bonne déesse furent profanés par le fameux Clodius, son mortel ennemi et celui de tous les gens de bien. La maison de Jules-César ayant été choisie cette année-là pour la célébration des mystères, Clodius, qui avoit su plaire à Pompeia, femme de César, se déguisa en fille, et fut introduit la nuit dans la maison, par une servante de Pompeia, qui, de concert avec sa maîtrese, conduisoit cette intrigue. Le rendez-vous étoit dans la chambre même de cette servante, qui y avoit fait cacher Clodius pendant qu'elle courut avertir Pompeia de l'arrivée de son amant ; mais comme elle tardoit un peu, Clodius, par impatience ou par curiosité de découvrir ce qui se passoit entre ces femmes, sortit de sa retraite : il fut rencontré par une autre servante de la maison, qui lui fit des questions ; Clodius, forcé de répondre, ne put tellement déguiser sa voix que le son ne parût avoir quelque chose de viril : la servante, effrayée, court avertir Aurelia,

mère de César, qu'elle a trouvé dans la maison un homme déguisé en femme. Les cérémonies cessent aussitôt; Aurelia fait fermer les portes; on cherche et on trouve le criminel; et la mère de César, après lui avoir reproché son insolence et son impiété, le fit sortir; et le lendemain de grand matin elle donna avis au sénat de ce qui s'étoit passé la nuit dans sa maison. Toute la ville en fut scandalisée; les femmes surtout se déchaînèrent avec fureur contre Clodius. Le collége des pontifes, consulté sur cette affaire, prononça que c'étoit un sacrilége et une impiété. En conséquence, on instruisit le procès; tout autre y auroit péri; mais Clodius, un des chefs les plus furieux du parti populaire, vint à bout d'intimider les juges par cette foule de meurtriers et d'assassins qu'il avoit toujours à ses côtés.

Aurelia et Julia sa fille, déposèrent de ce qu'elles avoient vu. César, cité aussi en témoignage, dit: « Qu'il ne savoit rien, et que les maris étoient toujours » les moins instruits en pareil cas. » On lui demanda pourquoi donc il avoit répudié sa femme: « C'est, » répliqua-t-il, qu'il ne faut pas que la femme de » César soit seulement soupçonnée. »

Les Romains regardoient le mois de *mai* comme malheureux pour le mariage; cette superstition venoit sans doute de ce qu'on célébroit la fête des *Esprits malins* au mois de *mai;* et c'est à propos de cette fête qu'Ovide dit au cinquième livre de ses *Fastes :*

Nec viduæ tædis eadem, nec virginis apta
Tempora: quæ nupsit, non diuturna fuit.
Hâc quoque de causâ, si te proverbia tangant,
Mense malas Maio nubere vulgus ait.

« Que les vierges ou les veuves se gardent bien d'al-

» lumer dans ce mois les flambeaux de l'hymenée ; ces » flambeaux se changeroient bientôt en torches funè- » bres. De là vient que le vulgaire dit : *Noces de mai,* » *noces mortelles.* »

Cette superstition a passé des païens chez les chrétiens, et elle existe encore dans plusieurs pays de l'Europe.

Anciennement on plantoit le premier jour de *mai*, devant la maison des personnes distinguées, un arbre ou un gros rameau de verdure, qu'on appeloit le *mai*. Les clercs de la Basoche en plantoient un solennellement dans la cour du Palais, qu'ils avoient le privilége d'aller couper dans le bois de Vincennes. Les orfévres présentoient à la Vierge un grand tableau, qu'on appeloit le *Tableau de mai*, et qu'on attachoit ce jour-là à la porte de l'église. Les imprimeurs de Lyon faisoient élever un *mai* devant la porte du gouverneur, où ils affichoient des vers. Le célèbre Clément Marot a fait des vers pour un *mai* des imprimeurs de Lyon.

Le mois de *mai* est le mois des insurrections populaires et des grandes révolutions. La même fermentation qui règne dans le monde physique semble se communiquer au monde moral. Ce mois de *mai* si riant, consacré par la poésie aux plaisirs de l'amour, n'est rempli dans l'histoire que des fureurs de l'ambition et de l'indépendance. Le peuple en proie aux tribuns se soulève contre ses maîtres ; les rois s'arment contre les rois ; de grands empires tombent, de nouvelles puissances s'élèvent, et la face du monde est renouvelée. La seule ville de Constantinople a vu trois empires nouveaux se former dans son sein pendant le mois de *mai*. (*Voyez* les 11, 16 et 29 *mai*.)

HISTOIRE.

L'an 408, *le* 1 *mai*, Mort d'Arcadius, empereur d'Orient.

Ce fils du grand Théodose succéda à son père, et eut l'Orient pour partage ; Honorius eut l'Occident. Il mourut à trente et un ans, après avoir régné treize ans trois mois et quelques jours, depuis la mort de Théodose.

Arcadius étoit mal fait, d'une figure désagréable, et d'une foible complexion : une humeur douce, tranquille et pacifique étoit en lui l'effet d'une stupidité naturelle qu'annonçoit un parler lent, des yeux morts et languissans ; et les soins que Théodose avoit pris de son éducation (*Voyez* le 17 janvier), en le confiant aux maîtres les plus capables de le former, n'avoient pu lui procurer ce que la nature lui avoit absolument refusé. Son règne et celui de son frère doivent être regardés comme l'époque de la décadence des deux empires d'Orient et d'Occident. (*Voyez* le 15 août.)

L'an 1756, *le* 1 *mai*, Alliance de la France et de l'Autriche.

Dès l'année 1755, le roi de Prusse soupçonnant une ligue secrètement formée contre lui par l'impératrice Marie-Thérèse, l'électeur de Saxe, roi de Pologne, et l'impératrice de Russie, s'étoit uni avec l'Angleterre, et avoit renoncé à l'alliance de la France : ce fut alors que l'ancienne inimitié entre les maisons de France et d'Autriche, fomentée depuis Charles-Quint et François Ier, fit place à une amitié qui étonna

toutes les nations. Le parlement d'Angleterre appela cette union *monstrueuse ;* mais étant nécessaire, elle étoit très naturelle. On pouvoit même espérer que ces deux grandes puissances réunies pourroient donner la loi au reste de l'Europe. L'abbé de Bernis, depuis cardinal, eut la plus grande part à ce fameux traité, qui détruisoit tout l'édifice du cardinal de Richelieu, et qui sembloit en élever un autre plus haut et plus vaste ; ce fut aussi l'ouvrage d'une femme (1), alors toute puissante à la cour, et mortellement piquée de certains termes outrageans, lâchés contre elle par Frédéric II, qui n'épargnoit pas un sexe dont il n'avoit aucun besoin.

Mais cette alliance ne produisit pas la grande révolution à laquelle on s'attendoit dans les affaires de l'Europe. On vit un électeur de Brandebourg, dont la ruine avoit paru certaine, tenir seul pendant sept ans contre la France et l'Autriche, aidées de la Russie, de la Suède et de la moitié de l'Allemagne ; et l'on reconnut la vérité de cette maxime : *Les grandes puissances s'affoiblissent en s'unissant.*

La paix désavantageuse de 1763 fut d'abord pour la France le triste fruit de cette alliance ; et quant à l'Autriche, l'empereur Joseph II, qui regardoit ce traité comme la plus sûre barrière des Pays-Bas, ayant

(1) Madame de Pompadour reçut une lettre de remercîment très flatteuse de l'impératrice-reine, et voulut éterniser le souvenir de cette alliance, dans un chef-d'œuvre numismatique, qu'elle fit graver sous ses yeux par le sieur le Guay, le plus fameux artiste en ce genre, sur une médaille d'agathe onyx, qui surpassoit tout ce que l'antiquité offre de plus beau en ce genre. Elle la plaça dans son cabinet, et la montroit avec complaisance aux étrangers.

fait démolir tous les forts de l'Escaut, et démanteler toutes les places de la Flandre et du Brabant, la Belgique s'est trouvée entièrement ouverte dans ces dernières années aux invasions des Français.

L'an 1792, *le* 1 *mai*, Destruction, en pleine paix, d'une colonie française en Afrique, opérée par les Anglais.

Une colonie française s'étoit établie en Afrique, dans l'île de Borodo, sur la rive gauche de la rivière Formose, soumise à la domination du roi d'Owhère, en vertu d'une transaction authentique, et écrite entre le prince et le capitaine Landolphe, qui commandoit l'expédition. Une compagnie formée sous le nom d'Owhère, sous la protection du gouvernement, qui lui-même étoit intervenu dans la négociation, et à l'abri de titres fondés sur le droit public et sur le droit positif des nations, s'étoit livrée avec confiance à ses opérations, et en avoit multiplié les rapports; de nouvelles expéditions de vaisseaux étoient parties d'Europe; six années de travaux opiniâtres avoient donné de l'importance à l'établissement; ses magasins étoient remplis : tout promettoit à la compagnie une prospérité certaine et des bénéfices immenses.

Mais cette prospérité avoit éveillé l'envie du commerce anglais. Les capitaines Gordon, Poter et Cokeron, expédiés de Liverpool pour le Benin, en méditoient la ruine, et bientôt l'effectuèrent.

Dans la nuit du 30 *avril* au 1 *mai* 1792, *en pleine paix*, ces capitaines, à la tête de leurs équipages armés, réussirent à s'introduire dans le fort, et pénétrèrent en silence jusqu'au logement du capitaine

Landolphe, qui fut réveillé par une décharge d'artillerie, à laquelle il eut le bonheur d'échapper. Surpris par ces brigands, sans moyens de défense, il se précipita nu par sa fenêtre; mais, à peine tombé, il recut une deuxième décharge qui l'atteignit à la jambe gauche, et le renversa. On le crut mort, et les assassins, cédant à la fureur du pillage, ne songèrent plus qu'à se charger de tout ce que l'habitation et les magasins offroient de précieux.

Cependant Landolphe, épuisé par la perte du sang qui couloit de sa blessure, se traînoit, à la faveur des ténèbres, vers un fossé où, pour échapper aux recherches, il se mit dans l'eau jusqu'au cou.

C'est de là qu'il vit livrer aux flammes le fruit de tant de peines et de travaux. Le fort et les maisons furent embrasés en peu d'instans; tous ces édifices construits en bois, offrirent bientôt l'image de la destruction. L'explosion terrible de dix milliers de poudre renfermés dans un magasin, fut la dernière catastrophe de cet effrayant incendie : les débris couvrirent les environs et entourèrent le capitaine sans l'atteindre.

Las de détruire et chargés de butin, les brigands se rembarquèrent et prirent le large. L'infortuné Landolphe fut alors trouvé et recueilli par les naturels du pays. Le fils du roi d'Owhère, que le capitaine avoit conduit en Europe, et qu'il en avoit ramené, vint au secours de son ami : il pansa lui-même ses blessures, et le roi lui prodigua les soins et les égards les plus affectueux.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1701, *le* 1 *mai*, Mort de Dryden, poète qui a fait beaucoup d'honneur à l'Angleterre, et qu'il est honteux au roi Guillaume III d'avoir fait mourir de misère en lui ôtant ses pensions, parce qu'il s'étoit fait catholique ; comme si les raisons d'honorer et d'encourager le talent, avoient rien de commun avec la religion.

On a de Dryden des tragédies, des comédies, des opéras ; d'autres morceaux de poésie moins étendus, parmi lesquels on distingue l'ode fameuse sur le *pouvoir de l'harmonie*. On a encore de lui des fables, une traduction de Virgile, en vers anglais, qu'on met à côté de la traduction d'Homère, par Pope.

Les ouvrages de Dryden sont pleins de détails naturels à la fois et brillans, animés, vigoureux, hardis, passionnés, mérite qu'aucun poète de sa nation n'a peut-être surpassé.

L'an 1733, *le* 1 *mai*, Mort de Nicolas Coustou.

Nicolas Coustou, sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658 ; envoyé en Italie en qualité de pensionnaire du roi, c'est là qu'il fit sa belle statue de l'empereur Commode, représenté en Hercule, un des ornemens du jardin de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly, de plusieurs morceaux excellens ; les deux grouppes représentant *deux chevaux domptés par des écuyers*, qui étoient à Marly, et qui ornent aujourd'hui la place de la Concorde, sont de lui. Un prétendu con-

noisseur s'avisa de dire à l'artiste, occupé de cette dernière production : *Mais cette bride devroit, ce me semble, être tendue.* « Monsieur, répondit Coustou, » que n'êtes-vous venu un moment plutôt ! vous au- » riez vu la bride telle que vous la desirez ; mais ces » chevaux ont la bouche si tendre que cela ne dure » qu'un clin d'œil. »

Les artistes reconnoissent, dans toutes les productions de cet habile statuaire, un génie élevé, un goût délicat, un dessin pur, des attitudes nobles et vraies, des draperies riches, élégantes et moëlleuses.

Il mourut à Paris, à soixante-quinze ans, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1472, *le* 1 *mai*, La prière dite l'*Angelus*, fut établie en France à l'occasion des craintes qu'inspiroient les armes des Turcs à la chrétienté.

Cette prière, instituée en 1316, par le pape Jean XXII, fut ordonnée en France par le roi Louis XI, qui, le 27 de juin suivant, rendit un édit pour qu'elle fût récitée au son de la cloche.

L'an 1572, *le* 1 *mai*, Mort du pape Pie V.

Michel-Ghisleri, Pie V, d'abord religieux dans l'ordre de Saint-Dominique, élevé ensuite au cardinalat par Paul IV, succéda à Pie IV en 1506. Avec un caractère moins austère, et un zèle plus éclairé, ce pape auroit eu toutes les vertus d'un pontife accompli, et toutes les qualités d'un grand roi.

L'extinction de l'ordre des Humiliés, fut un des

principaux événemens de son pontificat. Les religieux de cet ordre établis principalement dans le Milanez, vivoient dans le scandale; Saint-Charles Borromée, archevêque de Milan, voulut les réformer; quatre d'entr'eux conspirèrent contre sa vie : l'un des quatre lui tira un coup d'arquebuse dans son palais, pendant qu'il faisoit sa prière. Ce grand homme, qui ne fut que légèrement blessé, demanda au pape la grâce des coupables; mais le pape punit leur attentat par le dernier supplice, et abolit l'ordre entier.

Ce pontife envoya quelques troupes en France au secours du roi Charles IX, contre les huguenots de son royaume : elles se trouvèrent à la bataille de Moncontour. Le gouvernement de France étoit alors parvenu à cet excès de subvertissement, que deux mille soldats du pape étoient un secours utile.

Ce qui honore la mémoire de Pie V, ce fut son empressement à défendre la chretienté contre les Turcs, et l'ardeur dont il pressa l'armement de la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Mais il rendit des honneurs trop peu mérités au général de ses galères, Antoine Colonne, en lui faisant faire une entrée triomphante dans Rome, à la manière des anciens Romains, quoiqu'il n'eût eu que la moindre part à ce glorieux événement. Son plus bel éloge vint de Constantinople même, où le sultan Sélim fit faire pendant trois jours des réjouissances publiques de sa mort.

Pie V disoit quelquefois à ses amis, qu'étant simple religieux, il espéroit le salut avec une grande confiance; qu'étant cardinal, il en doutoit; qu'étant pape, il en désespéroit presque absolument.

HISTOIRE.

L'an 1598, *le 2 mai*, Paix de Vervins, entre la France et l'Espagne.

Lorsque Henri IV eut réduit Paris et la Ligue, en 1594, il fut encore obligé de continuer la guerre contre Philippe III, roi d'Espagne, qui n'avoit pas renoncé à ses vues sur la France, et cherchoit toujours à ranimer, par ses émissaires, le fanatisme des Ligueurs; mais toute la puissance du fils de Charles-Quint fut obligée de céder à la valeur d'Henri IV, et la paix glorieuse de Vervins, en 1598, rétablit la tranquillité au dedans et au dehors du royaume.

Quelques jours après cette paix, Henri IV revenant de la chasse, vêtu simplement, et n'ayant avec lui que deux ou trois gentilshommes, passa la Seine vis-à-vis le Louvre. Voyant que le batelier ne le connoissoit pas, il lui demanda ce qu'on disoit de la paix: « Ma » foi, je ne sais pas ce que c'est que cette belle paix, » répondit le batelier, il y a des impôts sur tout, et » jusque sur ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien » de la peine à vivre. » « Et le roi (dit Henri IV) ne » compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là? » « Le roi est un assez bonhomme, répliqua le batelier; » mais il a une maîtresse à qui il faut de belles robes et » tant d'affiquets! Passe encore si elle n'étoit qu'à lui » tout seul; mais on dit qu'elle se fait caresser par » bien d'autres. »

Henri IV, que cette conversation avoit beaucoup amusé, envoya chercher le lendemain ce batelier, et lui fit répéter, devant Gabrielle d'Estrées, tout ce qu'il avoit dit la veille. Gabrielle, en fureur, parloit déjà de le faire pendre. « Vous êtes folle, dit Henri IV; » moi je veux qu'il ne paie plus rien pour son bateau, » et je suis sûr qu'il chantera tous les jours : Vive » Henri IV ! vive Gabrielle ! »

L'an 1668, *le* 2 *mai*, Paix d'Aix-la-Chapelle.

Philippe IV, roi d'Espagne, étant mort, Louis XIV, qui avoit épousé sa fille, Marie-Thérèse, prétendit que la Flandre, le Brabant et la Franche-Comté, *provinces* qui appartenoient à l'Espagne, devoient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré les renonciations qu'elle avoit faites lors de son mariage; il marche aussitôt en Flandre, et soumet cette province, dans l'été de 1667; l'hiver suivant, il fait encore, en personne, la conquête de la Franche-Comté en trois semaines; mais la rapidité de ses conquêtes ayant jeté l'alarme dans l'Europe, le roi conclut la paix avec l'Espagne; il garda la Flandre, et rendit la Franche-Comté, qui lui revint, dix ans après, à la paix de Nimègue.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1758, *le* 2 *mai*, Mort de Goguet.

Antoine-Yves Goguet, né à Paris, en 1776, d'un père avocat, conseiller au parlement de cette ville, s'est fait un nom dans les lettres, par son savant ouvrage de *l'Origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs*

progrès chez les anciens peuples, où l'auteur considère la naissance et les progrès des connoissances humaines, depuis Adam jusqu'à Cyrus, matière intéressante, qu'il a traitée avec autant d'érudition que d'exactitude. Goguet ne jouit pas long-tems de ses succès. La petite vérole l'emporta à l'âge de quarante-deux ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre-Conrard Fugère, conseiller à la cour des aides, son ami, qui l'avoit beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita, trois jours après, dans le tombeau, âgé seulement de trente-sept ans. Ces deux savans étoient dignes l'un de l'autre par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avoient les mêmes connoissances et les mêmes vertus. Goguet avoit commencé un grand ouvrage sur l'*Origine et les Progrès des lois, des arts, des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie chrétienne jusqu'à nos jours.* Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le tems de donner la seconde.

HISTOIRE.

L'an 1481, *le* 3 *mai*, Mort du sultan Mahomet II.

Mahomet II, fils d'Amurat II, peut être surnommé l'Alexandre mahométan. Pendant trente années de règne, il ne fit que marcher de conquêtes en conquêtes ; la plus importante et la plus mémorable, fut la prise de Constantinople, qui forme à tous égards, une grande époque dans l'histoire moderne. (*Voyez* le 29 mai.)

Mahomet II fut aussi un des empereurs les plus féroces qu'aient eus les Turcs. Voltaire, qui prenoit quelquefois le parti de nier les faits quand ils l'embarrassoient, a nié celui d'Irène, décapitée par son amant, pour apaiser les murmures des janissaires ; et celui des quatorze esclaves ou pages qu'il fit éventrer, pour savoir lequel avoit mangé un melon qu'on lui avoit dérobé. La raison qu'allègue Voltaire pour nier ces faits, c'est que Mahomet étoit un grand homme. Mais auroit-on bien prouvé que le czar Pierre-le-Grand ne s'amusoit pas à couper des têtes pour montrer son adresse, en alléguant qu'il réforma sa nation, qu'il introduisit les arts et les lumières en Russie, et qu'il étoit un grand prince ? Au reste, on n'a pas besoin des deux faits que nie Voltaire ; il en reste un grand nombre de semblables, qui montrent dans Mahomet II la plus grande férocité. Après la prise de Chalcis, capitale du Négrepont, il fit scier, par le milieu du corps, le gouverneur Paul Erizzo, malgré la capitu-

lation. Non moins barbare dans ses plaisanteries, il disoit, en entendant parler du mariage du doge de Venise avec la mer Adriatique : « Je l'enverrai bien-» tôt consommer son mariage au fond de la mer. »

La mort le surprit au milieu des plus vastes projets. Il avoit rassemblé deux armées nombreuses : l'une étoit destinée à conquérir la Perse; il devoit envoyer la seconde en Europe, sous la conduite de ses généraux. Il mourut à cinquante-trois ans, après un règne de trente.

Ce prince, l'un des plus perfides et des plus sanguinaires dont l'histoire ait épouvanté la postérité, étoit né avec de grands talens, que ses passions obscurcirent. Les Turcs l'appellent *le plus grand des empereurs;* à leurs yeux l'éclat de ses conquêtes couvre ses vices. Toute sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une seule campagne : il conquit deux empires, douze royaumes, et près de trois cents villes.

L'an 1791, *le* 3 *mai*, Révolution de Pologne.

Le traité de 1772 entre les cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg, avoit été moins funeste à la Pologne par l'importance et l'étendue des provinces qui furent alors démembrées de ce royaume, que par le machiavélisme avec lequel on donna aux Polonais un gouvernement qui augmentoit les vices de l'ancienne constitution, au lieu de les corriger, et qui, en laissant la porte ouverte à de nouveaux troubles, l'ouvroit aussi à de nouveaux démembremens. Les Polonais regardant la révolution de France comme une occasion favorable pour secouer le joug d'un gouvernement anarchique, proclamèrent solennellement, le 3 mai

1791, une nouvelle constitution, dont l'article fondamental étoit l'hérédité de la couronne, auparavant élective.

La Russie se déclara la première, en 1792, et fit entrer un corps nombreux de troupes russes, qui s'établirent dans le cœur de la Pologne. La Prusse se joignit à la Russie en 1793; celle-ci s'appropria l'Ukraine, la Podolie, la Volhynie, presque toute entière, et la plus grande partie du duché de Courlande, tandis que le roi de Prusse occupoit la Grande-Pologne, à laquelle il donna le nom de Prusse méridionale.

En 1794, éclata l'insurrection de Kosciusko, qui, posant pour bases les principes de la révolution française, sur l'égalité des droits et des personnes, excita un soulèvement universel dans toute la Pologne. La cour de Vienne qui n'avoit pris aucune part au dernier démembrement dont elle devoit être dédommagée du côté de la France, réunit alors ses forces à celles des deux cours de Berlin et de Pétersbourg. Kosciusko vaincu et blessé dans les faubourgs de Varsovie, tomba dans les mains de ses ennemis, et la Pologne fut alors effacée du tableau des puissances de l'Europe.

La cour de Russie joignit aux possessions polonaises qu'elle avoit usurpées en 1793, le duché de Lithuanie, le reste de la Courlande, de la Volhynie et de la Samogitie, la principauté de Helm, ce qui formoit les deux tiers de la Pologne, renfermant vingt mille lieues carrées et six millions d'habitans.

Le roi de Prusse réunit à la Grande-Pologne une grande partie des palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Mazovie, avec la ville de Varsovie; quelques

districts de la Podlachie, et les cantons de Lithuanie renfermés entre la Prusse orientale et la rivière de Niémen. Son lot entier comprenoit le quart de la Pologne, cinq mille cinq cents lieues carrées.

La portion de l'empereur étoit moins considérable; elle ne consistoit qu'en deux mille cinq cents lieues carrées, contenant une partie des palatinats de Cracovie, de Mazovie, de Sandomir et de Podlachie, et tout le palatinat de Lublin.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1324, *le* 3 *mai*, Institution des Jeux Floraux à Toulouse.

Avant l'année 1324, quelques habitans de Toulouse avoient déjà formé une académie, qui fut comme le berceau de celle qu'on appeloit les Jeux Floraux. Depuis long-tems la poésie vulgaire ou provençale avoit été singulièrement cultivée dans cette ville. Sept de ses principaux habitans, tous amateurs des beaux-arts, imaginèrent, pour exciter l'émulation, de proposer un prix à celui qui excelleroit en ce genre de poésie. Ils écrivirent en vers provençaux une lettre circulaire, où se qualifiant de *la gaie société des sept troubadors*, ils invitoient tous les poètes des divers pays de la *langue d'oc*, de se rendre à Toulouse pour y faire la lecture de leurs ouvrages, avec promesse de donner une *violette d'or* à l'auteur de la pièce qui seroit jugée digne d'être couronnée. Le sujet devoit être de piété, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge ou des Saints.

On se rendit de toutes parts au jour marqué, dans

le jardin des faubourgs, ou les *sept maintenants* ou associés avoient coutume de s'assembler. On y lut publiquement les différens poèmes qui furent présentés; on les examina le lendemain en particulier; enfin, le surlendemain *la joya de la violetta* fut adjugée à maître Arnaud Vidal, de Castelnaudari, qui en même tems fut créé *docteur en la gaie science* ou poésie.

Les capitouls, enchantés du succès et de l'utilité d'un pareil projet, flattés d'ailleurs du concours de tous les beaux-esprits que cette solennité attiroit dans leur ville, arrêtèrent, de l'avis de l'assemblée, que tous les ans on distribueroit un semblable prix aux dépens du public. Alors les *septmaintenants* choisirent entr'eux un chancelier pour les présider, et un bedeau ou secrétaire, pour rédiger conjointement avec lui un traité de rhétorique et de poésie, où l'on trouveroit des règles sûres pour juger plus sainement du mérite des ouvrages qui seroient présentés. On les chargea de plus, de présenter des statuts, qui furent qualifiés *Lois d'amour*, d'où l'académie naissante fut nommée le *Jeu d'amour*. On régla qu'on expédieroit en vers provençaux, et qu'on scelleroit en cire et en lacs de soie verte, des lettres de bachelier en la *gaie science*, pour celui qui auroit remporté l'un des premiers prix, ce qui ne devoit pas empêcher, que préalablement les *maintenants* n'examinassent sa capacité, en présence de leur chancelier et de ceux qu'ils voudroient admettre dans leur conseil: sage règlement qui prévenoit le danger de recevoir des sujets qui n'auroient qu'un mérite emprunté.

On porta la précaution plus loin encore: pour prevenir toutes les questions, quelquefois trop bien fondées sur le titre de certaines réceptions, il fut dit que

pour être admis au grade d'académicien, ou, comme on parloit alors, de *docteur et maître dans le gai savoir*, il ne suffiroit pas d'avoir remporté les trois principales fleurs (1), ni d'être bachelier en la même science, mais qu'il faudroit de plus subir un examen public. Le bachelier, avant que d'être reçu, faisoit serment de garder les lois *de la gaie science*, et d'assister tous les ans à l'assemblée, où l'on adjugeoit la *principale joie*.

On a dit qu'au commencement, le lieu de l'assemblée de la *gaie société*, étoit au jardin des faubourgs de Toulouse; mais ces faubourgs ayant été détruits durant la guerre des Anglais, elle fut transférée dans l'hotel-de-ville, où elle a toujours tenu depuis ses séances; alors elle prit le nom de *collége de Rhétorique*. Bientôt elle reçut un nouveau lustre par l'immortelle libéralité d'une dame toulousaine. Cette héroine, Clémence d'Isaure, voulant signaler son goût pour les lettres, fonda par son testament, de quoi fournir aux frais des trois fleurs qu'on distribuoit chaque année. Les capitouls, par reconnoissance, voulurent lui dresser une statue de marbre blanc qui devoit être élevée sur son tombeau, dans l'église de la Daurade, mais qui fut placée dans la salle où l'assemblée des *sept maintenants* avoit été transférée. Tous les ans, le 3 mai, jour de la distribution des prix, on la couronnoit de fleurs.

Jusque-là c'étoit plutôt une société tolérée de gens de lettres, qu'une académie autorisée par la volonté du prince. Ce ne fut qu'en 1694, sous le règne de

(1) L'an 1356, outre la violette d'or, on ajouta deux autres fleurs, une églantine et un souci d'argent.

Louis XIV, qu'elle obtint des lettres de confirmation. Alors les jeux floraux furent mis sous la protection du chancelier de France; les fleurs augmentées d'une quatrième qui étoit une amaranthe d'or, et le nombre des académiciens fixé à trente-six. Le roi, Louis XV, l'avoit augmenté jusqu'à quarante.

L'an 1609, *le* 3 *mai*, Zacharie Jansen, ou Hansen, découvre le télescope.

Cette importante découverte est due au hasard. Des enfans, en se jouant dans la boutique de leur père, lui firent, dit-on, remarquer que quand ils tenoient entre leurs doigts deux verres de lunettes, et qu'ils mettoient les verres l'un devant l'autre à quelque distance, ils voyoient le coq de leur clocher beaucoup plus gros que de coutume, et comme s'il étoit tout près d'eux, et dans une situation renversée. Le père, frappé de cette singularité, s'avisa d'ajuster deux verres sur une planche, en les y tenant debout, à l'aide de deux cercles de laiton, qu'on pouvoit éloigner ou rapprocher à volonté; avec ce secours on voyoit mieux et plus loin. Les curieux accoururent chez Jansen; mais cette découverte resta quelque tems sans application, et sans recevoir les améliorations dont elle étoit susceptible.

Divers savans tels que Galilée (*Voyez* le 8 janvier.), Kepler, Descartes, Grégory, Huyghens, Newton, Herschel, etc. ont contribué successivement à porter le télescope au point de perfection où il est aujourd'hui.

Au reste, l'usage des verres convexes et concaves étant connu, et les principes d'optique sur lesquels sont fondés les télescopes se trouvant renfermés dans

Euclide, il peut paroître singulier qu'on soit arrivé si tard et par hasard à cette importante découverte. Mais pour y arriver par la théorie, il eût fallu connoître la loi de la réfraction, et, à l'époque de la découverte du télescope, on ne la connoissoit pas encore.

L'an 1728, *le* 3 *mai*, Mort de l'abbé Fraguier.

Claude Fraguier, né à Paris en 1666, travailla au Journal des Savans avec beaucoup de distinction, et fit preuve d'une grande et belle littérature; il fut de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et ensuite de l'Académie française.

C'est à lui qu'il arriva de souligner Homère d'un bout à l'autre, en voulant ne souligner que les beaux endroits.

Une paralysie subite et douloureuse lui affoiblit tellement les nerfs du cou, que sa tête resta penchée sur son épaule, d'une manière fort incommode; au milieu d'une situation si pénible, il avoit le courage de travailler, tenant sa plume d'une main, sa tête de l'autre, et obligé de se reposer toujours à chaque ligne.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1758, *le* 3 *mai*, Mort de Benoît XIV.

Il y a eu quatorze papes du nom de Benoît. Le plus illustre de tous est Benoît XIV, Prosper Lambertini; savant aimable, théologien ami de la paix, prélat vertueux et souverain habile.

Chaque année de son pontificat servit d'époque à la réforme de quelques abus, à l'introduction de quelque usage utile; il fit tracer une méridienne: il fit tirer de terre l'obélisque de Sésostris, et orna la ville de

Rome de plusieurs monumens antiques. Les fouilles qu'il fit faire à Rome et dans les environs lui fournirent quantité de monumens anciens et précieux, qu'il fit transporter au Capitole, dans un bâtiment construit à cet effet qu'on nomme le Musée, pour être exposés à la vue du public.

Le roi de Prusse donna des marques de déférence et de considération personnelles à Benoît XIV, en traitant avec lui, touchant les intérêts des églises catholiques de Silésie, depuis la réunion de cette province à sa couronne. L'impératrice de Russie, Elisabeth Petrowna, lui montra les mêmes égards dans la correspondance qu'il entretint avec cette princesse; tous les princes et seigneurs étrangers qui vinrent à Rome pendant son pontificat, publièrent ses louanges à leur retour, d'après ce qu'ils avoient vu et entendu. Tous ces éloges sont renfermés dans une inscription italienne placée sur un monument que fit élever à l'honneur de Benoît XIV, le fils du ministre Walpole, à son retour d'Italie en Angleterre; cette inscription a été traduite ainsi en français :

A Prosper Lambertini,
Evêque de Rome,
Surnommé Benoît xiv,
Qui, quoique prince absolu,
Régna avec autant d'équité
Qu'un doge de Venise;
Il rétablit le lustre de la tiare,
Par les moyens qui seuls la lui ont fait obtenir,
C'est-à-dire par les vertus :
Aimé des papistes,
Estimé des protestans,
Prêtre humble et désintéressé,

Prince sans favori,
Pape sans népotisme,
Auteur sans vanité,
Homme que ni l'esprit ni le pouvoir n'ont pu gâter,
Le fils d'un ministre favori
Qui n'a jamais fait la cour à aucun prince,
Ni révéré aucun ecclésiastique,
Offre dans un pays protestant, libre,
Cet encens mérité
Au meilleur des pontifes romains.

L'abbé Gagliani, ayant été chargé par ce pontife de ramasser diverses matières du Vésuve, lui envoya une caisse remplie de ces curiosités naturelles, avec un billet qui ne contenoit que ce passage de l'Evangile : *Dic ut lapides isti panes fiant.*

« Ordonnez que ces pierres se changent en pain. »

Benoît XIV, interprétant le texte sacré de la manière la plus obligeante, renvoya aussitôt à Gagliani le brevet d'une pension considérable, avec la lettre suivante.

« Vous ne doutez pas de l'infaillibilité du souverain » pontife, je vous en donne une nouvelle preuve ; c'est » à moi qu'il appartient d'expliquer les textes de l'E- » criture-Sainte : je dois toujours en saisir l'esprit, et » je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir que dans » cette occasion. »

Le successeur de Benoît XIV fut Clément XIII (*Voyez* le 2 février.)

HISTOIRE.

L'an 1389, *le 4 mai*, Service de Duguesclin à Saint-Denis, par ordre de Charles VI.

Le maréchal de Sancères, devenu chef de l'armée après la mort de Duguesclin, avoit fait embaumer le corps du connétable, afin qu'on pût le transporter en Bretagne, dans la sépulture de ses ancêtres. Le convoi étoit accompagné sur toute la route par une foule immense de peuple qui, avec grands gémissemens, prioient pour ce héros, et le combloient de bénédictions et d'éloges. Les chapitres et les évêques le recevoient dans leurs églises, et rendoient toutes sortes d'honneurs à sa mémoire : partout on ne l'appeloit que le conservateur du royaume et le libérateur de sa patrie. Le peuple du Mans surtout se signala. Il n'avoit pas oublié qu'il devoit à Duguesclin la conservation de leur ville contre les Anglais. Ces habitans arrêtèrent le convoi, et vouloient conserver chez eux les restes de leur bienfaiteur. Mais il arriva des ordres du roi avec un cortége pour accompagner en grande pompe le corps jusqu'à Saint-Denis, lieu de la sépulture des rois. Charles V y avoit fait construire une chapelle pour lui et pour la reine Anne de Bourbon sa femme, qui y reposoit depuis l'an 1377. Ce fut dans cette chapelle qu'il fit inhumer le corps de son cher connétable, pour que la mort même ne pût pas (comme le marque un historien) les séparer l'un de l'autre ; et il fonda une lampe qui devoit brûler nuit et jour à perpétuité devant

le tombeau qu'il lui fit faire. Sur ce monument, qui avoit trois pieds de haut, étoit la statue du connétable en marbre blanc; derrière sa tête on lisoit cette épitaphe : *Ci gît noble homme, messire Bertrand Duguesclin, comte de Longueville, connétable de France, lequel trépassa devant Châtelneuf de Randon, en Gévaudan, le treizième jour de juillet* 1380. *Priez pour son ame.* Charles VI, non content des honneurs que le roi son père avoit rendus à Duguesclin, profita, en 1389, du calme dont jouissoit le royaume, pour lui faire faire des funérailles magnifiques à Saint-Denis. Il voulut que toute la noblesse qui y étoit rassemblée y assistât, et il n'y eut personne qui ne fût bien aise de rendre ce devoir à la mémoire d'un si grand homme. « On avoit mis la représentation du connétable (dit M. Le Laboureur, de qui nous » empruntons ces détails) sous une grande chapelle » ardente, toute couverte de torches et de cierges, » au milieu du chœur qui en fut aussi tout environné, » et qui brûlèrent tant que le service durâ.

» Le deuil fut mené par messire Olivier de Clisson, » connêtable de France, et par les deux maréchaux » messire Louis de Sancères, et messire Mouton » de Blainville; et il étoit représenté par le comte de » Longueville (Olivier Duguesclin, frère du défunt), » et par plusieurs autres seigneurs de qualité, tous de » ses parens ou de ses principaux amis, vêtus de noir, » qui firent l'offrande d'une façon toute militaire, et » qui n'avoit point encore été pratiquée. L'évêque » d'Auxerre, qui célébroit la messe conventuelle, étant » à l'offerte, descendit avec le roi pour la recevoir » jusqu'à la porte du chœur, et là parurent quatre

» chevaliers armés de toutes pièces, et des mêmes
» armes du feu connétable, qu'ils représentoient par-
» faitement, suivis de quatre écuyers montés sur les
» plus beaux chevaux de l'écurie du roi, caparaçonnés
» des armoiries du même connétable et portant ses
» bannières, jadis si redoutables aux ennemis de
» l'Etat. L'évêque reçut les chevaux par l'imposition
» des mains sur leurs têtes, et on les remena au même
» tems qu'il retourna à l'autel : mais il fallut pour cela
» composer du prix ou de la récompense pour le droit
» avec les religieux et l'abbaye, à qui ils appartenoient.
» Après cela marchèrent à l'offrande le connétable de
» Clisson avec les deux maréchaux, au milieu de huit
» seigneurs de marque, qui portoient chacun un écu
» aux armes du défunt, la pointe en haut, en signe de
» perte de sa noblesse terrestre, et tous entourés de
» cierges allumés ; puis suivirent M. le duc de Tou-
» raine, frère du roi ; Jean, comte de Nevers, fils
» du duc de Bourgogne ; messire Pierre, fils du roi de
» Navarre ; tous les princes du sang ; et messire Henri
» de Bar, aussi cousin du roi, tous la vue baissée, et
» portant chacun une épée nue par la pointe, pour
» marque qu'ils offroient à Dieu les victoires qu'ils
» avoient remportées, et qu'ils avouoient qu'on les
» avoit reçues de sa grâce, par la valeur du défunt. Au
» troisième rang parurent quatre autres des plus
» grands de la cour, armés de pied en cap, conduits
» par huit écuyers choisis entre la plus jeune noblesse
» de la cour du roi, portant chacun un casque entre
» les mains ; puis quatre autres aussi vêtus de noir,
» avec chacun une bannière déployée et armoyée des
» armes de Duguesclin, qui sont d'argent à l'aigle

» impériale de sable. Tout cela marcha pas à pas, avec » beaucoup de gravité et de marque de deuil, et cha- » cun en son ordre s'agenouilla devant l'autel où furent » déposées toutes les pièces d'honneur, et se retira » dans le même ordre, après avoir baisé les mains du » prélat officiant.

» Après l'offerte, l'évêque monta en chaire devant la » chapelle des martyrs, pour faire l'oraison funèbre; et » il ne s'acquitta pas moins heureusement des louanges » qu'il devoit à la mémoire de son héros que de l'obli- » gation d'inspirer à toute la noblesse là présente, la » généreuse obligation d'aspirer à la même gloire. Il » prit pour texte : *Nominatus est usque ad extrema* » *terra*, sa renommée a volé d'un bout du monde à » l'autre ; et fit voir, par les grands récits de ses grands » travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes, » de ses trophées et de ses triomphes, qu'il avoit été » la véritable fleur de chevalerie, et que le nom de » preux ne se devoit qu'à ceux qui, comme lui, se » signaloient également en valeur et en probité. Il ex- » horta les nobles à servir sa majesté avec une parfaite » soumission ; il leur remontra que ce n'étoit que par » son ordre et pour son service qu'ils devoient prendre » les armes. Mais la présence du roi ne l'empêcha pas » de dire qu'il falloit que la cause en fût juste, et qu'il » falloit encore que leur intention fût droite et équi- » table pour les rendre innocens de tous les malheurs » et des cruautés de la guerre; et par toutes sortes » d'exemples qu'il tira de toutes les histoires tant » saintes que profanes, qu'il falloit autant d'honneur » et de vertu que de valeur et d'expérience dans les » armes, pour mériter dans cette condition la grâce.

» de Dieu et l'estime des hommes, et pour être digne » de la réputation de messire Bertrand, qu'il recommandoit à leurs prières, et pour lequel il alloit » achever la messe. »

On ne croit pas devoir finir cet article sans citer des vers d'un poète du tems, sur l'effet que produisit le discours de l'évêque d'Auxerre :

Les princes fondirent en larmes
Des mots que l'évêque montroit,
Car il disoit : « Pleurez, gens d'armes,
» Bertrand qui tretous vous aimoit.
» On doit regretter ses faits d'armes
» Qu'il parfit au tems qu'il vivoit.
» Dieu ait pitié sur toutes ames
» De la sienne, car bonne étoit. »

L'an 1471, *le 4 mai*, Bataille décisive de Teuksbury, qui rend enfin la maison d'York victorieuse de celle de Lancastre.

C'est en 1455, que commencèrent en Angleterre ces sanglantes querelles des maisons d'York et de Lancastre, qui remplirent ce royaume de tant de sang et d'horreurs. La maison d'York portoit la rose blanche, et celle de Lancastre la rose rouge; de là vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile.

Première révolution en 1455. Richard, duc d'York, détrône Henri VI, de la maison de Lancastre, et le fait prisonnier.

Seconde révolution en 1461. Marguerite d'Anjou, épouse d'Henri VI, et l'une des femmes les plus courageuses qui aient jamais été, rassemble une armée, défait Richard à son tour, dans un combat où il est tué, rend la liberté à son mari, que Richard avoit

traîné à sa suite; mais elle ne put se rendre maîtresse de la ville de Londres.

Troisième révolution. Edouard, fils de Richard, aidé du célèbre comte de Warwick, combat de nouveau Henri VI, qu'il fait prisonnier, et est proclamé roi, sous le nom d'Edouard IV. L'intrépidité de Marguerite affronta encore le sort des batailles; elle est vaincue; et son mari, l'infortuné Henri VI, étant retombé dans les mains d'Edouard, est ramené captif dans la tour de Londres.

Quatrième révolution en 1470. Edouard IV avoit épousé secrètement une de ses sujettes, dont il devint subitement amoureux, tandis que le comte de Warwick négocioit en France, par son ordre, le mariage d'une sœur de la femme de Louis XI, qui lui fut accordée. Warwick indigné, ainsi que toute l'Angleterre, de ce manque de foi, se lie avec Louis XI, repasse en Angleterre, chasse le roi qu'il avoit fait, va retirer de la tour de Londres ce même Henri VI qu'il avoit détrôné, et le replace sur le trône: c'est alors qu'il fut surnommé le *Faiseur de rois*.

Cinquième et dernière révolution en 1471, qui fait triompher la rose blanche, de la maison de Lancastre. Edouard, réfugié en Hollande, repasse en Angleterre; son parti lui ouvre les portes de Londres; Henri VI, le jouet de la fortune, est encore remis dans la tour. Le comte de Warwick est défait et tué dans un sanglant combat. On est étonné qu'après tant de revers, une femme ose tenter encore la fortune. Marguerite, toujours inébranlable, parvint encore à former une armée des débris de son parti; on se rencontre dans la plaine de Teuksburi; Marguerite d'Anjou anime les siens de

toute l'ardeur de son courage, menant de rang en rang le prince de Galles, son fils, âgé de dix-huit ans. Jamais elle ne déploya plus de valeur; mais il étoit de sa destinée d'être la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse de l'Europe; elle est vaincue; son fils, prisonnier, est massacré par les ordres d'Edouard; son mari, Henri VI, est bientôt égorgé dans sa prison, dans la tour de Londres, où Marguerite elle-même étoit enfermée, après avoir été faite prisonnière sur le champ de bataille. Cette princesse si malheureuse, rachetée par Louis XI, mourut en 1482, après avoir donné l'exemple du plus grand courage et des plus grands malheurs.

Le triomphe de la rose blanche fut alors complet. Edouard IV régna tranquille; sa domination étoit cimentée du sang de presque tous les princes de la rose rouge; car, dans le cours de ces révolutions, chaque parti exterminoit tour à tour, par la main des bourreaux, les principaux prisonniers. (*V.* le 31 mai et le 22août.)

L'an 1747, *le* 4 *mai*, Création d'un Stathouder en Hollande.

Dans la guerre de 1740, les Français ayant fait une invasion dans la Hollande, tout le peuple demanda pour stathouder le prince d'Orange. La ville de Tervère, dont il étoit seigneur, commença, et le nomma: toutes les villes de la Zélande suivirent; le peuple de la Haye entoura le palais où s'assembloient les députés de la province de Hollande et de Westfrise, la plus puissante des sept, et dont le pensionnaire étoit regardé comme le plus considéré personnage de la république. Il fallut dans l'instant, pour apaiser le peuple,

arborer le drapeau d'Orange au palais et à l'hôtel-de-ville, et le prince fut ensuite élu stathouder, et reçu en cette qualité à l'assemblée des états-généraux. Louis XIV, en 1672, avoit pareillement créé un stathouder par la terreur, et le peuple hollandais rétablit deux fois ce stathoudérat, dont la magistrature fut toujours ennemie, et que la France républicaine a détruit le 17 janvier 1794.

Il est curieux de remarquer, que le nouveau stathouder commença par laisser d'abord la populace piller et démolir les maisons des receveurs, tous parens et créatures des bourguemestres, et quand on eut attaqué ensuite les magistrats avec la populace, on contint ainsi la populace avec les soldats. Telle est la marche ordinaire en toute espèce de révolutions.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1605, *le 4 mai*, Mort d'Aldrovandi.

Ulysse Aldrovandi, né à Bologne en 1527, fut l'un des plus laborieux et des plus zélés naturalistes du seizième siècle. Il employa presque toute sa longue vie, et consuma sa fortune entière à recueillir les matériaux de sa *Grande Histoire naturelle*, voyageant dans presque toutes les parties de l'Europe, et entretenant à ses frais plusieurs peintres et graveurs. C'est une opinion assez générale qu'il mourut aveugle dans l'hôpital de Bologne. Ce fait a été contesté dans ces derniers tems, et ne nous paroît pas probable. On voit encore dans la bibliothèque publique de Bologne les manuscrits qu'il a laissés, et dont le nombre est immense; mais les re-

cueils des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvrage ont été transportés, pendant la révolution, au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

L'*Histoire naturelle* d'Aldrovande est en treize volumes in-folio, dont il ne publia lui-même que les quatre premiers volumes; les autres ont été publiés, après sa mort, sur ses manuscrits. Buffon dit avec raison qu'on réduiroit cette énorme compilation au dixième, si l'on ôtoit toutes les inutilités. « A l'occasion de l'histoire naturelle du coq ou du bœuf, ajoute ce grand » écrivain, Aldrovande vous raconte tout ce qui a jamais été dit des coqs et des bœufs, tout ce que les » anciens en ont pensé, tout ce qu'on a imaginé de » leurs vertus, de leur caractère, de leur courage, toutes » les choses auxquelles on a voulu les employer, tous » les contes que les bonnes femmes en ont faits, tous » les miracles qu'on leur a fait faire dans certaines » religions, tous les sujets de superstition qu'ils ont » fournis, toutes les comparaisons que les poètes en » ont tirées, tous les attributs que certains peuples leur » ont accordés, toutes les représentations qu'on en fait » dans les hiéroglyphes, dans les armoiries; en un » mot, toutes les histoires et toutes les fables dont on » s'est jamais avisé au sujet des coqs ou des bœufs. » Néanmoins cet ouvrage est encore nécessaire aux naturalistes, à cause de quelques figures et de quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs.

L'an 1677, *le* 4 *mai*, Mort de Barrow.

Isaac Barrow, né à Londres en 1630, fut théologien et géomètre; mais ce n'est que par ce dernier titre qu'il est connu aujourd'hui, et surtout parce qu'il fut le

maître de Newton, et qu'il donna du problème des tangentes une solution qui ne pouvoit manquer de faire naître le calcul différentiel. Professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, ce fut là qu'il compta Newton parmi ses disciples ; et il lui résigna sa chaire en 1669. Barrow est enterré dans l'église de Westminster, où on lui a fait élever un monument.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1600, *le 4 mai*, Conférence entre Duperron et Duplessis-Mornai.

Duplessis-Mornai, gouverneur de Saumur, qu'on nommoit le pape des huguenots, ayant publié son livre de *l'Institution de l'Eucharistie*, les théologiens catholiques s'élevèrent contre cet ouvrage, dans lequel ils l'accusoient d'avoir falsifié un grand nombre de passages des Pères. L'auteur demanda une conférence publique au roi, pour répondre à ses accusateurs; elle fut accordée, et se tint à Fontainebleau, en présence du roi et de la cour, entre Duperron, évêque d'Evreux, et Mornai.

Après bien des coups reçus et parés, la victoire fut adjugée à Duperron.

Henri IV fit beaucoup d'éloges de l'esprit et de l'érudition de l'évêque d'Evreux, et ensuite prenant le ton railleur, il dit à Sully : « Eh bien, le pape des protestans a été vaincu. » « Il me semble, sire, répondit » Sully, que Mornai est plus pape que vous ne » pensez ; car ne voyez-vous pas qu'il donne un chapeau rouge à M. d'Evreux ? » En effet, peu de

tems après Duperron fut créé cardinal. On disoit alors que Henri IV n'avoit consenti à cette conférence que pour détruire les soupçons qu'on avoit encore sur sa catholicité. « Il y a deux choses, disoit-il, qu'on ne » croit pas, et toutefois elles sont vraies : que la reine » d'Angleterre (Elisabeth) est morte vierge, et que » le roi de France est fort bon catholique. »

HISTOIRE.

L'an 1645, *le* 5 *mai*, Turenne est défait à Mariendal, par le général Mercy.

Ce fut le seul échec que reçut ce grand capitaine, commandant en chef les troupes du roi : encore fut-il aussi glorieux pour lui que la plus éclatante victoire, par la belle et savante retraite qu'il fit faire à son armée.

L'an 1664, *le* 5 *mai*, Fête donnée à Versailles, par Louis XIV.

De toutes les fêtes qui signalèrent le commencement du règne de Louis XIV, celle de Versailles, en 1664, fut la plus brillante par sa magnificence et les plaisirs de l'esprit qui, se mêlant à la splendeur de ces divertissemens, y ajoutoient un goût et des grâces dont aucune fête n'avoit encore été embellie. Versailles (1) commençoit à être un séjour délicieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le 5 mai, le roi y vint avec la cour, composée de six cents personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua à ces fêtes que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs et les Romains; mais la

(1) Versailles ne devint la résidence ordinaire du roi, qu'en 1682.

promptitude avec laquelle on construisit des théâtres, des amphithéâtres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, étoit une merveille qui ajoutoit à l'illusion, et qui, diversifiée depuis en mille manières, augmentoit encore le charme de ces spectacles.

Il y eut d'abord une espèce de carrousel. Ceux qui devoient concourir, parurent le premier jour, comme dans une revue; ils étoient précédés de hérauts d'armes, de pages, d'écuyers, qui portoient leurs devises et leurs boucliers; et sur ces boucliers étoient écrits en lettres d'or des vers composés par Perigni et par Benserade. Ce dernier surtout, comme nous l'avons déjà remarqué (*voyez* le 14 avril), avoit un talent singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisoit toujours des allusions délicates et piquantes aux caractères des personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la fable qu'on représentoit, et aux passions qui animoient la cour. Le roi représentoit Roger; tous les diamans de la couronne brilloient sur son habit et sur le cheval qu'il montoit. Les reines (1) et trois cents dames, sous des arcs de triomphe, voyoient cette entrée.

La cavalcade étoit suivie d'un char doré, de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, représentant le *char du soleil*, les quatre *âges d'or*, *d'argent*, *d'airain* et de *fer*, les *signes célestes*, les *saisons*, les *heures* suivoient à pied ce char: tout

(1) La reine-mère, la reine régnante, la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, oubliant alors ses malheurs, étoient sous un dais à ce spectacle.

étoit caractérisé. Des bergers portoient les pièces de la barrière, qu'on ajustoit au son des trompettes, auxquelles succédoient, par intervalles, les musettes et les violons. Quelques personnages qui suivoient le char d'Apollon, vinrent d'abord réciter aux reines des vers convenables au lieu, au tems, au roi et aux dames.

Les courses finies, et la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'espace où se donnoient les fêtes. Des tables y furent servies par deux cents personnages, qui représentoient les *saisons*, les *faunes*, les *sylvains*, les *dryades*, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. *Pan* et *Diane* avançoient sur une montagne mouvante, et en descendirent pour faire poser sur les tables ce que les campagnes et les forêts produisent de plus délicieux; derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup un théâtre chargé de concertans. Les arcades qui entouroient la table et le théâtre, étoient ornées de cinq cents girandoles vertes et d'argent, qui portoient des bougies; et une balustrade dorée fermoit cette vaste enceinte.

Ces fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durèrent sept jours. Le roi remporta quatre fois le prix des jeux, et laissa disputer ensuite aux autres chevaliers les prix qu'il avoit gagnés, et qu'il leur abandonnoit.

La comédie de *la Princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Molière, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, et par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On y joua aussi le *Mariage forcé*; mais ce qu'il y eut de véritablement ad-

mirable, ce fut la première représentation des trois premiers actes du *Tartuffe* ; le roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé.

La principale gloire de ces amusemens qui perfectionnoient en France le goût, la politesse et les talens, venoit de ce qu'ils ne déroboient rien aux travaux continuels du monarque. Sans ces travaux, il n'auroit su que tenir une cour, il n'auroit pas su régner ; et si les plaisirs magnifiques de cette cour avoient insulté à la misère du peuple, ils n'eussent été qu'odieux ; mais le même homme qui avoit donné ces fêtes, avoit donné du pain au peuple dans la disette de 1662. Il avoit fait venir des grains, que les riches achetèrent à vil prix, et dont il fit des dons aux pauvres familles, à la porte du Louvre : il avoit remis au peuple trois millions de tailles : nulle partie de l'administration intérieure n'étoit négligée. Son gouvernement étoit respecté au dehors : le roi d'Espagne, obligé de lui céder la préférence ; le pape forcé de lui faire satisfaction ; Dunkerque ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur, et honteux pour le vendeur ; enfin, toutes ses démarches, depuis qu'il tenoit les rènes de l'empire, avoient été ou nobles ou utiles : il étoit beau après cela de donner des fêtes.

L'an 1788, *le* 5 *mai*, Insurrection du parlement de Paris contre l'autorité royale ; Investissement du palais.

L'avant-veille de ce jour fameux, le parlement de Paris ayant été instruit du grand coup (1) que pré-

(1) On méditoit alors l'établissement de la cour plénière et des grands bailliages. (*Voyez* le 8 mai.)

paroient M. de Lamoignon, garde des sceaux, et l'archevêque de Toulouse, principal ministre, avoit pris l'arrêté suivant :

« La cour, toutes les chambres assemblées, les » pairs y séant, avertie par la notoriété publique et » par un concours de circonstances suffisamment con- » nues, des coups qui menacent la nation, en frappant » la magistrature; considérant que les entreprises des » ministres sur la magistrature, ont évidemment pour » cause le parti qu'a pris la cour de résister à deux » impôts désastreux, de se reconnoître incompétente » en matière de subsides, de solliciter la convocation » des Etats-généraux, et de réclamer la liberté indi- » viduelle des citoyens; que les mêmes entreprises ne » peuvent par conséquent avoir d'autre objet que de » couvrir, s'il est possible, sans recourir aux Etats- » généraux, les anciennes dissipations, par des moyens » dont la cour ne seroit pas le témoin sans en être » l'obstacle, son devoir l'obligeant d'opposer, avec » une confiance inébranlable, l'autorité des lois à la » parole du roi, la foi publique et l'hypothèque assi- » gnée sur les impôts, à tous les plans qui pourroient » compromettre les droits ou les engagemens de la » nation;

» Considérant enfin, que le système de la seule » volonté, clairement exprimé dans les différentes » réponses surprises au seigneur roi, annonce de la part » des ministres, le funeste projet d'anéantir les principes » de la monarchie, et ne laisse à la nation d'autre res- » source qu'une déclaration précise par la cour des » maximes qu'elle est chargée de maintenir, et des sen- » timens qu'elle ne cessera de professer, déclare :

» Que la France est une monarchie gouvernée par » le roi, suivant les lois;

» Que de ces lois, plusieurs qui sont fondamen- » tales, embrassent et concernent le droit de la maison » régnante au trône, de mâle en mâle, par ordre de » primogéniture, à l'exclusion des filles et de leurs » descendans; le droit de la nation d'accorder libre- » ment des subsides par l'organe des Etats-généraux, » régulièrement convoqués et composés; les cou- » tumes et les capitulations des provinces; l'inamo- » vibilité des magistrats; le droit des cours de véri- » fier dans chaque province les volontés du roi, et de » n'en ordonner l'enregistrement, qu'autant qu'elles » sont conformes aux lois constitutives de la province, » ainsi qu'aux lois fondamentales de l'Etat; le droit de » chaque citoyen de n'être jamais traduit en aucune » manière par devant d'autres que ses juges naturels, » qui sont ceux que la loi lui désigne, et le droit, sans » lequel tous les autres sont inutiles, celui de n'être » arrêté par quelque ordre que ce soit, que pour être » remis sans délai entre les mains des juges compétens: » proteste, ladite cour, contre toute atteinte qui seroit » portée aux principes ci-dessus exprimés, etc.; et dans » le cas où la force, en dispersant la cour, la réduiroit » à l'impuissance de maintenir, par elle-même, les » principes contenus au présent arrêté, ladite cour » déclare qu'elle en remet, dès à présent, le dépôt » inviolable entre les mains du roi, de son auguste » famille, des pairs du royaume, des Etats-généraux, » et de chacun des ordres réunis ou séparés qui for- » ment la nation.

» Ordonne en outre ladite cour, que le présent

» arrêté sera, par le procureur-général du roi, en-
» voyé aux bailliages et sénéchaussées du ressort, pour
» y être lu, publié et enregistré. »

Le lendemain, cet arrêté fut cassé par le conseil d'Etat; et il fut expédié deux lettres de cachet, l'une contre M. Duval-d'Esprémesnil (1), l'autre contre Goislard de Montsabert; mais comme tous les deux en avoient été prévenus, ils se sauvèrent au palais, comme dans un asile inviolable et sacré.

Le parlement s'assemble (le 5 mai), et après avoir mandé tous les pairs, « il déclare qu'il a mis et met
» Duval et Goislard, et tous autres magistrats sous
» la sauve-garde du roi et de la loi, et arrête, que
» M. le premier président, deux de MM. les présidens
» et quatre de MM. les conseillers, se transporteront
» sur-le-champ à Versailles, à l'effet de représenter
» au roi l'excès des malheurs qui menacent la nation,
» et le supplier d'écouter, dans sa sagesse, d'autres
» conseils que ceux qui sont prêts d'entraîner l'autorité
» légitime et la liberté publique dans un abîme dont
» il deviendroit peut-être impossible au zèle des magis-
» trats de les tirer. »

Le parlement resta toujours assemblé en attendant le retour de la députation. Il y avoit alors dans l'assemblée un grand nombre de ducs et pairs, soit laïques, soit ecclésiastiques; parmi ces derniers, on distinguoit l'archevêque de Reims, l'évêque de Chalons et l'archevêque de Paris; dans la soirée, la grand'-

(1) M. d'Esprémesnil s'étoit procuré, à force d'argent, une épreuve des édits qui étoient sous presse à l'imprimerie royale, et qui devaient être subitement présentés le même jour à tous les parlemens du royaume, pour éviter leur coalition

chambre et le parquet furent remplis par les personnes les plus distinguées de la capitale, la grand'salle et les corridors par la foule des curieux. Pendant qu'on attendoit avec impatience la députation envoyée à Versailles, tout-à-coup arrivent les gardes-françaises, ayant les sapeurs à leur tête; ils étoient suivis des gardes-suisses : le palais est investi, les portes de la grand'chambre et jusqu'aux moindres issues, tout est gardé par des factionnaires, la baïonnette au bout du fusil, et il ne fut plus permis à personne de sortir du palais ; quelques femmes obtinrent avec grande peine, leur liberté, par l'entremise des officiers de leur connoissance.

M. d'Agout, capitaine aux gardes-françaises, se présenta à la porte de la grand'chambre, qui lui fut ouverte, après qu'il eut menacé de faire agir les sapeurs; il lut un ordre du roi, adressé au maréchal de Biron, pour demander MM. Duval et Goislard : le cri général de l'assemblée fut, « qu'ils étoient tous » Duval et Goislard, et que la force seule pourroit » les arracher du sein de la cour. » M. d'Agout dit qu'il alloit prendre de nouvelles instructions.

Sur les trois heures après minuit arriva la députation de Versailles, qui n'apportoit rien de satisfaisant. Le roi avoit refusé de la recevoir. Le maréchal de Biron ne voulant pas prendre sur lui d'enlever à force ouverte les deux magistrats, avoit dépêché un nouveau courrier à Versailles, pour demander les derniers ordres du roi; ils arrivèrent à onze heures du matin, et M. d'Agout étant rentré dans la grand'chambre, il fallut qu'à la fin MM. d'Esprémesnil et Goislard se remissent entre ses mains. (*Voy.* le 6 mai).

L'an 1789, *le* 5 *mai*, Ouverture des Etats-généraux de France.

Dans les premiers tems de la monarchie française, les assemblées de la nation ne furent d'abord composées que de seigneurs et d'évêques. Philippe-le-Bel appela pour la première fois (en 1303) le tiers-état à ces grandes assemblées, qui dès-lors prirent le nom d'Etats-généraux.

Premiers Etats-généraux de 1303, sous le règne de Philippe-le-Bel. Ces Etats-généraux furent tenus dans l'église Notre-Dame, pour s'opposer aux prétentions du pape Boniface VIII, qui menaçoit de déposer le roi. Il s'agissoit aussi d'avoir de l'argent. Le tiers-état forma son avis sous le nom de requête. Cette requête fut présentée à genoux. L'usage subsista toujours depuis, que les députés du tiers-état parlassent au roi un genou en terre, ainsi que les gens du parlement et le chancelier même, dans les lits de justice. Le pape Boniface VIII s'autorisoit, pour déposer le roi, de ce passage de l'Evangile : *Ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel.* Le tiers-état disoit au roi, dans sa requête : « C'est grande abomination d'ouïr que ce » Boniface entende mauvaisement, comme b. . . . , » cette parole d'espéritualité : *Ce que tu lieras en* » *terre, sera lié au ciel;* comme si cela signifioit que » s'il mettoit un homme en prison temporelle, Dieu, » pour ce, le mettroit en prison au ciel. »

Etats-généraux de 1355, sous le roi Jean. Les Anglais ayant fait une invasion dans la Picardie et dans la Gascogne, le roi Jean convoqua les Etats-

généraux dans la chambre du parlement. Jean de Craon, archevêque de Reims, y parla au nom du clergé; Gaucher de Brienne, pour la noblesse; et Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, pour le tiers-état. Ces trois chefs des Etats, ayant entendu le discours de Pierre de la Forêt, archevêque de Rouen et chancelier, sur les besoins du roi pour soutenir la guerre, conclurent, après une délibération entr'eux, à faire au roi, pendant un an une armée de trente mille hommes. On assigna les fonds de la solde sur la gabelle et sur un impôt de huit deniers pour livre sur toutes les denrées; et comme ces fonds ne se trouvèrent pas suffisans, on y suppléa par une capitation générale dont personne ne fut exempt, pas même les princes.

Etats-généraux de 1356, pendant la captivité du roi Jean. Après la bataille de Poitiers, Charles, dauphin et duc de Normandie, s'étant heureusement échappé de la funeste bataille de Poitiers, revint à Paris, où il assembla les Etats-généraux. Il y fut déclaré lieutenant du roi et défenseur du royaume, pendant l'absence du roi Jean, son père. Mais comme il étoit encore jeune et peu expérimenté dans le gouvernement, les Etats formèrent un conseil qu'on appela des *trente-six*, composé de douze prélats, douze gentilshommes et douze bourgeois, qui s'assembleroient pour conférer des affaires publiques. Ils accordèrent aussi des subsides au dauphin; mais il fut forcé de consentir à la destitution des premiers magistrats, tels que le chancelier de la Forêt, le premier président de Bucy, que leur vertu rendoit suspects à ceux qui vouloient profiter des malheurs publics, et s'emparer

de l'autorité royale. Parmi ceux qui parlèrent avec le plus d'insolence au dauphin, on distingua Robert le Coq, évêque de Laon.

Etats-généraux de Tours, en 1468, sous le règne de Louis XI. Il y fut arrêté que la Normandie ne pouvoit se démembrer de la couronne, pour être donnée au frère du roi, et qu'on éliroit plusieurs personnes pour la réforme de l'Etat. Mais l'Etat ne fut pas réformé.

Etats-généraux de Tours, en 1484, pendant la minorité de Charles VIII. Après la mort de Louis XI, Charles VIII n'étant pas encore dans sa quatorzième année, sa sœur ainée, la duchesse de Bourbon-Beaujeu, s'étoit mise en possession de la régence, en vertu du testament de Louis XI, qui avoit préféré sa fille à sa femme, Charlotte de Savoie. Le duc d'Orléans, en sa qualité de premier prince du sang, ayant prétendu avoir la principale autorité, la dame de Beaujeu assembla les Etats-généraux à Tours, qui lui confirmèrent la régence. Mais on établit un conseil de dix personnes, où devoient assister les princes du sang, et dont le duc d'Orléans fut président.

Etats-généraux de Tours, en 1505. Louis XII avoit promis de marier sa fille Claude avec Charles, fils de Philippe, surnommé le Beau, roi de Castille. Mais les articles de ce mariage étant désavantageux à la nation, il fut arrêté, dans les Etats tenus à Tours, que le mariage ne se feroit point; et la princesse Claude fut fiancée à François, comte d'Angoulême, qui fut depuis le roi François Ier.

Etats-généraux de Paris, en 1558. La bataille de Saint-Quentin, gagnée par les Espagnols, ayant jeté l'alarme dans la capitale, Henri II, pour obtenir des subsides, convoqua les Etats-généraux, dans la chambre de Saint-Louis au palais, où il présida en personne, sur un trône dressé exprès, ayant au dessous de lui, à droite, le dauphin son fils, et les cardinaux; et à sa gauche, Charles de Bourbon, le duc de Nevers, et le reste de la noblesse. Les autres ordres étoient plus bas, chacun selon le rang qu'il devoit tenir. Jusqu'alors le parlement et les autres officiers de judicature avoient été compris dans le tiers-état; cette fois le roi les en sépara, et en fit un quatrième ordre au-dessus de celui du peuple. Mais il ne reparut point depuis aux Etats-généraux.

Le roi ouvrit lui-même la première séance par un discours qui tendoit à obtenir de prompts secours d'argent pour les pressans besoins de l'Etat. Les Etats accordèrent trois millions d'écus d'or, dont la répartition se fit par provinces. Il y a des historiens qui prétendent que ce ne fut qu'une assemblée de notables.

Etats-généraux d'Orléans, en 1560. François II, qui les avoit convoqués pour remédier aux troubles du royaume, étant venu à mourir, les députés des trois ordres représentèrent que leurs pouvoirs expiroient à la mort du roi, et qu'il falloit les renouveler; mais il fut arrêté que les députés continueroient d'agir en vertu de leurs pouvoirs, sur ce principe, que, par la loi du royaume, l'autorité ne meurt point, et qu'elle passe sans interruption du roi défunt à son légitime successeur. La tutelle de Charles IX, frère

et successeur de François II, mort sans enfans, et l'administration du royaume furent accordées par les Etats à Catherine de Médicis, mais non pas le nom de régente. Les Etats ne lui donnèrent pas même le nom de *majesté*, il étoit nouveau pour les rois, auxquels on disoit encore *votre altesse*. Ces Etats, dit le président Hénault, ne produisirent d'ailleurs aucun bien.

Etats-généraux de Blois de 1576. La guerre ayant éclaté entre les catholiques et les protestans, Henri III assembla les Etats-généraux à Blois; mais on lui refusa des subsides pour cette guerre, à laquelle les Etats même le forçoient.

Etats-généraux de Blois de 1588. Après la funeste journée des barricades, où Henri III fut obligé de fuir devant un de ses sujets (le duc de Guise), il alla tenir les seconds Etats de Blois; mais le duc de Guise y étant venu, y fut plus puissant que le roi. Il fallut qu'Henri III déclarât Henri de Navarre, son légitime successeur (1), déchu de tout droit à la couronne, (ce fut depuis notre grand Henri IV); Henri III fut encore forcé de faire la guerre à ce même Henri de Navarre; et on lui refusa de l'argent pour la faire.

Prétendus *Etats-généraux* de Paris en 1593. Ces Etats furent tenus dans le tems de la fameuse Ligue, et lorsqu'Henri IV faisoit le siége de Paris; les ambassadeurs de Philippe II, roi d'Espagne, qui soutenoit la Ligue, proposèrent à ces Etats de ne pas reconnoître Henri IV pour roi, quand même il se feroit catholique;

(1) Henri III n'avoit point d'enfans.

d'élire au trône l'infante d'Espagne, en lui donnant pour mari le jeune duc de Guise; mais le duc de Mayenne, qui par l'élévation du jeune Guise, son neveu, auroit perdu toute son autorité, prévint un coup aussi fatal pour lui que pour Henri IV, et le parlement osa rendre un arrêt mémorable, qui confirmoit les anciennes lois de la monarchie.

Etats-généraux de 1614. Après la mort funeste de Henri IV, Marie de Médicis, régente du royaume, ayant consumé en vaines profusions les trésors que ce grand prince avoit amassés pour rendre sa nation puissante, les Etats-généraux furent assemblés vers la fin de 1614, dans la salle des Augustins de Paris; l'université présenta requête pour y être admise, et fit même signifier une assignation; mais la requête fut rejetée, et son assignation regardée comme insolente.

On comptoit dans ces Etats cent quarante députés du clergé, cent trente-deux de la noblesse, et cent quatre-vingt-deux du tiers-état. L'archevêque de Lyon parla au nom du clergé, au milieu de la salle, debout, mais appuyé sur un accoudoir dressé exprès; ensuite le baron de Saint-Pierre, pour la noblesse, debout, mais sans être appuyé; et en dernier lieu, Miron, prévôt des marchands, parla au nom du tiers-état, un genou en terre, au milieu de la salle.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces Etats, c'est que le clergé demanda inutilement la publication du concile de Trente, et que le tiers-état demanda, non moins inutilement, la publication de la loi, « qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle,

et successeur de François II, mort sans enfans, et l'administration du royaume furent accordées par les Etats à Catherine de Médicis, mais non pas le nom de régente. Les Etats ne lui donnèrent pas même le nom de *majesté*, il étoit nouveau pour les rois, auxquels on disoit encore *votre altesse*. Ces Etats, dit le président Hénault, ne produisirent d'ailleurs aucun bien.

Etats-généraux de Blois de 1576. La guerre ayant éclaté entre les catholiques et les protestans, Henri III assembla les Etats-généraux à Blois; mais on lui refusa des subsides pour cette guerre, à laquelle les Etats même le forçoient.

Etats-généraux de Blois de 1588. Après la funeste journée des barricades, où Henri III fut obligé de fuir devant un de ses sujets (le duc de Guise), il alla tenir les seconds Etats de Blois; mais le duc de Guise y étant venu, y fut plus puissant que le roi. Il fallut qu'Henri III déclarât Henri de Navarre, son légitime successeur (1), déchu de tout droit à la couronne, (ce fut depuis notre grand Henri IV); Henri III fut encore forcé de faire la guerre à ce même Henri de Navarre; et on lui refusa de l'argent pour la faire.

Prétendus *Etats-généraux* de Paris en 1593. Ces Etats furent tenus dans le tems de la fameuse Ligue, et lorsqu'Henri IV faisoit le siége de Paris; les ambassadeurs de Philippe II, roi d'Espagne, qui soutenoit la Ligue, proposèrent à ces Etats de ne pas reconnoître Henri IV pour roi, quand même il se feroit catholique;

(1) Henri III n'avoit point d'enfans.

d'élire au trône l'infante d'Espagne, en lui donnant pour mari le jeune duc de Guise; mais le duc de Mayenne, qui par l'élévation du jeune Guise, son neveu, auroit perdu toute son autorité, prévint un coup aussi fatal pour lui que pour Henri IV, et le parlement osa rendre un arrêt mémorable, qui confirmoit les anciennes lois de la monarchie.

Etats-généraux de 1614. Après la mort funeste de Henri IV, Marie de Médicis, régente du royaume, ayant consumé en vaines profusions les trésors que ce grand prince avoit amassés pour rendre sa nation puissante, les Etats-généraux furent assemblés vers la fin de 1614, dans la salle des Augustins de Paris; l'université présenta requête pour y être admise, et fit même signifier une assignation; mais la requête fut rejetée, et son assignation regardée comme insolente.

On comptoit dans ces Etats cent quarante députés du clergé, cent trente-deux de la noblesse, et cent quatre-vingt-deux du tiers-état. L'archevêque de Lyon parla au nom du clergé, au milieu de la salle, debout, mais appuyé sur un accoudoir dressé exprès; ensuite le baron de Saint-Pierre, pour la noblesse, debout, mais sans être appuyé; et en dernier lieu, Miron, prévôt des marchands, parla au nom du tiers-état, un genou en terre, au milieu de la salle.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces Etats, c'est que le clergé demanda inutilement la publication du concile de Trente, et que le tiers-état demanda, non moins inutilement, la publication de la loi, « qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle,

» n'a le droit de disposer du royaume, et de dispenser » les sujets de leur serment de fidélité, et que l'opi- » nion qu'il est loisible de tuer les rois, est impie et » détestable. »

Cette loi étoit surtout demandée par ce même tiers-état de Paris, qui avoit voulu déposer Henri III, et qui avoit refusé si long-tems de reconnoître Henri IV; mais les fureurs de la Ligue étant éteintes, le tiers-état étoit revenu à son amour naturel pour ses rois. La chambre du clergé, gouvernée par le cardinal Duperron, s'opposa fortement à la loi proposée; la noblesse s'unit au clergé. La chambre ecclésiastique signifia à celle du tiers-état, qu'à la vérité il n'étoit jamais permis de tuer son roi, mais elle tint ferme sur tout le reste.

Le parlement se couvrit alors de gloire, par un arrêt qui fut applaudi de la nation entière, et qui déclaroit l'indépendance absolue du trône, loi fondamentale du royaume.

Le clergé a depuis effacé sa honte, en 1682, lorsqu'inspiré par le grand Bossuet, il arracha de ses registres la harangue fanatique et séditieuse que Duperron avoit prononcée aux Etats de 1614.

Tout le résultat de cette assemblée, fut de parler de tous les abus du royaume, sans en réformer aucun. Ces Etats, dit le président Hénault, furent les derniers qu'on ait tenus, parce qu'on connut qu'ils étoient toujours inutiles, et souvent dangereux.

Ceux donc qui, réfléchissant au danger et à l'inutilité de ces sortes d'assemblées, considéroient encore la grande révolution opérée dans les esprits du dix-huitième siècle, ne concevoient pas, en 1788, comment,

au milieu d'une telle révolution, un gouvernement foible oseroit s'embarquer dans une nouvelle convocation d'Etats-généraux.

Aux *Etats-généraux* qui s'ouvrirent à Versailles, le 5 mai 1789, l'ordre du clergé se trouva composé de quarante-huit archevêques ou évêques, de trente-cinq abbés ou chanoines, et de deux cent huit curés.

On comptoit dans la chambre des nobles deux cent quarante-deux gentilshommes et vingt-huit magistrats de cours supérieures. Les communes furent représentées par deux prêtres, douze gentilshommes, dix-huit maires ou consuls, cent soixante-deux magistrats de bailliages ou d'autres siéges de judicature, deux cent douze avocats, seize médecins, cent soixante-seize négocians, propriétaires ou cultivateurs.

Le troisième ordre avoit une supériorité de trente-sept voix sur les deux premiers ordres réunis; il devoit cette différence à l'obstination avec laquelle les nobles de Bretagne avoient refusé d'envoyer des députés aux Etats-généraux.

Tous les députés furent placés sur des banquettes dans la salle des Menus, décorée avec beaucoup d'art et de magnificence. Quands ils eurent été placés, on alla avertir le roi et la reine, qui arrivèrent aussitôt, précédés et suivis des princes et princesses, et de leur cortége; le roi se plaça sur son trône, sous un dais magnifique, la reine sur un grand fauteuil à sa gauche, et les princes et les princesses formèrent un demi-cercle sur l'estrade.

Toute l'assemblée se leva lors de l'entrée du roi, qui se tint debout pendant quelques minutes, pour

donner le tems à la cour de se placer : ce spectacle auguste imprima aux assistans une émotion mêlée de respect, qui produisit un grand silence. Le roi s'étant placé sur son trône, mit son chapeau, se leva et se couvrit de nouveau; les trois ordres se couvrirent en même-tems.

Le roi s'étant assis et couvert, prononça un discours qui excita dans tous les cœurs l'émotion la plus vive, et sa majesté fut interrompue plusieurs fois par les témoignages les plus expressifs de l'amour et de la reconnoissance. « Ce jour, dit le roi, que mon cœur » attendoit depuis long-tems, est enfin arrivé, et je » me vois entouré des représentans de la nation, à » laquelle je me fais gloire de commander.

» Un long intervalle s'étoit écoulé depuis les der- » nières tenues des Etats-généraux; et quoique la con- » vocation de ces assemblées parût être tombée en dé- » suétude, je n'ai pas balancé à rétablir un usage dont » le royaume peut tirer une nouvelle force, et qui peut » ouvrir à la nation une nouvelle source de bon- » heur. »

Le roi, après avoir dit un mot des finances, poursuivit ainsi :

« Une inquiétude générale, un désir exagéré d'in- » novations, se sont emparés des esprits, et finiroient » par égarer totalement les opinions, si l'on ne se » hâtoit de les fixer par une réunion d'avis sages et » modérés.

» C'est dans cette confiance, messieurs, que je vous » ai rassemblés.

» Puisse, messieurs, un heureux accord régner » dans cette assemblée, et cette époque devenir à

» jamais mémorable pour le bonheur et la prospérité » du royaume ! C'est le souhait de mon cœur, c'est le » plus ardent de mes vœux, c'est enfin le prix que j'at- » tends de la droiture de mes intentions et de mon » amour pour le peuple. »

Après le discours du roi, le garde des sceaux prit la parole, par ordre et au nom de sa majesté, et le directeur général des finances, aussi par ordre de sa majesté, parla ensuite; c'est par le discours de ce ministre, que fut terminée cette séance mémorable, qui devoit avoir de plus mémorables suites.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1678, *le* 5 *mai*, Mort d'Anne-Marie de Schurmann.

Cette fille célèbre par ses talens et par ses écrits, étoit née à Cologne en 1606. Dès l'enfance elle avoit montré une si heureuse disposition pour les arts, qu'elle les apprenoit tous en très peu de tems, et presque sans maîtres : elle les cultiva tous, et en exerça quelques-uns avec la plus grande distinction; elle savoit toutes les langues anciennes et modernes, le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, l'anglais; elle étoit très savante en géographie. Labadie la rendit quiétiste, et elle fit à son tour un grand nombre de prosélytes : cette folie l'occupa toute entière, et affoiblit en elle l'amour des arts : elle a laissé des *Opuscules*, des *Lettres*, des *Poésies* latines, une *Dissertation* aussi latine, où elle examine *si les femmes*

doivent étudier. On a remarqué d'elle une singularité fort indifférente, mais rare dans son espèce : les araignées étoient pour elle un des mets les plus agréables.

L'an 1808, *le* 5 *mai*, Mort de Cabanis.

Pierre-Jean-George Cabanis, médecin, professeur d'hygiène, membre de l'institut de France et du sénat conservateur, manifesta de bonne heure son goût et son aptitude pour les sciences et les belles-lettres. A vingt ans il avoit traduit en vers de nombreux fragmens de l'Iliade : déjà connu par ses talens et par ses principes philosophiques avant la révolution, il en embrassa la cause avec ardeur, sans cependant avoir jamais donné dans aucun de ses excès. Lié avec Mirabeau, il fut son médecin, et reçut ses derniers soupirs. Il étoit membre du Conseil des Cinq-cents lors de la révolution du 18 brumaire, et ce fut sur sa proposition que le Conseil déclara qu'il n'y avoit plus de directoire.

Cabanis a publié plusieurs ouvrages ; mais le seul qui lui survive est celui qui a pour titre : *Des rapports du physique et du moral de l'homme.* Ce livre a été l'objet des éloges des philosophes et de la critique des hommes religieux : c'est un essai sur des questions dont l'importance égale la difficulté, et qui fait honneur aux talens de l'auteur. Cependant l'ouvrage est foible, sous le rapport des connoissances médicales ; et le système qu'il tend à établir est bien éloigné d'être appuyé sur des preuves satisfaisantes.

HISTOIRE.

L'an 1527, *le 6 mai*, Prise et pillage de Rome.

Rome a été saccagée six fois; premièrement, par les Gaulois, l'an 364 de sa fondation; secondement, par Alaric, roi des Goths, l'an de J. C. 410; troisièmement, par Genserie, roi des Vandales, l'an 455; quatrièmement, par Odoacre, roi des Hérules; cinquièmement, par Totila, roi des Goths, l'an 546; sixièmement, par les troupes de Charles-Quint, l'an 1527, et cette dernière fois, les troupes d'un empereur chrétien y commirent plus d'excès que n'avoient fait tous les Barbares dont nous avons parlé.

L'an 1526, le pape Clément VII s'étoit ligué avec les rois de France et d'Angleterre, les Vénitiens et d'autres princes d'Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Le connétable de Bourbon, qui avoit quitté François Ier, pour passer au service de Charles-Quint, fit demander au pape la permission de traverser avec son armée l'Etat ecclésiastique, pour aller dans le royaume de Naples. Sur son refus, il vint se présenter subitement devant Rome: il applique le premier une échelle à la muraille, mais il est renversé par un coup d'arquebuse parti des remparts. Le connétable, avant de mourir, recommanda expressément à un des capitaines de l'armée, nommé Jonas, de le couvrir d'un manteau, et de cacher sa mort aux soldats, de peur qu'elle n'abattît leur courage. Philibert, prince

d'Orange, qui restoit alors chargé du commandement, cacha aux soldats la mort de leur général, jusqu'à ce qu'ils fussent tous montés sur le rempart; alors, pour les rendre inaccessibles à la pitié, il annonça que Bourbon étoit mort, et qu'il falloit le venger. Les soldats pleins de rage se précipitent dans la ville, qui fut pillée et saccagée pendant deux mois, avec des excès de barbarie supérieurs à tous ceux qu'elle avoit soufferts des Goths et des Vandales. Les soldats allemands, dont la plupart étoient luthériens, furent ceux qui se distinguèrent le plus par leur fureur et leur impiété. Ils prirent les habits des cardinaux, s'en revêtirent, et firent une cavalcade, dans laquelle un d'entr'eux, qui avoit la taille la plus avantageuse, parut en habits pontificaux avec la triple couronne sur la tête. Ensuite ils s'assemblèrent dans le conclave où, ils dégradèrent Clément, procédèrent à l'élection d'un nouveau pape, et, d'une voix unanime, proclamèrent Luther souverain pontife.

Tout cela se passoit à la vue de Clément VII, qu'on assiégeoit dans le château Saint-Ange, où il s'étoit sauvé. Le siége étoit poussé avec une telle férocité, qu'une femme surprise à mettre des laitues dans une corbeille que les assiégés avoient descendue, fut aussitôt pendue aux créneaux de la muraille. L'empereur Charles-Quint, dans ces circonstances, jouoit la plus indigne comédie : il avoit pris le deuil, et faisoit faire des processions publiques pour demander à Dieu la délivrance du pape. Clément VII fut enfin obligé de capituler, aux conditions suivantes, savoir: 1°. de payer comptant cent mille ducats d'or; 2°. cinquante mille dans vingt jours, et deux cent cinquante

mille dans le terme de deux mois ; 3°. de remettre le château Saint-Ange entre les mains des officiers de l'empereur ; 4°. de rester prisonnier jusqu'au paiement des cent cinquante mille premiers ducats de sa rançon. Il fallut de plus livrer aux impériaux les villes d'Ostie, de Civita-Vecchia, les villes de Parme et de Plaisance. Clément paya d'abord comptant près de cent mille ducats, et s'évada de sa prison avant d'avoir payé le reste. Il rencontra l'armée française qui venoit à son secours ; l'empereur entra alors en négociation avec lui, et ils se réconcilièrent si promptement, que, l'année suivante, Charles-Quint étant venu à Rome, reçut solennellement la couronne impériale des mains du pape.

L'an 1705, *le* 6 *mai*, Mort de Léopold Ier, empereur d'Allemagne.

Léopold, fils de Ferdinand III, à qui il succéda, étoit né le 9 juin 1640. Il fut couronné roi de Hongrie le 27 juin 1655, et roi de Bohême le 14 septembre 1656, et élu empereur le 18 juillet 1658. Ce fut sous le règne de ce prince que les Turcs vinrent assiéger Vienne : cette ville étoit sur le point d'être prise lorsque Jean Sobieski, roi de Pologne, et Charles, duc de Lorraine, la délivrèrent en 1683. (*V.* le 13 septembre.) La conduite de Léopold lors de la révolte de la Hongrie, a flétri éternellement sa mémoire. (*Voyez* le 5 mars.) Après la mort de Charles II, roi d'Espagne, Léopold prétendit à cette couronne qu'il vouloit mettre sur la tête de Charles son second fils, et qui fut depuis empereur sous le nom de Charles VI. (*Voyez* le 20 octobre.) Tout le monde sait quelle fut

l'issue de la guerre de la succession. Léopold n'en vit pas la fin : il mourut à Vienne le 6 mai 1705, laissant la couronne à Joseph Ier son fils aîné. (*Voyez* le 17 avril.)

L'an 1777, *le* 6 *mai*, Jugement du procès entre le maréchal de Richelieu et la présidente de S. Vincent.

Le maréchal de Richelieu, après avoir soustrait la présidente de S. Vincent à l'autorité de sa famille, et l'avoir promenée avec lui à Tarbes, à Poitiers, à Paris, avoit fini avec elle comme avec toutes les autres femmes qu'il alloit séduisant et abandonnant. Quelques mois après la mort de Louis XV, il circula dans Paris pour cent mille écus de billets, signés *le maréchal de Richelieu*, et dont quelques-uns furent présentés pour être payés à leur échéance : l'intendant du maréchal, effrayé du nombre de ces billets, en écrivit à son maître alors à Bordeaux, qui lui répondit que tous ceux qui s'étoient présentés étoient des fripons.

La présidente, qui avoit mis ces billets en émission, fut mise à la Bastille, par ordre de M. de la Vrillière. Le maréchal rendit plainte au Châtelet, en faux, contre la présidente, ses fauteurs, complices et adhérens ; l'accusée déclaroit que si les mandats étoient faux, elle les avoit reçus tels du maréchal ; elle produisit vingt-deux lettres, dont quelques-unes étoient entièrement écrites de sa main, et montroient l'origine de ces billets.

L'affaire devint tellement compliquée, qu'elle n'eût jamais été jugée du vivant du maréchal, si le parlement d'Aix n'eût réclamé la justice due à l'épouse d'un des présidens de cette compagnie.

L'arrêt définitif fut assez bizarre : les billets furent

déclarés faux ; et cependant, sur l'accusation portée en faux par le maréchal contre la présidente, les parties furent mises hors de cour : les frais énormes de ce procès restèrent entièrement à la charge du maréchal, qui fut en outre condamné à payer une somme de soixante-cinq mille livres à tous les autres accusés.

« Vous ne vous souciez guères du procès de M. de » Richelieu, écrit madame du Deffand à Horace Wal- » pole : on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'entends » pas les affaires, je croirois en lisant son arrêt, que » lui et sa partie l'ont tous deux perdu. »

L'an 1788, le 6 mai, Fin du siége du palais ; arrestation de MM. d'Eprémesnil et Goislard de Montsabert.

Nous ajouterons ici quelques particularités au sujet de cette arrestation, dont nous avons déjà parlé hier. Lorsque M. d'Agout eut reçu les derniers ordres du roi, il rentra dans la grand'chambre avec le principal officier de la robe-courte, et il lui demanda de la part du roi, et sous peine de prison, de lui désigner quels étoient dans l'assemblée MM. Duval et Goislard ; l'officier de la robe courte parcourant l'assemblée des yeux, répondit qu'il ne les voyoit pas : « Prenez garde, » Monsieur, reprit le commandant ; l'ordre du roi » est que vous me les montriez. » « Sur mon honneur, » Monsieur, répliqua l'officier, je ne les vois pas. » M. d'Agout sortit avec lui pour aller chercher quelques personnes qui les lui désignassent ; mais plusieurs membres de la cour, et M. d'Eprémesnil lui-même, considérant qu'une plus longue résistance pourroit compromettre l'assemblée auguste de la cour des pairs, de-

et successeur de François II, mort sans enfans, et l'administration du royaume furent accordées par les Etats à Catherine de Médicis, mais non pas le nom de régente. Les Etats ne lui donnèrent pas même le nom de *majesté*, il étoit nouveau pour les rois, auxquels on disoit encore *votre altesse*. Ces Etats, dit le président Hénault, ne produisirent d'ailleurs aucun bien.

Etats-généraux de Blois de 1576. La guerre ayant éclaté entre les catholiques et les protestans, Henri III assembla les Etats-généraux à Blois; mais on lui refusa des subsides pour cette guerre, à laquelle les Etats même le forçoient.

Etats-généraux de Blois de 1588. Après la funeste journée des barricades, où Henri III fut obligé de fuir devant un de ses sujets (le duc de Guise), il alla tenir les seconds Etats de Blois; mais le duc de Guise y étant venu, y fut plus puissant que le roi. Il fallut qu'Henri III déclarât Henri de Navarre, son légitime successeur (1), déchu de tout droit à la couronne, (ce fut depuis notre grand Henri IV); Henri III fut encore forcé de faire la guerre à ce même Henri de Navarre; et on lui refusa de l'argent pour la faire.

Prétendus *Etats-généraux* de Paris en 1593. Ces Etats furent tenus dans le tems de la fameuse Ligue, et lorsqu'Henri IV faisoit le siége de Paris; les ambassadeurs de Philippe II, roi d'Espagne, qui soutenoit la Ligue, proposèrent à ces Etats de ne pas reconnoître Henri IV pour roi, quand même il se feroit catholique;

(1) Henri III n'avoit point d'enfans.

d'élire au trône l'infante d'Espagne, en lui donnant pour mari le jeune duc de Guise; mais le duc de Mayenne, qui par l'élévation du jeune Guise, son neveu, auroit perdu toute son autorité, prévint un coup aussi fatal pour lui que pour Henri IV, et le parlement osa rendre un arrêt mémorable, qui confirmoit les anciennes lois de la monarchie.

Etats-généraux de 1614. Après la mort funeste de Henri IV, Marie de Médicis, régente du royaume, ayant consumé en vaines profusions les trésors que ce grand prince avoit amassés pour rendre sa nation puissante, les Etats-généraux furent assemblés vers la fin de 1614, dans la salle des Augustins de Paris; l'université présenta requête pour y être admise, et fit même signifier une assignation; mais la requête fut rejetée, et son assignation regardée comme insolente.

On comptoit dans ces Etats cent quarante députés du clergé, cent trente-deux de la noblesse, et cent quatre-vingt-deux du tiers-état. L'archevêque de Lyon parla au nom du clergé, au milieu de la salle, debout, mais appuyé sur un accoudoir dressé exprès; ensuite le baron de Saint-Pierre, pour la noblesse, debout, mais sans être appuyé; et en dernier lieu, Miron, prévôt des marchands, parla au nom du tiers-état, un genou en terre, au milieu de la salle.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces Etats, c'est que le clergé demanda inutilement la publication du concile de Trente, et que le tiers-état demanda, non moins inutilement, la publication de la loi, « qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle,

HISTOIRE.

L'an 1177, *le* 7 *mai*, Sébastien Ziani, doge de Venise, défait l'armée navale de l'empereur Barberousse, et rend par cette victoire la tranquillité à toute l'"Italie et au pape Alexandre III, alors réfugié à Venise, et que cet empereur poursuivoit.

En reconnoissance de ce service, Alexandre III, étant venu au devant du vainqueur sur le rivage, lui mit au doigt, en l'embrassant, un anneau d'or, et lui dit :

« Servez-vous de cet anneau comme d'une chaîne » pour retenir sous le joug la mer Adriatique, et » comme d'un symbole d'union conjugale, pour » l'épouser, afin qu'elle vous soit soumise de même » qu'une épouse à son époux. »

Telle est l'origine du mariage du doge et de la mer: cérémonie qui se renouvelloit avec pompe chaque année le jour de l'ascension.

Il ne reste, au surplus, aucun monument de cette étrange concession d'Alexandre III, et l'on sait la réponse que fit l'ambassadeur de Venise, au pape Jules II, qui lui demandoit le titre du domaine que la république s'attribuoit sur la mer Adriatique : « Saint » Père, dit-il, il est au dos de la donation de Cons» tantin. »

L'an 1657, *le* 7 *mai*, On ouvre aux indigens l'Hôpital-Général, construit par l'ordre de Louis-le-Grand, et par l'entremise du président de Bellièvre, et dont l'établissement est du mois d'avril 1656.

Louis XIV s'en déclara le fondateur, ayant donné le château de Bicêtre et la Salpêtrière. On comptoit alors à Paris plus de quarante mille pauvres. Alors on défendit à tous les mendians de demander l'aumône sous peine d'être enfermés. Cette défense a été souvent renouvelée depuis, et toujours sans succès. L'honneur de détruire la mendicité étoit réservé à un gouvernement plus ferme et plus habile.

L'an 1717, *le* 7 *mai*, Le czar Pierre-le-Grand arrive à Paris.

Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs Charles IV, Sigismond et Charles-Quint, en France, aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit Pierre-le-Grand (1). Ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable; mais quand Pierre-le-Grand alla dîner chez le duc d'Antin, dans le château de Petitbourg, à six lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit son portrait, qu'on venoit de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savoient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encore plus surpris lorsqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artistes du roi étoient honorablement logés, une médaille qu'on frappoit étant tombée, et le czar

(1) Pierre-le-Grand avoit déjà fait un voyage, en 1697, dans toute l'Europe; mais il n'étoit pas venu en France, à cause de certains mécontentemens qu'il avoit de Louis XIV.

s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille avec une renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, et ces mots de Virgile, si convenables à Pierre-le-Grand : *Vires acquirit eundo ;* allusion également fine et noble, et également convenable à ses voyages et à sa gloire.

On présenta de ces médailles d'or à lui et à tous ceux qui l'accompagnoient. Alloit-il chez les artistes, on mettoit à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le supplioit de daigner les recevoir. Alloit-il voir les hautes-lisses des Gobelins, les tapis de la Savonnerie, les ateliers des sculpteurs, des peintres, des orfèvres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématiques, tout ce qui sembloit mériter son approbation lui étoit offert de la part du roi.

Pierre étoit à la fois mécanicien et géomètre. Il alla à l'Académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avoit de plus rare ; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même ; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avoit de ses Etats, et surtout dans celle de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette Académie, et entretint depuis une correspondance suivie d'expériences et de découvertes avec ceux dont il vouloit bien être le simple confrère. Il faut remonter aux Pythagore et aux Anacharsis pour trouver de tels voyageurs, et ils n'avoient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du cardinal de Richelieu. Peu frappé de la beauté du monument, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'étoit rendu célèbre dans l'Europe en

l'agitant, et qui avoit rendu à la France sa gloire perdue après la mort de Henri IV. On sait qu'il embrassa cette statue, et qu'il s'écria : « Grand homme, » je t'aurois donné la moitié de mes Etats pour ap- » prendre de toi à gouverner l'autre! » Enfin, avant de partir, il voulut voir cette fameuse madame de Maintenon, qu'il savoit être veuve de Louis XIV, et qui touchoit à sa fin. La conformité entre le mariage de Louis XIV et le sien, excitoit sa curiosité.

L'an 1617, *le* 7 *mai*, Mort du président De Thou, l'historien.

Les suffrages des savans ont consacré depuis longtems la réputation de l'histoire du président de Thou. Cet amour de l'ordre, cette haine courageuse du vice, cette horreur de la tyrannie et de la rébellion, cet attachement aux droits de la couronne et aux anciennes maximes de la monarchie, cette énergie dans les peintures, cette fidélité dans les portraits; enfin, tous ces caractères de vérité, de courage et d'impartialité qui éclatent de toutes parts dans son ouvrage, l'ont fait mettre au rang des sources les plus pures de l'histoire du seizième siècle.

Jacques-Auguste de Thou, d'une noble et ancienne famille, principalement distinguée dans la robe, étoit né à Paris en 1533. Il fut, dans ses études, un des ornemens des universités de Paris et d'Orléans; et avide d'instruction, il voyagea ensuite en Italie, en Flandre, en Allemagne.

Après la journée des Barricades, il alla joindre à Chartres le roi Henri III, qui l'employa en différentes négociations; d'abord dans plusieurs provinces de

France, qu'il s'agissoit de maintenir dans le devoir ou d'y ramener ; puis en Allemagne et à Venise. Ayant reçu dans cette ville la nouvelle de la mort funeste de Henri III, il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, auquel son zèle et ses talens furent très utiles dans les circonstances fâcheuses où se trouvoit alors ce prince.

A la mort du célèbre Amyot le roi le nomma grand-maître de sa bibliothèque ; pendant la minorité de Louis XIII, il fut un des trois directeurs généraux des finances, nommés pour remplacer le duc de Sully en 1611 ; il étoit déjà président à mortier depuis l'année 1585. C'est au milieu de tant d'emplois importans qu'il parvint à élever le plus beau et le plus grand monument de notre histoire.

HISTOIRE.

L'an 1429, *le* 8 *mai*, La ville d'Orléans assiégée par les Anglais, est délivrée par la valeur de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

L'aventure de Jeanne d'Arc est le plus singulier des phénomènes historiques ; les annales d'aucun peuple ne présente une femme si extraordinaire, ni des exploits si incroyables et si certains.

En 1428, un roi d'Angleterre se trouvoit assis sur le trône de France ; le royaume étoit presque tout entier au pouvoir des Anglais ; il ne restoit à Charles VII, héritier légitime de la couronne, que la ville d'Orléans, vivement pressée par ses ennemis, et dont la prise alloit consommer la révolution, qui faisoit de la France une province d'Angleterre. Une jeune fille âgée de dix-huit ans, née de parens pauvres à Dom-Remi, proche Vaucouleurs, va trouver Charles VII à Chinon, et lui dit qu'elle est envoyée de Dieu pour faire lever le siége d'Orléans, et ensuite le faire sacrer à Reims : c'étoient là les deux uniques points de sa mission ; le second étoit encore plus difficile que le premier, car il s'agissoit de traverser quarante lieues de pays occupés par les ennemis.

Afin de s'assurer de la mission de Jeanne, la belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge ; elle passa ensuite à l'examen des docteurs, qui la trouvèrent ins-

pirée. Le parlement, séant alors à Pontoise, lui demanda un miracle, pour preuve de sa mission : « J'en » ferai à Orléans, répondit Jeanne. »

Elle se rend à Blois où l'on préparoit un convoi pour Orléans ; la jeune héroïne rassemble quelques prêtres, dont elle forme un bataillon sacré qui marche à la tête des troupes, en chantant des hymnes que les soldats répétoient avec transport. Tous la croyoient inspirée ; tous sembloient inspirés à leur tour. Le convoi, escorté de six mille hommes, passe au milieu des ennemis, et la Pucelle est reçue en triomphe dans Orléans.

Les jours suivans d'autres convois, d'autres secours furent introduits dans la ville, toujours protégés par la Pucelle qui se tenoit, avec un corps de troupes, entre la ville et les Anglais.

On se représente peut-être la Pucelle au milieu du carnage, les mains teintes de sang, donnant la mort à tout ce qui résiste ; au contraire, cette guerrière, aussi humaine que vaillante, abhorroit le sang, s'exposoit aux coups et n'en portoit point. Elle ne se servoit jamais de son épée, c'étoit avec son seul étendard qu'elle foudroyoit les Anglais. « Je veux chasser les ennemis » du roi, disoit-elle, mais je ne veux tuer personne. »

Les assiégeans furent obligés de se retirer avec précipitation, abandonnant leurs malades, leurs vivres, leur artillerie et tout leur bagage. On vouloit les poursuivre : « Laissons-les fuir, dit Jeanne, l'objet est » rempli, pas de carnage inutile. » Quelle philosophie pourroit valoir cet enthousiasme vertueux !

Jeanne marche ensuite vers la ville de Reims, emportant toutes les places qui se trouvoient sur son passage, et chassant devant elle tous les escadrons ennemis.

Reims ouvrit ses portes au roi, et l'héroïne assista au sacre, tenant l'étendard avec lequel elle avoit combattu.

Après avoir accompli les deux points de sa mission, la Pucelle d'Orléans voulut se retirer, mais on la pressa de rester; elle eut le malheur de céder à ces instances; et s'étant jetée dans Compiègne, dont les Anglais faisoient le siége, elle fut faite prisonnière dans une sortie et conduite à Rouen, où on lui fit son procès. On sait avec quelle barbarie les Anglais vengèrent leurs défaites, en la faisant brûler comme sorcière (le 30 mai 1431).

L'an 1660, *le* 8 *mai*, Rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre.

Après la mort de Cromwel, son fils Richard lui succéda dans le protectorat; mais n'ayant ni le courage, ni l'hypocrisie de son père, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis qui divisoient l'Angleterre. Le nouveau protecteur prétendit s'affermir en convoquant un parlement, dont une chambre composée d'officiers, représentoit les pairs d'Angleterre, et dont l'autre, formée de députés anglais, écossais et irlandais, représentoit les trois royaumes; mais les chefs de l'armée le forcèrent de dissoudre ce parlement; ils rétablirent eux-mêmes l'ancien parlement qui avoit fait couper la tête à Charles Ier, et qu'ensuite Olivier Cromwel avoit dissous avec tant de hauteur (le 30 avril).

Ce parlement, qu'on appela le *parlement* Croupion, étoit républicain, ainsi que l'armée, et ne parloit jamais qu'au nom du peuple. Les officiers demandèrent que tous les partisans de la maison royale fussent à jamais privés de leurs emplois, et que Richard Cromwel fût privé du protectorat.

Richard fit voir alors que du caractère d'un seul homme dépend souvent la destinée de l'Etat. Il avoit un génie entièrement contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, et rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les crimes de son père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre officiers de l'armée, chefs de la révolution qui le précipitoit du trône; mais il aima mieux se démettre du gouvernement que de régner par des assassinats (1); il vécut particulier et même ignoré, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain.

Charles II paroissoit alors abandonné de tout le monde, aussi bien que Richard Cromwel, et on croyoit, dans toutes les cours de l'Europe, que la république anglaise subsisteroit. Le célèbre Monck, officier-général sous Cromwel, fut celui qui rétablit le trône : il commandoit en Ecosse l'armée qui avoit subjugué le pays. Le parlement de Londres ayant voulu casser quelques officiers de l'armée, ce général se résolut à marcher en Angleterre pour tenter la fortune.

Les trois royaumes n'étoient alors qu'une anarchie. Monck ne se sentant pas assez puissant pour succéder aux deux protecteurs, forma le dessein de rétablir la famille royale : il y parvint en ne disant son secret à

(1) Après sa démission du protectorat, Richard Cromwel voyaga en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, en lui parlant, sans le connoître, lui dit un jour : « Olivier » Cromwel étoit un grand homme ; mais son fils Richard est » un misérable de n'avoir pas su conserver le fruit des crimes » de son père. »

personne, en craignant bien plus le zèle des amis, que l'opposition des ennemis ; il embrouilla tellement les affaires qu'il augmenta l'anarchie, et mit la nation au point de désirer un roi ; à peine y eut-il du sang de répandu. Lambert, un des généraux de Cromwel, et un des plus ardens républicains, voulut en vain renouveler la guerre ; il fut prévenu avant qu'il eût rassemble un assez grand nombre des anciennes troupes de Cromwel, et fut battu et pris par celle de Monck.

On assemble un nouveau parlement ; les pairs, si long-tems oisifs et oubliés, revinrent enfin dans la chambre haute ; les deux chambres reconnurent Charles II pour roi ; et il fut proclamé dans Londres, le 8 mai 1660 ; on publia le même jour une déclaration du nouveau roi, contenant une amnistie générale du passé pour tous ceux qui, dans quarante jours, à compter de celui de cette publication, rentreroient sous l'obéissance du légitime souverain.

Charles fit son entrée le 8 juin suivant.

L'an 1700, *le* 8 *mai*, Charles XII part de Stockholm pour commencer sa première campagne.

Pierre-le-Grand, Frédéric IV, roi de Danemarck, et Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne, s'étoient ligués contre la Suède. Ils pensoient que Charles XII, âgé seulement de dix-huit ans, ne pourroit pas leur opposer une grande résistance. Le conseil de Suède, informé de cette ligue, délibéra en présence du roi, qui n'avoit encore donné de lui que de fort mauvaises impressions, qui n'assistoit presque jamais au conseil que pour croiser les jambes sur la table, distrait, indifférent, et ne paroissant prendre part à rien de ce

qui s'y traitoit. Quelques conseillers proposoient de détourner l'orage par des négociations ; tout à coup le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti. « Mes- » sieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une » guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que » par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise, » j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; et quand » je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux » autres. »

Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers : ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris quand on le vit tout d'un coup renoncer aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment où il se prépara à la guerre il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul instant. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens. Il avoit aimé le faste dans ses habits, il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. Il renonça aux femmes pour jamais, et résolut de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Plein de l'idée d'Alexandre et de César il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices.

Les Danois avoient attaqué le duc de Holstein, beau-frère de Charles, et ravageoient ses Etats. Les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchoient pour se joindre aux Danois ; Charles commença par assurer au duc un secours de huit mille hommes. Les Anglais et les Hollandais avoient envoyé quelques troupes

pour se réunir aux huit mille Suédois, et deux escadres de ces puissances étoient entrées dans la Baltique, afin de maintenir la balance entre les princes du Nord. Le roi de Suède partit de Stockholm le 8 mai 1700, et n'y revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes et en l'admirant.

Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux, avec lesquels il alla joindre les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes. Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général Reuschild de faire une descente et d'attaquer Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Reuschild fut étonné d'une proposition qui marquoit autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente. Le roi quitta le bâtiment qu'il montoit pour s'aller mettre dans la première chaloupe à la tête de ses gardes. L'ambassadeur de France étoit alors auprès de lui. « M. l'ambassadeur, lui dit-il en latin, (car » il ne vouloit jamais parler français) vous n'avez rien » à démêler avec les Danois, vous n'irez pas plus loin, » s'il vous plaît. » « Sire, lui répondit le comte de » Guiscard, le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté : je me flatte que vous » ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui » n'a jamais été si brillante. » En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta avec lui dans la chaloupe.

Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage; Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt, se jette de sa chaloupe à la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage malgré une grêle de mousquetade. Le roi, qui n'avoit jamais entendu de sa vie la mousqueterie chargée à balle, demanda au major-général Stuart, qui se trouva près de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles de fusil » qu'on vous tire, » dit le major. « Bon, dit le roi, » ce sera là dorénavant ma musique. » Dans le moment même où le major expliquoit le bruit, il reçut une balle dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort de l'autre côté du roi.

Le débarquement s'effectua; les Danois furent culbutés. Charles fit sur-le-champ dresser des batteries contre Copenhague. Les habitans intimidés envoient des députés au roi, pour le prier de ne pas faire bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes. Les députés se mirent à genoux devant lui. Il fit payer à la ville quatre cent mille rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de munitions, qu'il promit de payer fidèlement, et il tint parole.

Le roi de Danemarck étoit sur le point de s'embarquer pour Copenhague lorsqu'il apprit ces malheureuses nouvelles. Il voulut d'abord essayer de soulever le pays contre les Suédois, en promettant la liberté à tous ceux qui prendroient les armes. Mais Charles

lui ayant fait dire qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix; qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang, Fréderic fut trop heureux de rencontrer un vainqueur qui se piquoit de justice. La négociation fut menée aussi lestement que la guerre l'avoit été, et le traité fut conclu le 5 août. Il étoit tout à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé des frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, et humilié son ennemi.

Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

L'an 1788, *le* 8 *mai*, Lit de justice tenu par Louis XVI, à Versailles; Etablissement de la cour plénière.

Le parlement de Paris ayant refusé l'enregistrement de deux édits bursaux (1), approuvés de l'assemblée des notables de 1787, le roi avoit tenu un lit de justice à Versailles, et avoit fait enregistrer ces deux édits en sa présence. Le parlement ayant fait des protestations, fut exilé à Troyes, d'où il fut rappelé au bout de quelques semaines, et les deux édits furent retirés.

L'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, (principal ministre depuis le 3 mai 1787) eut alors recours à la voie des emprunts. Le roi vint à Paris le 19 no-

(1) L'un établissoit un droit sur le timbre, et l'autre une subvention territoriale de quatre-vingt millions. Ces deux impôts eussent alors comblé le *déficit*.

vembre (1787), et tint au palais, non pas un lit de justice, mais une séance royale, où il fit enregistrer un édit d'autorisation nécessaire pour emprunter quatre cent vingt millions pendant cinq ans. Le duc d'Orléans, qui avoit lu une protestation en présence du roi, fut exilé, ainsi que Fréteau et l'abbé Sabatier, dont les harangues avoient été violentes. Les protestations du parlement ayant encore paralysé cet édit d'emprunt, le gouvernement poussé à bout, résolut de s'affranchir enfin par un coup hardi, de toutes ces entraves.

Ce fut alors qu'on forma le projet des grands bailliages et de la cour plénière; malgré le secret avec lequel on travailloit à l'imprimerie royale, M. d'Epremesnil parvint à se procurer une épreuve des édits qu'on préparoit; cette découverte donna lieu à la fameuse journée du 5 mai, dont nous avons déjà parlé.

Trois jours après (le 8 mai), le parlement de Paris fut mandé à Versailles. Dès les neuf heures du matin le roi parut sur son lit de justice; le parlement de Paris fut réduit à la seule grand'chambre, et une chambre des enquêtes, toutes les autres chambres étant supprimées. En même-tems, il fut créé une cour plénière, qui seule, à l'exclusion de tous les parlemens, enregistreroit les édits et déclarations, et dont seroit la grand'chambre de Paris, avec un député de chaque parlement de province.

Il fut ensuite créé vingt-quatre grands bailliages pour rendre la justice à la place des anciens parlemens, dont les membres étoient néanmoins incorporés à ces bailliages.

La grand'chambre du parlement de Paris, reçut

ordre de rester à Versailles, pour assister à l'ouverture de la cour plènière, qui devoit avoir lieu le lendemain; mais au sortir du lit de justice, elle protesta contre tout ce qui venoit de s'y passer; les autres chambres qui étoient retournées à Paris le même jour, protestèrent également de leur côté. Tous les parlemens du royaume ayant opposé la même résistance, le gouvernement eut encore la honte de céder, et la cour plénière fut solennellement abrogée au bout de trois mois.

C'est par des variations si rapides et de si lâches repentirs, que la monarchie donnoit les symptômes les plus effrayans de sa dissolution prochaine.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1721, *le* 8 *mai*, Mort de d'Argenson.

Marc-René de Voyer de Paulmi, marquis d'Argenson, étoit né à Venise en 1652. Cette république, qui voulut être sa maraine, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui donna le nom de cet apôtre.

M. d'Argenson fut le véritable instituteur de cette ancienne police de Paris, si justement admirée, chef-d'œuvre dont le grand ressort étoit de se mouvoir aisément et sans bruit. Il avoit succédé, en 1697, dans la charge de lieutenant de police, à M. de la Reynie, qui fut revêtu le premier de cette charge en 1667. Il ne trouva pour lors d'obstacle à une plus grande élévation, que le besoin que l'on avoit de lui dans des tems difficiles, où il étoit important que la capitale du royaume fût tranquille. La place de lieutenant de police étoit au-dessous de la naissance et du mérite de

cet homme célèbre, qui étoit de la plus ancienne noblesse, et d'un génie supérieur. Mais enfin il fut fait garde-des-sceaux, et président du conseil des finances, en 1718.

Il étoit membre de l'Académie française et de celle des sciences.

L'an 1785, *le* 8 *mai*, Mort du duc de Choiseul.

Etienne-François de Choiseul-Stainville, duc de Choiseul-Amboise, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, lieutenant-général des armées, ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, colonel-général des Suisses, etc. etc., naquit à Paris en 1719.

Ministre tout puissant du monarque absolu d'une nation libre, le duc de Choiseul servit son prince et sa patrie, sans dégrader l'un, sans asservir l'autre ; il leur procura des armées (1), des alliés (2), une marine (3),

(1) Deux armées en Allemagne, dans la campagne de 1761. Une en Allemagne, et une sur les frontières du Portugal, dans celle de 1762. Economie de quarante millions entre ces deux campagnes, sur ces deux armées au lieu d'une dans les années précédentes. Voyez son compte rendu au conseil, le 16 mars 1770 : on y trouvera aussi, en calculant les réductions successives sur les affaires étrangères, 547,239,802 liv. d'économie, entre le duc de Praslin, son cousin, et lui, pendant le cours de leur ministère.

(2) Le Pacte de famille.

(3) La restauration de la marine par les dons des Etats, corps, corporations, ordres, villes, sous les directions successives des ducs de Choiseul et de Praslin.

la paix; deux provinces pendant la paix (1), sans troubler la paix : il fut disgracié (2).

La France lui dut le dernier éclat dont elle brilla sous la monarchie; elle le pleura deux fois, à son exil et à sa mort.

Déjà ministre des affaires étrangères et de la marine, il le fut aussi de la guerre, à la mort du maréchal de Belle-Isle.

On ne lui reproche plus d'avoir, à la suite d'une guerre malheureuse, acquis la paix par la cession du Canada, présent funeste, qui a coûté à l'Angleterre ses colonies. Frédéric-le-Grand l'appeloit le Cocher de l'Europe; et lors du partage de la Pologne, Louis XV s'aperçut, mais trop tard, qu'il n'étoit plus son ministre.

---

(1) La Corse et le Comtat.

(2) Le 24 décembre 1770.

HISTOIRE.

L'an 1204, *le* 9 *mai*, Baudouin, comte de Flandres, est élu empereur d'Orient.

Après la prise de Constantinople, par les Français et les Vénitiens, (*Voyez* le 12 avril) les croisés nommèrent douze électeurs pour choisir un empereur, six Français et six Vénitiens. Le choix tomba sur Baudouin, comte de Flandres; mais avant que de procéder à l'élection, les chefs de la croisade avoient eu soin de se réserver des lots qui restreignirent beaucoup le nouvel empire. Le marquis de Montferrat eut la Thessalie, on l'érigea en royaume; le comte de Blois eut la Bithynie avec le titre de duché; un gentilhomme de Bourgogne, nommé la Roche, obtint Athènes: de là vinrent les sires de Thèbes et les ducs d'Athènes. Guillaume de Champlite, seigneur Francomtois, eut l'Achaïe, ou la Grèce proprement dite. On créa diverses autres principautés pour les différens chefs de l'armée; mais les mieux partagés furent les Vénitiens; ils eurent les îles de l'Archipel, et les villes des côtes de Phrygie, qui n'avoient point subi le joug des Turcs. L'empereur latin n'avoit même la souveraineté que dans un quart de la ville de Constantinople, dont les trois autres quarts étoient partagés entre les Français et les Vénitiens.

L'année qui suivit son couronnement, Baudouin fut défait, le 15 avril, près d'Andrinople, et fait pri-

sonnier par Joannice, roi des Bulgares, que les Grecs avoient appelé à leur secours. Ce roi barbare, après avoir retenu Baudouin près d'un an dans les fers, lui fit couper les bras et les jambes, et jeter le tronc dans un précipice, où il fut la proie des oiseaux, et mourut au bout de trois jours. Son frère Henri Ier lui succéda.

L'an 1590, *le* 9 *mai*, Mort du cardinal de Bourbon.

Charles de Bourbon, cardinal, archevêque de Rouen, et légat d'Avignon, fut enfermé à Tours, par ordre de Henri III, avec l'archevêque de Lyon, lors de l'assassinat du cardinal de Guise. Après la mort funeste de ce prince, en 1589, il fut mis sur le trône par le duc de Mayenne, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avoit accepté la couronne, pour la faire perdre à Henri IV son neveu. Mais ce qui prouve le contraire, c'est que dans le tems même où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenay en Poitou, une lettre à Henri IV, dans laquelle il le reconnoissoit pour son roi légitime. On frappa des monnoies en son nom, et Chapin lui dédia son traité *de sacrâ Politeâ*; mais en 1594, il fut arrêté par le parlement de Tours et de Châlons, réintégré à Paris, que le nom de ce prétendu roi seroit rayé de tous les actes publics.

L'an 1766, *le* 9 *mai*, Supplice du comte de Lally.

Après la prise de Pondichéry, dont nous avons parlé au 15 janvier, le comte de Lally avoit été conduit en Angleterre. Ayant obtenu, pour son malheur, la permission de repasser en France sur sa parole, il se présenta à Fontainebleau, et offrit de se rendre

à la Bastille. Il écrivit au duc de Choiseul : « J'ap-» porte ici ma tête et mon innocence ; j'attends vos » ordres. »

Le duc de Choiseul, ministre de la guerre et des affaires étrangères, étoit généreux à l'excès, bienfaisant et juste ; la hauteur de son âme étoit égale à la grandeur de ses vues ; mais il fut obligé de céder aux clameurs de Paris.

Le comte de Lally, né avec un caractère violent, s'étoit fait un grand nombre d'ennemis par ses fougues indiscrètes, et sur-tout pour s'être élevé avec force contre les dilapidations énormes, dont il avoit été témoin, dans les colonies. Le conseil entier de Pondichéry, une foule d'employés restés sans ressources, les directeurs de la compagnie des Indes qui voyoient leur grand établissement anéanti, les actionnaires tremblans pour leur fortune, des officiers irrités, tous se déchaînoient avec d'autant plus d'animosité contre Lally, qu'ils croyoient qu'en rendant Pondichéry, il avoit gagné des millions. Les femmes toujours moins modérées que les hommes dans leurs terreurs et dans leurs plaintes, crioient au traître, au concussionnaire, au criminel de lèse-majesté.

L'accusé fut d'abord traduit au Châtelet, et ensuite au parlement. De trahison, il n'y en avoit pas, puisque, s'il eût été d'intelligence avec les Anglais, s'il leur eût vendu Pondichéry, il seroit resté parmi eux. Les Anglais, d'ailleurs, n'avoient garde d'acheter une place affamée qu'ils étoient sûrs de prendre, étant absolument maîtres de la terre et de la mer. De péculat, il n'y en avoit pas davantage, puisqu'il ne fut jamais chargé ni de l'argent du roi, ni de celui de la com-

pagnie ; mais des procédés durs et violens, des abus d'autorité, les juges en trouvèrent beaucoup dans les dépositions unanimes de ses ennemis.

Comme le procureur-général avoit inséré dans sa plainte, les termes de crime de haute trahison, de lèse-majesté, on refusa un conseil à l'accusé ; il n'eut pour défense d'autre secours que lui-même. Aussi emporté dans ses écrits qu'il l'avoit été dans ses discours, il insulta tous ses nombreux adversaires dans ses mémoires : c'étoit se battre seul contre une armée ; il n'étoit guère possible que cette multitude ne l'accablât pas : tant les discours de toute une ville font impression sur les juges, lors même qu'ils croient être en garde contre cette séduction ! Le malheureux comte de Lally, après cinquante ans de services, fut condamné à mort, à l'âge de soixante-huit ans.

Quand on lui prononça son arrêt, son indignation fut égale à sa surprise ; ayant, par hasard, à la main un compas qui lui avoit servi à tracer des cartes géographiques dans sa prison, il s'en frappa vers le cœur ; le coup ne pénétra pas assez pour lui ôter la vie ; réservé à la perdre sur l'échafaud, on le traîna dans un tombereau de boue, ayant dans la bouche un large bâillon, qui débordant sur ses lèvres, et défigurant son visage, formoit un spectacle affreux ; plusieurs de ses ennemis vinrent en jouir, et poussèrent l'atrocité jusqu'à l'insulter par des battemens de mains.

« Le public craignoit, écrit madame du Deffand à » Horace Walpole, que Lalli *n'obtînt sa grâce, ou* » *qu'on ne commuât sa peine :* il vouloit son supplice, » et on a été content de tout ce qui l'a rendu plus

» ignominieux, du *tombereau*, des *menottes*, du » *bâillon*. »

Et c'est une femme qui se fait l'apologiste de pareilles atrocités! Heureusement la réponse venge les droits sacrés de la justice et de l'humanité.

« Ah, madame, madame! s'écrie Walpole, quelles » horreurs me racontez-vous là. Qu'on ne dise jamais » que les Anglais sont durs et féroces! Véritablement » ce sont les Français qui le sont. Oui, oui! vous êtes » des sauvages, des Iroquois, vous autres. On a bien » massacré des gens chez nous; mais a-t-on jamais vu » battre des mains pendant qu'on mettoit à mort un » pauvre malheureux, un officier général, qui avoit » langui pendant deux ans en prison; un homme enfin » si sensible à l'honneur, qu'il n'avoit pas voulu se » sauver; si touché de sa disgrâce, qu'il chercha à » avaler les grilles de sa prison, plutôt que de se voir » exposé à l'ignominie publique; et c'est exactement » cette honnête pudeur qui fait qu'on le traîne dans » un tombereau, et qu'on lui met un bâillon à la » bouche comme au dernier des scélérats. Mon Dieu, » que je suis aise d'avoir quitté Paris avant cette » horrible scène: je me serois fait déchirer, ou mettre » à la Bastille! »

Le comte de Lally laissa un fils, né d'un mariage secret: ce fils apprit en même-tems sa naissance, la mort horrible de son père, et l'ordre qu'il lui donnoit de venger sa mémoire; forcé d'attendre sa majorité, tout ce tems fut employé à s'en rendre digne. L'arrêt fatal fut cassé en 1778, par le conseil d'Etat, qui chargea le parlement de Normandie de revoir le procès. Un neveu d'un employé de la compagnie des Indes

(M. d'Eprémesnil), crut devoir au parlement de Paris, et à la mémoire de son oncle, qui lui avoit prescrit le contraire, de se rendre partie dans un procès qui lui étoit étranger. Le parlement de Rouen ayant admis son intervention, le conseil renvoya de nouveau le jugement au parlement de Bourgogne. Le célèbre comte de Lally-Tolendal défendit lui-même, dans tous les tribunaux, la cause de son père, avec une éloquence simple, noble et pathétique; la piété filiale en a fait un jurisconsulte, et un des premiers orateurs de ce siècle. Il a obtenu au tribunal de la France entière, la justice que lui avoit refusée celui de Dijon.

HISTOIRE.

L'an 1497, *le* 10 *mai*, Américvespuce part pour le Nouveau-Monde.

Cinq ans s'étoient presque écoulés depuis que Christophe Colomb avoit découvert le Nouveau-Monde : ce grand homme étoit déjà de retour de son troisième voyage, lorsqu'Alonzo d'Ojéda obtint du gouvernement espagnol la permission de mettre à la voile pour faire de nouvelles découvertes. Cette permission lui fut accordée sans consulter Colomb, et sans avoir aucun égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492. L'évêque de Badajos qui protégeoit d'Ojéda, lui communiqua, pour le diriger dans sa course, le journal du dernier voyage de Colomb, et les cartes des pays qu'il avoit découverts. Ojéda n'entra dans aucune route nouvelle, et suivant servilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels ; et portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, et reconnut une grande étendue de côtes au delà de celle que venoit de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avoit regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola.

Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojéda dans ce voyage ; on ignore en quelle

qualité. Mais comme il étoit bon marin, et très habile dans toutes les sciences de la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnèrent la direction principale de toutes les manœuvres et de toutes les opérations du voyage. Peu de tems après son retour, il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venoit de faire à un de ses compatriotes; et pressé de la vanité commune aux voyageurs, de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier, le continent du nouveau monde. Le voyage d'Américic étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits, il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la première description du Nouveau-Monde qu'on rendit publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau et le merveilleux, dut se répandre avec rapidité, et se faire lire avec admiration. Peu-à-peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert : le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur: toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte, la gloire qui lui appartenoit ; le nom d'Américic a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems, et ne puisse plus être réparée.

Le 10 *mai* 1632, Le maréchal de Marillac est décapité.

Deux motifs concoururent à la mort du maréchal de Marillac : 1°. ses malversations, qui, selon l'opinion du cardinal de Richelieu, le firent condamner avec justice ; 2°. le désir d'intimider, par un grand exemple, les partisans de la reine-mère et de Monsieur, frère du roi. Avant que de procéder au jugement du maréchal, tous les commissaires se rendirent à Saint-Germain pour recevoir les ordres du roi : il leur dit seulement qu'il ne leur demandoit que de juger Marillac avec la même justice qu'ils rendroient au moindre de ses sujets. Les juges furent partagés sur la peine à laquelle il devoit être condamné. Les uns opinèrent à la mort, conformément aux conclusions du procureur général, et les autres à un bannissement ou à une prison perpétuelle, au choix du roi, et en tel lieu qu'il plairoit à sa majesté de le faire garder, ainsi qu'on en avoit quelquefois usé à l'égard des personnes de cette condition, et à la privation de ses charges et de ses biens. L'avis le plus rigoureux ne l'emporta que d'une voix ; et si un seul des treize qui opinèrent à la mort s'étoit détaché, le maréchal en eût été quitte pour perdre ses biens et ses charges, et pour être banni ou prisonnier, au choix du roi, qui se seroit sûrement déterminé pour la prison : car on n'auroit pas souffert que le maréchal sortît du royaume, pour aller grossir, à Bruxelles, le parti de la reine-mère et de Monsieur ; mais les treize ayant fait l'arrêt, il fut condamné à être décapité. Le lundi 10 mai, on le conduisit à l'Hôtel-de-Ville ; le greffier lui lut son arrêt ; l'exécuteur lui ôta son cha-

peau et son manteau, et le lia ; à trois heures il vint couper les cheveux au maréchal, qui sortit enfin pour aller au supplice, les mains liées, et tenant un crucifix. Une compagnie des gardes suisses, et trois compagnies des gardes françaises, étoient rangées dans la place de Grève, où la curiosité avoit attiré un peuple innombrable. Il y eut telle fenêtre qui fut louée jusqu'à huit pistoles. Le maréchal monta sur l'échafaud, où l'exécuteur lui trancha la tête d'un seul coup, sur les quatre heures et demie du soir ; sa tête étant tombée par terre, fut relevée par les soldats, qui la jetèrent sur l'échafaud ; elle fut mise ensuite avec le corps dans un carrosse de deuil, et portée dans la rue Chapon, chez madame de Marillac, sa nièce. Sa fin tragique excita l'indignation des uns, et la compassion des autres. Le public ne fut pas persuadé que les malversations dont on l'accusoit, méritassent une peine aussi rigoureuse, et plusieurs en doutent encore aujourd'hui. L'on remarqua qu'il ne pouvoit les commettre sans avoir un grand nombre de complices qui lui prêtoient leur nom, et qu'aucun d'eux ne fut poursuivi. Il semble qu'on ne voulut immoler qu'une seule victime à la sévérité des loix ; ce qui faisoit croire qu'elle n'avoit été véritablement sacrifiée qu'à la haine et à la vengeance du premier ministre.

Le maréchal de Marillac mourut âgé de soixante ans moins deux mois, et il fut enterré, comme il l'avoit désiré, auprès de sa femme, dans une chapelle de l'église des Feuillans, où l'on voyoit son buste avec cette inscription : *Sotte funestâ clarus.*

Le bruit s'étant répandu, parmi le peuple, qu'il étoit mort comme un saint, plus de quarante mille

personnes accoururent chez sa nièce, qui leur faisoit distribuer des linges trempés dans son sang, ou quelque morceaux des cordes avec lesquelles on l'avoit lié.

L'an 1774, *le* 10 *mai*, Mort de Louis XV.

Sur la fin d'avril 1774, Louis XV, allant à la chasse, rencontra le convoi d'une personne qu'on portoit en terre; la curiosité naturelle qu'il avoit pour les choses lugubres, le fait approcher du cercueil; il demande qui on va enterrer? On lui répond que c'est une jeune fille morte de la petite-vérole. Dès ce moment, il est frappé à mort, sans s'en apercevoir.

Deux jours après, son chirurgien-dentiste, en examinant ses gencives, y trouva un caractère de maladie dangereuse : il en avertit un ministre d'Etat. Sa remarque est négligée; la petite-vérole la plus funeste se déclare. Plusieurs de ses officiers sont attaqués de la même maladie, soit en le soignant, soit en s'approchant de son lit, et en meurent. Trois princesses, ses filles, que leur tendresse et leur courage retiennent auprès de lui, reçoivent les germes du poison qui dévore leur père, et éprouvent bientôt le même danger, dont heureusement elles réchappèrent.

Un médecin anglais, nommé Sutton, qui se prétendoit possesseur d'un spécifique contre la petite-vérole, s'offrit pour traiter le roi; la Faculté de Paris l'écarta. On voulut le rappeler lorsque la maladie eut fait des progrès; il répondit qu'il étoit trop tard.

Ce fut après cet arrêt que Louis XV, s'adressant à ceux qui l'entouroient : « Je n'ai point envie, leur

» dit-il, qu'on me fasse renouveler la scène de Metz:
» qu'on dise à madame la duchesse d'Aiguillon qu'elle
» me fera plaisir d'emmener madame la comtesse
» du Barry. »

Après cette séparation, le roi ne s'occupa plus que de son salut. Il fut administré le lendemain. Le grand-aumônier dit, avant la cérémonie, ces mots, de la part du roi, déjà trop affoibli pour les prononcer lui-même: *Quoique S. M. ne doive compte de sa conduite qu'à Dieu seul, elle est fâchée d'avoir causé du scandale à ses sujets, et déclare qu'elle ne veut vivre désormais que pour la religion et le bonheur de ses peuples.*

Louis XV meurt le 10 mai, à trois heures après midi, à l'âge de soixante-quatre ans, après un règne de cinquante-neuf ans. On couvre son corps de chaux, et on l'emporte, sans aucune cérémonie, de Versailles à Saint-Denis. On ne songeoit qu'à se délivrer au plus vite de ce fardeau. C'étoit la populace seule qui avoit insulté aux restes de Louis XIV; toutes les classes de la nation outragèrent la mémoire de Louis XV. Mais les témoignages de mépris et de haine furent épuisés en quelques jours. On étoit heureux de pouvoir oublier un roi que depuis long-tems on avoit jugé frappé des deux maladies de l'ame les plus incurables, la foiblesse et l'égoïsme.

Louis XV, troisième fils du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, étoit né à Versailles, le 15 février 1710, et fut d'abord nommé duc d'Anjou. Devenu dauphin, le 8 mars 1712, par la mort de son père, il succéda à Louis XIV son bisaïeul, le 1 septembre 1715, sous la tutelle du duc d'Orléans. Il fut

couronné à Reims en 1722, et déclaré majeur l'année suivante. Aucun des prédécesseurs de Louis XV ne l'a surpassé pour l'étendue et la variété des connoissances. Il avoit composé au sortir de l'enfance, sous la direction du célèbre géographe de Lille, un *Traité du Cours des principales rivières de l'Europe*, qui a vu le jour en 1718. On cite de lui des traits pleins d'humanité, et des mots très spirituels et même profonds; mais il manqua de l'énergie et de la fermeté qui seules pouvoient élever jusqu'à la vertu les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature.

La physique expérimentale, l'astronomie, la géographie, la chimie, et la plupart des arts libéraux, firent de grands progrès sous le règne de Louis XV, par la protection qu'il leur accorda, et les libéralités dont il combla ceux qui les cultivoient avec succès.

Un dauphinois, nommé Dupré, qui avoit passé sa vie à faire des expériences de chimie, inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvoit ni l'éviter, ni l'éteindre; l'eau lui donnoit une activité nouvelle. Sur le canal de Versailles, en présence du roi, dans les cours de l'Arsenal de Paris, et dans quelques uns de nos ports, on en fit des expériences, dont les résultats étonnèrent les militaires les plus intrépides. Quand on fut bien certain qu'un homme, avec ce secret, pouvoit détruire une flotte, ou bouleverser une ville, sans qu'aucune puissance humaine y pût apporter le moindre obstacle, le roi défendit à Dupré de faire connoître publiquement son invention. On étoit cependant alors dans l'embarras d'une guerre funeste; les Anglais bravoient Louis XV jusque dans ses ports: il pouvoit sans risques détruire leur marine; mais ce

nouveau fléau n'eût pas été long-tems un secret; il ne voulut pas augmenter le nombre des calamités qui affligent les hommes. Dupré mourut quelque tems après, emportant dans le tombeau son funeste secret.

Des voyages furent entrepris aux frais du gouvernement, par Maupertuis, au pôle arctique; par La Condamine, à l'équateur; et par d'autres savans à la Californie, aux Philippines, en Sibérie, pour enrichir l'histoire naturelle et perfectionner la navigation. Le commmerce reçut aussi de l'accroissement, à cause des grands chemins, des ponts et chaussées qu'on fit construire dans toutes les provinces. (*Voyez* pour les principaux événemens du règne de Louis XIV, les articles du cardinal de Fleury, 29 janvier; de madame de Pompadour, 15 avril; du duc de Choiseul, 8 mai; de la bataille de Fontenoi, 11 mai; du maréchal de Villeroi, 18 juillet; du cardinal de Bernis, 2 novembre; de madame de Châteauroux et de madame du Barry, 8 décembre, etc. etc.)

L'an 1775, *le* 10 *mai*, Mort de Mathilde, reine de Danemarck.

Mathilde de Brunswick-Hanovre, sœur du roi d'Angleterre, Georges III, et mère du roi de Danemarck actuel, naquit à Londres le 22 juillet 1751. Reine de Danemarck en 1766, par son mariage avec Christiern VII, elle fut victime d'une intrigue qui n'est pas encore aujourd'hui bien débrouillée. Transportée à l'âge de quinze ans dans une cour étrangère; environnée d'émissaires et d'espions gagés pour éclairer ses moindres démarches, il n'est pas étonnant que quelques légèretés aient été interprétées assez défavora-

blement pour la rendre suspecte aux yeux d'un époux presqu'aussi jeune qu'elle. (*Voyez* 18 janvier et 28 juillet.) Heureuse encore que l'interposition de la cour de Londres l'ait garantie des autres violences dont on la croyoit menacée, en lui ouvrant un asile à Zell dans l'électorat d'Hanovre. Elle mourut dans son exil n'ayant pas encore vingt-quatre ans. Un instant avant sa mort elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avoient calomniée et persécutée pendant sa vie.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1696, *le* 10 *mai*, Mort de la Bruyère, auteur du livre immortel des *Caractères*, dont Boileau a dit, en faisant parler l'auteur :

> Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
> Par mes leçons se voit guéri,
> Et dans mon livre si chéri,
> Apprend à se haïr soi-même.

Cet ouvrage est un des plus beaux monumens de l'esprit français, sous le règne Louis XIV. « On peut » compter, dit Voltaire, les *Caractères* de la Bruyère » parmi les productions d'un genre unique qui distin- » guent le siècle de Louis XIV des autres siècles. Un » style rapide, court, nerveux, des expressions pittores- » ques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui » n'en blesse pas les règles, frappèrent le public, et » les allusions qu'on y trouvoit en foule, achevèrent » le succès. Ce livre baissa dans l'esprit des hommes, » quand une génération entière, attaquée dans l'ou- vrage, fut passée; mais, comme il y a des choses de

» tous les tems et de tous les lieux, il ne sera jamais » oublié. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Pendant la nuit du 10 mai 1570, on déroba dans la Sainte-Chapelle du Palais, le grand morceau de la vraie croix.

Les séditieux publièrent que la reine mère (Catherine de Médicis) l'avoit vendu ou engagé en Italie.

Le prévôt des marchands et les échevins mirent des gardes aux portes de la ville et sur la rivière pour fouiller tout le monde.

L'on fit une procession générale, de l'église de Notre-Dame à la Sainte-Chapelle, où assistèrent la reine-mère, les autres reines, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le parlement et l'hôtel-de-ville; mais toutes les recherches et toutes les perquisitions furent inutiles.

HISTOIRE.

L'an 330, *le* 11 *mai*, L'empereur Constantin fait la dédicace de Constantinople, dont les fondemens avoient été jetés le 26 novembre de l'année précédente.

L'an 1625, *le* 11 *mai*, Charles Ier, roi d'Angleterre, épouse Henriette de France, fille de Henri IV. Ce mariage ne fut pas heureux : l'infortunée Henriette vit périr son époux plus malheureusement encore que son père.

L'an 1745, *le* 11 *mai*, Bataille de Fontenoi.

De toutes les batailles qui se donnèrent pendant la guerre de 1740, la plus mémorable fut celle de Fontenoi, à cause de l'importance de ses suites, et du danger qu'y coururent le roi et le dauphin, présens à cette journée célèbre.

Le maréchal de Saxe ayant ouvert la campagne de 1745, par le siége de Tournai, l'armée confédérée des Anglais, Hollandais et Autrichiens, s'étoit avancée pour délivrer cette ville. Les Français ayant laissé devant Tournai environ dix-huit mille hommes, postés en échelle jusqu'au champ de bataille, et six mille pour couvrir leurs ponts sur l'Escaut, marchèrent à la rencontre des ennemis.

Jamais le roi ne marqua plus de gaîté que la veille

du combat : la conversation roula sur les batailles où les rois s'étoient trouvés en personne. Le roi dit que, depuis la bataille de Poitiers, aucun roi de France n'avoit combattu avec son fils, et qu'aucun, depuis Saint-Louis, n'avoit gagné en personne de victoire signalée contre les Anglais ; qu'il espéroit être le premier.

Il fut éveillé le premier le jour de l'action : il éveilla lui-même à quatre heures le comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui dans l'instant envoya demander au maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le maréchal dans une voiture d'osier qui lui servoit de lit, et dans laquelle il se faisoit traîner, quand ses forces épuisées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le roi et le Dauphin allèrent se placer à l'entrée du champ de bataille : ils étoient suivis d'une foule de personnes de tous rangs, qu'attiroit cette journée, et dont quelques-unes même étoient montées sur des arbres, pour voir le spectacle d'une bataille.

Le succès de cette grande journée fut long-tems incertain. Trois divisions de l'armée ennemie, qui avoient osé passer entre le village de Fontenoi et le bois de Barri, occupés par les Français, ayant été obligées, par la nature du terrain, de se rapprocher, formèrent une colonne longue et épaisse, presqu'inébranlable par sa masse, et plus encore par son courage.

Ce corps gagnoit du terrain, toujours serré, toujours ferme, repoussant tous les régimens qui venoient, l'un après l'autre, se présenter devant lui. Le maréchal de Saxe veut que la cavalerie fonde sur la colonne anglaise : le comte d'Estrées y court ; mais les efforts de cette cavalerie ne pouvoient rien contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée et si

intrépide, dont le feu toujours roulant et soutenu écartoit nécessairement de petits corps séparés.

Un très grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où étoient le roi et le dauphin ; ces deux princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitoient entr'eux. Pendant ce désordre, quelques régimens d'infanterie vinrent encore affronter la colonne ; mais ils furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité et ce même feu roulant. Les ennemis paroissoient déjà maîtres du champ de bataille, et l'on désespéroit alors du succès de la journée.

Un conseil assez tumultueux se tenoit auprès du roi : on le pressoit en vain, de la part du général et au nom de la France, de ne pas exposer davantage sa personne. Le duc de Richelieu, lieutenant-général, et qui servoit en qualité d'aide-de-camp du roi, arrive en ce moment : il venoit de reconnoître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main et couvert de poussière : *Quelle nouvelle apportez-vous ?* lui dit le maréchal ; *quel est votre avis ?* — « Ma nouvelle, dit le duc de Richelieu, est que la » bataille est gagnée, si on veut ; et mon avis est » qu'on fasse avancer à l'instant quatre canons contre » le front de la colonne : pendant que cette artillerie » l'ébranlera, la maison du roi et les autres troupes » l'entoureront : il faut tomber sur elle comme des » fourrageurs. » *Le roi se rendit le premier à cette* » *idée.* »

Le duc de Biron, le comte d'Estrées, le marquis de Croissy, le comte de Lowendhal, lieutenans gé-

néraux, dirigèrent cette attaque nouvelle : la colonne est attaquée à la fois de front et par les deux flancs. En sept ou huit minutes, ce corps formidable est ouvert de tous côtés, et les ennemis sont obligés d'abandonner le champ de bataille, après avoir perdu quinze mille hommes, parmi lesquels deux mille de prisonniers.

Ce qui est aussi remarquable que cette victoire, c'est que le premier soin du roi de France fut de faire écrire le jour même à son ministre à la Haye, qu'il étoit prêt d'envoyer des plénipotentiaires à un congrès. Les Hollandais étonnés ne crurent pas l'offre sincère : ce qui dut surprendre davantage, c'est que cette offre fut éludée par la reine de Hongrie et par les Anglais. Cette reine, qui faisoit à-la-fois la guerre en Silésie contre le roi de Prusse, en Italie contre les Français, les Espagnols et les Napolitains, vers le Mein contre l'armée française, sembloit devoir demander elle-même une paix dont elle avoit besoin ; mais la cour d'Angleterre, qui dirigeoit tout, ne vouloit point cette paix.

La victoire de Fontenoi décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, et servit de contrepoids aux revers dont cette guerre fut mêlée jusqu'à la paix générale d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

Voltaire célébra cet événement par un poème peu digne de l'auteur de la Henriade ; il n'y a nulle imagination ; et la versification en est généralement médiocre et négligée. Il fut composé avec une précipitation dont il s'est toujours ressenti, malgré les nombreux changemens que l'auteur y fit dans sept éditions consécutives enlevées en peu de tems. *Le passage du*

Rhin de Boileau, qui n'est qu'un épisode d'une de ses épitres, est fort au-dessus *du poème de Fontenoi*, et pour l'invention et pour le style.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1708, *le* 11 *mai*, Mort de Mansard.

Jules-Hardouin Mansard, neveu d'un architecte célèbre (1), fut chargé de la conduite de presque tous les bâtimens de Louis XIV. Il devint non-seulement premier architecte du roi, comme son oncle, mais encore surintendant et ordonnateur de ses bâtimens, arts et manufactures. C'est sur ses dessins qu'ont été construites la galerie du Palais-Royal, les places de Louis-le-Grand et des Victoires. Il a fait le dôme des Invalides, et a mis la dernière main à cette magnifique église, dont le premier architecte fut Libéral Bruant. Mansard a encore donné les plans de la maison de Saint-Cyr, de la cascade de Saint-Cloud, de la ménagerie, de l'orangerie, des écuries, du château de Versailles, et de la chapelle, son dernier ouvrage, qu'il ne put voir finir avant sa mort. Mansard et le Nôtre furent

(1) Les principaux ouvrages de l'oncle, François Mansard, sont le portail de l'église des Feuillans, rue Saint-Honoré (le portail et l'église n'existent plus); l'église des Filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine; le portail des Minimes, de la Place-Royale; une partie de l'hôtel de Conti, l'hôtel de Bouillon, ceux de Toulouse et de Jars, les dessins de l'église du Val-de-Grâce, ceux du château de Maisons, etc.

C'est à lui qu'on doit l'invention de cette sorte de couverture que l'on nomme *Mansarde*.

les premiers artistes honorés du cordon de Saint-Michel.

Mansard employoit, pour plaire à Louis XIV, tous les détours d'un courtisan. Il lui présentoit quelquefois des plans où il laissoit des choses si absurdes, que le roi les découvroit du premier coup d'œil. Alors Mansard s'extasioit sur les profondes connoissances de S. M. avec un air de bonne foi dont le prince étoit dupe.

L'an 1723, *le* 11 *mai*, Mort de Campistron.

Jean-Galbert de Campistron, de l'Académie française, né à Toulouse en 1656, mourut en 1723. Toutes ses tragédies, à l'exception de Virginie et de Pompeïa, furent très applaudies aux représentations, et ne soutinrent pas ce succès à la lecture : l'ordonnance en est sage et régulière, le style naturel, mais très foible : ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, et ne sont pas animées de ce pathétique brûlant qui doit être l'ame de la tragédie. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, et n'a presque emprunté que des négligences. Cependant Andronic et Tiridate sont demeurés long-tems au théâtre; et dans ce siècle où le droit d'être difficile n'est plus réservé qu'à un très petit nombre de vrais connoisseurs, les comédiens devroient moins négliger ces pièces du second ordre, qui leur fourniroient de quoi varier leur répertoire, et qui laisseroient reposer nos chefs-d'œuvres, qu'ils épuisent à force de les prodiguer; ajoutons même de les profaner.

La comédie du Jaloux désabusé, que le théâtre conserve encore, prouve que Campistron avoit plus d'une sorte de mérite. On sait d'ailleurs qu'il a donné

quelques opéras, celui d'Acis et Galatée, entr'autres, le dernier dont Lulli ait fait la musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke. Il accompagnoit le duc de Vendôme, à qui il fut attaché toute la vie.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1739, *le* 11 *mai*, L'Université accepte la bulle *unigenitus*.

La faculté des arts de l'Université de Paris, n'avoit jamais voulu accepter la bulle *unigenitus*. L'an 1739, l'abbé de Ventadour, ayant été fait recteur de l'Université de Paris, à l'âge de dix-huit ans, tint le 11 mai une assemblée générale des quatre nations, où l'on dressa, à la pluralité des voix, un décret portant acceptation de la bulle. Le syndic Gilbert, qui s'étoit opposé à cet acte avec le célèbre Rollin et beaucoup d'autres membres, fut exilé.

HISTOIRE.

L'an 1588, *le* 12 *mai*, Journée des Barricades, à Paris.

Henri III ayant défendu au duc de Guise, un des chefs de la ligue (1), de venir à Paris, ce duc y vint malgré les ordres du roi. La populace, dont il étoit l'idole, le reçut en triomphe, et on parloit déjà d'aller chasser du Louvre Henri de Valois : on ne lui donnoit plus que ce nom. Le roi ayant fait entrer douze mille hommes dans Paris, les ligueurs, excités par la faction des seize, se soulèvent, tendent les chaînes, et barricadent les rues après les avoir dépavées : d'où vient qu'on appelle cette journée la journée des Barricades. Les troupes du roi enfermées de toutes parts, se trouvent exposées, sans pouvoir se défendre, aux mousquetades des fenêtres et aux pavés, dont chaque maison s'étoit fournie. Le duc de Guise mandé au Louvre, pour faire cesser ce tumulte, répond qu'il n'y peut rien, et se retire. Il prouva bientôt le contraire ; car étant sorti de son hôtel, il apaisa le peuple par sa seule présence, et allant de barricades en barricades, il délivra les pauvres soldats, dont environ vingt avoient déjà été tués, et un plus grand nombre blessés.

« Mais Henri III (dit le *Journal de l'Etoile*) » voyant le peuple continuer dans sa furie, et ceux qui

(1) Nous avons déjà dit ailleurs ce que c'étoit que la *ligue*.

» étoient auprès de ce prince, ayant, sur les cinq heures » du soir, reçu avis, par un de ses bons serviteurs qui, » déguisé, se coula dans le Louvre, qu'il eût à sortir » au plus vite, sinon qu'il étoit perdu, il sortit du » Louvre à pied, tenant une baguette à la main » comme s'allant promener aux Tuileries : il n'étoit » pas encore hors de la porte, lorsqu'un bourgeois » l'avertit en diligence de sortir, parce que le duc de » Guise, avec douze cents hommes, l'alloit venir » prendre. Etant arrivé aux Tuileries où étoit son » écurie, il monta à cheval avec ceux de sa suite, qui » eurent moyen d'y monter : Duhalde le botta, et lui » ayant mis son éperon à l'envers : « C'est égal, dit ce » prince, je ne vais pas voir ma maîtresse. »

» Entre cinq et six heures (dit Cayet), Henri III » sortit de Paris par la porte neuve ; quarante arque- » busiers qui étoient placés à un poste prochain, » ayant reconnu le roi, osèrent tirer sur lui, et » blessèrent quelques personnes de sa suite. » (*Voyez* le 1 août.)

L'an 1594, *le* 12 *mai*, Commença le grand procès entre les Jésuites et l'Université de Paris.

Le recteur de l'Université, suivi des quatre facultés, avoit présenté une requête au parlement, non-seulement pour empêcher les jésuites d'enseigner, mais encore pour leur expulsion totale. Dans le cours de cette querelle, Jean Châtel, élève des jésuites, ayant assassiné Henri IV, l'ordre entier fut banni de France ; mais Henri IV le rappela dans la suite.

L'an 1641, *le* 12 *mai*, Le comte de Strafford, ministre d'Etat, est décapité à Londres.

Son crime étoit d'avoir montré trop de fidélité à son roi, au malheureux Charles Ier. Dans le commencement des troubles funestes qui amenèrent la terrible catastrophe de ce prince, il lui avoit conseillé le seul parti capable de le sauver, le parti de la vigueur et de la fermeté. Charles eut la foiblesse de ne pas l'écouter, et la foiblesse encore plus grande d'abandonner son ministre à la fureur de ses ennemis, qui s'essayèrent par ce meurtre à en commettre un plus effroyable.

Charles, dans la suite, se repentit de cet acte de foiblesse, lorsqu'il monta sur l'échafaud.

Le 12 *mai* 1775, Des brigands qui avoient déjà enlevé le blé, la farine, le pain à Pontoise, à Saint-Germain, à Versailles, vinrent piller la halle de Paris, les différens marchés, et tous les boulangers; ils se répandirent ensuite dans les villes, bourgs et villages qui avoisinent la capitale, et y commirent les mêmes désordres.

Ce n'étoit pas le besoin qui les poussoit à ces excès, car ils avoient abondamment de quoi se procurer du pain, et laissoient beaucoup d'or et d'argent dans les lieux où ils passoient; ils jetoient, d'ailleurs, dans les rivières les subsistances qu'ils pilloient. On soupçonna dans le tems, que ces désordres, excités par des personnes riches et puissantes, avoient pour but de sonder les dispositions du peuple, et la force du nouveau gouvernement; mais le gouvernement s'étant montré ferme, les projets qu'on avoit alors furent ajournés à des tems plus favorables.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1732, *le* 12 *mai*, Laure Bassi reçoit le bonnet de docteur dans l'Université de Bologne.

Laure-Marie-Catherine Bassi naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et pour l'étude. A vingt-un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistans eurent la permission d'y argumenter. Sept professeurs célèbres en profitèrent : elle répondit à tous dans le latin le plus élégant, et obtint des applaudissemens universels. C'étoit le 17 avril 1732. Le 12 mai suivant, elle reçut solennellement le doctorat dans la même faculté, et fut agrégée au collége de philosophie : cette solennité extraordinaire fut célébrée par tous les poètes contemporains.

La même année le sénat de Bologne lui conféra une chaire de philosophie avec des appointemens honorables.

Laure Bassi n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre, la géométrie, et ensuite la physique, pour laquelle elle montra même un goût particulier, et qu'elle enseigna par préférence : elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres. Elle savoit parfaitement la langue grecque, et cultiva la poésie italienne.

En 1738, elle épousa J. B. Veratti, docteur en médecine, dont elle eut plusieurs enfans : elle mourut le 20 février 1778 ; elle avoit, dit-on, composé un poème épique sur les dernières guerres d'Italie, mais il n'a pas été imprimé.

HISTOIRE.

L'an 1619, *le* 13 *mai*, Barneveldt est décapité à la Haye.

Jean d'Olden Barneveldt, avocat-général des Etats de Hollande, un des plus utiles ministres qu'ait eus cette république, est en même tems un des plus grands exemples de l'ingratitude de tous les gouvernemens populaires. C'étoit lui qui avoit engagé Jacques Ier, roi d'Angleterre, à restituer aux Hollandais les villes de Flessingue, de la Brille et de Ramekens; service le plus important qu'un citoyen pût rendre à sa patrie, qu'il tiroit par là de la dépendance de l'Angleterre.

Barneveldt avoit pris soin également de l'enfance du jeune Maurice de Nassau, et lui avoit procuré le commandement des armées de la république, à la mort de Guillaume de Nassau, son père.

Il s'aperçut bientôt que les princes d'Orange, après avoir affranchi leur patrie du joug des Espagnols, aspiroient à l'asservir, et que le prince Maurice, dont l'élévation étoit en partie son ouvrage, cherchoit à profiter des troubles de l'Etat, pour établir et accroître sa domination.

La Hollande étoit alors divisée par les querelles de Gomar et d'Armin, qui disputoient dans Leyde avec fureur, sur la prédestination et sur la grâce. Les deux sectes des gomaristes et des arminiens, formèrent deux partis dans l'Etat. Le prince d'Orange Maurice, étoit à

la tête des gomaristes ; le pensionnaire Barneveldt favorisoit les arminiens. Le stathouder prétendoit accroître son autorité par les gomaristes, dont les principes n'étoient pas contraires au pouvoir absolu. Barneveldt vouloit la restreindre par les arminiens, républicains rigides. Il y eut des séditions sanglantes dans quelques villes, et Maurice, qui poursuivoit sans relâche le parti contraire à sa puissance, fit enfin assembler un concile calviniste, composé de toutes les Églises protestantes de l'Europe.

Les pères de ce synode qui avoient tant crié contre les conciles de l'Eglise romaine et leur autorité, condamnèrent les arminiens comme ils avoient été eux-mêmes condamnés par le concile de Trente. Vingt-six commissaires furent ensuite nommés pour juger le grand pensionnaire Barneveldt, le célèbre Grotius et quelques autres du parti arminien ; on les retint six mois en prison avant de commencer leur procès. L'un des grands motifs de la révolte des sept provinces et des princes d'Orange contre l'Espagne, avoit été que le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, faisoit langnir long-tems les prisonniers sans les juger, et qu'enfin il les faisoit condamner par des commissaires. Les mêmes griefs qui avoient fait secouer le joug de l'Espagne, renaquirent au sein de la liberté.

Barneveldt eut la tête tranchée à la Haye, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir servi quarante ans sa république dans toutes les affaires politiques, avec autant de succès que Maurice et ses frères en avoient eu par les armes. Grotius, ambassadeur en Suède, et plus illustre par ses ouvrages que par son ambassade, fut condamné à une prison perpétuelle, dont sa femme eut

la hardiesse et le bonheur de le tirer, au moyen d'un coffre où elle l'enferma.

Barneveldt laissa deux fils, René et Guillaume : le ressentiment de la mort injuste de leur père, et le désir de le venger, les engagèrent dans une conspiration contre Maurice; elle fut découverte : Guillaume se sauva, René fut pris; sa mère demanda sa grâce au prince Maurice : « Vous ne m'avez pas demandé celle » de votre mari, » lui dit le prince. « Mon mari étoit » innocent, répondit-elle, mon fils est coupable. »

L'an 1648, *le* 13 *mai*, Le parlement de Paris rend un arrêt d'union avec tous les parlemens du royaume et toutes les cours souveraines.

C'est au milieu des troubles de la Fronde, et pendant la minorité de Louis XIV, que fut donné le premier exemple d'association entre les parlemens, formée pour contrebalancer la puissance royale.

L'an 1772, *le* 13 *mai*, La diète de Varsovie confirme le premier partage de la Pologne entre les cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg.

Dès l'année 1771 ces trois puissances, voyant la Pologne en proie aux plus grands troubles, avoient fait avancer leurs troupes respectives, et s'étoient provisoirement emparées de certaines provinces sur lesquelles elles faisoient valoir d'anciens droits; elles demandèrent ensuite la convocation d'une diète nationale pour légaliser ce démembrement. Cette diète s'ouvrit au milieu des troupes nombreuses dont les trois puissances avoient environné Varsovie, et la ces-

sion des pays que chacune d'elles exigeoit, y fut ratifiée.

En 1795 les mêmes puissances ont effectué le partage total de ce malheureux pays, comme nous l'avons dit au 3 mai.

L'an 1809, *le* 13 *mai*, Les troupes françaises, commandées par S. M. l'Empereur Napoléon, font leur entrée dans la ville de Vienne, capitale de l'Autriche.

Le 10 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur Napoléon avoit paru aux portes de Vienne avec le corps du maréchal duc de Montebello. C'étoit à la même heure, le même jour et un mois juste après que l'armée autrichienne avoit passé l'Inn. . . . . .

. . . . . .

Le 5 mai l'archiduc Maximilien avoit pris le commandement de Vienne. . . . . .

Sur trois cent mille habitans que composent la population de la ville de Vienne, la cité proprement dite, qui a une enceinte avec des bastions et une contrescarpe, contient à peine quatre-vingt mille habitans et treize cents maisons. Les huit quartiers de la ville qui ont conservé le nom de faubourgs, et qui sont séparés de la ville par une vaste esplanade, et couverts du côté de la campagne par des retranchemens, renferment plus de cinq mille maisons, et sont habités par plus de deux cent vingt mille ames, qui tirent leurs subsistances de la cité, où sont les marchés et les magasins.

Le général Andréossi, nommé gouverneur de la ville, fit venir à Schœnbrunn une députation des huit faubourgs. L'Empereur Napoléon la chargea de se rendre dans la cité, pour y porter une lettre écrite par

le prince de Neufchâtel à l'archiduc Maximilien, et qui avoit pour but de faire sentir à ce dernier l'inutilité de sa résistance. La députation entra dans la cité le 11 à dix heures du matin, et l'on ne s'aperçut de son arrivée que par le redoublement du feu des remparts. La patience de l'Empereur se lassa : il se porta, avec le duc de Rivoli, sur le bras du Danube qui sépare la promenade du *Prater* des faubourgs, et ordonna que deux compagnies de voltigeurs occupassent un petit pavillon sur la rive gauche, pour protéger la construction d'un pont. Le bataillon des grenadiers, qui défendoient le passage, fut chassé par ces voltigeurs, et par la mitraille de quinze pièces d'artillerie. A huit heures du soir ce pavillon étoit occupé, et les matériaux du pont réunis. Le capitaine Pourtalès, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, et le sieur Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étoient jetés des premiers à la nage pour aller chercher les bateaux qui étoient sur la rive opposée.

A neuf heures du soir une batterie de vingt obusiers, construite par les généraux Bertrand et Naudet à cent toises de la place, commença le bombardement. Dix-huit cents obus furent lancés en moins de quatre heures, et bientôt toute la ville parut en flammes. Il faut avoir vu Vienne, ses maisons à huit et neuf étages, ses rues resserrées, cette population si nombreuse dans une aussi étroite enceinte, pour se faire une idée du désordre, de la rumeur, et des désastres que devoit occasionner une telle opération.

Le 12, à la pointe du jour, le général Oreilly, qui avoit pris le commandement depuis la fuite de l'archiduc Maximilien, fit prévenir les avant-postes qu'on

alloit cesser le feu, et qu'une députation alloit être envoyée à l'Empereur Napoléon.

Cette députation fut présentée à Sa Majesté dans le parc de Schœnbrunn.

Sa Majesté assura les députés de sa protection, et daigna faire connoître que Vienne seroit traitee avec les mêmes ménagemens et les mêmes égards dont on avoit usé en 1805.

A neuf heures du matin le duc de Rivoli s'empara de Léopoldstadt.

Pendant ce tems le général Oreilly envoyoit le lieutenant-général Devaux, et M. Belloute, colonel, pour traiter de la capitulation de la place. La capitulation fut signée dans la soirée; et le 13, à six heures du matin, les grenadiers du corps d'Oudinot prirent possession de Vienne.

(Extrait du VIIe Bulletin.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1704, *le* 13 *mai*, Mort de Bourdaloue.

Louis Bourdaloue, jésuite, fut le premier modèle des bons prédicateurs en Europe; on l'appeloit le roi des prédicateurs, et le prédicateur des rois.

Louis XIV voulut l'entendre tous les ans, aimant mieux ses redites, disoit-il, que les choses nouvelles des autres.

Bourdaloue étoit aussi vertueux qu'éloquent: on a dit que sa conduite étoit la meilleure réfutation des *Lettres provinciales*.

On connoît la réponse de Bossuet à Louis XIV, sur

les spectacles : « Il y a de grands exemples pour, et » de fortes raisons contre. » Une femme de la cour demandant à Bourdaloue si elle faisoit donc un si grand mal d'aller au spectacle ? « Madame, lui répondit-il, » c'est à vous de me le dire. »

Dans le tems même de la plus grande faveur de madame de Montespan, Bourdaloue fit retentir toutes les chaires de la capitale de son beau sermon contre l'adultère. « Nous entendîmes après dîner, dit madame » de Sévigné, le sermon du Bourdaloue, qui frappe » toujours comme un sourd, disant des vérités à bride » abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère : » sauve qui peut, il va toujours son chemin. »

« Bourdaloue fut le premier, dit La Harpe, qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison; il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes, et les petites recherches du bel esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Evangile et de la substance des Livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment....; en portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace. »

HISTOIRE.

L'an 841, *le* 14 *mai*, Les Normands signalent leur première irruption en France par l'incendie de la ville de Rouen.

L'an 1264, *le* 14 *mai*, Introduction des Communes dans le parlement d'Angleterre.

Les barons d'Angleterre s'étant révoltés contre leur roi Henri III, fils de Jean Sans-Terre, gagnèrent sur lui la bataille de Lewes, où ce prince fut fait prisonnier avec son frère. Edouard son fils, qui, après avoir battu les milices de Londres, revenoit triomphant, se laisse amuser par le comte de Leicester, que les barons avoient choisi pour chef, et se voit réduit à se remettre entre les mains des rebelles. La reine se retire en France avec son second fils, le prince Edmond. Les barons dressent un nouveau plan de gouvernement, et font signer au roi des commissions qui établissent dans chaque comté des officiers ou des magistrats, auxquels on donna le titre de *conservateurs*, parce qu'ils étoient destinés à conserver les priviléges du peuple. Henri III signa encore de nouveaux ordres par lesquels il étoit ordonné aux *conservateurs* de nommer quatre chevaliers de chaque comté, pour assister au prochain parlement, et y représenter leurs comtés. C'est ici l'époque célèbre, et à proprement parler l'origine des Communes et même du parlement d'An-

gleterre, si on le considère comme une assemblée composée des trois corps du royaume.

Henri III fut dans la suite délivré de sa prison, et remonta sur le trône.

L'an 1509, *le* 14 *mai*, Bataille d'Agnadel.

Après la ligue de Cambrai conclue contre les Vénitiens, entre le pape Jules II, l'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, et Ferdinand, roi d'Espagne; Louis XII étoit entré en Italie. Cette rapidité de fortune, qui dans ce pays accompagna toujours les Français, ne se démentit pas. Louis XII, à la tête de son armée, détruisit toutes les forces vénitiennes à la célèbre journée d'Agnadel, près de la rivière d'Adda: alors chacune des puissances liguées se jeta sur son partage. Le pape Jules II s'empara de toute la Romagne: ainsi, les papes qui devoient à un empereur de France leurs premiers domaines, durent le reste aux armes du roi Louis XII.

Les troupes de l'empereur s'emparèrent de Trieste, qui resta depuis à la maison d'Autriche. Les Français s'emparèrent aussi de quelques places; mais le pape Jules II, qui avoit obtenu ce qu'il vouloit, se ligua ensuite avec les Suisses, le roi d'Espagne et les Vénitiens eux-mêmes, pour chasser les Français d'Italie.

L'an 1576, *le* 14 *mai*, Troubles dans Paris.

La paix ayant été faite, pour la cinquième fois, entre les catholiques et les protestans, Henri III envoya l'édit de pacification au parlement, pour y être enregistré; c'étoit le plus favorable que les protestans

eussent encore obtenu. Par cet édit, où leur religion est appelée *Religion prétendue réformée*, le roi accordoit aux calvinistes le libre exercice de leur culte, avec la permission de bâtir des temples par toutes les villes et bourgs du royaume, excepté dans Paris, outre cela, huit places de sûreté et des chambres mi-parties de catholiques et de protestans dans les cours souveraines. Tout le clergé et le peuple de Paris furent si mécontens de cette paix, que personne ne voulut prendre part aux réjouissances qui avoient été ordonnées pour la paix; et le roi étant sorti pour assister au *Te Deum* qui devoit être chanté dans l'église de Notre-Dame, les chanoines, les chantres et les chapelains déclarèrent que le *Te Deum* ne seroit pas chanté. Le roi revint le lendemain le faire chanter dans l'église de Notre-Dame, avec ses musiciens.

Cet édit de pacification donna lieu à cette vaste confédération de tous les catholiques du royaume, si connue sous le nom de la Ligue, laquelle avoit pour prétexte de maintenir la religion catholique; mais les chefs de cette confédération, parmi lesquels on distinguoit les princes de la maison de Guise, n'avoient d'autre but que de profiter des troubles de l'Etat, pour établir leur grandeur sur les ruines de l'autorité royale.

L'an 1588, *le* 14 *mai*, Le duc de Guise lève l'étendard de la révolte contre Henri III.

Après que la journée des Barricades eut obligé Henri III de quitter Paris, le duc de Guise étant resté seul maître de la capitale, s'empara de l'Arsenal, de la Bastille et de Vincennes; il renouvela tous les offi-

ciers municipaux, ainsi que la plupart des membres du parlement. Il plaça des corps-de-gardes à toutes les portes de la ville, avec défense de sortir sans un passe-port du prévôt des marchands, qui lui étoit entièrement dévoué.

Il alla voir ensuite Achille de Harlay, premier président. « Il le trouva (dit un ancien auteur) qui se » promenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de » sa venue, qu'il ne daigna pas seulement tourner la » tête, ni discontinuer sa promenade commencée: » laquelle achevée qu'elle fût, et étant au bout de son » allée, il retourna, et en retournant il vit le duc de » Guise qui venoit à lui; alors ce grave magistrat » haussant la voix, lui dit: « C'est grand' pitié quand » le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à » Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est » entre les mains des méchans. »

Le duc de Guise s'acheminoit à grands pas vers la royauté; mais, comme dit Montaigne: « les préten- » dans à la couronne trouvent tous les échelons, jus- » qu'au marchepied du trône, et petits et aisés, mais » le dernier ne se peut franchir pour la hauteur. » Le roi ayant assemblé les Etats de Blois pour remédier aux troubles, et le duc de Guise étant venu dominer encore dans ces Etats, Henri III, qui n'étoit pas assez puissant pour le faire juger, crut ne pouvoir sauver sa couronne qu'en le faisant assassiner. (*V.* le 23 décembre.)

L'an 1590, *le* 14 *mai*, Procession de la Ligue.

Pendant qu'Henri IV faisoit le siége de Paris, les ligueurs qui employoient tous les moyens pour entretenir le délire du peuple, lui donnèrent le spectacle

d'une procession extravagante et grotesque, composée de tous les moines, minimes, capucins, feuillans et jacobins, ayant tous leurs habits retroussés, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, un vieux mousquet sur l'épaule, et le sabre au côté, avec un air terrible, et grinçant les dents, comme dit le président de Thou.

Le fameux Guillaume Rose, évêque de Senlis, marchoit à la tête, avec une longue hallebarde à la main. Dom Bernard de Montgaillard, appelé le Petit Feuillant, se distinguoit par son ardeur, et quoique boiteux, alloit et revenoit avec la plus grande agilité, pour régler les rangs. Julien Lepelletier, curé de Saint-Jacques de la Boucherie, et Jean Hamilton, curé de Saint-Côme, faisant l'office de sergens de bandes, commandoient la marche, les haltes, les salves de mousqueterie, et étoient tout glorieux de s'entendre appeler les vaillans Machabées.

Le cardinal Caietan, légat du pape, qui passoit alors sur le pont Notre-Dame, s'étant arrêté, la procession s'arrêta, lui demanda sa bénédiction, et en même tems, lui fit par honneur, une salve de mousqueterie, qui tua un des officiers du légat à ses côtés : cet accident ne troubla point la cérémonie; on n'y prit seulement pas garde, dit le président de Thou, et on alloit saluer une seconde fois son éminence, mais elle s'étoit sauvée ayant à peine donné sa bénédiction.

L'histoire a remarqué avec satisfaction, que ni les victorins, ni les génovéfains, ni les bénédictins ne voulurent se trouver à cette procession tout à la fois indécente et séditieuse.

L'an 1610, *le* 14 *mai*, Henri IV est assassiné par Ravaillac.

Henri IV, en domptant Paris et la Ligue, en 1594, n'avoit point dompté ce fanatisme qui lui avoit fermé si long-tems le chemin de son trône, et qui est si terrible dans ses fureurs, qu'il n'est surpassé que par le fanatisme de la liberté. Depuis 1594, jusqu'en 1610, il ne se passa presque point d'année qu'on n'attentât sur la personne sacrée du meilleur de tous nos rois.

Dans la matinée du 14 mai 1610 (*Journal de l'Etoile*), le petit duc de Vendôme, avec lequel Henri IV jouoit, lui raconta que la Brosse (fameux astrologue de ce tems-là) lui avoit dit : « Que sa ma-» jesté étoit menacée d'un grand danger ce jour-là. » A quoi le roi répondit en riant : « La Brosse est un vieux » matois qui a envie d'avoir de votre argent, et vous, » un jeune fou de le croire : nos jours sont comptés. » Le duc de Vendôme redit la même chose à la reine, qui pria le roi de ne pas sortir du Louvre le reste du jour ; à quoi il fit la même réponse.

Après le dîner, le roi se mit sur son lit pour dormir ; mais il se leva triste, inquiet et rêveur, se promena dans sa chambre quelque tems, et se jeta derechef sur son lit ; mais ne pouvant dormir encore, il se leva, et demanda quelle heure il étoit ; l'exempt des gardes répondit qu'il étoit quatre heures, et lui dit : « Sire, je » vois votre majesté triste et pensive : si elle prenoit » l'air, cela pourroit la distraire. » « Tu as raison, dit » le roi, fais apprêter mon carrosse, j'irai à l'Arsenal » voir le duc de Sully. »

Au milieu de la rue de la Féronnerie, qui étoit alors étroite, un embarras de deux charrettes obligea le carrosse de Henri IV de s'arrêter. Les valets de pied ayant quitté les portières du carrosse pour faire reculer les deux charrettes, Ravaillac, qui suivoit la voiture depuis le Louvre, monta sur un des rais d'une roue de derrière, et d'un premier, d'un second et d'un troisième coup de couteau, assassina le roi, qui expira dans l'instant.

Le duc d'Epernon étoit à sa droite dans le fond du carrosse; les maréchaux de Lavardin et de Roquelaure étoient à la portière du côté du duc d'Epernon : à la portière du côté du roi, étoient le duc de Montbason et le marquis de la Force, et sur le devant du carrosse le marquis de Mirebeau et Duplessis-Liancourt.

« Chose surprenante, dit l'Etoile, nul des seigneurs qui étoient dans le carrosse ne vit frapper le roi, et si ce monstre eût jeté son couteau, on n'eût su à qui s'en prendre. »

Le duc d'Epernon, après avoir fait ramener le corps du roi au Louvre, courut assembler le parlement dans le couvent des Grands-Augustins. Et comme quelques membres demandoient du tems pour délibérer, le duc, mettant la main sur la garde de son épée : « elle est en-» core dans le fourreau, dit-il d'un air menaçant, mais » il faudra qu'elle en sorte, si on n'accorde pas à l'ins-» tant à la reine un titre qui lui est dû. » Aussitôt Marie de Médicis fut déclarée régente. Il ne se passa que trois heures entre cet arrêt et la mort du roi.

On voit dans un passage des Mémoires de Sully, le peu de précaution que prenoit Henri IV contre les attentats dont il étoit sans cesse menacé. « Il me fut

» adressé de Rome, dit Sully, un avis d'une conspi-
» ration contre la personne de sa majesté; je ne crus
» pas devoir le lui cacher. Il me répondit à cette
» occasion, qu'il s'étoit convaincu que, pour ne pas
» rendre sa vie pire que la mort même, il ne devoit
» faire aucune attention à de semblables avis; que les
» tireurs d'horoscopes l'avoient menacé, les uns de
» mourir par l'épée, les autres dans un carrosse; qu'au-
» cun ne lui avoit jamais parlé de poison, qui étoit,
» à son avis, la manière la plus facile de se défaire de
» lui, puisqu'il mangeoit beaucoup de fruits, et sans
» essai, de tous ceux qu'on lui présentoit, et qu'enfin
» sur le tout il s'en remettoit au souverain maître de
» ses jours. »

Il est constant qu'on avoit prédit à Henri IV qu'il mourroit en carrosse; cette idée venoit de ce que ce prince, si intrépide ailleurs, étoit toujours inquiété de la crainte de verser, quand il étoit en voiture. Cette foiblesse fut regardée par les astrologues comme un pressentiment, et l'aventure la moins vraisemblable justifia ce qu'ils avoient dit au hasard.

Henri IV mérita le surnom de Grand, non-seulement par ses exploits militaires, mais par son habileté dans toutes les parties du gouvernement. Il réforma la justice, il rétablit l'ordre dans les finances, ranima le commerce, protégea les arts et les sciences; il établit des manufactures de haute-lisse, en laine et en soie, rehaussée d'or et d'argent: c'est à lui qu'on doit les vers à soie et les plantations des mûriers en France.

On commença, sous son règne, à faire des glaces dans le goût de celles de Venise; il acheva la galerie

du Louvre, la façade de l'Hôtel-de-Ville de Paris et le Pont-Neuf.

La poudre pour les cheveux fut inventée sous le règne de ce prince.

« Voici la recherche curieuse, dit Saint-Foix, qui » fut faite sur le nombre de quatorze, par rapport à » Henri IV; il naquit quatorze siècles, quatorze dé- » cades et quatorze ans après la nativité de Jésus- » Christ; il vint au monde le 14 de décembre; gagna » sa plus importante victoire (celle d'Ivri) le 14 mars, » et mourut le 14 de mai, il a vécu quatre fois quatorze » ans, quatre fois quatorze jours, quatorze semaines, » et il y a quatorze lettres en son nom, *Henri de* » *Bourbon.* »

Le président Hénault cite des lettres-patentes du roi Henri II, qui ordonnent l'élargissement de la rue de la Féronnerie, pour faciliter au roi le chemin du Louvre à l'Arsenal, et il observe que ces lettres furent données le 14 mai 1554, cinquante-six ans (quatre fois quatorze ans) avant l'assassinat d'Henri IV.

Il auroit pu ajouter, que le premier roi de France du nom de Henri, fut sacré le 14 mai 1027.

On trouve aussi que Marguerite de France, première femme de Henri IV, avec laquelle ce prince fit rompre son mariage, pour épouser Marie de Médicis, étoit née le 14 mai 1582.

Mais voici une rencontre bien plus remarquable :

L'an 1643, *le* 14 *mai*, Mort de Louis XIII, fils d'Henri IV.

Nous n'avions d'abord attribué cette rencontre qu'au hasard; mais elle pourroit bien être l'ouvrage de l'im-

pression vive et profonde que fit sur l'imagination encore tendre de ce prince, l'aventure tragique de son père : la nuit qui suivit cette horrible catastrophe, il fut agité par les songes les plus effrayans. « Il son-» gea cette nuit, dit le Journal de l'Etoile (auteur » contemporain) qu'on le vouloit assassiner, si que, » pour le rassurer et relever de cette peur, on fut » contraint de le transporter de son lit en celui de la » reine. Gardez-moi bien, disoit-il à ses gardes, de » peur qu'on ne me tue, comme on a fait mon » père (1). »

On sait que l'histoire du régne de Louis XIII est proprement l'histoire du cardinal de Richelieu, qui exerça sous le nom de ministre l'autorité du monarque le plus absolu; ce n'est pas qu'on méconnût entièrement le fils d'Henri IV dans Louis XIII; il aimoit et savoit la guerre : il étoit intrépide dans une tranchée; mais avec beaucoup de courage dans le cœur, il n'en avoit point dans l'esprit; les détails du gouvernement effrayoient son imagination et sa conscience : personne n'étoit moins ferme et plus irrésolu dans le cabinet et dans le conseil.

La vue d'une belle femme le ravissoit, il aimoit à se trouver avec elle, à la regarder et à l'entendre. « Mais » ses amours, dit un écrivain de ce tems-là, étoient » purement spirituels, d'âme à âme, et les jouissances » en étoient vierges. »

Le jésuite Barri, qui prêchoit avec beaucoup de vé-

(1) Nous pourrions citer à l'appui de notre conjecture, l'exemple de plusieurs personnages célèbres, morts à pareil jour que celui où leur imagination avoit été frappée de quelque grand événement.

hémence contre la nudité des gorges, rapporte que le roi dînant un jour en public, une demoiselle se trouva placée vis-à-vis de sa majesté; le roi s'apercevant qu'elle avoit la gorge découverte, tint son chapeau abattu et renfoncé pendant tout le dîner; à la dernière fois qu'il but, il retint une gorgée de vin, et la rejeta sur la gorge de la demoiselle.

Le jésuite Barri approuve, sans réserve, cette leçon donnée par le roi.

Pierre Corneille lui fit cette épitaphe, qui ne fut jamais imprimée de son vivant, et qu'il se contentoit de réciter à ses amis :

Sous ce marbre repose un monarque français
Que ne sauroit l'envie accuser d'aucun vice :
Il fut et le plus juste et le meilleur des rois ;
Son règne fut pourtant celui de l'injustice.

Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix
Dont long-tems nous et lui portâmes le supplice :
L'orgueil, l'ambition, l'intérêt, l'avarice,
Revêtus de son nom nous donnèrent des loix.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine sort du jour
Que dans la tombe même il le force à le suivre : (1)

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus ?
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant de régner, il a cessé de vivre.

Autre épitaphe.

Ci-gît un roi qui, sous un prêtre,
Joua son indigne rôlet :
Il eut cent vertus de valet,
Et n'en eut pas une de maître.

(1) Louis XIII mourut quatre mois et dix jours après le cardinal.

L'an 1736, *le* 14 *mai*, Mort du duc du Maine.

Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, né en 1670 de Louis XIV et de madame de Montespan, fut élevé par madame de Maintenon, devint colonel-général des Suisses et Grisons, grand-maître de l'artillerie en 1688, épousa la petite-fille du grand Condé en 1692, entra malgré lui dans les idées ambitieuses de son épouse, et obtint en 1714 du roi son père un édit qui appeloit ses enfans et leur postérité à la succession à la couronne. Cet édit fut en partie l'ouvrage de la duchesse son épouse; mais le duc n'avoit pas dans le caractère la fermeté nécessaire pour en suivre les effets. Tandis que le duc d'Orléans mettoit tout en œuvre pour se ménager la régence, malgré les dispositions du testament de Louis XIV, le duc du Maine, plus occupé de littérature que de politique, s'amusoit à traduire l'Anti-Lucrèce; ce qui donna lieu à cette réflexion de la duchesse : « Vous trouverez un beau matin, en vous éveillant, que vous êtes de l'Académie, et que le duc d'Orléans a la régence. » C'est ce qui arriva. Le duc du Maine fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avoit aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur; mais cette clause eut le même sort que le testament. La duchesse du Maine et son mari furent arrêtés en 1718, et conduits l'une au château de Dijon, et l'autre à celui de Dourlens, et ne furent mis en liberté qu'en 1720. Voici le portrait, un peu flatté, qu'en trace madame de Staal dans ses Mémoires :

« Ce prince avoit l'esprit éclairé, fin et cultivé, toutes les connoissances d'usage, spécialement celle du monde,

au souverain degré, un caractère noble et sérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avoit mis en lui toutes les vertus, et le rendoit fidèle à les pratiquer. Il aimoit l'ordre, respectoit la justice, et ne s'écartoit jamais des bienséances. Son goût le portoit à la retraite, à l'étude et au travail. Doué de tout ce qui rend aimable dans la société, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance. On l'y voyoit pourtant gai, facile, complaisant, et toujours égal. Sa conversation solide et enjouée étoit remplie d'agrémens, d'un tour aisé et léger; ses récits amusans; ses manières, noblement familières et polies, son air assez ouvert. Le fond de son cœur ne se découvroit pas: la défiance en défendoit l'entrée, et peu de sentimens faisoient effort pour en sortir. »

HISTOIRE.

L'an 392, *le* 15 *mai*, Fin tragique du jeune Valentinien, empereur d'Occident.

Valentinien II, fils et successeur de l'empereur Valentinien Ier, faisoit le bonheur de ses sujets, lorsqu'Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avoit confié le commandement de ses armées, se révolta contre lui. Ce général s'étoit acquis, par sa valeur et sa science dans l'art militaire, la confiance des troupes, au point qu'il étoit devenu redoutable à son maître. Instruit que Valentinien songeoit à lui ôter le commandement de l'armée, il le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, et plaça ensuite sur le trône un fantôme de roi, nommé Eugène, autrefois rhéteur, alors maître du palais de Valentinien. Mais l'empereur Théodose-le-Grand, allié de Valentinien, déclara la guerre à l'usurpateur, le défit près d'Aquilée, lui fit trancher la tête, et réunit ainsi les deux empires d'Orient et d'Occident, dont il laissa en mourant l'un à Arcadius, et l'autre à Honorius, ses deux fils.

L'an 1674, *le* 15 *mai*, Louis XIV enlève la ville de Besançon et toute la Franche-Comté à la monarchie espagnole. Cette province est depuis restée à la France.

L'an 1685, *le* 15 *mai*, Soumissions du doge de Gênes à Louis XIV.

Louis XIV, ayant défendu à la ville de Gênes de

lancer à l'eau quatre galères qu'elle avoit contruites pour le service de l'Espagne, cette république téméraire ne tint aucun compte de la défense. Le célèbre Duquesne arrive bientôt devant Gênes, y jette quatorze mille bombes, et réduit en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à cette ville le nom de *Gênes-la-Superbe.* Le pape ayant intercédé pour les Génois, le roi promit de ne point prendre leur ville, et de ne faire aucune conquête sur eux; mais il exigea que le doge de Gênes et quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles ; et de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, il voulut que le doge qui viendroit lui demander pardon, fût continué dans sa dignité, malgré la loi invariable de Gênes, qui ôtoit cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Impériale Lescaro, doge de Gênes, avec les sénateurs Lomellino, Garibaldi, Durazzo et Salvago, vinrent à Versailles faire tout ce que le roi exigeoit d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit souvent; le roi l'écouta, assis et couvert; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignoit la politesse à la dignité, il traita Lescaro et les sénateurs avec autant de bonté que de faste. Louvois et Seignelai lui firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disoit : « Le roi » ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il » nous reçoit; mais ses ministres nous la rendent. » Ce doge étoit un homme de beaucoup d'esprit; tout le monde sait que le marquis de Seignelai lui ayant demandé ce qu'il trouvoit de plus singulier à Versailles, il répondit : *C'est de m'y voir.*

L'an 1734, *le* 15 *mai*, Le royaume de Naples passe de la maison d'Autriche dans une branche de la maison de Bourbon.

Le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, déjà nommé roi de Pologne, en 1704, mais détrôné par le czar Pierre-le-Grand, fut élu de nouveau en 1733, de la manière la plus légitime et la plus solennelle ; mais l'empereur Charles VI fit procéder à une autre élection, appuyée par ses armes et par celles de la Russie : le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avoit épousé une nièce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent, et Stanislas fut détrôné pour la seconde fois.

Le ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de sa grandeur, s'il n'eût tiré vengeance de l'outrage qu'on lui avoit fait en Pologne. L'éloignement des lieux ne permettoit pas qu'on se portât sur les Moscovites, et la politique vouloit que la vengeance tombât sur l'empereur. La France s'unit avec l'Espagne et la Sardaigne, en promettant à celle-ci le Milanez ; et à l'Espagne, le royaume de Naples et de Sicile, pour le premier fils du second mariage de Philippe V et d'Elisabeth de Parme. Le roi de France n'envisageoit aucun avantage pour lui, que sa propre gloire et l'abaissement de l'Autriche, qui alloit perdre ses plus beaux domaines en Italie.

Le maréchal de Villars déclaré généralissime des armées française, espagnole et piémontaise, ayant fini sa glorieuse carrière après la prise de Milan, le maréchal de Coigni, son successeur, gagna deux

batailles, tandis que le duc de Montemar, général des Espagnols, battoit les Autrichiens et les Napolitains à Bitonto. Don Carlos, fils aîné de Philippe V et d'Elisabeth de Parme, entra victorieux dans Naples, où il fut proclamé solennellement roi des Deux-Siciles, et la possession de ce royaume lui fut confirmée à la paix de 1736.

L'an 1768, *le* 15 *mai*, Les Génois cèdent la Corse à la France.

Depuis que les Génois avoient enlevé l'île de Corse au roi d'Arragon, en 1354, ces insulaires avoient toujours cherché à recouvrer leur indépendance; mais plus ils vouloient secouer le joug, plus Gênes l'appesantissoit. Une haine atroce et indestructible s'invétéra entr'eux et leurs maîtres, et devint une seconde nature.

En 1729 la guerre s'alluma avec plus de fureur que jamais entre ces deux nations irréconciliables. Le sénat de Gênes implora successivement le secours de l'Empereur et de la France. Les Corses furent vaincus, mais jamais soumis; et les Génois, reconnoissant enfin, au bout de quarante ans, qu'ils se consumoient vainement dans une entreprise ruineuse, et qu'il leur étoit impossible de subjuguer les Corses, cédèrent tous leurs droits sur cette île à la couronne de France, se réservant la faculté de rentrer dans cette souveraineté, en remboursant au roi de France les frais immenses qu'il avoit faits en faveur de la république. C'étoit en effet céder pour jamais la Corse; car il n'étoit pas probable que les Génois fussent jamais en état de racheter ce pays, et il étoit encore moins probable que l'ayant racheté, ils pussent le conserver contre une nation qui

avoit juré de mourir plutôt que de vivre sous le joug de Gênes.

La Corse, devenue sujette de la France, fut conquise avec la même rapidité qu'on eût réduit une province rebelle. Le comte de Vaux, secondé du marquis de Marbœuf, vainquit et soumit ces insulaires jusqu'alors indomptables, dans l'espace d'une année, malgré la valeur de Paoli, de Giafferi et d'autres capitaines fameux, tels qu'il s'en élève dans la fermentation des idées républicaines. Le duc de Choiseul, qui dirigea toute cette entreprise, eut la gloire de donner au roi, son maître, une province qui pouvoit, étant bien cultivée, nourrir deux cent mille hommes, fournir de braves soldats, et faire un commerce utile.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1618, *le* 15 *mai*, Kepler découvrit cette fameuse loi du mouvement des planètes; savoir, qu'il y a toujours un rapport égal et constant entre les carrés des tems périodiques de deux planètes quelconques et les cubes de leur distance moyenne au soleil.

Il fut si enchanté de cette découverte, qu'à peine il se fioit à ses calculs; il crut d'abord se faire illusion et avoir supposé ce qu'il falloit chercher; il n'osoit qu'à peine se persuader qu'il eût enfin trouvé une vérité cherchée pendant dix-sept ans :

Tanta comprobatione et laboris mei septem-decennalis in observationibus braheanis, et meditationis hujus in unum conspirantium, ut somniare me et præumere quæsitum inter principia primò crederem.

(*Harmonices*, *lib. V*, *page* 189.) Qu'auroit-il dit s'il eût pu prévoir les conséquences admirables qu'on a tirées de cette loi? car c'est delà que Newton tira celle de l'attraction, en raison inverse du carré des distances, source de tous les progrès de la physique céleste.

(Cet article est de M. DE LALANDE.)

L'an 1698, *le* 15 *mai*, Mort de la Champmêlé.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait en son nom verser la Champmêlé.

BOILEAU.

Parmi les actrices célèbres de la Scène française, la Champmêlé a eu la gloire particulière d'être immortalisée par Racine et Boileau. Racine lui apprit l'art de la déclamation tragique. On sait qu'elle le quitta pour le comte de Tonnerre; ce qui donna lieu à ce calembourg, aussi bon qu'aucun de nos jours: *Le tonnerre l'a déracinée.*

Louis Racine a cru l'honneur de son père intéressé à n'avoir jamais aimé d'autre femme que la sienne; il s'attache, dans les mémoires de sa vie, à prouver qu'il ne fut jamais amoureux de mademoiselle Champmêlé ni d'aucune autre. Sans doute Racine étoit trop honnête et trop sensible pour ne pas aimer et révérer beaucoup une femme aussi vertueuse que la sienne. Il fut très bon mari et très bon père. Mais il est permis de croire qu'avant ce tems, et dans sa jeunesse, il avoit pu être un amant fort aimable; et que l'actrice qu'il avoit instruite à exprimer des sentimens si tendres, dans

l'ame de laquelle il avoit fait passer la chaleur et la sensibilité de la sienne, ne lui étoit pas indifférente. Ce qui cependant pourroit en faire douter, c'est qu'elle avoit peu d'esprit, et étoit fort laide. On sait que le fils de madame de Sévigné fut un des amans de cette actrice célèbre. « Ma *belle fille*, dit madame de » Sévigné. . . . est laide de près, et je ne m'étonne » pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; » mais quand elle dit des vers, elle est adorable. »

HISTOIRE.

L'an 1204, *le* 16 *mai*, Beaudouin Ier, comte de Flandre, est élu empereur de Constantinople, après la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens, qui s'étoient réunis pour la quatrième croisade; et fondèrent, chemin faisant, un nouvel empire appelé l'*Empire des Latins*, qui ne dura que cinquante-huit ans, au bout desquels les Grecs chassèrent les Français, et élurent pour empereur Michel Paléologue.

Cet empire des Grecs dura encore deux cents ans, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II.

L'an 1364, *le* 16 *mai*, Le célèbre Dugueslin gagne la bataille de Cocherel sur les troupes de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, et réduit ce prince à demander la paix au roi Charles V.

L'an 1527, *le* 16 *mai*, Les Florentins secouent le joug des Médicis, les chassent de leur ville, et rétablissent le gouvernement démocratique, tel qu'il étoit avant 1512.

Mais deux années après, l'empereur Charles-Quint, ayant assiégé et pris Florence, y rétablit les Médicis.

L'an 1610, *le* 16 *mai*, Dominique de Vic, vice-amiral de France, passant dans la rue de la Féronnerie, deux jours après l'assassinat de Henri IV, et regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis, fut si saisi de douleur, qu'il tomba mort.

L'an 1725, *le* 16 *mai*, Mort de Paul Rapin-Thoyras.

En 1568 le parlement de Toulouse, dans son zèle contre les protestans, avoit refusé de vérifier l'édit de paix qui venoit de leur être accordé : il ne s'étoit enfin rendu qu'après quatre jussions ; et pour se venger de la nécessité d'obéir, il avoit fait pendre, ou, selon quelques-uns, décapiter, sur quelque prétexte forcé, un gentilhomme nommé Rapin, que le roi et le prince de Condé avoient envoyé à Toulouse pour presser la vérification de l'édit. En 1569, les soldats protestans de Montgommery, étant logés aux environs de Toulouse, mirent le feu aux fermes et aux maisons de campagne des conseillers, puis écrivirent sur les masures avec des charbons, ces deux mots : *Vengeance de Rapin.* Ce malheureux gentilhomme étoit le bisaïeul de Paul Rapin de Thoyras, auteur de la seule histoire d'Angleterre que les Anglais, si riches aujourd'hui dans ce genre, aient eue pendant long-tems.

Rapin de Thoyras, né à Castres en 1661, étoit protestant et d'une famille protestante, en qui le souvenir du supplice de Rapin et de sa vengeance, devoit redoubler le zèle qui l'attachoit à sa secte. La révocation de l'édit de Nantes lui fit quitter la France ; il se partagea entre la Hollande et l'Angleterre, s'attacha au prince d'Orange, Guillaume III, le suivit dans son expédition d'Angleterre, l'alla servir en Irlande et ailleurs. Il fut ensuite gouverneur de lord Portland ; en 1707, il s'établit avec sa famille à Wesel, il y mourut en 1725 : il étoit devenu entièrement Anglais, et son histoire s'en ressent ; elle est d'une partialité dont les Anglais conviennent eux-mêmes, et que leurs

sages historiens se sont bien gardés d'imiter : il se venge de sa patrie et la combat par la plume, après l'avoir combattue par les armes : dans la fameuse querelle d'Edouard III et de Philippe de Valois, pour la succession à la couronne de France, il prend hautement parti pour Edouard que tous les Anglais condamnoient même alors; il suppose que les Etats généraux auroient été favorables à Edouard, et ces Etats généraux jugèrent formellement contre Edouard en faveur de Philippe de Valois : il suppose que la question ne fut point entendue, et c'est lui qui ne l'entend point, et qui renverse les faits et les principes.

On a aussi de Rapin-Thoyras une dissertation sur les Wighs et les Toris.

L'an 1770, *le* 16 *mai*, Louis XVI, alors dauphin de France, épouse Marie-Antoinette d'Autriche, fille de l'impératrice Marie-Thérèse.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1667, *le* 16 *mai*, Mort de Samuel Bochard, né à Rouen en 1599, calviniste, un des plus savans hommes de l'Europe, dans les langues et dans l'histoire : il mourut subitement en disputant contre le savant Huet, dans l'Académie de Caen.

L'an 1703, *le* 16 *mai*, Mort de Charles Perrault.

Charles Perrault naquit à Paris vers l'an 1626, de Pierre Perrault, avocat au parlement.

Il cultiva de bonne heure les lettres; et quelques

pièces qu'il composa dans sa jeunesse firent concevoir une idée avantageuse de ce qu'on devoit attendre de lui.

Son habileté pour les arts, et sa probité soutenue d'un grand fonds d'équité, lui méritèrent l'estime du grand Colbert qui en fit son homme de confiance, et se reposa sur lui de la direction de la littérature et des beaux arts.

Ce ministre le choisit d'abord pour premier commis des bâtimens, dont il étoit surintendant. Perrault en fut ensuite contrôleur général : il ne se servit du crédit que lui donnoit cet emploi, que pour faire fleurir les sciences et les arts. Il savoit distinguer ceux qui excelloient, ou qui avoient du génie pour y réussir, et faisoit répandre sur eux les grâces et les récompenses. Ce fut sur ses Mémoires que furent formées les Académies de peinture, de sculpture et d'architecture, et il eut l'honneur d'être admis dès les premiers commencemens dans les assemblées de l'Académie des inscriptions, qu'on nommoit alors *la petite Académie*, sans cependant être du nombre des académiciens; il fut même chargé d'y tenir la plume; mais ayant été reçu quelque tems après, c'est-à-dire le 23 novembre 1671, à l'Académie française, il le fut aussi dans la petite Académie, et y remplaça l'abbé de Cassagne.

Tant que Colbert vécut, Perrault se vit recherché des gens de lettres, et sa maison ne désemplissoit pas de personnes qui venoient lui faire la cour. Mais après la mort de ce ministre (*Voyez* le 6 septembre), tout changea de face pour lui : quelque usage qu'il eût fait de sa faveur, elle lui suscita des envieux; ceux même à qui il avoit été utile devinrent ses persécuteurs; et il

fut presque réduit à compter encore pour amis ceux qui ne faisoient que le négliger.

Il passa les vingt années qu'il vécut depuis, dans la retraite, où il profita de son loisir pour se donner entièrement aux muses.

Jusqu'ici tout va bien; mais il ne falloit pas mettre en vers ennuyeux le conte de *Peau-d'âne*, et partir de là surtout pour écrire contre Homère et Virgile. Il n'entendoit certainement pas le premier de ces poètes: aussi Boileau, dans la dispute qu'il eut avec lui sur Homère, n'eut besoin pour triompher que de relever les bévues continuelles de son adversaire. C'est dans un poème sur le siècle de Louis-le-Grand, publié en 1687, que l'auteur de *Peau-d'âne* entreprit, pour la première fois, de rabaisser l'auteur de l'Iliade. Ce poème commençoit ainsi :

La docte antiquité fut toujours vénérable,
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivoit de ce style n'étoit pas né pour entir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans Fontenelle, Terrasson, Lamotte et Boindin; mais son paradoxe eut pour ennemis le grand Condé, Fénélon, Boileau, Racine, et tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes, qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens.

Il paroît qu'il étoit dans la destinée de Perrault d'être toujours pour quelque chose dans les paradoxes les plus absurdes. Quand on a eu le courage de lire *Peau-d'âne*, le poème intitulé *le Siècle de Louis-le-Grand*, l'épître en vers sur le *Génie*, le *Parallèle des anciens et*

des modernes, les *Hommes illustres*, etc. etc. on ne peut concevoir comment Diderot a pu écrire cette étrange phrase :

« Si l'on en excepte Perrault, dont le versificateur » Boileau n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, et » quelques autres, tels que Lamotte, Terrasson, » Boindin, Fontenelle, sous lesquels la raison et » l'esprit philosophique ont fait de si grands progrès, » il n'y avoit peut-être pas un homme (dans le siècle » de Louis XIV) qui eût écrit une page de l'En- » cyclopédie qu'on daignât lire aujourd'hui. »

Quoi! Corneille et Racine n'auroient pas été dignes de fournir sur la tragédie, Molière sur la comédie, Boileau sur la poétique, La Fontaine sur la fable, Rousseau sur l'ode, la Bruyère et la Rochefoucauld sur la morale et sur les mœurs, Bossuet, Fénelon et Bourdaloue sur l'éloquence, une page que l'on daignât lire aujourd'hui! Et cette gloire, refusée à de si grands hommes, auroit été exclusivement réservée à Diderot, à d'Alembert, à Marmontel, au chevalier de Jaucourt, à Saint-Lambert, etc. etc. Non, jamais on n'a rien écrit de plus extravagant.

Charles Perrault eut trois frères. Claude Perrault, c'est le célèbre architecte. (*Voyez* le 9 octobre); Pierre et Nicolas Perrault. Pierre, l'aîné de tous, fut receveur général des finances. Il a laissé deux ouvrages : 1°. *De l'Origine des Fontaines*; 2°. la *traduction* de la *Secchia rapita*. Nicolas Perrault fut docteur de Sorbonne, et auteur d'un volume in-4°, intitulé : *La morale des Jésuites extraite fidèlement de leurs livres.*

On attribue souvent à Charles Perrault les contes fameux de *la Barbe bleue*, *du petit Poucet*, *de Cen-*

drillon, etc. Mais il n'en est pas l'auteur. Ils sont l'ouvrage de son fils Perrault d'Armancourt.

L'an 1777, *le* 16 *mai*, L'empereur d'Allemagne Joseph II, arrivé à Paris sous le nom de comte de Falkenstein, honore de sa présence l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1383, *le* 16 *mai*, Mort héroïque de Saint-Jean Népomucène, qui refuse de violer le secret de la confession.

Jean Népomucène, chanoine de Prague, étoit confesseur de la reine Jeanne, femme de Venceslas, roi de Bohême. De faux rapports ayant inspiré à Venceslas la plus violente jalousie contre la reine, il fit venir Jean Népomucène, et voulut l'obliger à lui révéler la confession de la reine : l'intrépide confesseur déclara qu'on lui arracheroit plutôt la vie qu'un pareil aveu. Venceslas, après avoir mis à plusieurs épreuves cruelles la constance de Népomucène, le trouvant toujours inébranlable, entra dans une telle fureur, qu'il le fit jeter dans la rivière de Moldaw.

Cet illustre martyr de la confession fut mis au rang des saints en 1721, et nul n'a plus de droit à la vénération des catholiques.

HISTOIRE.

L'an 1215, *le* 17 *mai*, Les Anglais se soulèvent contre leur roi Jean Sans-Terre, et l'assiégent dans la tour de Londres.

Ils vouloient l'obliger à signer cette grande charte, qui est regardée comme le fondement de la liberté anglaise. Jean la signa le 15 juin suivant.

L'an 1386, *le* 17 *mai*, Ladislas Jagellon est couronné roi de Pologne à Cracovie.

En 1382, Louis-le-Grand, roi de Pologne, avoit assemblé une diète, afin d'y faire reconnoître Sigismond de Luxembourg, son gendre, pour son successeur. Louis mourut la même année. Les Polonais oublièrent leur promesse : ils déférèrent la couronne à Hedwige, fille cadette de Louis, et la forcèrent à épouser Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui offrit de réunir son duché à la Pologne, et de renoncer au paganisme pour embrasser avec tout son peuple la religion chrétienne. Jagellon reçut au baptême le nom de Ladislas, et fut couronné à Cracovie le 17 mai 1386. La conversion des Lithuaniens à la religion chrétienne s'effectua l'année suivante dans une assemblée générale de la nation. Une circonstance assez singulière, c'est que les prêtres polonais, que l'on avoit envoyés pour donner le baptême aux Lithuaniens, ne savoient pas la langue de ce pays, et que le roi Jagellon fut obligé de

s'ériger lui-même en prédicateur. Les Lithuaniens n'avoient connu jusqu'alors que les vêtemens de lin et de peaux. Jagellon, pour donner plus de poids à son discours, promit des habits de laine à tous ceux qui se feroient baptiser. Il en avoit fait venir une très grande quantité de Pologne. La réunion de la Lithuanie à la Pologne fut alors un événement très important. Elle donna la prépondérance dans le Nord à la Pologne, et devint funeste à la puissance de l'Ordre Teutonique, dont Jagellon battit les armées en plusieurs rencontres.

L'an 1557, *le* 17 *mai*, Lettres patentes du roi de France Henri II, enregistrées au parlement, portant injonction à tous archevêques, évêques, et autres ayant charge d'ames, de résider en personne sur leurs bénéfices, à peine de confiscation de leurs revenus.

L'an 1606, *le* 17 *mai*, Détrônement du faux Démétrius, usurpateur du trône de Russie.

Un jeune homme nommé Griska, né avec une figure agréable et beaucoup d'esprit, étant entré dans l'ordre de Saint-Basile à Moskou, un vieux moine du même couvent, lui trouvant quelque ressemblance avec le czar Iwan Basilowitz, détrôné par Boris, lui conseilla de se faire passer pour le fils du czar, et de détrôner à son tour l'usurpateur.

Le moine forma si bien son élève au rôle qu'il devoit jouer, et celui-ci profita si bien de ses leçons, qu'avec le secours de la Pologne il parvint à chasser Boris, et se fit reconnoître pour le véritable héritier du trône; mais, au bout d'une année, la fraude ayant été décou-

verte, il se forma une conspiration contre l'imposteur, qui, se voyant forcé dans son palais, sauta par la fenêtre, et se cassa la jambe en tombant ; il fut pris dans cet état, chargé de chaînes, et sur la déclaration de la princesse Iwan Basilowitz, qu'il n'étoit point son fils, on lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

L'an 1648, *le* 17 *mai*, Victoire de Zusmarhausen, remportée sur les Impériaux par le maréchal de Turenne, joint aux Suédois.

Le général Mélander y fut tué.

L'an 1662, *le* 17 *mai*, Mort du maréchal Fabert.

Abraham Fabert, petit-fils d'un libraire de Nanci, parvint, sous le règne de Louis XIII, uniquement par son mérite, au grade de maréchal de France ; sa vie fut un tissu d'exploits brillans, de services utiles, d'actions généreuses, de traits et de mots nobles. « Si pour » empêcher, disoit-il, qu'une place que le roi m'au» roit confiée tombât au pouvoir de l'ennemi, il ne » falloit que mettre à la brèche ma personne, ma fa» mille et tout mon bien, je ne balancerois pas. »

Fabert fut fait maréchal en 1658, et mourut en 1662.

Louis XIII lui avoit offert en 1642 le cordon bleu ; mais n'ayant pas cru pouvoir, sans altérer la constitution de l'Ordre, dispenser Fabert de faire les preuves de noblesse nécessaires, et les amis de Fabert l'exhortant à les faire, comme on les faisoit quelquefois : « J'ai » donné publiquement, répondit-il, les seuls titres » véritables que j'avois à cet honneur. S'ils ne sont pas » encore suffisans, je ne veux compromettre ni la » gloire de l'Ordre, ni la mienne. »

L'an 1727, *le* 17 *mai*, Mort de l'impératrice Catherine I, femme de Pierre-le-Grand.

Catherine Alexiowna, née en Livonie de parens pauvres et obscurs, se trouvoit dans Mariembourg lorsque les Russes prirent cette ville d'assaut, et emmenèrent tous les habitans en captivité. Catherine se trouva au nombre des captifs; sa figure et son esprit la firent remarquer du général russe Menzikoff, qui la plaça auprès de sa sœur.

Quelque tems après Pierre-le-Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table; elle frappa tellement les yeux du czar par sa bonne grâce, et répondit avec tant d'esprit à toutes ses questions, qu'il en devint éperdument amoureux.

Il l'épousa d'abord secrètement en 1707, et ensuite publiquement en 1712; il la couronna lui-même solennellement en 1724; et l'année suivante, qui fut celle de sa mort, il la déclara par son testament héritière de l'empire.

Elle se montra digne de succéder à ce grand homme, en suivant son plan de gouvernement, en achevant ce qu'il avoit commencé : ce fut en un mot le génie de Pierre-le-Grand, qui dirigea toutes les affaires sous le règne de Catherine. Son règne fut malheureusement trop court : elle ne survécut à son mari que deux ans.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1163, *le* 17 *mai*, Mort d'Héloïse.

Son histoire est toute entière dans celle d'Abailard,

dont il a été parlé au 21 avril. Nous ajouterons seulement ici, qu'en 1766 l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à la réquisition de madame de Roye de la Rochefoucault, abbesse du Paraclet, fit l'épitaphe d'Abailard et d'Héloïse, qu'on lit encore aujourd'hui sur leur tombeau, transporté, comme nous l'avons dit, dans le Musée des Grands-Augustins.

HIC
Sub eodem marmore jacent,
Hujus monasterii
Conditor Petrus ABŒLARDUS,
Et abbatissa prima HELOISA,
Olim studiis, ingenio, infaustis nuptiis,
Et pœnitentiâ,
Nunc æternâ, ut speramus, felicitate conjuncti.

PETRUS obiit 21 aprilis 1142,
HELOISA 17 maii 1163.

La *Chronique manuscrite de Tours* rapporte qu'au moment où l'on ouvrit le tombeau d'Abailard pour y descendre Héloïse, Abailard lui tendit les bras pour la recevoir. L'auteur moderne de la *Vie d'Abailard* rapporte aussi ce même trait, et tâche de le rendre vraisemblable en citant plusieurs exemples de pareils miracles, entr'autres celui d'un sénateur de Dijon, nommé Hilaire, qui, enterré depuis vingt-deux ans, étendit les bras pour embrasser sa femme au moment où elle entroit dans le tombeau. D'après cela il paroîtroit que les époux d'autrefois s'aimoient davantage et bien plus long-tems que les maris d'aujourd'hui, qui ne donnent plus guère après leur mort l'exemple de ces politesses conjugales.

L'an 1690, *le* 17 *mai*, Mort de Montausier.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Louis, dauphin de France, se signala de bonne heure par sa valeur et par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Son austère probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin, auquel il parla toujours en homme vertueux qui sacrifie tout à la vérité et à la raison. Lorsqu'il eut cessé ses fonctions, il dit à ce prince : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, » vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me » haïrez, et je m'en consolerai. » Tout le monde connoît sa lettre au dauphin après la prise de Philisbourg. (*V.* le 30 mars.) Voici un trait moins connu, et qui n'est pas moins digne de l'être. Il conduisit un jour le dauphin dans une chaumière. « Voyez, monseigneur, » c'est dans cette misérable retraite que logent le père, » la mère et les enfans, qui travaillent sans cesse pour » payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui meu» rent de faim pour subvenir aux frais de votre table. » Le duc de Montausier mourut le 17 mai 1690, à quatre-vingts ans, regretté des honnêtes gens dont il étoit le modèle, et des gens de lettres dont il étoit le protecteur. C'est à ses soins que l'on doit les éditions des auteurs classiques, connues sous le nom de *ad usum Delphini*, devenues aujourd'hui si rares, et que l'estime de l'Europe savante doit nous apprendre à apprécier. On sait que les ennemis de Molière voulurent persuader au duc que c'étoit lui que l'auteur jouoit

dans le *Misantrope*. Montausier alla voir la pièce, et dit en sortant : « Je voudrois bien ressembler au » Misantrope de Molière. » Il avoit épousé Julie-Lucie d'Angennes, pour laquelle il fit faire ce bouquet poétique, connu sous le titre de *Guirlande de Julie*. (*Voyez* le 1 janvier.)

Fléchier fit son oraison funèbre. L'Académie française a proposé son éloge, et a couronné les discours de MM. Garat et Lacretelle l'aîné.

L'an 1729, *le* 17 *mai*, Mort de Samuel Clarke.

« Le parti d'Arius, dit Voltaire dans les *Mélanges* » *de littérature et de philosophie*, commence à re- » vivre en Angleterre. Le plus ferme patron de la » doctrine arienne est l'illustre docteur Clarke. Cet » homme est d'une vertu rigide et d'un caractère doux, » plus amateur de ses opinions que passionné pour » faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs » et de démonstrations, aveugle et sourd pour tout le » reste, une vraie machine à raisonnement.

» C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez *peu en-* » *tendu et estimé* sur l'existence de Dieu, et d'un » autre plus intelligible, mais *assez méprisé*, sur la vé- » rité de la religion chrétienne.

» Il ne s'est point engagé dans de belles disputes » scolastiques : il s'est contenté de faire imprimer un » livre qui contient tous les témoignages des premiers » siècles, pour et contre les unitaires, et a laissé au » lecteur le soin de compter les voix, et de juger. Ce » livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans, » mais l'a empêché d'être évêque de Cantorbéry ; car » lorsque la reine Anne voulut lui donner ce poste,

» un docteur, nommé Gibson, qui avoit sans doute » ses raisons, dit à la reine : « Madame, M. Clarke » est le plus savant et le plus honnête homme du » royaume, il ne lui manque qu'une chose. » « Et quoi? » dit la reine. » « C'est d'être chrétien, dit le docteur » bénévole. Je crois que Clarke s'est trompé dans son » calcul, et qu'il valoit mieux être primat orthodoxe » d'Angleterre que curé arien. »

On peut trouver encore par le même principe qu'il s'est trompé dans un autre calcul. Après la mort de Newton on lui offrit la place d'intendant de la Monnoie, qu'avoit eue ce grand philosophe, et qui est d'un revenu considérable ; il la refusa, ne voulant ni négliger les fonctions de cet emploi, ni être détourné de ses études par ces fonctions mêmes. Tout le monde ne convient pas que le livre de Clarke, sur *la Certitude de la révélation*, soit aussi *méprisé* que le dit Voltaire. Ce savant a laissé une grande réputation en physique, en métaphysique et en mathématiques ; il occupe un rang distingué parmi les personnages éclairés, sages et pieux de l'Angleterre. « Je me souviens, dit encore » de lui Voltaire, dans ses *Elémens de la philosophie* » *de Newton*, que dans plusieurs conférences que » j'eus en 1726 avec le docteur Clarke, jamais ce philo- » sophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'avec un air » de recueillement et de respect très remarquable. Je » lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi ; et il » me dit que c'étoit de Newton qu'il avoit pris insen- » siblement cette coutume, laquelle doit être en effet » celle de tous les hommes. »

Samuel Clarke étoit né à Norwick en 1675 ; il étoit curé de la paroisse de Saint-Jacques de Londres. Il

mourut après avoir, dit-on, abjuré l'arianisme. On publié ses ouvrages à Londres en 1738. Son goût pour les sciences se joignoit à l'amour des lettres et de la poésie. Il donna une édition de l'*Iliade* en grec et en latin, avec de savantes observations, le tout en 4 vol. in-4.° Il mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avoit publié que la moitié.

L'an 1756, *le* 17 *mai*, Mort de Clairaut.

Alexis-Claude Clairaut, géomètre précoce, et pour ainsi dire né, apprit à lire dans les *Elémens d'Euclide*, et montra pour les mathématiques les dispositions et la pénétration presque surnaturelles de Pascal. A l'âge de douze ans et huit mois il lut à l'Académie des sciences un mémoire sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention; à dix-huit ans il fut reçu à l'Académie des sciences avant l'âge prescrit par les règlemens, et avec dispense, comme M. de Villoison a été reçu depuis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Académie l'associa aux autres académiciens qu'elle envoyoit en Laponie pour déterminer la figure de la terre.

Maupertuis et Clairaut, dans leur docte fureur,
Vont geler aux pôles du monde;
Je les vois d'un degré mesurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur,
Ce beau nom de *machine ronde*,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnoient, à l'aventure, à ce plat univers.
Les astres étonnés, dans leur oblique course,
Le *Grand*, le *Petit Chien*, et le *Cheval* et l'*Ourse*
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux:
« Certes ces gens sont fous ou ces gens sont des dieux. »

Clairaut fit voir que la comète attendue en 1759, devoit retarder de dix-huit mois par l'attraction de Jupiter et de Saturne, et il a contribué à fixer pour jamais la nature et le mouvement des comètes.

On a de lui des élémens de géométrie d'une méthode nouvelle, qu'il composa, dit-on, pour la marquise du Chatelet; des élémens d'algèbre, une théorie de la figure de la terre, qui est un des meilleurs ouvrages qu'on ait faits; et une théorie de la lune, fondée sur la théorie de l'attraction, qui lui ont acquis la réputation d'un des plus grands géomètres de l'Europe dans le dix-huitième siècle; réputation qu'il partage avec Euler, Daniel Bernoulli, d'Alembert, MM. de la Grange et de la Place.

HISTOIRE.

L'an 1153, *le* 18 *mai*, Henri II, roi d'Angleterre, épouse Eléonore de Guyenne, répudiée par Louis VII, roi de France.

Cette princesse lui porta en dot le Poitou et la Guyenne; mais ce mariage n'en fut pas plus heureux. Trois princes nés de cette union conspirèrent avec leur mère Eléonore contre leur père. La conspiration ayant été découverte, Eléonore fut enfermée dans une étroite prison, où elle demeura dix-huit ans. Les jeunes princes, toujours armés contre leur père, le firent à la fin périr de chagrin.

L'an 1291, *le* 18 *mai*, Kalil-Ascra, sultan d'Egypte, déjà maître de Tyr et de Sidon, se rend maître de Ptolémaïs, la seule ville qui restât aux Chrétiens dans la Palestine.

Les Chrétiens furent alors chassés pour la sixième et dernière fois de la Terre-Sainte, et vers la fin du treizième siècle, il n'y avoit plus dans l'Asie aucune trace apparente de ces prodigieuses émigrations, qui avoient commencé vers la fin du onzième, et dans lesquelles on avoit vu toute l'Europe se précipiter sur l'Asie.

L'an 1408, *le* 18 *mai*, Triomphe de l'Université de Paris.

Guillaume Tignonville, prévôt de Paris, ayant fait pendre deux étudians de l'Université de Paris, con-

vaincus d'homicide et de vol sur les grands chemins, l'Université réclama ses priviléges, et ferma toutes ses classes jusqu'à ce qu'elle eût obtenu satisfaction. Elle l'obtint aussi ample qu'elle auroit pu l'espérer dans une bonne cause. Le prévôt, non-seulement fut dépouillé de sa charge, mais fut encore obligé de se transporter aux fourches patibulaires, où les deux criminels étoient exposés, de les baiser à la bouche, de les dépendre de ses propres mains, et de les escorter jusqu'aux Mathurins, où ils furent transportés dans un chariot de deuil, conduit par le bourreau revêtu d'un surplis. On les inhuma dans le cloître des Mathurins, où l'on voyoit encore leur épitaphe il y a quelques années.

L'an 1429, *le* 18 *mai*, Jeanne d'Arc, ayant fait lever aux Anglais le siége de la ville d'Orléans, les défait à la bataille de Patai, en Beauce, où le fameux Talbot fut fait prisonnier. (*Voy.* le 17 juillet.) La Pucelle déposa aux pieds du roi Charles VII cent dix enseignes prises sur l'ennemi.

L'an 1804, *le* 18 *mai* (28 *floréal an XII*), Le sénat conservateur décrète, 1°. que le gouvernement de la république française est confié à un empereur qui prend le titre *d'empereur des Français;* 2°. que Napoléon Bonaparte, premier consul de la république, est empereur des Français; 3°. que la dignité impériale est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

HISTOIRE.

L'an 1453, *le* 19 *mai*, Jacques Cœur, surintendant des finances, sous le titre d'argentier du roi, accusé de concussion, est condamné, par arrêt, à faire amende-honorable, et à payer cent mille écus.

Le parlement le rétablit depuis dans ses biens et dans sa réputation.

L'an 1536, *le* 19 *mai*, Henri VIII, roi d'Angleterre, fait décapiter Anne de Boulen, sa seconde femme.

Anne de Boulen, fille d'un gentilhomme anglais, avoit suivi à la cour de France Marie d'Angleterre, femme de Louis XII; elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude, femme de François Ier. De retour en Angleterre, elle y porta ce goût pour la galanterie dont on tenoit école à la cour de France. Henri VIII la vit et en devint éperdûment amoureux. Anne de Boulen, d'un enjouement et d'une liberté qui promettoit tout, eut pourtant l'adresse de ne se pas abandonner entièrement, et d'irriter la passion du roi, qui résolut d'en faire sa femme. Ce fut alors qu'il se sépara de Catherine d'Aragon, par ce fameux divorce, cause fatale du schisme d'Angleterre.

L'amour avoit placé Anne de Boulen sur le trône, l'amour l'en fit descendre. Parmi ses filles d'honneur, Jeanne de Seymour frappa les yeux de Henri par sa beauté. Dégoûté de la reine, il veut mettre cette fille

à sa place; il la fait condamner, avec son frère, à perdre la tête pour crime non avéré d'inceste, et pour crime aussi mal prouvé d'adultère. Elle n'étoit coupable que d'avoir entendu de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, et qu'une reine vertueuse peut entendre, quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans.

Ce n'étoit pas la première tête couronnée qui périssoit tragiquement en Angleterre, mais ce fut la première qui mourut par la main du bourreau.

Henri fit en quelque sorte l'apologie d'Anne de Boulen, en épousant, le lendemain de l'exécution, Jeanne de Seymour, qui mourut au bout d'un an, de l'opération césarienne que le roi lui fit faire, en disant: « Je trouverai bien assez d'autres femmes, si celle-là » meurt. »

L'an 1622, *le* 19 *mai*, Révolution à Constantinople.

Les janissaires qui avoient déposé Mustapha Ier, et mis à sa place Osman Ier, étant avertis que ce nouveau sultan se proposoit de les casser, pour leur subsituer une milice arabe, vont tirer Mustapha de sa prison et le replacent sur le trône; après quoi s'étant saisis du malheureux Osman, ils le promènent avec dérision dans le tombereau des criminels, par les rues de Constantinople, couvert d'une simple toile blanche. Conduit ensuite aux château des Sept-Tours, il y est aussitôt étranglé par six muets.

L'an 1643, *le* 19 *mai*, cinq jours après la mort de Louis XIII, le duc d'Enguyen (depuis le grand Condé) gagne la bataille de Rocroi sur les Espagnols.

Cette victoire célèbre ouvrit, de la manière la plus brillante, le beau siècle de Louis XIV, et fut l'époque de la gloire du grand Condé, qui n'avoit alors que vingt-un ans. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degrés. Ce prince étoit né général ; l'art de la guerre sembloit en lui un instinct naturel. Il n'y avoit en Europe que lui et le suédois Tortenson, qui eussent eu à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience.

On sait que le prince, ayant tout réglé la veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour combattre. On raconte la même chose d'Alexandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil profond ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir.

La bataille de Rocroi fut le terme de la puissance militaire de l'Espagne, qui, dans cette journée, perdit cette redoutable infanterie, jusqu'alors invincible ; aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvroit avec une agilité, que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le duc d'Enguyen attaqua trois fois, avec de la cavalerie, ces intrépides fantassins. Le brave comte de Fontaine, qui les commandoit, tomba percé de coups ; Condé, en l'apprenant, dit « qu'il voudroit être mort comme » lui, s'il n'avoit pas vaincu. »

Nous ne pouvons, à l'occasion de la bataille de Rocroi, passer sous silence un des beaux traits de

la vie de Louis XV. Le prince Charles de Lorraine ayant passé le Rhin en 1744, menaçoit de s'emparer de l'Alsace. Le roi qui étoit alors malade à Metz, et presque aux portes du tombeau, fait écrire au maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée française : « Souvenez-vous que le prince de Condé gagna la » bataille de Rocroi cinq jours après la mort de » Louis XIII. »

L'an 1681, *le* 19 *mai*, on commence à naviguer sur le canal du Languedoc.

Le monument le plus glorieux du siècle de Louis XIV, par son utilité, par sa grandeur, par ses difficultés, fut ce canal de Languedoc qui unit la mer Méditerranée à l'Océan, et tombe dans le port de Cette.

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.
BOILEAU.

Ce fameux canal fut commencé en 1667, par les soins du célèbre Paul de Riquetti, et achevé en 1680, par son courage infatigable, qui lui fit surmonter des obstacles qui paroissoient absolument invincibles; mais étant mort le 1 octobre de la même année (1680), il n'eut pas la satisfaction d'en voir le premier essai, qui se fit le 19 mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils Jean-Mathieu de Riquetti, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, et Pierre-Paul de Riquetti, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi en 1730.

Ce canal avoit été proposé sous François Ier, sous Henri IV, sous Louis XIII; mais ce monument supé-

rieur aux ouvrages des Romains ne pouvoit être exécuté que sous le siècle de Louis XIV.

Depuis cette époque, la partie méridionale du royaume a totalement changé de face : la culture des terres s'est perfectionnée ; des engrais abondans ont fertilisé les terrains les plus arides ; les hameaux sont devenus des villes, et les gros bourgs sont devenus des villes très commerçantes ; Marseille et Bordeaux se sont communiquées plus directement, et la circulation de leur commerce, à l'abri des orages et des guerres de mer, a été aussi continue qu'économique.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1662, *le* 19 *mai*, Mort de Maître Adam.

Adam Billaut, dit *Maître Adam*, ou le *Menuisier de Nevers*, naquit dans cette ville où il exerça l'état de menuisier. Il a fait d'assez bons vers pour un menuisier. En général, les contemporains sont très indulgens pour les vers de ceux dont l'état semble exclure le goût et le talent de la poésie ; mais la postérité ne tient compte que de ce qui l'amuse : *quid, non quis.* Le grand Condé fut du nombre des Mécènes de Maître Adam, et le grand Corneille du nombre de ses panégyristes. On ne l'appeloit que le *Virgile au rabot.* Il fit trois recueils de ses poésies, auxquels il donna des noms tirés de sa profession, *les chevilles*, *le villebrequin et le rabot :* ce dernier n'a point été imprimé. Il y a beaucoup de mauvais goût, d'incorrections et de pointes ridicules dans les vers de Maître Adam ; mais il y a aussi une sorte de verve qui les a préservés d'un oubli total. Sa chanson, *Aussitôt que la lumière*,

est connue de tout le monde, mais on ne la chante plus telle qu'il l'a faite. Voltaire a cité avec éloge son rondeau qui commence ainsi :

Pour te guérir de cette sciatique, etc.

Deux autres artisans du même tems, qui faisoient aussi des vers, Ragueneau, pâtissier, et Réault, serrurier, lui adressèrent chacun un sonnet ; celui du pâtissier finissoit par ces vers :

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu :
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute ;
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

HISTOIRE.

L'an 1217, *le* 20 *mai*, Bataille de Lincoln, qui ôte à un prince français la couronne d'Angleterre.

Les Anglais s'étant révoltés contre Jean-Sans-Terre (1), avoient appelé au trône Louis, fils de Philippe-Auguste, roi de France. Louis étoit descendu en Angleterre le 21 mai 1216, et avoit été couronné à Londres quelques jours après; mais la mort du roi Jean ayant éteint le ressentiment des Anglais contre ce prince, ils se tournent aussitôt du côté de son fils, Henri III; Louis est défait à la bataille de Lincoln, le 20 mai 1217, et perd sans retour le trône d'Angleterre.

Il monta sur celui de France six ans après, sous le nom de Louis VIII, après la mort de Philippe-Auguste son père.

L'an 1347, *le* 20 *mai*, Insurrection de Rienzi.

Depuis que Rome étoit tombée de la domination des empereurs sous celle des papes, les anciennes idées de grandeur et de liberté s'étoient souvent renouvelées dans les têtes ardentes. Après bien des tentatives inutiles, il fut un moment où l'on crut que la république alloit renaître.

(1) Jean Sans-Terre avoit révoqué la grande charte qu'on l'avoit forcé de signer en 1215.

Nicolas Rienzi, ou Rienzo, l'auteur de cette révolution, étoit un homme de basse naissance; son père étoit cabaretier, et sa mère blanchisseuse. Cependant il avoit été destiné aux lettres, et ses talens distingués lui avoient fait faire de rapides progrès. Il s'étoit adonné à l'étude des historiens et des orateurs de l'antiquité. Entouré des monumens de la gloire et de la puissance de Rome, il avoit cherché à se pénétrer aussi de l'ancien esprit de ses citoyens. Aucun homme de son siècle n'avoit une plus haute vénération pour l'antiquité; aucun homme n'avoit fait une étude plus approfondie des mœurs et des lois de la république romaine, et ne savoit mieux interpréter les inscriptions et les monumens que jusqu'alors le peuple avoit regardés d'un œil stupide, sans y trouver le souvenir des vertus de ses ancêtres; aucun homme enfin ne communiquoit aux autres ses pensées et ses sentimens par une éloquence plus persuasive. Ce savant distingué, ce profond antiquaire, fut élevé par ses talens à la tête du gouvernement. Alors seulement on put reconnoître que pour ses nouvelles fonctions, il n'avoit ni le courage militaire nécessaire à sa défense, ni la modestie qui l'auroit préservé d'être ébloui par sa grandeur inattendue, ni la connoissance des hommes sans laquelle un savant n'est point un homme d'Etat.

Les papes résidoient alors à Avignon. Rienzi, ayant gagné la confiance du peuple par les plus magnifiques promesses, se fit donner le gouvernement de Rome, avec le titre de *tribun du peuple*, titre qu'il prétendoit bien rétablir dans toute sa puissance et toute sa splendeur; il prit les Gracques pour modèle, et voulut

comme eux être l'auteur d'une grande révolution. Il ne parloit que de *liberté*, de *justice* et de *paix ;* le but où il paroissoit tendre, et qui fournissoit le mot de ralliement, étoit *le bon état.*

Quand il crut que tous les esprits étoient suffisamment préparés, il fit publier à son de trompe, dans toutes les rues de Rome, un ordre de se trouver sans armes dans l'église de Saint-Jean de la Piscine. Là il fit célébrer dans un même jour, et presqu'en même tems, trente messes du *Saint-Esprit*, auxquelles il assista ; et, pour en recueillir le fruit, il mena ensuite le peuple au Capitole : là, il déploya solennellement trois étendards, sur l'un desquels étoient représentés les symboles de la *liberté ;* sur un autre, ceux de la *justice ;* sur le troisième, ceux de la *paix ;* il dicta ensuite ses lois sous la forme de *quinze réglemens pour parvenir au bon état.* Il créa un nouveau conseil, qu'il nomma *la chambre de justice et de paix ;* et comme il réforma d'abord quelques abus, dont on se plaignoit universellement, on crut un moment qu'on alloit voir renaître les beaux jours de la république romaine. Le respect et la terreur de son nom se répandirent dans toute l'Italie ; on le vit à la tête d'une armée formidable, commander la *liberté*, la *justice* et la *paix*, et forcer toutes les puissances de l'Italie d'entrer dans la ligue du *bon état.*

Le succès augmentant son audace, il osa citer à son tribunal, l'empereur Louis de Bavière et les électeurs de l'Empire. Il reçut des ambassadeurs de diverses têtes couronnées ; mais des coups d'autorité, des violences arbitraires et tyranniques avertirent bientôt le peuple, qu'au lieu d'être protégé par un tribun, il

commençoit à être opprimé par un tyran. Rienzi s'apercevant qu'il perdoit la faveur populaire, eut l'adresse de prévenir sa ruine, par une abdication qui parut volontaire. Il se retira à Naples, prit un habit de pénitent, ne vécut pendant deux ans qu'avec des hermites; et peut-être qu'on le regarderoit aujourd'hui comme un grand homme, s'il avoit su mourir ainsi dans la retraite.

Dégoûté de cette vie, il rentra secrètement dans Rome, et y excita une insurrection, dont le mauvais succès l'obligea de se sauver à Prague; il y fut arrêté et renvoyé au pape Clément VI, à Avignon. Trois cardinaux furent chargés d'instruire son procès; mais Clément VI étant mort, son successeur, Innocent VI, rendit la liberté à Rienzi, dont il avoit besoin pour l'opposer à un nouvel aventurier Baroncelli, qui avoit usurpé la qualité de tribun. Rienzi fut même revêtu du titre de sénateur. Il n'étoit pas encore rentré dans Rome que Baroncelli avoit été mis en pièces par le peuple. L'ancien tribun fut reçu en triomphe dans la ville, et y exerça la même puissance qu'avant ses disgrâces; mais son règne fut court. On l'assiégea dans le Capitole; il fut pris et mis en pièces par le peuple, le 8 octobre 1354.

L'an 1413, *le* 20 *mai*, Irruption des Cabochiens chez le dauphin, fils du roi Charles VI.

Ces cabochiens étoient des brigands ainsi appelés du nom de Caboche, un de leurs chefs. La capitale étoit alors divisée par les factions des maisons de Bourgogne et d'Orléans, qui se disputoient le gouvernement de

l'Etat, pendant la funeste maladie du roi Charles VI. Les cabochiens attachés à la faction des Bourguignons, avoient déjà fait une première irruption dans l'hôtel du dauphin, pour en arracher ses principaux officiers, et plusieurs seigneurs du parti d'Orléans.

Ils y reviennent le 20 mai 1413. Jean de Troyes, un des plus scélérats, lui dit, qu'outre ses officiers prisonniers, il y en avoit d'autres qui leur étoient suspects. En même tems ils font la visite dans tous les appartemens du dauphin, d'où ils enlèvent Louis de Bavière, beau-frère du roi, qu'ils emmenèrent dans la prison du Louvre, avec plusieurs autres seigneurs, et un grand nombre de femmes de qualité.

Tous ces captifs distingués eurent le bonheur de sortir heureusement de prison, pendant une trêve passagère entre les deux maisons de Bourgogne et d'Orléans.

HISTOIRE.

L'an 987, *le* 21 *mai*, Mort de Louis V.

Louis V, dit le Fainéant, fut le dernier roi de la race de Charlemagne, laquelle avoit occupé le trône de France deux cent trente-six ans.

Ce prince étant mort sans enfans, le royaume appartenoit de droit à Charles, son oncle, fils de Louis d'Outre-mer; mais les derniers princes de la maison de Charlemagne étoient tombés dans un tel mépris, à cause de leur foiblesse, que les principaux seigneurs de l'Etat déférèrent la couronne à Hugues-Capet, duc de France, et le plus puissant prince du royaume. Le sceptre avoit déjà été deux fois dans sa maison. Eudes et Robert, fils de Robert-le-Fort, bisaïeul de Hugues-Capet, l'avoient successivement porté, sans pouvoir alors le conserver à leurs descendans. Hugues-Capet, chef de la troisième race de nos rois, fit entrer, pour la troisième fois, la couronne dans cette illustre famille; d'où elle est sortie au bout de huit cents ans, par la même raison qu'elle étoit sortie de la famille de Charlemagne.

L'élection de Hugues-Capet se fit sur la fin de mai 987.

L'an 992, *le* 21 *mai*, Mort de Charles, oncle de Louis-le-Fainéant.

Après l'élection de Hugues-Capet, Charles voulut défendre son droit à la couronne; mais Hugues-

Capet l'ayant assiégé dans la ville de Laon, le fit prisonnier, et l'enferma dans la tour d'Orléans, où il mourut, laissant des enfans qui n'eurent point de postérité.

L'an 1420, *le* 21 *mai*, Traité de Troyes, qui élève un roi d'Angleterre sur le trône de France.

Isabelle de Bavière, femme du roi Charles VI, et Philippe, duc de Bourgogne, également animés par une haine irréconciliable contre le dauphin, conçurent le projet de lui fermer le chemin du trône; afin de l'en exclure plus sûrement, ils firent alliance avec Henri V, roi d'Angleterre. Le malheureux Charles VI est amené, l'an 1420, à Troyes, où le 21 mai, il fait, avec le roi d'Angleterre, le traité le plus infâme et le plus funeste à la France. Deux articles en forment l'essence: par le premier, Charles donne au monarque anglais sa fille Catherine en mariage; par le second, il le déclare régent du royaume et héritier de la couronne de France, à l'exclusion de toute autre personne de la famille royale.

Le roi d'Angleterre épousa, la même année, à Troyes, la princesse Catherine; il vint ensuite à Paris, et s'étant fait remettre le Louvre, la Bastille et le château de Vincennes, il régna sans contradiction dans la capitale.

Le dauphin, cité à la table de marbre, y fut condamné par contumace, banni à perpétuité, et déclaré, par arrêt du parlement, indigne et incapable de succéder à la couronne. Il appela de cette condamnation, dit un ancien, à Dieu et à son épée. Il régna dans

la suite sous le nom de Charles VII ; mais ce fut par une révolution encore plus étonnante que celle qui l'avoit précipité du trône. On sait que cette révolution fut l'ouvrage de la célèbre Pucelle d'Orléans.

L'an 1720, *le* 21 *mai*, Chute du système de Law.

Voici l'histoire abrégée de ce fameux système.

Lorsque Philippe, duc d'Orléans, eut été nommé régent du royaume, après la mort de Louis XIV, il trouva les finances dans le plus grand désordre et l'État presque ruiné. Par un mémoire qu'il rendit public, la dette nationale, à la mort du roi, montoit à deux milliards soixante-deux millions en capital, portant quatre-vingt-dix millions d'intérêt. Le maréchal de Noailles assure dans ses mémoires, qu'au lieu de onze cent millions d'espèces que l'on devoit avoir, il eût été difficile d'en trouver six cents, tant l'exportation avoit été énorme, et tant le commerce en avoit souffert.

L'an 1716, le roi donna un édit, portant établissement d'une banque générale par tout le royaume, sous le nom du sieur Law et compagnie. Il étoit libre à toute personne de porter son argent à la banque, qui devoit donner en échange des billets payables à vue. Le commerce du Mississipi, du Sénégal et des Indes, devint la base du système de Law.

L'an 1718, le 4 décembre, la banque générale est déclarée banque royale, et Law en est nommé directeur. Le 27 du même mois, sort un arrêt du conseil, qui défend de faire des paiemens en argent au dessus

de 600 liv. : ce qui rendit nécessaires les billets de la banque royale, et obligea d'en créer une multitude innombrable.

Cet arrêt fut l'époque et la cause d'une révolution étonnante dans les mœurs de la nation. L'intérêt étouffa la voix de la nature et de l'équité; on se sacrifia mutuellement comme dans un naufrage ou un incendie; le frère fut trahi par le frère, et le père par le fils. L'homme secourable fut écrasé par celui dont il avoit prévu la ruine, et périt par son propre bienfait. On vit des noms augustes et respectables anéantis, des noms vils ou flétris prendre leurs places.

Le 23 septembre 1719, arrêt du conseil, portant une diminution considérable sur les espèces monnoyées.

Le 11 décembre, défense de faire des paiemens en argent au dessus de 10 liv. : ce qui, joint aux variations faites ou annoncées des espèces monnoyées, obligea les particuliers à porter leur or et leur argent à la banque, et à les échanger contre des billets.

« Le bruit qu'on fit répandre, dit un historien, » qu'on avoit trouvé deux mines d'or à la Louisiane; » le discrédit de l'argent, la confiance du public » dans le papier, concoururent à faire enlever les nou- » velles actions, à donner des regrets à ceux qui n'en » pouvoient avoir, à faire offrir du gain à ceux qui les » avoient enlevées, en sorte que chacun les enché- » rissoit successivement et à l'envi, et elles montèrent » à des prix excessifs. Au mois de mai 1720, on pré- » tend qu'il y en avoit pour plus de six milliards,

» crédit énorme qui surpassoit de plus des deux tiers » les espèces ou matières d'or et d'argent qui pou- » voient être dans le royaume. »

Enfin, le 21 mai 1720, parut le fatal édit pour la réduction graduelle, de mois en mois, des billets de banque et des actions de la compagnie des Indes.

Ce fut l'époque de la chute du système de Law. En vain, on révoqua cet édit six jours après, sur la réclamation générale de la nation et les remontrances du parlement, les actions et les billets perdirent la confiance du public sans retour. Chargé de leur masse entière, le gouvernement se retrouva par-là au premier pas, et semblable à un voyageur qui s'égare, revint, après une longue fatigue, au point d'où il étoit parti.

Le 29 mai suivant, le conseil donna un arrêt qui remettoit en circulation les espèces d'or et d'argent.

L'an 1807, *le* 21 *mai*, Capitulation de Dantzick.

(Extrait du 77e bulletin de la Grande-Armée.)

« Dantzick a capitulé. Cette belle place est en notre pouvoir. Huit cents pièces d'artillerie, des magasins de toutes espèces, plus de trois cent mille quintaux de grains, des caves considérables, de grands approvisionnemens de draps et d'épiceries, des ressources de toutes espèces pour l'armée, et enfin une place forte du premier ordre, appuyant notre gauche comme Thorn appuie notre centre, et Prag notre droite; ce sont les avantages obtenus pendant l'hiver, et qui ont signalé les loisirs de la grande armée; c'est le premier, le plus beau fruit de la victoire d'Eylau. La rigueur de la saison, la neige qui a souvent couvert nos tran-

chées, la gelée qui y a ajouté de nouvelles difficultés, n'ont pas été des obstacles pour nos travaux : le général Lefèbvre (depuis duc de Dantzick) a tout bravé. Il a animé d'un même esprit les Saxons, les Polonais, les Badois, et les a fait marcher à son but. Les difficultés que l'artillerie a eues à vaincre étoient considérables. Cent bouches à feu, cinq à six cent milliers de poudre, une immense quantité de boulets ont été tirés de Stetin et des places de Silésie. Il a fallu vaincre bien des difficultés de transports, mais la Vistule a offert un moyen facile et prompt. Les marins de la garde ont fait passer les bateaux sous le fort de Grandentz avec leur habileté et leur résolution ordinaires. Le général Chasseloup, le général Kirgener, le colonel Lacoste, et en général tous les officiers du génie ont servi de la manière la plus distinguée. Les sapeurs ont montré une rare intrépidité. Tout le corps d'artillerie, commandé par le général Lariboissière, a soutenu sa réputation. Le deuxième régiment d'infanterie légère, le douzième et les troupes de Paris, le général Schramm et le général Puthod se sont fait remarquer.

» Le 17, la mine fit sauter un blockhausen de la place d'armes du chemin couvert ; le 19, la descente et le passage du fossé furent exécutés à sept heures du soir ; le 21, le maréchal Lefèbvre ayant tout préparé pour l'assaut, on y montoit lorsque le colonel Lacoste, qui avoit été envoyé le matin dans la place pour affaires de services, fit connoître que le général Kalkreuth demandoit à capituler, aux mêmes conditions qu'il avoit autrefois accordées à la garnison de Mayence. On y consentit. Le Hakelsberg auroit été enlevé d'assaut

sans une grande perte, mais le corps de la place étoit encore entier; un large fossé, rempli d'eau courante, offroit assez de difficultés pour que les assiégés prolongeassent leur défense pendant une quinzaine de jours. Dans cette situation il a paru convenable de leur accorder une capitulation honorable.

» Le 27 la garnison a défilé, le général Kalkreuth à sa tête. Cette forte garnison, qui d'abord étoit de seize mille hommes, est réduite à neuf mille, et sur ce nombre quatre mille ont déserté.

» Le lieutenant-général russe Kamenski, après avoir été battu le 15, s'étoit reculé sous les fortifications de Weischelmunde; il y est demeuré sans oser rien entreprendre, et il a été spectateur de la reddition de la place. Lorsqu'il a vu que l'on établissoit des batteries à boulets rouges pour brûler ses vaisseaux, il est monté à bord et s'est retiré. Il est retourné à Pillau.

» Le fort de Weischelmunde tenoit encore. Le maréchal Lefèbvre l'a fait sommer le 26, et pendant que l'on régloit la capitulation, la garnison est sortie du fort et s'est rendue. Le commandant, abandonné, s'est sauvé par mer; ainsi nous sommes maîtres de la ville et du port de Dantzick. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1723, *le* 21 *mai*, Mort de Maboul.

Jacques Maboul, né à Paris d'une famille distinguée dans la robe, se consacra à la chaire et prêcha avec distinction à Paris et en province. Il fut long-tems grand vicaire de Poitiers, et devint évêque d'Aleth, en 1708. Il mourut dans cette ville, laissant une mémoire respectable. Ses *Oraisons funèbres*, plus égales que celles de Mascaron, se font lire après celle de Bossuet et de Fléchier. Il n'a ni la sublimité du premier, ni l'éclat du second; mais on ne peut lui refuser de la douceur dans le style, de la noblesse dans les sentimens, de l'onction, et une simplicité touchante.

HISTOIRE.

L'an 337, *le 22 mai*, Mort du grand Constantin.

C. Flavius Valer. Aur. Claudius Constantinus, fils de Constance Chlore et d'Hélène, né à Naïsse en Dardanie, le 27 février 274, fut proclamé Auguste à Yorck, par l'armée, le 25 juillet 306, aussitôt après la mort de son père, et sur sa désignation. Mais Galère, qui avoit tenté de le faire périr en Orient avant qu'il eût rejoint Constance, ne consentit à lui accorder que le titre de César. « Constantin, dit Gibbon, avoit » la taille grande et l'air majestueux; adroit pour tous » les exercices du corps, intrépide dans la guerre, » affable dans la paix, il s'accoutuma de bonne heure » à déguiser ses passions; la prudence tempéroit le feu » de sa jeunesse; et dans le tems que l'ambition agis- » soit le plus fortement sur son âme, il se montroit » froid et insensible à l'attrait du plaisir. »

L'an 307, le 1 mars, Herculeus qui avoit repris la pourpre, la donna à Constantin, avec Fausta sa fille, en mariage.

Constantin se fait instruire de la religion chrétienne et l'embrasse. Les succès promis à ses armes se vérifient. L'an 312, ayant passé les Alpes, il force la ville de Suze, défait les troupes de Maxence à Turin, à Bresse, à Vérone, et s'approche de Rome, d'où Maxence, étant sorti le 28 octobre, pour le repousser, engage la bataille qu'il perd, et se noie dans le Tibre

en s'enfuyant : prince abominable dont Julien, dans son *Banquet des Césars*, ne parle qu'avec horreur et mépris, et que Zozime accuse de toutes sortes de cruautés et de débauches.

Le lendemain Constantin fait son entrée triomphante dans Rome, où il est reçu comme un libérateur. Le sénat, qu'il rétablit dans ses anciennes prérogatives, lui témoigne sa reconnoissance en faisant élever en son honneur un arc de triomphe, qui subsiste encore aujourd'hui. Lui-même, pour témoigner sa reconnoissance envers l'auteur de sa victoire, fit ériger au milieu de la ville une croix formée de deux piques, qui fut mise entre les mains de sa statue, avec une inscription latine, portant que *c'étoit par ce signe salutaire qu'il avoit délivré Rome du joug de la tyrannie, rendu la liberté au sénat et au peuple romain, et rétabli la ville dans son ancienne splendeur.*

Les prétoriens furent presque les seuls qui n'eurent pas lieu de participer à la joie publique. Ce corps, jusque là si formidable, qui s'étoit arrogé le droit de conférer l'empire et de l'ôter, se vit tout à coup anéanti par un ordre du prince qui le cassa.

La même année, étant à Milan, il rend, de concert avec Licinius devenu nouvellement son beau-frère, un édit en faveur des chrétiens. L'an 313, par une ordonnance, il accorde des priviléges et des immunités aux églises et aux clercs. L'an 314, la guerre s'alluma entre Constantin et Licinius. Bataille de Cibales en Pannonie, où Licinius est défait le 8 octobre. Constantin lui accorde la paix sur la fin de la même année. La guerre recommence entre ces deux princes l'an 323.

Licinius battu, le 3 juillet, à Andrinople, et le 18 septembre près de Calcédoine, obtient sa grâce du vainqueur en abdiquant. Constantin devint par là seul maître de tout l'empire sur la fin de septembre de la même année.

L'an 325, pour étouffer dans sa naissance l'hérésie d'Arius, il assemble à ses frais, au mois de juin, dans son palais de Nicée en Bithynie, le premier concile œcuménique, auquel il assista et prit séance, quoique simple cathécumène, et dont *il reçut les décisions*, dit Bossuet, *comme un oracle du ciel.* Avant l'ouverture des séances, plusieurs évêques lui présentèrent des requêtes, les uns contre les autres : l'empereur fit de tous ces libelles un rouleau, qu'il brûla quelques jours après en présence des parties, assurant qu'il n'en avoit lu aucun. *Il faut*, disoit-il, *se donner de garde de révéler les fautes des ministres du Seigneur, de peur de scandaliser le peuple, et de lui prêter de quoi autoriser ses désordres.*

L'an 326, le César Crispe, fils aîné de Constantin, accusé par Fausta, sa marâtre, d'avoir attenté à son honneur et formé le projet d'une révolte, est puni de mort par ordre de son père, à Pole en Istrie, dans le mois de juillet. Constantin ayant depuis reconnu l'innocence de son fils, le pleura amèrement, et ne trouva de consolation qu'en lui faisant ériger à Pole une statue d'argent avec une tête d'or, sur le front de laquelle étoient gravés ces mots : *Fils injustement condamné.*

Peu de princes ont fait plus de changemens dans l'empire que Constantin ; mais voici le plus hardi, le plus étonnant, et celui qui eut les plus grandes suites.

L'an 329, par un motif qui n'est pas bien connu, il transfère le siége de l'empire à Bysance, ville ruinée de Thrace, située à l'extrémité de l'Europe, sur le terrain de laquelle, et dans une enceinte beaucoup plus étendue, il éleva une autre ville, qu'il nomma, de son nom, Constantinople. La construction de cette nouvelle Rome (c'est encore le nom qu'on lui donna) fut conduite avec tant de célérité que les fondemens en ayant été posés le 26 novembre de cette année, la dédicace s'en fit le 11 mai suivant. Constantin n'épargna rien pour la rendre semblable à l'ancienne Rome. Des bâtimens superbes, entre lesquels il faut compter plusieurs églises, des places publiques, des fontaines, un cirque, deux palais, un capitole, le tout enrichi des plus belles statues, tirées des autres villes, furent les principaux ornemens dont il la décora; il y créa un sénat, mais il restreignit son autorité aux fonctions de la judicature, sans lui accorder aucune influence dans les affaires de l'Etat. Constantin, en fondant sa nouvelle capitale, consulta moins l'intérêt de l'empire que sa propre vanité. « Lorsque le siége de l'empire, » dit Montesquieu, fut établi en Orient, Rome pres- » qu'entière y passa; les grands y menèrent leurs » esclaves, c'est-à-dire, presque tout le peuple, et » l'Italie fut privée de ses habitans. » Cette dépopulation d'un pays qui étoit auparavant le centre des forces de l'empire, facilita les irruptions des barbares, et prépara la ruine totale de l'empire d'Occident.

L'an 337, Constantin, toujours occupé de l'embellissement de son ouvrage, meurt à Ochyron près de Nicomédie, le 22 mai, dans de grands sentimens de religion, après avoir reçu le baptême des mains du fa-

meux Eusèbe, évêque de cette ville. Il fut enterré à Constantinople dans la magnifique église qu'il avoit fait bâtir à ce dessein. Constantin vécut soixante-trois ans deux mois et vingt-cinq jours, et avoit régné trente ans neuf mois et vingt-sept jours. Eutrope a dit de lui que les premières années de son règne furent les plus belles, et que les dernières n'y répondirent pas : *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus.* Ce jugement est plus modéré que celui d'Aurelius Victor, auteur païen, comme Eutrope, suivant lequel Constantin fut un héros dans les dix premières années, un ravisseur dans les douze suivantes, et un dissipateur dans les dix dernières. L'abbé de Mably fait de Constantin un portrait plus ressemblant, dont nous ne pouvons copier que les principaux traits. « Brave, dit-il, à la tête d'une armée, foible » dans sa cour, savant capitaine, empereur médiocre, » habile à prévoir et à prévenir les desseins de ses en- » nemis, crédule au milieu de ses ministres dont il » étoit le jouet, il rendit l'empire heureux au dehors, » et malheureux au dedans,... attentif aux affaires de » l'empire, et toujours occupé de grands projets, » son génie alloit s'attiédir dans les plus petits dé- » tails. Généreux, libéral, et populaire par principe » de religion, il fut dur, avare et altier quand il étoit » livré à son tempérament... Constantin fit disparoître » les foibles restes de l'ancien génie romain, en re- » tirant ses légions des frontières pour les mettre en » garnison dans les villes et dans le cœur des provinces; » le soldat y fut mauvais citoyen; et quand on vou- » loit le faire repasser sur les frontières, il étoit effé- » miné. »

Ce prince avoit épousé, 1.° Minervine, qui fut la mère du malheureux Crispe, dont nous avons parlé plus haut; 2°. l'an 307, Fausta, fille d'Herculeus, dont il eut Constantin, Constance et Constant, ses successeurs, avec deux filles, Constantine, femme d'Hannibalien, roi de Pont, puis de Constantius Gallus, et d'Hélène, femme de Julien; Fausta fut étouffée dans un bain, l'an 326, par ordre de Constantin, pour venger la mort de Crispe, qu'elle avoit provoquée par ses calomnies.

Le règne de Constantin est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avoit pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, lorsqu'on ne dit seulement pas en quel pays cet étendard apparut; il ne falloit pas croire que les gardes du *Labarum* ne pouvoient jamais être blessés. De savans antiquaires ont suffisamment réfuté ces erreurs nuisibles à la religion, parce qu'elles donnent à la vérité l'air de la fable.

L'an 1352, *le 22 mai*, Jeanne Ire, reine de Naples, fait couronner solennellement Louis de Tarente, qu'elle avoit épousé après la mort tragique de son premier mari.

L'an 1382, *le 22 mai*, Fin tragique de Jeanne Ire, reine de Naples.

Cette princesse, fameuse par son crime (*Voy.* le 18 sept.), par ses foiblesses, par ses malheurs, ayant perdu les enfans qu'elle avoit eus, et hors d'état d'en avoir de son quatrième mari, Otton de Brunswick, avoit fait épouser sa nièce à son cousin Charles de Duras.

Ce prince, adopté par elle, ne répondit à sa bienfaitrice que par la plus noire ingratitude; il s'ennuya d'attendre sa mort et se révolta contre elle. Le grand schisme favorisa ses desseins. Urbain VI, en haine du pape Clément VIII, reconnu par Jeanne, donna du secours à Charles; et « la Providence (dit le président Hénault) permit que cette princesse périt du » même genre de mort qu'elle avoit fait éprouver à » André, son premier mari. Charles la fit étrangler, » sans que Louis, duc d'Anjou, qu'elle avoit appelé à son secours, et qui avoit emporté l'or et l'argent de France, pour profiter de son adoption, eût » pu la secourir. »

Toutefois il ne faut pas confondre cette reine avec Jeanne II, princesse, qui n'est connue dans l'histoire que par les plus honteux désordres. Jeanne Ire étoit la femme la plus célèbre de son temps par sa beauté, son esprit, ses talens et son goût pour les arts. Sans avoir une ame perverse, elle fut entraînée dans de grandes fautes qui produisirent ses malheurs et sa fin tragique. C'est sur elle que Voltaire s'est exprimé ainsi :

« La postérité toujours juste, quand elle est éclairée, » a plaint cette reine, parce que le meurtre de son » mari fut plutôt l'effet de sa foiblesse que de sa majesté; qu'elle n'avoit que dix-huit ans quand on la » fit consentir à cet attentat, et que depuis ce tems » on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni » injustice. »

La Harpe a fait une tragédie intitulée *Jeanne de Naples*. Cette pièce n'eut qu'un succès médiocre dans la nouveauté, et n'est point restée au théâtre : la vé-

vité historique y est altérée d'une manière vraiment choquante pour tous les hommes instruits.

L'an 1809, *le* 22 *mai*, Bataille d'Esseling.

(Extrait du dixième bulletin de la Grande-Armée.)

Le 22, à quatre heures du matin, le duc de Rivoli fut le premier engagé : l'ennemi fit successivement plusieurs attaques pour reprendre le village. Enfin, ennuyé de rester sur la défensive, le ducde R voli attaqua à son tour et culbuta l'ennemi. Le général de division Legrand s'est fait remarquer par ce sang-froid et cette intrépidité qui le distinguent ; le général de division Boudet, placé au village d'Esseling, étoit chargé de défendre ce poste important. Voyant que l'ennemi occupoit un grand espace de la droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'attaque, ayant le général Oudinot à sa gauche, la division Saint-Hilaire au centre, et la division Boudet à la droite : le centre de l'armée ennemie ne soutint pas les regards de nos troupes ; dans un moment tout fut culbuté ; le duc d'Istrie fit faire plusieurs belles charges qui toutes eurent du succès. Trois colonnes d'infanterie ennemie furent chargées par les cuirassiers, et chassées. C'en étoit fait de l'armée autrichienne, lorsqu'à sept heures du matin un aide-de-camp vint annoncer à l'Empereur que la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les rives, dans les événemens qui avoient eu lieu lors de la prise de Vienne, les ponts qui communiquoient de la rive droite à la petite île, et

de celle-ci à l'île de Inder-Lobau, venoient d'être rompus. Cette crue périodique, qui n'a ordinairement lieu qu'à la mi-juin, par la fonte des neiges, a été accélérée par la chaleur prématurée qui se fait sentir depuis quelques jours. Tous les parcs de réserve qui défiloient se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie, et le corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt. Ce terrible contre-tems décida l'Empereur à arrêter le mouvement en avant : il ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille qui avoit été reconnu, et de prendre position, la gauche appuyée à un rideau qui couvroit le duc de Rivoli, et la droite à Esseling.

Les cartouches à canon et d'infanterie, que portoit notre parc de réserve, ne pouvoient plus passer : l'ennemi étoit dans la plus épouvantable déroute, lorsqu'il apprit que nos ponts étoient rompus ; le ralentissement de notre feu, et le mouvement concentré que faisoit notre armée, ne lui laissoit aucun doute sur cet événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages d'artillerie, qui étoient en retraite, se représentèrent sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir, il fit des efforts inouïs, secondés par le feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'armée française. Ces efforts tournèrent à sa honte : il attaqua les villages d'Esseling et de Gross-Aspern, et trois fois il les remplit de ses morts : les fusiliers de la garde, commandés par le général Mouton, se couvrirent de gloire, et culbutèrent la réserve, composée de tous les grenadiers de l'armée autrichienne, les seules troupes fraîches qui

restassent à l'ennemi. Le général Gros fit passer au fil de l'épée sept cents Hongrois qui étoient déjà logés dans le cimetière du village d'Esseling ; les tirailleurs, sous les ordres du général Curial, firent leurs premières armes dans cette journée, et montrèrent de la vigueur. Le général Dorsenne, colonel de la vieille garde, la plaça en troisième ligne, formant un mur d'airain, seul capable d'arrêter tous les efforts de l'armée autrichienne : l'ennemi tira quarante mille coups de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions pour quelques circonstances imprévues.

Le soir l'ennemi reprit les anciennes positions qu'il avoit quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres du champ de bataille : sa perte est immense ; les militaires dont le coup d'œil est le plus exercé, ont évalué à plus de douze mille les morts qu'il a laissés sur le champ de bataille. Selon le rapport des prisonniers, il y a eu vingt-trois généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. Le feld-maréchal lieutenant Weber, quinze cents hommes et quatre drapeaux sont restés en notre pouvoir ; la perte de notre côté a été considérable : nous avons eu onze cents tués et trois mille blessés. Le duc de Montébello a eu la cuisse emportée par un boulet de vingt-deux, sur les six heures du soir : l'amputation a été faite, et sa vie est hors de danger ; au premier moment on l'a cru mort : transporté sur un brancard auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchans. Au milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulèrent de ses yeux, et

HISTOIRE.

L'an 89, *le* 23 *mai*, Vitellius visite le champ de bataille de Bédriac (*Voy.* le 14 avril).

De Ticinum (Pavie), Vitellius se détourna vers Crémone, et se rendit dans la plaine de Bédriac pour y contempler à loisir les traces de sa victoire : *Fœdum atque atrox spectaculum*, dit Tacite. C'étoit le quarantième jour depuis la bataille : tous les corps étoient enpièces, les membres tronqués, les hommes et les chevaux défigurés par la putréfaction, la terre empoisonnée d'un sang infect, plus de vestiges d'arbres et de moissons, la destruction dans toute son horreur; et un spectacle non moins affreux, ce fut la partie du chemin que les habitans de Crémone avoient jonchée de lauriers et de roses, où ils avoient dressé des autels, et immoloient des victimes. Cœcina et Valens accompagnoient Vitellius ; ils lui montroient toute la bataille : « Ici les légions attaquèrent ; là, donna la cavalerie, » plus loin se déploya le corps des auxiliaires. » Les tribuns et les préfets, exaltant chacun leurs faits d'armes, entremêloient la vérité, le mensonge et l'exagération. Il n'y eut pas jusqu'aux moindres soldats qui ne se détournèrent de la route avec des cris et des transports de joie : ils allèrent reconnoître la place de tous les combats. A la vue de ces monceaux d'armes, de cet entassement de morts, ils restoient dans la contemplation et dans l'étonnement. Il y en eut que l'idée des

vicissitudes humaines conduisit à l'attendrissement et aux larmes. Pour Vitellius, il ne détourna pas les yeux. Il vit sans horreur tant de milliers de citoyens sans sépulture : provoquant lui-même la joie, sans prévoir combien il étoit près d'une destinée toute semblable, il prodiguoit les sacrifices aux dieux de cette terre de mort : *lætus ultrò, et tùm propinquæ sortis ignarus, instaurabat sacrum diis loci.* Un de ses courtisans n'ayant pu s'empêcher de dire que ces cadavres infectoient, ce fut alors qu'il proféra ce mot exécrable : *optimè olere occisum hostem, et melius civem.*

L'an 1480, *le* 23 *mai*, les Turcs assiégent Rhodes avec une flotte de cent soixante vaisseaux et une armée nombreuse.

Ce siége, l'un des plus mémorables de l'histoire moderne, fut poussé et soutenu avec toute la valeur et tout l'art qu'on peut imaginer. Le grand-maître, Pierre d'Aubusson, obligea enfin les Turcs à se retirer le 17 août suivant.

La conquête de cette place étoit réservée au fameux Soliman II, qui l'enleva aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1522.

L'an 1618, *le* 23 *mai*, Commencement des troubles de Bohême.

Les catholiques de Bohême ayant abattu les temples des protestans, ceux-ci s'assemblent (le 23 mai), sous prétexte de l'infraction faite aux lettres-patentes de 1609, pour le libre exercice de leur religion ; ils montent au château de Prague, et jettent par les fenêtres deux des principaux seigneurs catholiques, avec un secrétaire.

Leur chute ne fut point funeste, parce que l'eau du fossé les soutint, et le secrétaire conserva même assez de présence d'esprit, pour demander pardon à l'un des deux seigneurs d'être tombé sur lui.

Les séditieux s'emparent ensuite du gouvernement, lèvent des troupes, et font une confédération de diverses provinces, qui fut fortifiée par l'alliance et le secours des princes protestans d'Allemagne.

Telle fut l'origine de la funeste guerre de trente ans, qui désola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, qui ébranla la puissance de la maison d'Autriche, et qui produisit enfin le traité de Westphalie, et donna une nouvelle face à l'Empire.

L'an 1706, *le* 23 *mai*, Bataille de Ramillies.

La bataille d'Hocstet, perdue en 1704, la quatrième année de la guerre de la succession d'Espagne, avoit été le terme des brillantes prospérités de Louis XIV. La bataille de Ramillies, en 1706, fut encore plus funeste, et mit le comble aux revers de la France. On s'étoit battu près de huit heures à Hoestet, et on avoit tué près de huit mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille; ce fut une déroute totale; les Français y perdirent vingt mille hommes, la gloire de la nation, et l'espérance de reprendre l'avantage.

La cause de cette grande défaite fut la trop grande confiance que le maréchal de Villeroi avoit dans ses lumières, et la mauvaise disposition qu'il avoit fait prendre à l'armée française. Notre aîle gauche, couverte par la petite Gette et par les marais qui la bordent, ne pouvoit ni attaquer ni être attaquée; en conséquence

Marlboroug, qui commandoit l'armée ennemie, fortifia sa gauche de tout ce qu'il avoit pris sur sa droite qui lui devenoit inutile, au lieu que le maréchal de Villeroi ne toucha point à sa gauche; cette faute causa sa défaite, et cette défaite devint une déroute par la confiance perdue, et par le trouble qui s'empara des esprits.

Le maréchal, au désespoir, n'osoit écrire au roi (1). Il resta cinq jours sans envoyer de courrier : enfin, il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternoit déjà la cour et tout le royaume; et quand il reparut devant le roi, ce monarque au lieu de lui faire des reproches, lui dit ces mots sublimes : « Monsieur » le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1707, Formation d'une nouvelle île dans le golfe de Santorin.

Le golfe de Santorin, dans l'Archipel, et depuis long-tems fameux par les nouvelles îles qu'il a produites; et peut-être l'île de Santorin elle-même au-

(1) Cette défaite donna lieu à beaucoup d'épigrammes et de couplets satiriques. En voici un qui donnera une idée suffisante des autres :

C'est bien dommage, sur ma foi,
Que monseigneur de Villeroi
Soit déjà maréchal de France;
Car dans cette grande action,
On peut dire, sans complaisance,
Qu'il a mérité le bâton.

trefois Thera ou Thermena, est sortie aussi du fond de la mer. L'an 196 avant la naissance de J.-C., on y vit, avec étonnement, naître l'île appelée autrefois Hiera, et, en 1573, il en parut une autre plus petite. Vers le commencement de ce siècle, il s'en est formé une nouvelle entre ces deux premières, avec des circonstances aussi curieuses pour les physiciens qu'effrayantes pour les habitans de Santorin, qui en furent témoins.

Le 23 mai 1707, des mariniers ayant vu de grand matin les premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage ; et, dans l'espérance d'en profiter, ils s'y rendirent en diligence. Mais, ayant reconnu que c'étoit des rochers et une terre solide, ils s'en retournèrent fort effrayés. Ils communiquèrent leur frayeur à tout Santorin, où l'on savoit que ces nouvelles îles n'avoient jamais paru sans causer de grands désastres. Deux ou trois jours après, quelques habitans furent assez hardis pour aller reconnoître de près la nouvelle terre, et même pour y descendre. Ils trouvèrent partout une pierre blanche, qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'il étoit facile de s'y tromper. Ils trouvèrent aussi quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose rare à Santorin. Mais, bientôt après, les tremblemens de terre qu'ils sentirent sous leurs pieds, les obligèrent de se retirer au plus vîte. En effet, presque dans le moment, l'île s'éleva à la hauteur de vingt pieds, et devint plus large de la moitié. Ces accroissemens continuèrent chaque jour, quoique inégalement. Quelquefois même, elle s'abaissoit d'un côté, tandis qu'elle s'élevoit de l'autre ; et de grands rochers, qui se fai-

soient remarquer entre les autres, disparoissoient au bout de quelques jours. Pendant ce tems, la mer changea plusieurs fois de couleur. Elle parut d'abord d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle; mais elle exhaloit toujours une mauvaise odeur. (*Voyez* la suite, le 16 juillet 1707.)

L'an 1741, *le* 23 *mai*, Mort du duc de la Trémouille.

Charles-René Armand de la Trémouille, duc de Thouars, pair de France, prince de Tarente, premier gentilhomme de la chambre, fut de l'Académie française, et mérita d'en être. On a de lui des vers agréables; on en peut juger par ces deux chansons:

Dans ces hameaux il est une bergère,
Qui soumet tout au pouvoir de ses loix;
Ses grâces orneroient Cythère,
Le rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre:
Heureux qui pourroit l'enflammer!
Mais qui ne voudroit pas aimer
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

AUTRE.

Dans ces prés fleuris, une abeille
Vole et vient s'enrichir d'un précieux butin,
Mais voit-on sur la fleur les traces du larcin?
Le baiser que j'ai pris sur ta bouche vermeille,
En me rendant heureux, te laisse la beauté:
Rose aimable, je suis l'abeille,
Mon bonheur ne t'a rien coûté.

C'est dire avec délicatesse ce qu'Ovide avoit dit avec toute la franchise d'une langue, qui, *dans les mots, brave l'honnêteté.*

Le duc de la Trémouille fut reçu à l'Académie

française le 6 mars 1738. Il avoit trente ans; et le marquis de Saint-Aulaire, qui avoit alors quatre-vingt-quinze ans, fut chargé de le recevoir. « Je sens, » dit-il au duc de la Trémouille, toute la reconnoissance que je vous dois. L'hommage que vous venez » de rendre à M. le maréchal d'Estrées, votre prédécesseur, en ne me laissant plus rien à dire, me soulage » et me console. Et comment une voix si affoiblie par » les années, auroit-elle pu célébrer dignement tant » de vertus et tant de gloire? Hélas! l'illustre nom » qu'il portoit vient de s'éteindre dans la nuit du » tombeau; je sens que je m'attendris à cette triste » réflexion. Il ne me reste qu'à baigner de larmes la » respectable cendre que vous venez de couvrir de » fleurs. La différence des hommages que nous lui » rendons, est assortie à celle de nos âges. »

Il est beau de trouver dans son âme, à quatre-vingt-quinze ans, assez de sensibilité pour produire un morceau si touchant. Le duc de la Trémouille mourut trois ans après de la petite vérole, qu'il gagna de la duchesse de la Trémouille, sa femme, avec laquelle il s'étoit enfermé pour lui persuader qu'elle n'avoit pas cette terrible maladie qu'elle redoutoit beaucoup. Saint-Aulaire vit périr le jeune confrère auquel il avoit si peu cru pouvoir survivre.

Ce fut la fable *du Vieillard et des trois Jeunes Hommes :*

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur un tombeau.
. . . . . .
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

L'an 1764, *le* 23 *mai*, Mort d'Algarotti.

François Algarotti, l'un des auteurs italiens du dix-huitième siècle, qui a réuni avec le plus de succès l'étude des sciences exactes à la culture des lettres et des arts, naquit à Venise le 11 décembre 1712. Algarotti fit des progrès rapides dans les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie et la physique. Il se livra plus particulièrement à cette dernière science, et à l'anatomie. Il n'en avoit pas moins ardemment étudié le latin et le grec ; il avoit aussi donné une attention particulière à la langue toscane, et il alla s'y perfectionner à Florence.

Dès son premier voyage en France, il fut lié avec les savans les plus illustres, dont il étoit déjà connu par d'excellens mémoires insérés dans le recueil de l'institut de Bologne. Il se retiroit souvent à la campagne, et ce fut au mont Valérien qu'il écrivit, en 1733, son *Newtonianismo per le dame*, où il se proposa de mettre à la portée des dames et des gens du monde, les découvertes et le système de Newton, comme Fontenelle y avoit mis ceux de Descartes. Il n'avoit alors que vingt-un ans : ce livre, publié l'année suivante, fit beaucoup de bruit ; il a été fort mal traduit par Duperron de Castera, dont la version mal écrite, et souvent infidèle, ne peut donner qu'une fausse idée de l'ouvrage. Algarotti avoit cultivé la poésie dès ses premières années ; après d'heureux essais dans le genre lyrique, il composa plusieurs épitres en vers libres (*sciolti*) sur différens sujets de science et de philosophie.

Les beaux arts servoient de délassement à ses

esprit avide de tout savoir : il dessinoit parfaitement, et gravoit en taille douce. Il parcourut l'Italie avec un peintre qu'il s'étoit attaché : tout ce qu'il a écrit sur les arts marque autant de connoissances que de goût. Frédéric-le-Grand, qui l'avoit reçu à Rheinsberg, étant encore prince royal, lorsqu'Algarotti revenoit de Saint-Pétersbourg, s'empressa de l'appeler auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône. Algarotti se rendit de Londres à Berlin : il y resta plusieurs années, jouissant auprès du roi de la faveur la plus intime. Frédéric lui conféra le titre de comte du royaume de Prusse, pour lui, son frère et leurs descendans ; il le fit ensuite son chambellan, et chevalier de l'ordre du Mérite. Il le combla de présens, d'attentions, de témoignages de confiance. Lorsqu'Algarotti eut quitté Berlin, le roi correspondit avec lui pendant vingt-cinq ans, et conserva pour lui le même intérêt jusqu'à sa mort.

L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, le retint aussi quelque tems à sa cour, et le décora du titre de son conseiller intime de guerre : les souverains d'Italie, entr'autres le pape Benoît XIV, le duc de Savoie et l'infant, duc de Parme, lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Partout la bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, l'élégance et la politesse de ses manières, et cette espèce de magnificence qui entoure un riche amateur des arts, contribuèrent à ces succès autant que la supériorité de ses talens et de ses lumières. Dans tous les pays où il voyagea, il se fit aimer des grands, des savans, des gens de lettres, des artistes et des gens du monde. Le climat d'Allemagne ayant sensiblement altéré sa santé,

il retourna d'abord à Venise, et se fixa ensuite à Bologne. Mais la phtisie dont il étoit attaqué, augmentant toujours, il y succomba enfin à Pise le 23 mai 1764, à l'âge de cinquante-deux ans. Il vit approcher la mort avec une résignation philosophique. Il passoit les matinées avec le même artiste, nommé Maurino, qui l'avoit accompagné dans ses voyages, à s'entretenir de peinture, d'architecture, et de tous les beaux arts; l'après-dîner il se faisoit lire ses ouvrages, qu'on réimprimoit alors à Livourne, et dont il revoyoit et corrigeoit l'édition; le soir, on faisoit chez lui de la musique, qu'il écoutoit avec attention et avec plaisir: c'est ainsi qu'il s'éteignit, sans éprouver ni les ennuis de la maladie, ni les horreurs de la mort. Il avoit fait lui-même le dessin de son tombeau et son épitaphe, plutôt par une suite de son goût pour les arts et pour la poésie, que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis morior*, d'Horace : *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis.* Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le *Campo santo* de Pise, et que l'on joignît à l'inscription ordonnée par Algarotti, cette seconde inscription latine : *Algarotto, Ovidii Æmulo, Neutoni discipulo, Fridericus rex*, à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus*; et ce changement est une sottise, parce qu'il n'est plus possible de supposer que c'est Frédéric lui-même qui est l'auteur d'une épitaphe dans laquelle il se seroit donné lui-même le titre de Grand.

Algarotti a d'autres titres encore à l'immortalité, surtout en France : ce sont les deux épitres que Vol-

taire lui a adressées : elles sont toutes les deux remarquables par cette facilité charmante qui semble être l'attribut particulier de ce grand poète ; la première, qui est de 1735, finit par ces vers :

Et vous, Algarotti, vous, cygne de Padoue,
Elève harmonieux du cygne de Mantoue,
Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,
Porter en grelottant la lyre et le compas,
Et, sur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles ?
Allez donc, et du pôle observé, mesuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre astronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'observant désormais que l'astre d'Emilie ;
Echauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son ame universelle, autant qu'elle est unique ;
Et j'atteste les cieux, mesurés par vos mains,
Que j'abandonnerois pour ses charmes divins,
L'équateur et le pôle arctique.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1424, *le* 23 *mai*, Mort de l'anti-pape Benoît XIII.

Pierre de Lune, connu sous le nom de Benoît XIII, s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite, et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire IX le fit cardinal. Après la mort de Clément VII, les cardinaux d'Avignon (c'étoit pen-

dant les schismes d'Occident) élurent, en 1394, Pierre de Lune pour lui succéder. Ce cardinal, avant son élection, avoit promis de se démettre, si on l'exigeoit, pour mettre fin au schisme; mais le pape oublia la promesse du cardinal. Après avoir, pendant quelque tems, amusé par ses promesses divers princes de l'Europe, il finit par déclarer qu'il n'abdiqueroit pas. Les rois dont il s'étoit joué se retirèrent de son obédience, et voulurent l'obliger par force à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon, mais il trouva moyen de s'échapper. Il fut déclaré schismatique et déposé par les conciles de Pise et de Constance; mais loin de se soumettre, il lança des anathèmes contre ces deux conciles. Il finit par se retirer dans une petite ville du royaume de Valence, nommée Paniscola, d'où il lançoit les foudres sur toute la terre. Il y mourut le 23 mai 1424, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il poussa l'obstination jusqu'à faire engager par serment les deux seuls cardinaux qui fussent demeurés près de lui, à lui nommer un successeur.

Benoît XIII avoit institué en 1405, la fête de la Trinité.

L'an 1498, *le* 23 *mai*, Supplice de Savonarole.

Nous avons vu au 17 avril comment Savonarole avoit perdu son crédit sur le peuple de Florence. L'occasion étoit trop belle pour que ses nombreux ennemis n'en profitassent point. Réduit à se défendre, ce dominicain éprouva ce qui arrive toujours aux favoris de la multitude. Cette fougueuse éloquence, qui avoit fait sa force pour renverser ses ennemis, fut impuissante pour le défendre. Ses ennemis attaquèrent

d'abord la maison de Valori, l'un de ses partisans les plus distingués, et l'immolèrent, ainsi que sa femme, à leur fureur. Ils s'assurèrent ensuite de la personne de Savonarole, du moine Domenico, le même qui, le 17 avril précédent, avoit reculé devant le bûcher, et un autre religieux du même couvent. Ils les traînèrent en prison. On forma, pour les juger, un tribunal composé d'ecclésiastiques et de séculiers, dirigés par un émissaire du pape Alexandre VI. La fermeté et l'éloquence de Savonarole, intimidèrent ses juges dans le premier interrogatoire qu'il subit devant eux; et ce ne fut que lorsqu'ils eurent eu recours aux tortures, que ce malheureux trahit sa foiblesse, et fut forcé de reconnoître la fausseté de ses prétentions à un pouvoir surnaturel. Il fut bientôt condamné; et on le conduisit, avec ses deux acolytes, dans la même place et avec le même appareil qui avoit été ordonné pour la cérémonie de l'épreuve par le feu. Là, après qu'on les eut étranglés, leurs corps furent jetés dans les flammes; et de peur que leurs restes ne souillassent la ville, on recueillit soigneusement leurs cendres, et on les jeta dans l'Arno.

HISTOIRE.

L'an 1565, *le 24 mai*, Commencement du fameux siége de la ville de Malte, si vaillamment défendue par le grand-maître Jean de la Vallette, qui obligea les Turcs de se retirer le 11 septembre suivant.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1083, *le 24 mai*, Mort du pape Grégoire VII.

Grégoire VII (Hildebrand) fut celui de tous les papes qui, avant Boniface VIII, porta au plus haut degré les prétentions pontificales. On ne sauroit nier qu'il n'eût de grandes qualités, des mœurs ecclésiastiques, de bonnes intentions et beaucoup de zèle pour le bien; mais ce zèle tenoit à un caractère impétueux, altier, inflexible, que les obstacles irritoient, et pour qui le danger avoit de l'attrait, lorsqu'il pouvoit servir à établir sa domination. Il est visible, par ses maximes et par toute sa conduite, qu'il avoit formé le projet de soumettre toutes les couronnes à sa tiare, et de s'attribuer une monarchie universelle, tant au temporel qu'au spirituel, dans toute la catholicité.

C'est sous Léon IX que l'on commença à distinguer Hildebrand, l'homme le plus célèbre de son siècle : né en Toscane, où son père étoit, dit-on, charpentier, il vint étudier en France, y embrassa l'état monastique, et revint en Italie donner des con-

seils à Léon IX, à Victor II, gouverner Etienne IX, Nicolas II, Alexandre II, et leur succéder enfin sur le trône pontifical, en 1073.

On attribue à Grégoire VII vingt-sept maximes qui composent une déclaration complète de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain, y compris le droit de destituer tous les princes, de disposer de toutes les couronnes, de réformer toutes les lois. Il n'est pas très certain qu'il ait réellement rédigé ou dicté les articles; mais on en retrouveroit la substance et le développement dans ses lettres authentiques: ils étoient la règle de sa conduite, le symbole qu'il professoit, et qu'il eût voulu imposer à la chrétienté. Il y est dit expressément que le pape n'a jamais erré, qu'il ne tomba jamais dans aucune erreur; qu'il peut seul nommer les évêques, convoquer les conciles, les présider, les dissoudre; que les princes lui doivent baiser les pieds; que par lui les sujets sont déliés du serment de fidélité; qu'en un mot il n'est qu'un seul nom dans le monde, celui du pape.

Quand Grégoire VII vit Guillaume-le-Conquérant établi en Angleterre, il n'hésita point de lui prescrire de rendre hommage de ce royaume au siége apostolique: cette étrange proposition avoit pour prétexte une aumône que les Anglais payoient à l'Eglise romaine depuis environ deux siècles, et qu'on appeloit *le denier de Saint-Pierre*. Ce conquérant répondit que l'aumône se continueroit peut-être, mais qu'il y avoit de l'inconséquence à demander un hommage à ceux de qui l'on recevoit la charité. Guillaume défendit en même tems aux Anglais d'aller à Rome, et de reconnoître d'autre pape que celui qu'il approuveroit.

Ce léger démêlé n'eut pas de suite : et nous n'en parlons ici que parce qu'il montre mieux qu'un autre, que Grégoire VII ne savoit mettre aucune limite aux prétentions du Saint-Siége. Peut-être se figuroit-il que la nouveauté de la puissance de Guillaume en Angleterre le disposeroit à désirer la protection de Rome, et à l'acheter par un acte de vasselage ; mais c'étoit trop mal connoître l'état des affaires de ce conquérant, sa force, son caractère et son ascendant sur ses nouveaux sujets.

Ce pape donna la preuve d'un meilleur esprit dans une circonstance d'autant plus remarquable qu'à cette époque on n'imaginoit pas que la perfection chrétienne pût exister autre part que dans les cloîtres.

Hugues Ier, duc de Bourgogne, perdit en 1078 une épouse chérie : livré au désespoir, il se retira dans l'abbaye de Cluny, où il se fit moine. Saint Hugues, son grand-oncle, en étoit alors abbé. Grégoire, instruit de cet événement, fut très affligé qu'un prince adoré de ses sujets se fût ainsi retiré du monde, et eût rendu ses grandes qualités inutiles au bonheur des hommes. « Vous avez enlevé, écrivit ce pontife à l'abbé de » Cluny, ou du moins vous avez reçu dans votre so- » litude le duc de Bourgogne, et vous avez par là ôté » à cent mille chrétiens leur unique protecteur. Que » si vous n'étiez pas touché de nos exhortations, et ne » vouliez pas déférer à nos ordres qui vous le défen- » doient, au moins eussiez-vous dû être sensible et » céder aux gémissemens des pauvres, aux larmes des » veuves, aux cris des orphelins, et craindre que la » ruine des églises, la douleur et les murmures des » prêtres et des autres moines n'attirassent sur vous » les effets de la colère de Dieu. »

La Sardaigne, la Dalmatie, la Russie n'étoient aux yeux de Grégoire VII que des fiefs qui relevoient de la tiare. « De la part de saint Pierre, écrivoit-il » au prince russe Démétrius, nous avons donné » votre couronne, à votre fils, qui va la recevoir de nos » mains, en nous prêtant serment de fidélité. » Il faudroit nommer tous les princes qui régnoient en même tems que ce pape, pour fournir la liste de ceux qu'il a frappés ou menacés d'excommunication : Nicéphore Botoniate, empereur grec, auquel il enjoignoit d'abdiquer la couronne ; Boleslas, roi de Pologne, qu'il déclaroit déchu, en ajoutant que la Pologne ne seroit plus un royaume ; le roi de Hongrie, Salomon, qu'il renvoyoit aux vieillards hongrois, pour apprendre d'eux que leur pays appartenoit à l'Eglise romaine ; les princes espagnols, auxquels il écrivoit que saint Pierre étoit seigneur suzerain et domanial de tous leurs petits États, et qu'il vaudroit mieux que l'Espagne tombât au pouvoir des Sarrasins, que de ne pas rendre hommage aux vicaires de Jésus-Christ ; Robert Guiscard, son vassal, dont il punissoit par des anathèmes les plus légères désobéissances ; le duc de Bohême, duquel il exigeoit un tribut de cent marcs d'argent ; Philippe Ier, roi de France, qu'il prétendoit assujétir à des redevances pareilles, et qu'il dénonçoit aux évêques français comme un tyran plongé dans le crime et l'infamie, qui ne méritoit pas le nom de monarque, et dont ils se rendroient les complices, s'ils ne lui résistoient rigoureusement. « Imitez, leur disoit-il, l'Eglise romaine votre mère: » séparez-vous du service et de la communion de Phi» lippe, s'il demeure endurci ; que la célébration des » saints offices soit interdite dans la France entière, et

» sachez qu'avec l'aide de Dieu, nous délivrerons ce » royaume d'un tel oppresseur. » Mais de tous les souverains de l'Europe, l'empereur d'Allemagne Henri IV, qui avoit sur l'Italie la principale influence, étoit à ce titre le plus exposé aux foudres de Grégoire.

Contre tant de potentats, et spécialement contre Henri IV, Grégoire VII n'avoit d'autre appui, d'autre allié qu'une princesse italienne, peu habile, mais fort dévote; c'étoit Mathilde, comtesse de Toscane: elle eut pour lui une amitié généreuse et tendre; elle lui a écrit, comme directeur spirituel, des lettres extrêmement affectueuses; elle vécut mal avec Godefroi-le-Bossu, son premier mari: de ces circonstances et de quelques autres, on a tiré des inductions téméraires, qu'aucun fait positif ne justifie. Ce ne sont point des passions tendres qu'on peut reprocher à Hildebrand; et les résultats de ses liaisons avec Mathilde n'appartiennent qu'à l'histoire de l'ambition.

Cette princesse donna tous ses biens au Saint-Siége. De toutes les donations dont s'est prévalu le Saint-Siége, celle de Mathilde est sans contredit la plus authentique comme la plus riche. A la vérité, l'empereur Henri V, héritier de cette comtesse, s'empara de tous les biens qu'elle avoit possédés, et qui ne sont revenus que plus tard à la cour romaine; mais avec le tems, les papes ont recueilli en effet une partie de cet héritage, et l'ont appelé le patrimoine de saint Pierre: ils en étoient redevables aux soins de Grégoire VII.

Henri IV venoit de remporter une victoire sur les Saxons, lorsqu'il fut abordé par deux légats qui lui signifièrent l'ordre de se rendre à Rome, pour y répondre aux accusations portées contre lui: il s'agissoit

des investitures qu'il avoit données par la crosse et par l'anneau : il falloit obtenir le pardon de cette faute, ou subir une excommunication. Henri, quoiqu'il méprisât cette menace, crut à propos de susciter au pape quelques embarras dans la ville de Rome : une émeute y éclata; et Grégoire VII fut saisi, frappé, emprisonné, rançonné. L'effet de ces mauvais traitemens fut de jeter de l'intérêt sur la personne du pontife, et de le prémunir contre une vengeance plus sérieuse. L'empereur, dans un concile de Worms, déposa Grégoire, qui, trop sûr de l'inefficacité d'un tel décret, y répondit par celui-ci : « De la part de Dieu tout-puissant, et de ma pleine autorité, je défends à Henri, » fils de Henri, de gouverner le royaume teutonique » et l'Italie ; j'absous tous les chrétiens des sermens » qu'ils lui ont faits ou lui feront : il est interdit à toute » personne de lui rendre aucun service comme à un » roi. »

Ces paroles extravagantes ravirent au prince le fruit de tous ses triomphes : la guerre civile se ranime au sein de l'Allemagne ; une armée de confédérés se rassemble près de Spire, entoure Henri IV, lui oppose la sentence du pape, et lui fait prendre l'engagement d'interrompre l'exercice de son pouvoir jusqu'au jugement à prononcer entre lui et le pape, dans un concile d'Augsbourg que le pape doit présider.

Pour prévenir cet arrêt définitif, Henri se détermine à demander pardon à Hildebrand : il vient le trouver dans la forteresse de Canosse, où le pontife étoit enfermé avec la comtesse Mathilde. Le prince se présente sans garde et sans suite : arrêté dans la seconde enceinte, il se laisse dépouiller de ses vête-

mens, et revêtir d'un cilice; les pieds nus, au mois de janvier 1077, il attend au milieu des cours la réponse du Saint-Père : la réponse fut qu'il jeûneroit trois jours avant d'être admis à baiser les pieds d'Hildebrand; et au bout de ces trois jours, on voulut bien le recevoir et l'absoudre, sous la promesse d'une soumission parfaite au futur jugement d'Augsbourg. Grégoire auroit pu prévoir que cet excès d'orgueil et de tyrannie révolteroit les Italiens, dont il étoit déjà détesté. Sa puissance avoit auprès d'eux le désavantage de n'être pas vue d'assez loin : la Lombardie s'arma pour Henri IV que les Allemands abandonnoient; et tandis que l'Allemagne élisoit un empereur, l'Italie fit un autre pape.

Rodolphe, duc de Souabe, ayant donc été nommé empereur, Grégoire excommunia de rechef Henri IV. « Je lui ôte la couronne, dit-il, et je donne le royaume « teutonique à Rodolphe. » Il fit même présent à ce dernier d'une couronne autour de laquelle on lisoit ce mauvais vers latin :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

« La pierre a donné à Pierre, et Pierre donne à » Rodolphe le diadême. » En même temps Henri IV élevoit à la papauté l'archevêque de Ravenne, Guibert, et rassembloit une armée contre Rodolphe. En vain Grégoire prophétisa qu'Henri seroit vaincu, seroit exterminé avant la Saint-Pierre : ce fut Rodolphe qui succomba; il fut tué dans la mêlée par Godefroi de Bouillon, neveu de Mathilde. Henri marche sur la ville de Rome : après un long siége il la prend d'as-

saut ; et Grégoire, retranché dans le Môle-Adrien, excommunie encore le vainqueur.

Les agitations qui se prolongeoient en Allemagne, obligeoient Henri IV à de fréquens voyages. Durant le siége de Rome, et après son entrée dans cette capitale, il s'en éloigna plus d'une fois. Robert Guiscard profita d'une de ses absences pour délivrer Grégoire, mais surtout pour ravager et piller la ville : il en brûla un quartier qui depuis est resté presque désert (entre Saint-Jean-de-Latran et le Colisée), et réduisit en esclavage un grand nombre d'habitans.

Grégoire VII fut emmené par les Normands à Salerne : il y termina sa carrière le 24 mai 1085, excommuniant toujours Henri IV, l'anti-pape Guibert et leurs adhérens. Il est le premier qui ait ordonné que le nom de pape ne seroit porté que par l'évêque de Rome.

HISTOIRE.

L'an 1430, *le* 25 *mai*, La Pucelle d'Orléans, s'étant jetée dans Compiègne, assiégée par les Anglais, est faite prisonnière dans une sortie. (*Voyez* le 30 mai.)

L'an 1510, *le* 25 *mai*, Mort du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, et premier ministre de Louis XII.

Le sage Louis XII, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre et leur donne des lois;
D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidèle
Qui seul aimât la France, et fût seul aimé d'elle.
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut rang,
Ne souillât point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le roi couvert de gloire.

Georges de Chaumont d'Amboise, connu sous le nom du cardinal d'Amboise, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, et fut nommé évêque de Montauban à quatorze ans. Louis XI, à sa mort, ayant confié le soin de gouverner le royaume à Anne de Beaujeu, sa fille aînée, le duc d'Orléans, premier prince du sang, humilié d'un choix qui l'excluoit des affaires, forma un parti, prit les armes, et fut vaincu et enfermé. D'Amboise, qui s'étoit déclaré pour lui, partagea son sort. Lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il rendit la liberté au duc d'Orléans, qui acquit bientôt un grand crédit. D'Amboise

suivit la nouvelle fortune du duc, et obtint l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea en 1493, pour celui de Rouen, afin de se rapprocher de la cour. Charles VIII étant mort sans laisser de fils (*Voyez* le 7 avril), le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII (*Voyez* le 1 janvier). Bientôt d'Amboise devint premier ministre, et il conserva ce titre et l'amitié de son maître jusqu'à sa mort. On trouveroit difficilement dans l'histoire un second exemple d'une faveur aussi long-tems conservée.

« Ce ministre, dit Mézerai, fut justement aimé de » la France et de son maître, parce qu'il les aimoit » tous deux également. » Il mourut à Lyon. Son corps fut transporté à Rouen, où l'on voit encore le mausolée qui lui fut élevé dans la cathédrale.

On peut aujourd'hui condamner la politique de ce ministre, surtout à l'égard du traité de Blois, conclu en 1504; mais que peut-on opposer à la reconnoissance de ses contemporains, et aux larmes d'un roi dont il fut vingt-sept ans l'ami, surtout quand ce roi est compté par la postérité au nombre des meilleurs qui aient jamais honoré le trône?

L'an 1720, *le* 25 *mai*, Un navire marchand arrivé de Sidon à Marseille, apporte la peste dans cette ville.

C'étoit pour la vingtième fois depuis sa fondation, que la ville de Marseille étoit affligée de ce terrible fléau, dont les ravages se seroient étendus dans toute la France, si l'on n'avoit établi des cordons de troupes sur les frontières du Dauphiné et du Languedoc. Henri de Belzunce, évêque de Marseille, se montra le digne pasteur de

son peuple, et donna le premier l'exemple du dévoûment le plus héroïque. Plusieurs hommes de tout état, prêtres, guerriers magistrats, négocians, sacrifièrent généreusement leur vie pour sauver leurs concitoyens.

La ville de Marseille a fait élever dans ces derniers tems un monument à la mémoire de ces généreuses victimes de l'humanité. Ce monument est une belle fontaine, construite sur les dessins de M. Desfougères, ingénieur en chef du département : il est composé d'un piédestal sur lequel s'élève une colonne antique de très beau granit, surmontée d'une figure en marbre, représentant le Génie de la santé, relevant d'une main le flambeau de la vie, presqu'éteint, tandis que de l'autre il couronne les noms de ceux qui se dévouèrent à une mort certaine, pour secourir les victimes de ce fléau dévastateur.

Les inscriptions suivantes sont gravées sur le piédestal :

1°. Ce monument a été élevé l'an 10 de la république française, 1802 de l'ère vulgaire, le général Bonaparte étant premier consul; les CC. Cambacérès et Lebrun étant second et troisième consuls; le citoyen Chaptal étant ministre de l'intérieur; par les soins du citoyen Charles de Lacroix, préfet du département des Bouches-du-Rhône, organe de la reconnoissance des Marseillois.

2°. A l'éternelle mémoire des hommes courageux dont les noms suivent :

Langeron, (commandant de Marseille); Depille, (gouverneur viguier); de Belzunce, (évêque); Estelle, (premier échevin); Moustier, Audimar, Diendé, (échevins); Rose, (commissaire-général pour le quartier de

Rive-Neuve); Milley, (jésuite), commissaire pour la rue de l'Escalle, principal foyer de la contagion); Serre (peintre célèbre, élève du Pujet); Rose, l'aîné, et Rolland, (intendans de la santé); Chicoineau, Verny, Peyssonel, Montagnier, Bertrand, Michel et Dédier, (médecins): ils se dévouèrent pour le salut des Marseillois, dans l'horrible peste de 1720.

3°. Hommage à plus de cent cinquante religieux, à un grand nombre de médecins, de chirurgiens, qui moururent victimes de leur zèle à secourir et à consoler les mourans. Leurs noms ont péri! Puisse leur exemple n'être pas perdu! Puissent-ils trouver des imitateurs, si ces jours venoient à renaître!

4°. Hommage à Clément XI, qui nourrit Marseille affligée! Hommage au Dey tunisien, qui respecta ce don qu'un pape faisoit au malheur!

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1781, *le mardi* 25 *mai*, La grand'chambre et les tournelles assemblées, M. Séguier, avocat-général, fait un réquisitoire contre l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par Guillaume-Thomas Raynal, imprimée à Genève.

En conséquence, la cour ordonne que « ledit imprimé sera lacéré et brûlé en la cour du palais, comme » impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever » les peuples contre l'autorité souveraine, et à renverser » les principes fondamentaux de l'ordre civil. »

La cour lança en même tems un décret de prise-de-

corps contre Guillaume-Thomas Raynal, dont le nom et le portrait étoient à la tête de l'ouvrage. Il fallut que ce fut le roi lui-même qui excitât le zèle des magistrats. L'ouvrage étoit déjà répandu dans Paris, lorsque le roi en ayant lu un volume placé à dessein sur sa table envoya chercher le garde-des-sceaux, et lui fit des reproches de ce qu'il laissoit pénétrer en France un ouvrage aussi condamnable. « Je sais de bonne part, » ajouta le roi, que vous avez souscrit pour un exem- » plaire, ainsi que M. de Vergennes, et je suis surpris » que des personnages religieux veuillent avoir un » pareil livre dans leur bibliothèque. »

Le garde-des-sceaux alla sur-le-champ chez le ministre des affaires étrangères, pour solliciter auprès de la république de Genève l'interdiction de l'ouvrage dans tout son ressort.

Le roi qui avoit lu sur le frontispice de l'ouvrage : *imprimé à Genève*, ne savoit pas qu'on l'avoit imprimé à Lyon. Il ne savoit pas non plus que l'abbé Raynal demeurant alors chez M. Pause, fermier-général à Courbevoye, avoit été prévenu par M. Séguier du réquisitoire que l'avocat-général alloit faire contre lui, et que ce réquisitoire ne fut fait que lorsque l'abbé Raynal ne pouvoit plus être atteint par le décret de prise-de-corps.

L'ouvrage fut lacéré et brûlé le 29 mai suivant. (*Voyez* le 7 mars.)

HISTOIRE.

L'an 553, *le* 26 *mai*, Narsès, général des armées de l'empereur d'Orient, défit et tua dans une bataille, Totila, roi des Ostrogoths.

Par cette victoire, il mit fin à la domination des Goths en Italie. Elle avoit commencé l'an 493, et duré 60 ans sous les rois Théodoric, la reine Amalazonte, Théodat, Vitigès et Totila.

L'an 1524, *le* 26 *mai*, Belle défense de Crémone, par un officier français.

D'Herbonville, qui commandoit en 1522, une garnison française dans Crémone, résista deux ans entiers aux veilles, à la faim, aux maladies qui diminuoient chaque jour le nombre de ses troupes, et aux Impériaux qui le tenoient assiégé.

Ce brave homme se voyant atteint d'une maladie mortelle, fit venir auprès de son lit le foible reste de sa garnison, et lui peignit si vivement l'honneur de la constance qu'elle jura de se défendre jusqu'à son dernier soupir.

Ce serment fut si bien observé, que le chevalier Bayard étant venu, le 26 mai 1524, ravitailler la place, n'y trouva que huit soldats exténués, hors d'état de combattre, mais résolus à périr.

L'an 1548, *le* 26 *mai*, Henri II, roi de France, prend le titre de *Majesté*.

Auparavant on traitoit les rois de France d'*Excellence* ou de *Monsieur Roi*.

L'an 1642, *le* 26 *mai*, Le maréchal de Grammont se fait battre à Honnecourt, par les Espagnols.

Le cardinal de Richelieu, disgracié par Louis XIII, prenoit les bains à Tarascon; ses envieux croyoient l'avoir rendu assez suspect au roi, pour être assurés de sa perte; mais la politique raffinée de ce ministre les trompa tous. Il gagna le maréchal de Grammont, son ami, qui donna et perdit la bataille d'Honnecourt.

Louis XIII, dans la crainte que les Espagnols profitant de leur victoire, n'entrassent en France, dépêcha courrier sur courrier au cardinal, comme au seul homme capable de défendre le royaume.

Cet étrange et abominable rafinement de politique réussit à l'habile ministre, avec tout le succès qu'il avoit espéré, et le roi, alarmé, se remit de nouveau entre ses mains.

L'an 1755, *le* 26 *mai*, Supplice de Mandrin.

Louis Mandrin avoit servi, pendant la guerre de 1740, dans les troupes légères, qui sont accoutumées à être fréquemment aux prises avec l'ennemi et à braver témérairement les plus grands dangers. La paix de 1748 le laissa dans l'inaction, et bientôt sans ressource pour subsister: car, il n'avoit d'autre talent que celui de se battre et de gagner sa vie en risquant de la perdre.

Dans cette position, il imagina de rassembler en corps d'armée tous les gens sans aveu et sans fortune comme lui, et s'étant mis à leur tête, il commença, dans l'intérieur même de la France, une guerre ouverte contre les fermiers et les receveurs des droits royaux. Il se rendit maître d'Autun et de quelques autres villes, pilla toutes les caisses publiques pour solder son corps d'armée, qu'il entretenoit d'ailleurs en forçant les habitans des villes et des campagnes d'acheter des marchandises de contrebande. Il battit plusieurs détachemens qu'on avoit envoyés contre lui. La cour, qui étoit alors à Marly, commençoit à s'effrayer. Les troupes royales ne marchoient contre Mandrin qu'avec répugnance; et se croyant en quelque sorte déshonorées de faire une telle guerre, elles évitoient de le rencontrer, de le combattre, de le poursuivre; et, de plus, le peuple commençoit à le regarder comme un protecteur contre l'excès des impôts et la dureté de leur perception.

Le régiment de Fischer attaqua et détruisit enfin cette bande redoutable de brigands; mais Mandrin échappa et se sauva sur les terres de Savoie, d'où il continuoit à infester les frontières du Dauphiné. Après lui avoir tendu plusieurs piéges inutiles, on découvrit qu'il avoit une maîtresse; on vint à bout de la corrompre. Mandrin, surpris dans ses bras, fut arrêté et conduit en France, malgré l'immunité du territoire étranger, sauf à satisfaire S. M. Sarde, pour cette espèce d'infraction. Traduit devant la chambre criminelle de Valence, il fit aux juges les mêmes aveux qu'il avoit faits à son confesseur. Il fut condamné à être rompu vif et à expirer sur la roue.

Lorsqu'il monta sur l'échafaud, il remercia son con-

fesseur en pleurant. Se tournant ensuite vers le bourreau, il l'embrassa, et dit en s'étendant sur la croix : « Quel instant, grand Dieu! que j'aurois dû le prévoir! »

L'an 1805, *le* 26 *mai*, S. M. l'Empereur Napoléon est couronné Roi d'Italie, dans la cathédrale de Milan, par le cardinal Caprara, archevêque de cette ville.

HISTOIRE.

L'an 1703, *le* 27 *mai*, Pierre-le-Grand, czar de Russie, pose les premiers fondemens de la ville de Pétersbourg.

Avant Pierre Ier, tous les rois ou tous les conquérans n'avoient bâti des villes que pour attacher l'immortalité de leur nom à quelque monument durable et à l'épreuve du tems : c'est ainsi qu'avoient été bâties Alexandrie et Constantinople ; mais en fondant Pétersbourg, Pierre-le-Grand ne travailla que pour la gloire et la prospérité de sa nation. Après avoir uni par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, afin de faciliter les communications entre toutes les parties de son vaste empire, il voulut faire communiquer ce même empire avec tous les peuples voisins, en formant sur la mer Baltique un établissement considérable, qui pût rendre sa nation une des plus florissantes du continent, par son industrie et par son commerce.

A l'extrémité du golfe de Finlande est une île déserte et marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de se jeter dans le golfe. C'est là que Pierre Ier jeta les premiers fondemens de Pétersbourg ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et sauvage, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court

été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie en 1703, de plus de trois cent mille hommes que le czar avoit rassemblés de ses Etats. Les paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine furent transportés à Pétersbourg; il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues avant de jeter les fondemens de la ville; la nature fut forcée partout. Les inondations qui ruinèrent les ouvrages, la stérilité du terrain, l'ignorance des ouvriers, la mortalité même qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, rien ne découragea le fondateur. Pétersbourg, commencé en 1703, étoit déjà une ville en 1705, et son port étoit rempli de vaisseaux. Le czar y attiroit des étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Le commerce de Pétersbourg s'accrut de jour en jour; il diminua celui d'Archangel, et c'est ce que vouloit le fondateur, parce qu'Archangel, est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations; et que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué, est toujours plus avantageux.

L'an 1755, *le* 27 *mai*, Mort du comte de Lœwendhall, maréchal de France, l'un des généraux qui ont le plus honoré les armes françaises, sous le règne de Louis XV.

Né à Hambourg en 1700, il servit d'abord la plupart des puissances de l'Europe, le Danemarck, l'Empire, la Pologne et la Russie.

Arrivé en France en 1743, il commanda en 1745 le corps de réserve à la bataille de Fontenoi, et contribua beaucoup à la victoire. Il prit dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Ostende, Nieuport. En 1747, il fit le siége de l'Ecluse et du Sas-de-Gand; mais ce fut surtout la prise de Berg-op-Zoom, place devant laquelle avoit échoué le duc de Parme en 1588, et le marquis de Spinola en 1622, qui mit le comble à la gloire de Lœwendhall, et qui lui valut le bâton de maréchal de France.

La paix suivit de près cet utile et admirable exploit, et le souvenir des exploits brillans et rapides du maréchal de Saxe et du maréchal de Loewendhall, faisoit respecter cette paix, lorsque par un malheur, que la France regarda comme un signe de réprobation pour elle, nous perdîmes ces deux héros, (l'un en 1750, l'autre en 1755) dans le court intervalle de la paix de 1748, à la funeste guerre de 1756.

L'an 1807, *le* 27 *mai*, Révolution à Constantinople. Sélym III est detrôné. Son neveu Mustapha IV lui succède.

La guerre ayant été déclarée à la Russie vers la fin de 1806, le grand-visir se mit en campagne, et confia la garde des châteaux importans de la mer Noire à une garnison de janissaires, parmi lesquels se trouvoit le fameux Cabalchy, fauteur de la révolution de 1807. Le reïs-éfendy Mahmoud fut chargé d'inspecter cette garnison et de pourvoir à ses besoins. Sélym, fatigué des

dissensions qui nuisoient à l'ensemble de ses projets, résolut d'incorporer les janissaires dans les nouveaux régimens. Si les mesures eussent été bien prises, si surtout on avoit bien employé le tems, on auroit pu parvenir à étouffer la haine qui régnoit entre les deux milices ; mais on perdit des momens précieux. Lorsque Mahmoud signifia à la nouvelle garnison l'ordre impérial qui lui enjoignoit de prendre l'uniforme des nouvelles troupes, une agitation soudaine se manifesta parmi les janissaires Le réïs-éfendy s'étant soustrait par la fuite à leur fureur, fut bientôt rejoint et massacré : cet attentat, dont les janissaires redoutèrent les suites, les détermina à une révolte ; ils marchèrent sur la capitale, avec l'intention de détrôner Sélym. Arrivés à Constantinople le 27 mai 1807, ils s'arrêtèrent sur l'Atméïdan : après avoir délibéré sur le parti qu'ils avoient à prendre, et levé leurs marmites, signe ordinaire de la révolte, ils s'avancèrent vers le sérail dont ils trouvèrent les portes fermées. Ils demandèrent la tête du bostandjy-bachy : par une condescendance indigne d'un souverain, Sélym fit décapiter ce malheureux officier, et sa tête fut le digne présent dont il paya leur férocité. Enhardie par le succès, grossie d'une foule de gens sans aveu, cette troupe effrénée donna un libre cours à sa rage. Les ministres sont tous massacrés ; en même tems le mufty, le caïmacan et les ulémas, organes constans du parti le plus fort, se réunissent ; et le chef de la religion prononce que Sélym ne peut plus occuper le trône, parce que jusqu'à ce jour il n'a point eu d'enfans, et que son règne a toujours été malheureux. A cette déclaration de l'interprète sacré du Coran, Sélym descend du trône, se

rend à l'appartement des princes du sang impérial, et invite son cousin Mustapha à prendre le sceptre, en le priant de lui laisser la vie.

Mustapha, placé sur le trône par les janissaires, fut entièrement soumis à l'autorité de l'audacieux mufty, des orgueilleux ulémas, et à l'influence de l'insolente milice : il abolit les nouveaux impôts, promit de rétablir les anciens usages, et jura de rendre à l'empire son ancienne étendue. (*Voyez* le 28 juillet.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1584, *le* 27 *mai*, Mort de Pibrac.

Gui du Faur, seigneur de Pibrac, naquit l'an 1528, à Toulouse, d'une famille distinguée, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Député aux États d'Orléans en 1570, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avoit rédigé lui-même. Quelque tems après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint éloquemment les intérêts de la couronne et les libertés de l'Eglise gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, bon juge du mérite, lui fit donner, en 1565, la charge d'avocat-général au parlement de Paris. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-tems à la barbarie et à l'indécence. Le duc d'Anjou étant allé prendre possession du trône de Pologne, Pibrac l'accompagna, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. A son retour en France, il réussit à négocier entre la cour et les protestans, un traité de paix dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été

l'auteur. Henri III récompensa ses services par une charge de président à mortier; la reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut à Paris, le 27 mai 1584, à l'âge de 55 ans; et la France perdit en lui un grand magistrat. Sa mémoire seroit sans reproche, s'il n'eût pas fait l'apologie de la Saint-Barthélemi, acte si opposé à la douceur de son caractère, qu'on croit qu'il ne s'y prêta qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs.

On a long-tems lu en France ses *Quatrains moraux*, dont le caractère est la simplicité et la gravité. On les faisoit apprendre par cœur aux enfans; et, malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de ses rivaux en ce genre sont rongés des vers.

L'an 1610, *le* 27 *mai*, Supplice de Ravaillac.

Ce monstre fut écartelé sur la place de Grève, avec toutes les horreurs dont on accompagne le supplice des régicides, et qui faisoient dire à Damiens, lorsqu'on lui lut son arrêt, *que la journée seroit forte.*

Le peuple, au commencement de l'exécution, s'opposa à ce qu'on chantât le *Salve regina;* et pendant l'exécution, un des chevaux qui le démembroient, ayant été recru, un cavalier qui n'étoit pas loin de l'échafaud, s'empressa de donner le sien. C'est alors que Ravaillac s'écria: « Hélas! on m'a bien trompé, » quand on me disoit que le coup que je ferois, seroit » bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des » chevaux pour me déchirer! »

« Aussitôt qu'il fut mort, dit le *Journal de l'Etoile*, » le bourreau l'ayant démembré, voulut en jeter les » quartiers au feu, mais le peuple se ruant impétueu- » sement dessus, il n'y eut fils de si bonne mère qui » ne voulut avoir sa pièce, jusqu'aux enfans qui en » firent du feu au coin des rues. Quelques villageois » même ayant trouvé moyen d'en avoir quelques » lopins, les brûlèrent dans leurs villages. »

L'an 1648, *le* 27 *mai*, Mort de Voiture.

Vincent Voiture, étoit né à Amiens en 1598; c'est le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel-esprit. Il eut de son tems l'empire de la littérature, et sa réputation lui survécut près d'un siècle. Boileau, qui a flétri la gloire de l'hôtel de Rambouillet, dont Voiture étoit l'oracle, a respecté celle de Voiture:

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace et de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

L'afféterie de Voiture passoit de son tems pour de la délicatesse, et elle n'en est pas toujours dépourvue; on le regardoit comme le meilleur modèle du style épistolaire, avant que madame de Sévigné eût montré combien un naturel heureux, un abandon aimable est préférable à la recherche et à l'affectation de Voiture, à qui chacune de ses lettres coûtoit quinze jours de travail.

Il en étoit de même de Balzac, et c'est ce qui fait qu'on ne les lit plus guères. Voiture étoit aussi de son tems, avec Benserade, un des meilleurs modèles de ce ton léger, galant, aimable, aisé, noblement fa-

milier, plaisant avec mesure et avec respect, flatteur sans bassesse, qui plaît aux grands, et qui met leur vanité à son aise, en paroissant se mettre à son aise avec elle. On n'avoit point encore Voltaire : c'est lui qui a détruit la réputation de Voiture. Il l'a détruite de deux manières : 1°. en fournissant enfin un modèle vraiment parfait de ce genre, que Voiture avoit cherché sans le trouver ; 2°. en l'attaquant par une critique directe et motivée dans le *Temple du Goût*. Il ne faut pas croire cependant que Voiture eût usurpé sa renommée. Il lui en étoit dû beaucoup, du moins par comparaison. Il avoit de la délicatesse dans l'esprit : il y en a certainement dans ce portrait :

Enfin elle avoit une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Mais que les autres n'ont pas,
Que l'on sent et qu'on ne peut dire.

Ces tournures ont été souvent employées depuis, mais elles sont originales dans Voiture.

Ce bel esprit étoit fils d'un marchand de vin ; et comme il se piquoit de vivre en bonne compagnie, il avoit la foiblesse de rougir de sa naissance : ce qui faisoit qu'on la lui rappeloit souvent. Madame Deslages lui dit un jour en jouant aux proverbes : *celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre*. Il ne buvoit que de l'eau : ce qui peut-être étoit encore chez lui un air de bonne compagnie. On fit une chanson où on lui disoit :

Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin ni n'en bois.

Boileau citoit l'exemple de Balzac et de Voiture, pour prouver qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs écrits : « La société de » Balzac, disoit-il, loin d'être épineuse et guindée » comme ses lettres, étoit remplie de douceur et d'a- » grément. Voiture, au contraire, dont les lettres an- » noncent une société si aimable, faisoit le *petit sou-* » *verain* avec ses égaux, et ne se contraignoit qu'avec » les grands. Il aimoit à parler des altesses qu'il fré- » quentoit : il se vantoit d'avoir promené ses amours » et ses galanteries *depuis le sceptre jusqu'à la hou-* » *lette.* »

On cite de lui des traits fort nobles : Balzac lui envoya demander, avec la confiance de l'amitié, quatre cents écus à emprunter ; le porteur de la demande l'étoit aussi d'un billet de Balzac, portant reconnoissance des quatre cents écus. Voiture fournit la somme, et remit le billet, après avoir écrit au bas :

« Je reconnois devoir à M. Balzac la somme de » huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de » m'en emprunter quatre cents. »

Voiture étoit attaché à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, en qualité d'introducteur des ambassadeurs, et de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour différentes affaires : il fit à la cour de Madrid des vers espagnols qui furent attribués à Lopès de Vega. Il passa d'Espagne en Afrique, par la seule curiosité de connoître les mœurs de cette partie du monde. Il alla aussi à Rome où il fut fort accueilli : il faisoit fort bien des vers italiens. A son retour il fut fait maître d'hôtel du roi, et obtint beaucoup de pensions. Il fut admis à l'Académie française au moment

de son institution : son goût pour le jeu l'empêcha de s'enrichir; son goût pour les femmes l'empêcha de vieillir. Il n'appartint point au siècle littéraire de Louis XIV; mais il a rempli avec éclat le règne de Louis XIII.

L'an 1702, *le* 27 *mai*, Mort du père Bouhours.

Dominique Bouhours, jésuite, né à Paris en 1628, est très connu par ses ouvrages de grammaire et de critique littéraire, surtout par sa *Manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, et par ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, dont Barbier d'Aucourt donna une excellente critique.

La langue et le bon goût ont beaucoup d'obligations au père Bouhours. Ses *Remarques sur la Langue* et sa *Manière de bien penser sur les Ouvrages d'esprit*, seront toujours utiles aux jeunes gens qui voudront se former le goût; il leur enseigne à éviter l'enflure, l'obscurité, la recherche et le faux; s'il juge trop sévèrement en quelques endroits, le Tasse et d'autres auteurs italiens, il les condamne souvent avec raison. Remarquons cependant qu'il ne seroit guère en droit de reprocher des pensées fausses aux Italiens, lui qui dans sa *Vie de Saint-Ignace de Loyola et de Saint-François Xavier*, compare Saint-Ignace à César, et Saint-François à Alexandre, s'il n'étoit tombé rarement dans ces fautes.

Le père Bouhours a aussi écrit l'*Histoire du grand-maître d'Aubusson;* mais son goût le ramenoit toujours à la grammaire, à laquelle il fut fidèle jusqu'à la mort, s'il est vrai qu'étant à l'extrémité, il dit : *Je vais ou je vas mourir, l'un et l'autre se disent.*

L'an 1725, *le 27 mai*, Mort du Père La Rue.

Charles de la Rue, né à Paris en 1643, entra chez les jésuites, et y professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. Il fut un de ceux qui travaillèrent à ces éditions *ad usum Delphini*, pour l'éducation de *Monseigneur*, fils de Louis XIV. Virgile lui tomba en partage. Il se signala, en 1667, par un poème latin sur les conquêtes de Louis XIV; le grand Corneille ne dédaigna pas de mettre ce poème en vers français. Lorsqu'il présenta sa traduction au roi, il fit un grand éloge de l'original et du jeune poète, qui cultivoit aussi avec succès la poésie française, car on lui attribue l'*Andrienne*, publiée sous le nom de Baron, son ami. Poète latin, poète français, la Rue fut encore un prédicateur célèbre. Ce qui le caractérise principalement, c'est la véhémence du style et la force des pensées. Son sermon du *Pécheur mourant* et celui du *Pécheur mort*, attiroient toujours une affluence prodigieuse; on avoit soin de les afficher quand il devoit les prononcer. Dans ses *Oraisons funèbres*, il est resté au-dessous de Bossuet et de Fléchier. Celle du maréchal de Luxembourg est la seule où il puisse soutenir la comparaison avec ces deux grands orateurs.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1564, *le 27 mai*, Mort de Calvin.

Jean Calvin, né en 1509 à Noyon, avoit à peine vingt-six ans, qu'il commença à dogmatiser sur un plan qui différoit de la doctrine de Luther, principalement en ce qu'il nioit, non-seulement comme lui la

transsubstantiation, mais la présence réelle dans le sacrement de l'autel, abolissoit la hiérarchie, et supprimoit toutes les cérémonies de l'église comme des superstitions.

Il avoit eu, dès l'âge de seize ans, la cure de Marteville, qu'il permuta deux ans après pour celle de Pont-l'Evêque, qu'il garda près de cinq ans. Deux fois curé, il ne fut jamais prêtre; ce désordre, ce relâchement scandaleux dans la discipline de l'Eglise, doit être compté parmi les principales causes qui favorisèrent les progrès du protestantisme dans le seizième siècle.

Le livre des *Institutions chrétiennes*, que Calvin osa dédier à François Ier, lui fit beaucoup de prosélytes. Il ne se bornoit pas aux travaux du cabinet; il alloit répandre le poison de sa doctrine dans toutes les campagnes, prêchant dans tous les villages; et le seigneur de Linière, qui prenoit plaisir à l'entendre, disoit: « Du moins celui-ci nous dit quelque chose de » nouveau. »

Calvin, voyant les bûchers s'allumer en France pour les novateurs, passa en Allemagne, où il parut aux diètes et aux conférences, mais où il fut toujours effacé par Luther, dont il modifioit la doctrine, et dont il détestoit la tyrannie, n'étant pas moins tyran lui-même. Il lui falloit un empire particulier, il s'en fit un à Genève; mais ayant voulu changer trop brusquement des rits auxquels on tenoit encore par habitude, et ayant fait manquer la Cène à Pâques, par son obstination à ne vouloir point d'hosties, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, où il épousa Idelette de Burre, veuve d'un anabaptiste; il en eut un fils qui

mourut jeune. « Mais combien me reste-t-il d'enfans » dans toute la chrétienté! » disoit-il dans la suite.

Comme il lui étoit resté un grand parti à Genève, il y fut rappelé; bientôt son crédit y fut dominant; il donna seul à la religion de Genève, sa forme définitive; il en régla la doctrine et la discipline; il eut aussi la plus grande influence sur le gouvernement civil, et l'on sait avec quelle atrocité il en abusa. Cet homme, qui étant poursuivi en France, avoit écrit contre les intolérans, ne fut pas plutôt le maître à Genève, qu'il soutint qu'on devoit brûler Servet pour des opinions folles sur la Trinité; il fit aussi trancher la tête à Perrin, citoyen distingué de Genève, qui avoit osé le contrarier dans quelqu'une de ses réformes.

Calvin livra la France aux furies, sous les règnes foibles de François II et de Charles IX; il y alluma la guerre civile comme Luther l'avoit allumée en Allemagne. La conjuration d'Amboise, le massacre de Vassy, la bataille de Dreux, l'assassinat du duc de Guise, François, et ses suites, furent les fruits de sa doctrine et de ses intrigues; en un mot, il fut la première cause de toutes ces horreurs qui désolèrent si long-tems la France, et auxquelles on mit le comble par le massacre de la Saint-Barthélemi.

HISTOIRE.

L'an 1701, *le 28 mai*, Mort du maréchal de Tourville.

Anne-Hilarion-Constantin de Tourville, l'un de nos plus grands marins, se distingua d'abord, étant chevalier de Malte, par ses exploits contre les Turcs et les Barbaresques; il arma en course avec le chevalier d'Hocquincourt; ils firent des prises considérables sur les corsaires de Barbarie. Avec un seul vaisseau, ils mirent en fuite six navires d'Alger, et une multitude de galères.

Attaché à la marine royale, en qualité de capitaine de vaisseau, Tourville se signala sous le maréchal de Vivonne. Chef d'escadre en 1633, il combattit sous du Quesne: lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger; c'étoit une nouveauté hardie, ces sortes d'opérations ne s'étant encore faites que la nuit.

C'est surtout dans la guerre de 1688, qu'on voit s'élever de plus en plus ces héros, qui portent la marine française au comble de la puissance et de la gloire. En 1689, Tourville, avec une grande infériorité d'hommes et de canons, force au salut l'amiral d'Espagne. En 1690, joint avec Château-Renaud, autre marin illustre, il remporte près de Dieppe une victoire signalée sur les flottes anglaise et hollandaise; il étoit alors vice-amiral et général des armées navales, avec la permission d'arborer le pavillon amiral, et ce fut

alors que les flottes espagnole, anglaise et hollandaise, ou fuyoient, ou se cachoient devant les flottes françaises, et n'osoient paroître dans la Manche.

Si en 1692, au fameux combat du 29 mai, entre Cherbourg et la Hogue, les Français qui n'avoient que cinquante vaisseaux contre quatre-vingt-huit, se retirèrent à la nuit, après avoir combattu pendant la journée entière, et s'ils eurent treize vaisseaux brûlés, Tourville, qui avoit prévu ce malheur, qui avoit voulu éviter le combat, qui, forcé de combattre par des ordres supérieurs, fit tout ce qu'il étoit possible de faire, et tout ce qui n'étoit possible qu'à lui seul, Tourville prit sa revanche le 27 juin, entre Tagos et Cadix, sur le vice-amiral anglais Rock, auquel il prit, brûla ou coula à fond plus de quatre-vingts vaisseaux marchands de la flotte de Smyrne qu'il escortoit. Tourville fut fait maréchal de France en 1701; mais il jouit peu de cet honneur, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris.

L'an 1706, *le* 28 *mai*, Mort de madame de Montespan.

Madame de la Vallière posséda le cœur de Louis XIV, depuis l'an 1661 jusqu'en 1669, qu'elle fut supplantée par madame de Montespan, qui jouit de sa faveur avec autant d'éclat et d'empire que madame de la Vallière avoit eu de modestie.

Françoise Athenaïs de Rochechouart, femme du marquis de Montespan; sa sœur aînée, la marquise de Thiange, et sa cadette, pour qui elle obtint l'abbaye de Fontevraut, étoient les plus belles femmes de leur tems; toutes trois joignoient à cet avantage des agrémens singuliers dans l'esprit. Elles écrivoient

toutes avec une légèreté et une grâce particulière, et leur conversation étoit assaisonnée d'un certain mélange de plaisanterie, de naïveté et de finesse, qu'on appeloit l'*esprit des Mortemar*.

Madame de la Vallière, cette amante modeste et timide, honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse, s'oublia une fois dans sa vie jusqu'à *couper* le carrosse de la reine, par l'empressement de paroître la première aux regards du roi, qui revenoit d'un voyage. On fut indigné : une des dames qui étoient dans le carrosse de la reine, s'écria : *le plus vil état à mes yeux est celui de maîtresse d'un roi ; mais si jamais je pouvois devenir capable d'une telle bassesse, je voudrois du moins la cacher à tous les yeux.* Cette beauté sévère, c'étoit madame de Montespan : jamais maîtresse plus altière n'a plus scandaleusement étalé son triomphe illégitime aux yeux de toute la France, et n'en a plus insolemment accablé la reine : elle pensoit cependant alors ce qu'elle disoit ; elle eut même toute sa vie des principes opposés à ses actions, et sa morale fut toujours en contradiction avec sa conduite.

Le marquis de Montespan, qui avoit vu d'un œil tranquille le brillant Lausun attaché au char de sa femme, trouva mauvais qu'elle fût maîtresse du roi, et s'en expliqua très maritalement avec elle. Madame de Montespan l'assura que son commerce avec le roi avoit toute l'innocence de l'amitié, toute la pureté de la vertu. On ne croit guères à l'amitié pure d'un roi de trente ans pour une belle femme de vingt. M. de Montespan insista : sa femme, avec toute l'autorité d'une maîtresse de roi, menace et ose parler d'exil : le mari indigné répond qu'il ne connoît dans sa maison

d'autre maître que lui, et lève la main sur une femme rebelle. *Il m'aime*, s'écrie-t-elle alors, *frappez si vous l'osez*. Il l'osa : les cris de madame de Montespan instruisent toute la maison de ce scandale : on accourt ; on la trouve éplorée. Toute la cour, les femmes surtout, à commencer par la reine, éclatent contre un mari si féroce. Louis XIV se souvient du prince de Condé, qui emmena sa femme en Flandres pour la dérober aux empressemens d'Henri IV : il défend au marquis de Montespan d'emmener sa femme en province. Montespan s'empresse de publier son déshonneur pour détruire la réputation que sa femme usurpoit encore ; il prend le grand deuil comme si elle étoit morte, et donne à son ressentiment tout l'éclat dont il peut s'aviser. On l'exile dans ses terres : il pouvoit s'assurer l'intérêt qui s'attache aux opprimés ; mais il falloit ne pas vendre sa honte, et ne pas en recevoir le prix : le marquis de Montespan avoit des dettes ; cent mille écus l'apaisèrent.

Le règne de l'orgueilleuse marquise de Montespan, commencé en 1669, déclina sensiblement vers l'an 1675. Le roi trouvoit déjà dans la conversation de madame de Maintenon une douceur qu'il ne goûtoit plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se trouva alors partagé entre madame de Montespan, à laquelle il tenoit par une ancienne habitude, mademoiselle de Fontanges qu'il aimoit, et madame de Maintenon de qui l'entretien devenoit nécessaire à son ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenoient toute la cour en suspens. Il paroît assez honorable pour Louis XIV, qu'aucune de ces intrigues n'influât sur les affaires générales, et que l'amour, qui troubloit la cour,

n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux que Louis XIV avoit une ame aussi grande que sensible.

La jeunesse, la beauté de mademoiselle de Fontanges, un fils qu'elle donna au roi en 1680, le titre de duchesse dont elle fut décorée, écartoient madame de Maintenon de la première place qu'elle n'osoit espérer, et qu'elle eut depuis; mais la duchesse de Fontanges et son fils moururent en 1681.

La marquise de Montespan n'ayant plus une rivale si dangereuse, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle et de ses murmures. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante; le poids des affaires rend surtout cette consolation nécessaire. La nouvelle favorite, madame de Maintenon, qui sentoit le pouvoir secret qu'elle acquéroit tous les jours, se conduisoit avec cet art si naturel aux femmes, et qui ne déplaît pas aux hommes. Elle écrivoit un jour à madame de Frontenac, sa cousine, en qui elle avoit une entière confiance : *Je le renvoie toujours affligé, et jamais désespéré.*

La dévotion que madame de Maintenon inspiroit à Louis XIV, contribuoit encore à augmenter sa faveur; et à éloigner madame de Montespan, qui se vit enfin obligée de se retirer tout à fait de la cour en 1686.

Elle conserva toujours pour Louis XIV une sorte de sentiment romanesque. Quand il partoit pour Fontainebleau, elle alloit à Petit-Bourg, où, d'un pavillon placé à l'extrémité d'une allée, elle jouissoit encore du plaisir de voir le roi sans être vue. Elle vivoit d'ailleurs à Paris, sans considération, avec de vieilles

coquettes ramenées comme elle à la dévotion par l'âge et la disgrâce. Altière et impérieuse, elle se faisoit traiter en reine chez elle par tout ce qui l'approchoit ; superstitieuse, elle se couvroit d'un cilice, et croyoit expier par des macérations sa mollesse et ses vices ; avare et sans bienfaisance, elle ne faisoit pas même des présens à ses enfans, et passoit sa vie, dans la crainte d'être volée ; elle faisoit cependant des aumônes, mais sans goût, sans plaisir, uniquement par devoir et en esprit de pénitence.

Dans le tems même de sa plus grande faveur, et dans tout l'enivrement de la prospérité, elle avoit toujours été tourmentée par les remords : ils l'agitoient au point qu'elle ne pouvoit pas rester seule un moment sans frissonner ; qu'elle ne dormoit jamais qu'entre deux femmes ; que la nouvelle d'une mort subite la mettoit hors d'elle-même ; que, quand il tonnoit, elle faisoit placer sur son sein, et comme entre le ciel et elle, une jeune fille, pour que l'innocence de cette enfant pût obtenir sa grâce, et que les traits de la foudre se détournassent en rencontrant une victime pure.

Dans sa disgrâce, pour être quelque chose, elle se fit janséniste, et le parti la comparoit à la duchesse de Longueville : ce qui auroit dû être indifférent à Louis XIV, et ce qui acheva de l'indisposer.

Ses confesseurs exigèrent d'elle qu'elle offrît à son mari de rentrer sous son autorité, et de lui consacrer les restes de sa vie : elle obéit ; mais elle fut assez heureuse pour que le marquis de Montespan dédaignât de la punir et refusât de la reprendre.

Elle tomba malade à Bourbonne, où elle alloit

tous les ans prendre les eaux pour sa santé. Une saignée faite mal-à-propos la mit bientôt en grand danger : on avertit le marquis, depuis duc d'Antin, son fils. Il arrive en poste ; et sans descendre de sa chaise, sans s'informer comment sa mère se porte, il demande sa cassette. On la lui donne : on lui dit que madame de Montespan n'en confie la clef à personne, et la porte toujours sur elle. Il monte vite dans son appartement, cherche la clef dans le sein de sa mère agonisante, vide la cassette, la referme, et part sans donner aucun ordre, sans témoigner ni curiosité, ni surprise, ni regret, ni pitié ; quelques heures après madame de Montespan expira.

Son testament ordonnoit que ses entrailles fussent portées à la communauté de Saint-Joseph, à Paris : cette disposition ne put être exécutée : l'excessive chaleur les avoit rendues si fétides, que le porteur revint sur ses pas, et les remit aux Capucins de Bourbonne. Le père gardien ne pouvant tenir à l'excès de l'infection, les fit jeter aux chiens. Quand on sut à Versailles ce qu'étoient devenues les entrailles de madame de Montespan, un de ses amis dit : *Est-ce qu'elle en avoit ?*

Ainsi mourut cette femme célèbre par sa beauté, par son esprit, par les passions qu'elle sentit et qu'elle inspira, par l'empire qu'elle exerça sur le plus imposant des rois, dans un tems de gloire et de prospérité, dans les plus beaux jours de la monarchie. Elle eut de ce prince huit enfans, postérité brillante, comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, et qui s'est éteinte en 1795 par la mort du duc de Penthièvre.

L'an 1734, *le* 28 *mai*, Dévouement héroïque du comte de Plelo.

Louis de Brehan, comte de Plelo, étoit ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas, beau-père de Louis XV, fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince étant assiégé dans la ville de Dantzick, par une armée russe, le ministère de France fit partir à son secours une escadre avec quinze cents hommes, commandés par un brigadier. Cet officier, quand il fut près de Dantzick, ayant reconnu la nombreuse armée des Russes, jugea qu'il sacrifieroit sans fruit ses soldats, et alla relâcher en Danemarck.

Le comte de Plelo vit avec indignation cette retraite, qui lui paroissoit humiliante. Il résolut de soutenir Dantzick contre une armée, avec cette troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d Etat, laquelle finissoit par ces mots : « Je suis sûr que je n'en reviendrai pas ; » je vous recommande ma femme et mes enfans. »

Ce brave chevalier arrive à la rade de Dantzick, attaque avec quinze cents Français, trente mille Russes ; il emporta trois de leurs retranchemens ; mais enfin, accablé par le nombre, il tomba percé de coups, comme il l'avoit prévu.

Le comte de Plelo réunissoit à l'ardeur du courage toutes les grâces de l'esprit. C'est de lui qu'est cette idylle si naïve et si pleine de finesse, *la Manière de prendre les oiseaux*, qu'on trouve dans le *Porte-feuille d'un Homme de goût*, ou dans l'*Elite des Poésies fugitives*.

L'an 1795; *le* 28 *mai*, Les Etats de Courlande se soumettent à la Russie.

Le duché de Courlande avoit été long-tems possédé par la maison de Kettler, qui en jouissoit à titre de fief de la couronne de Pologne. Il devint vacant en 1737 par la mort du duc Ferdinand, dernier mâle de cette maison. L'impératrice Anne, n'étant encore que grande-duchesse de Courlande, avoit un favori nommé Ernest-Jean Biren, dont le grand-père avoit été palfrenier du duc de Courlande, Jacques III. Parvenue au trône de Russie cette princesse éleva Biren au rang de comte, le nomma chambellan et premier ministre.

Le favori prit le nom et les titres des Biron de France, et engagea l'impératrice à lui procurer le duché de Courlande après la mort du dernier duc de la maison de Kettler. Il parvint effectivement à se faire élire en 1737 par les Etats du pays, à l'aide d'une armée russe que l'impératrice fit marcher vers Mittaw, et à se faire donner l'investiture pour lui et ses descendans par le roi de Pologne.

Mais peu de tems après Anne mourut, et, par une de ces révolutions si communes en Russie, Biren, qui avoit été déclaré régent par son ancienne protectrice, fut relégué en Sibérie. La noblesse de Courlande procéda alors à une nouvelle élection, et le duché fut confié à Ernest-Louis de Brunswick, frère cadet de l'époux de la grande-duchesse Anne. Le détrônement du jeune Iwan par Elisabeth, arrivé immédiatement après, fut cause que le prince de Brunswick n'obtint point la possession du duché. L'impératrice Elisabeth ayant déclaré que Biren ne sortiroit jamais de son

exil, le roi de Pologne Auguste III déclara, en 1758, le duché de Courlande vacant, et fit élire par les Etats le prince Charles son fils, qu'il investit de ce duché en 1759.

La mort d'Elisabeth amena un nouveau changement en 1762. Pierre III, à son avénement au trône, rappela le duc Ernest-Jean Biren de son exil. Catherine II, qui succéda la même année à son époux, ne s'en tint pas là, elle exigea son rétablissement dans le duché de Courlande, et, après une longue résistance, obligea le prince Charles à le lui abandonner. Biren régna dans ce pays jusqu'en 1769, et résigna le duché à son fils Pierre, qui, après un règne de vingt-cinq ans, donna sa démission entre les mains de l'impératrice. Enfin, le 28 mars 1795, les Etats de Courlande se soumirent formellement à la Russie, et le duché devint province de l'empire russe.

HISTOIRE.

L'an 1183 *avant Jésus-Christ, le* 29 *mai*, prise de la ville de Troie par les Grecs.

Les auteurs anciens placent ce grand événement au 22 du mois grec *thargelion*. Or, suivant une dissertation de M. Gibert sur l'année grecque, insérée au tome 35 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ce 22 *thargelion* revenoit au 29 mai 1183 ans avant Jésus-Christ.

La cause de la destruction de cette fameuse ville de l'antiquité, se trouve dans une fable de la Fontaine.

Deux coqs vivoient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie.

On a toujours admiré avec quelle adresse Homère a peint cette beauté tant vantée d'Hélène, qui fut la source de cette grande querelle des Grecs et des Troyens; au lieu de parler de ses beaux yeux, de ses lèvres de rose, de, etc. etc., le poète dit simplement :

« Des vieillards assemblés sur les remparts de la » ville, délibéroient sur les affaires de l'Etat. Hélène » vient à passer, tous les vieillards la regardent, » et s'écrient dans un ravissement unanime : Qu'on » est bien excusable de se battre pour une si belle » femme! »

Remarquez qu'Homère met ce propos dans la bouche de vieillards.

L'an 1327, *le* 29 *mai*, Avénement de la branche de Valois à la couronne de France.

Philippe VI, premier roi de la branche collatérale de Valois, étoit né de Charles de Valois, troisième fils du roi Philippe-le-Hardi; après la mort de Charles IV, dit le Bel, son cousin, il fut déclaré régent du royaume, en attendant les couches de Jeanne, veuve de Charles. Au bout de deux mois, la reine étant accouchée d'une fille, Philippe fut reconnu roi par les Etats sans nulle opposition, et fut sacré à Rheims avec la reine son épouse, le 29 mai 1327.

L'an 1418, *le* 29 *mai*, Troubles dans Paris.

Pendant les sanglantes querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, sous le règne de Charles VI, Perrinet Leclerc, fils d'un quarteniер de la ville, prit, sous le chevet du lit de son père, les clefs de la porte de Bussy, et l'ouvrit aux troupes du duc de Bourgogne: ces troupes, auxquelles se joignit la plus vile populace, pillèrent, tuèrent, ou emprisonnèrent tous ceux qui étoient opposés à la faction de ce prince, et qu'on appeloit Armagnacs, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans, frère du roi Charles VI.

On demandera peut-être pourquoi la populace étoit de la faction de Bourgogne plutôt que de celle d'Orléans. Tous les historiens du temps nous apprennent, « que le duc de Bourgogne ne passoit oncques dans la » rue, qu'un humblement le capel aux harengères; les appelant par leur nom, et même touchant » maintefois dans la main au bourreau, nommé Ca» peluche. »

L'an 1419, *le* 29 *mai*, Conspiration contre le Dauphin, fils de Charles VI, roi de France.

Nous avons parlé au 21 mai, de ce fameux traité conclu à Troyes, l'an 1420, qui porta un roi d'Angleterre, Henri V, sur le trône de France. Les principaux articles de ce traité avoient été dressés dans une entrevue que le duc de Bourgogne avoit eue avec le roi d'Angleterre, le 29 mai de l'année précédente (1418), à Meulan-sur-Seine.

L'an 1453, *le* 29 *mai*, Prise de Constantinople, et destruction de l'empire grec par les Turcs.

Cette conquête est une grande époque de l'histoire moderne. C'est là où commence l'empire turc au milieu des chrétiens d'Europe, et c'est ce qui fit refluer tous les arts et les sciences de la Grèce, dans l'Italie, d'où ils se répandirent ensuite en France et dans les autres parties de l'Europe.

Les Turcs avoient déjà plusieurs fois assiégé inutilement Constantinople avant Mahomet II; mais les divisions qui régnoient dans cette ville, devoient enfin la faire tomber sous leur domination. Sitôt que Mahomet II fut monté sur le trône des sultans, il marcha vers Constantinople à la tête de trois cent mille hommes; quatre cents galères turques couvroient en même tems le détroit du Bosphore.

La ville, assez bien fortifiée par l'art et la nature, ne contenoit au plus que huit mille combattans, même en comptant les bourgeois qui s'étoient mêlés aux Vénitiens et aux Génois accourus pour seconder le peu

de troupes réglées que Constantin soudoyoit encore. C'étoit là tout ce qui restoit de cet empire romain qui pendant tant de siècles avoit gouverné le monde.

Mahomet avoit établi quatorze batteries du côté de la terre, elles faisoient un feu continuel, et les assiégés, ayant porté tous leurs moyens de défense de ce côté, résistoient avec quelqu'avantage. Le sultan rebuté songea à tourner ses attaques d'un autre côté, et à prendre la place par le flanc maritime. Ne pouvant pénétrer dans le port qui étoit fermé avec de fortes chaînes, il s'empara de Galata, faubourg situé en face de Constantinople, et fit pratiquer un chemin de terre par lequel, à force de chevaux, de bœufs, de bras et de machines, il parvint à faire traîner soixante vaisseaux qui furent lancés à l'eau et mâtés pendant la nuit, dans ce même port dont les Grecs avoient négligé la garde, parce qu'ils le croyoient inabordable. Le lendemain, la consternation fut générale dans Constantinople quand les assiégés, qui n'avoient cru devoir des soins qu'à la double muraille qui couvroit le côté du continent, virent tout près de leurs foibles remparts, des barques et des galères sur lesquelles on préparoit déjà les balistes, les béliers, les tours de bois d'où les Turcs faisoient un grand feu de mousqueterie, et lançoient une grêle de dards aux assiégés.

. . . . . .

Les Grecs combattoient avec le courage du désespoir. L'empereur, toujours à la tête des troupes, étoit secondé par un officier génois nommé Justiniani, très expérimenté dans la défense des places. La promptitude de ses opérations étonnoit les assiégeans dont il incendioit les machines et les tours, tandis qu'il répa-

roit les brèches des murailles. Un hardi Vénitien, nommé Cop, offrit de brûler la flotte turque ; un Génois qui devoit seconder l'entreprise la trahit et la fit échouer : Cop et ses compagnons, qui peut-être eussent sauvé Constantinople, furent pris par les Turcs, et égorgés à la vue des assiégés.

Cependant l'empereur grec achète des intelligences dans le camp de Mahomet : les ministres turcs promettent, à prix d'argent, de traverser les opérations du siége ; mais le sultan, prévenu que la division étoit parmi les assiégés, fait multiplier les attaques, des brèches sont ouvertes de toutes parts. Les Grecs, qui avoient déjà perdu beaucoup de monde, ne sont pas assez nombreux pour réparer et défendre leurs murailles. Les fossés étoient à demi-comblés, le peuple perdoit courage, et la crainte d'une prochaine famine le mettoit au désespoir. Le généreux Constantin, accablé du malheur des Grecs, descend aux prières, et offre de payer un tribut ; on le refuse : alors il prend la résolution de défendre avec honneur et jusqu'au dernier instant ce précieux reste de l'empire, ou de finir avec lui. Mahomet qui vouloit effacer jusqu'à la moindre trace de la domination grecque, dispose tout pour un assaut général ; il resserre la place de plus en plus, promet le pillage à ses soldats, distribue ses plus mauvaises troupes au premier rang, et les sacrifie en les forçant à combattre pour lasser les bras des assiégés. Il réservoit les janissaires pour frapper le dernier coup ; et les Grecs, déjà affoiblis, ne peuvent résister à des ennemis aussi redoutables qui pénètrent à la fois et de plusieurs côtés dans la ville.

L'infortuné Constantin (1) étoit sur la brèche où il faisoit des prodiges de valeur ; mais se voyant entre deux feux, il perd toute espérance et s'écrie : « Quelque » chrétien daignera-t-il par pitié m'arracher la vie? » Pour ne pas tomber vif entre les mains des vainqueurs, il quitte ses armes dorées et se précipite au milieu des janissaires qui le tuent sans le connoître.

Tandis que les chefs et les soldats se faisoient égorger sur les murs, le peuple couroit à Sainte-Sophie pour y attendre l'effet miraculeux d'une prétendue prophétie ; il adressoit à Dieu des prières tumultueuses, lorsque le cri de victoire leur annonce la mort ou la captivité. L'avidité rendit les janissaires moins barbares ; ils enchaînèrent cette troupe désarmée, et la chassèrent devant eux comme un vil troupeau qu'ils destinoient à l'esclavage. L'assaut avoit été donné à l'entrée de la nuit ; la ville fut pillée au milieu des ténèbres ; les flambeaux et les armes portèrent en tous lieux la terreur. Néanmoins le sac de cette malheureuse cité fut peut-être le moins sanglant de tous ceux que l'histoire rapporte, Mahomet ayant abandonné à ses soldats comme esclaves tous les prisonniers. Les Turcs commirent toutes les profanations que l'ivresse de la victoire pouvoit inspirer à des hommes féroces qui pensoient honorer leur religion en insultant à celle des vaincus. Le cardinal Isidore, légat du pape, fut fait prisonnier; mais ayant déjà déposé les marques de

(1) Constantin XII, Paléologue, dit Dragasès, quatrième fils de l'empereur Manuel, étoit né en 1403. Ce prince, digne d'un meilleur sort, étoit, lorsqu'il périt si glorieusement, dans sa cinquantième année, et dans la huitième de son règne.

sa dignité sur un cadavre dont il prit les habits, il ne fut pas reconnu et parvint à s'échapper de la captivité. Le grand-duc ou amiral, premier officier de l'empire, fut plus malheureux : la magnificence de ses armes le décela ; il fut pris et conduit vivant à Mahomet qui d'abord le traita avec quelque humanité, et lui demanda pourquoi les Grecs s'étoient obstinés si long-tems à la défense de la ville : « Parce que vos premiers » officiers nous exhortoient eux-mêmes à tenir ferme, » répondit le grand-duc qui n'avoit plus rien à ména- » ger. » Ce seul mot confirma les soupçons du sultan sur son visir. A l'instant même il le fit étrangler, et le grand-duc ne tarda pas à avoir le même sort ainsi que ses deux enfans.

Telle fut la fin de l'empire d'Orient ; et Constantinople, fondée par Constantin-le-Grand, qui en avoit fait la dédicace le 11 mai 330, tomba sous la puissance des Turcs le 29 mai 1453, 1128 ans après sa fondation, 2205 ans après celle de Rome, et ayant eu pour premier et pour dernier empereur un monarque du nom de Constantin : c'est ainsi que l'empire d'Occident, fondé par un Auguste, avoit fini en 476 sous un Auguste.

L'an 1489, *le* 29 *mai*, Prise d'Arras.

Un serrurier d'Arras ayant fait une fausse clef d'une des portes de la ville, la fit passer à un parti des troupes de l'archiduc. Quatre citoyens entrèrent dans le complot, et convinrent du signal de la surprise. Ils se promenoient sur les remparts, en chantant : « Quelle » heure est-il ? il n'est pas heure. » Puis quand il fut tems, ils chantèrent encore : « Marchez, la duron, » duraine ; marchez, la duron, dureau. » A ces mots,

l'embuscade paroît, entre dans la place, la prend et la pille, sans épargner les maisons des traîtres.

L'an 1692, *le* 29 *mai*, Combat de la Hogue.

Le combat naval de la Hogue, où le célèbre Tourville fut vaincu, lui a fait plus d'honneur que toutes ses victoires. Louis XIV voulant rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre, ce prince s'étoit avancé sur les côtes de Normandie. Les troupes étoient assemblées entre Cherbourg et la Hogue, plus de trois cents navires de transport étoient prêts à Brest. Tourville, avec quarante grands vaisseaux de guerre, les attendoit aux côtes de Normandie. D'Estrées arrivoit du port de Toulon avec trente autres vaisseaux ; le vent empêcha la réunion des deux escadres. Tourville qui avoit reçu ordre de combattre, attaqua avec ses quarante vaisseaux les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de cent voiles. Malgré l'infériorité du nombre, les Français soutinrent le combat avec un égal avantage depuis le matin jusqu'à la nuit. Ce qui rendit cette affaire malheureuse, c'est que, dans la retraite, la flotte s'étant dispersée sur les côtes de Bretagne et de Normandie, l'amiral anglais brûla quatorze vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg.

Ce fut le premier échec que reçut sur la mer la puissance de Louis XIV ; jamais défaite ne causa tant de joie à nos ennemis. Une médaille précédemment frappée à l'honneur du roi, portoit pour inscription : *Imperium pelagi ;* les Hollandais, après la victoire de la Hogue, en firent frapper une autre à leur tour, où l'on voyoit

Neptune irrité poursuivant les vaisseaux français, avec cette légende tirée de Virgile :

Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi.

L'an 1754, *le* 29 *mai*, Assassinat de M. de Jumonville par les Anglais.

En 1753, les Anglais, sans aucun prétexte, et dans le tems qu'on étoit en pleine paix, franchissent les monts Apalaches, qui séparent leurs colonies d'avec les nôtres ; ils s'avancent en corps d'armée sur les terres de la domination de France, et conduisent avec eux plusieurs pièces de canon. M. de Contrecœur, officier français, commandoit un corps de troupes, qui avoit été posté sur les bords de l'Oyo pour éclairer la conduite des Sauvages voisins. Il apprend que les Anglais s'étoient avancés jusqu'à la rivière de Malenguélé, et qu'ils se fortifioient. Il crut que son devoir l'obligeoit de s'y opposer ; mais avant d'employer la force cet officier, qui craignoit de rallumer la guerre, voulut tenter les voies juridiques. Il envoya au commandant anglais un officier distingué, avec une lettre dans laquelle il le sommoit de retirer ses troupes de dessus les terres de la domination de France. Les Anglais feignirent d'abord de satisfaire à cette sommation ; mais, en effet, craignant d'être bientôt attaqués, ils se hâtèrent d'achever le fort qu'ils avoient commencé à bâtir : ils l'appelèrent le fort de *la Nécessité*.

M. de Contrecœur étoit incertain si les Anglais s'étoient retirés : pour s'en assurer il fit partir le 29 mai M. de Jumonville, officier français plein de mérite,

et lui donna une escorte de trente hommes pour l'accompagner. Il avoit ordre de découvrir si les Anglais étoient encore sur les terres de France, et s'il les rencontroit, de notifier à leur commandant une seconde sommation de se retirer. Cet officier partit avec son escorte ; il étoit encore à une certaine distance du fort ; tout à coup il est environné d'Anglais, qui font sur lui un feu terrible ; il fait signe de la main au commandant, il montre ses dépêches, il demande à être entendu. Le feu cesse, on l'entoure ; il annonce son caractère et sa qualité d'envoyé ; il lit la sommation dont il est porteur ; il n'étoit encore qu'à la moitié de sa lecture, les Anglais l'assassinent. Telle est la réponse qu'une nation prétendue philosophe a faite au discours d'un envoyé français, dont la personne étoit consacrée par un titre, regardée dans tous les siècles et dans tous les pays comme inviolable. La troupe qui escortoit Jumonville est enveloppée ; huit hommes de cette escorte sont tués, et tombent à côté du corps sanglant de leur chef ; le reste, forcé de se rendre, est fait prisonnier ; un seul Canadien se sauve et vient porter l'horrible nouvelle. M. de Contrecœur crut alors qu'il ne devoit pas différer de venger l'outrage fait à la France. Les Sauvages, indignés de l'horreur d'un tel crime, qui peut-être est inconnu chez eux, viennent en foule, la massue en main, pour lui offrir leurs services. Tous respirent la vengeance. Tous veulent punir les assassins des Français, leurs bienfaiteurs. Ce détachement part du fort du Quesne ; il est commandé par M. de Villiers, frère de M. de Jumonville. Cet officier, qu'animoient en même tems et la nature et l'amour de la patrie, avoit à venger et le meurtre d'un frère et

l'insulte faite à la France. Les Sauvages lui servent de guide. Il arrive le 3 juillet au lieu où s'étoit commis l'assassinat; il le trouve encore teint du sang de son frère; il voit les corps des Français encore étendus. Quel spectacle ! Bientôt le fort des Anglais est investi et attaqué; le feu dure avec la plus grande violence pendant trois heures de suite : le fort s'ébranle, et la garnison n'a plus de défense.

Les ordres de M. de Villiers portoient expressément de ne faire des actes d'hostilité qu'autant qu'il en faudroit pour chasser les Anglais du fort qu'ils avoient bâti, et pour évacuer les terres de France : on vouloit éviter tout ce qui pourroit causer une rupture entre les deux nations; et tandis que les Anglais, par le plus grand de tous les crimes, se teignoient du sang d'un envoyé français, les Français respectoient le sang même de ces assassins. M. de Villiers, fidèle à ce plan de modération et d'humanité, fait crier aux assiégés, que s'ils veulent parler il fera cesser le feu. Aussitôt il se présente un capitaine anglais pour capituler. Les articles furent bientôt signés. On permit aux Anglais de sortir du fort avec les honneurs de la guerre et une pièce de canon. Les Français se rendirent même les défenseurs de leurs ennemis contre les Sauvages qui cherchoient à les déchirer. On finit par détruire le fort, monument affreux et de l'injuste usurpation des Anglais, et du crime qu'ils avoient commis pour s'en assurer.

TAYLOR INST. OXFORD

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1686, *le* 29 *mai*, Mort de Chapelle.

Claude-Emmanuel Luillier, dit Chapelle, étoit

fils naturel d'Emmanuel Luillier, maître des comptes.

On connoît son *Voyage de Montpellier*, fait en société avec Bachaumont; mais on ignore ce qui appartient en particulier à chacun d'eux. On croit assez communément que les saillies, les traits piquans, tels que celui du gouverneur de Notre-Dame de la Garde, qui a emporté dans sa poche la clef de son gouvernement, en retournant à Paris par le coche; l'épisode de d'Assouci, et surtout le mot,

Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en terre papale.

On croit que ces traits sont de Chapelle; et que les morceaux les plus touchans, et qui approchent plus de la pastorale, comme la tirade :

Sous ce berceau, qu'Amour exprès, etc.

sont de Bachaumont.

Voltaire a placé Chapelle dans le Temple du Goût.

« Là se trouvoit Chapelle, ce génie plus débauché » encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans » ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses » idées. Il parloit toujours au dieu du goût, sur les » mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un » jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

L'an 1809, *le* 29 *mai*, Mort d'Haydn.

Joseph Haydn naquit le 31 mars 1732; dans le petit

village de Rorhau, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie. Son père, pauvre charron, avoit appris à pincer de la harpe. Le dimanche, il jouoit des chansons, et la mère d'Haydn l'accompagnoit de la voix. Dès l'âge de cinq ans, le petit Joseph se plaçoit à côté de ses parens, et cherchoit à figurer un violon, avec une petite planche et une baguette. Un maître d'école de Haimbourg, ville voisine, survenant un jour à un de ces concerts, remarqua que Joseph observoit parfaitement la mesure. Il s'offrit de le prendre chez lui pour le former dans son école. C'est là que Haydn apprit à lire et à écrire, et qu'on lui enseigna le chant, le violon, les timbales, et autres instrumens de musique. Il y étoit depuis deux ans, quand M. Reiter, maître de chapelle impériale, qui, en même tems, dirigeoit la musique à l'église de Saint-Etienne, à Vienne, vint voir le doyen de Haimbourg. Ce dernier lui proposa Haydn. Reiter le fit venir à l'instant. *Tu resteras avec moi*, lui dit-il; et dès-lors Haydn fut pendant huit ans enfant de chœur à l'église de Saint-Etienne, à Vienne.

A peine âgé de dix ans, il fit des progrès si rapides à cette maîtrise, qu'il essayoit déjà de composer des morceaux à seize parties. *Mais*, disoit-il depuis en riant, *je croyois dans ce temps-là, que plus le papier étoit noir, plus la musique devoit être belle.* C'est à peu près à cette époque que son père, dans l'espoir d'une grande fortune, vouloit le faire castrat. Le jour étoit pris pour l'opération; mais heureusement la fièvre le sauva du fatal couteau. A l'âge de seize ans, il fut réformé, parce qu'il avoit perdu sa belle voix. Son existence devint très pénible, et il entrevit toutes les difficultés qui attendent dans la carrière l'artiste sans for-

tune et sans protecteur. Il donnoit des leçons, il faisoit des parties d'orchestre où il avoit quelque chose à gagner. Son indigence le tenoit écarté de la société. Il s'appliquoit avec assiduité à la composition. *Assis à mon clavecin rongé par les vers*, disoit-il, *je n'enviois pas le sort des monarques.* Ce fut alors que les six premières sonates d'Emmanuel Bach lui tombèrent entre les mains. *Je ne bougeois point du clavecin*, disoit Haydn, *sans les avoir jouées d'un bout à l'autre ; et celui qui me connoît à fond, trouvera que j'ai de grandes obligations à Emmanuel Bach, que j'ai saisi son style, et que je l'ai étudié avec soin : cet auteur lui-même m'en fit jadis compliment.*

Le célèbre Métastase se trouvoit logé dans la même maison que Joseph Haydn. Il faisoit élever une demoiselle Martinès ; Haydn fut chargé de lui enseigner le chant et le clavecin, et eut pour récompense la table *gratis* chez Métastase, où il apprit à connoître le vieux Porpora, maître de chapelle. Il gagna beaucoup dans le commerce de Porpora, relativement au chant, à la composition et à la langue italienne.

Haydn étoit âgé de dix-huit ans quand il composa son premier quatuor, qui obtint le suffrage général, et encouragea le jeune compositeur à se livrer à ce genre de travail.

Le baron de Fürnberg lui donna une généreuse hospitalité. Il obtint bientôt après la place d'organiste chez les Carmes du faubourg de Léopold. Il touchoit l'orgue à la chapelle du comte de Haugwitz, et il chantoit à l'église de Saint-Etienne. Le soir, il parcouroit les rues avec quelques uns de ses camarades. Là, ils exécutoient habituellement quelques unes de ses composi-

tions; et notre auteur se rappeloit d'avoir composé, vers 1753, un quintetto pour ce genre de musique.

La brillante réputation d'Haydn le fit placer chez le prince d'Estherazy, en qualité de maître de chapelle de sa maison. C'est pour ce prince qu'il composa surtout ces belles symphonies, genre dans lequel il est le premier de tous les compositeurs.

Haydn, ayant obtenu un congé du prince d'Estherazy, se rendit à Londres, où le vœu des amateurs l'appeloit depuis longtems. C'est là qu'il composa l'une de ses symphonies connue sous le nom de symphonie *Turque*. Piqué de ce que les Anglais s'endormoient toujours pendant l'exécution de ses symphonies, il promit à l'entrepreneur du concert de Londres un morceau propre à les tenir éveillés. En effet, il composa l'*Andante*, dans lequel arrivent inopinément les tymbales, les gros tambours, les cymbales, les trombonnes, etc. de manière à réveiller en sursaut le dormeur le plus intrépide.

En 1785, un chanoine de Cadix pria Haydn de composer une musique instrumentale, sur les sept dernières paroles de Jésus-Christ mourant. Cette musique devoit être exécutée à une fête que l'on célébroit annuellement pendant le carême dans la cathédrale de Cadix. Au jour fixé, après un prélude d'orgue adapté au sujet, l'évêque monte en chaire, prononce l'une des sept paroles, qu'il accompagne d'une pieuse méditation : celle-ci achevée, il descend de la chaire, et se prosterne devant l'autel. La musique remplit cette pause. L'évêque remonte ainsi plusieurs fois en chaire, en redescend, et chaque fois l'orchestre reprend ainsi

que la première fois. Il étoit bien difficile de faire suivre, sans texte, sept adagios, sans fatiguer les auditeurs, et de réveiller, pour ainsi dire, toutes les idées qu'exprimoient chacune des paroles du sauveur mourant. Aussi Haydn déclara-t-il que cet ouvrage étoit un de ceux auquel il s'étoit le plus appliqué. Ce ne fut que quelques années après, qu'un chanoine de Passaw rédigea un texte allemand sous cette musique.

En 1794, Haydn entreprit un second voyage en Angleterre.

Népire, marchand de musique, père de douze enfans, devoit être incarcéré pour dettes; Haydn arrangea pour lui cent airs écossois dans le genre moderne. Ces airs furent tant recherchés, que Népire paya ses dettes, et paya la seconde livraison cent guinées, double de la somme payée pour la première. Haydn retoucha aussi pour Georges Thomson, éditeur à Edimbourg, deux cent trente airs antiques écossois, à raison de deux guinées chacun.

Haydn répétoit souvent que c'étoit l'Angleterre qui lui avoit valu la réputation dont il jouissoit en Allemagne. Le mérite de ses ouvrages étoit à la vérité reconnu; mais cet hommage général, qui accompagne un génie du premier ordre, ne lui fut accordé que plus tard: Joseph II lui-même ne fut rendu attentif aux talens du compositeur que pendant ses voyages.

L'Institut de France, en aggrégeant Haydn au nombre de ses membres, lui envoya une médaille. L'Académie de musique, après avoir exécuté l'oratorio de la Création, le 3 nivose an 9, fit aussi frapper une

médaille en son honneur; et ce fut M. Cherubini qui, dans son voyage à Vienne, la remit lui-même au grand symphoniste.

« La musique d'Haydn, dit M. Grétry (dans ses » Essais), peut être regardée comme un modèle dans » le genre instrumental, soit pour la fécondité des » motifs du chant ou celle des modulations. L'abon- » dance des moyens le rendroit peut-être abstrait, s'il » ne sembloit observer une espèce de régime, qui con- » siste à conserver long-tems le même trait de chant, » s'il module beaucoup; mais il est riche en mélodie, » quand il module moins. »

Haydn, dans ses symphonies, est un véritable modèle pour toutes les parties de l'art musical. Du motif le plus simple et souvent le plus commun, il fait sortir le chant le plus élégant et le plus majestueux. Ses sujets sont toujours clairement exposés, habilement développés; et chaque morceau offre un poème en action, auquel il ne manque que la parole. L'emploi des instrumens à vent y est admirable.

Dans le genre du quatuor, nul n'a mieux su ménager les piquantes surprises, et la lutte animée de la conversation musicale.

La première symphonie d'Haydn fut jouée à Paris, en 1770, à l'ouverture du *Concert des Amateurs*. Elle fut applaudie avec enthousiasme.

Après avoir composé son *Stabat*, Haydn dit : *Si j'avois connu celui de Pergolèse, je n'aurois pas fait le mien.*

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1415, *le* 29 *mai*, le pape Jean XXIII est déposé au concile de Constance.

C'est le dernier pape du nom de Jean.

HISTOIRE.

L'an 1431, *le* 30 *mai*, Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen.

Lorsque Jeanne d'Arc eut délivré la ville d'Orléans, et qu'elle eut mené sacrer Charles VII à Reims, elle voulut se retirer, prétendant que les deux points de sa mission étoient remplis. Elle céda aux sollicitations du roi, qui la pressa de rester: et c'est une chose singulière que, dès ce moment, tout son bonheur l'ait abandonnée.

Les Anglais et les Bourguignons réunis voulurent reprendre Compiègne : Jeanne vint s'y enfermer ; mais moins heureuse dans la défense des places que dans l'attaque, elle fit une sortie qui ne réussit pas, et fut prise en couvrant la retraite.

Un archer anglais, plus hardi que les autres, osa la saisir par le bras et la renverser de cheval : le bâtard de Vendôme la fit prisonnière, et la remit à Jean de Luxembourg-Ligny, général des troupes bourguignones. Les Français la virent prendre, et ne retournèrent point à la charge pour la délivrer.

S'il étoit prouvé que Flavy, gouverneur de Compiègne, lui eût fait fermer la barrière, lorsqu'elle vouloit rentrer dans la ville, le nom de ce gouverneur seroit à jamais exécrable, comme celui de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui n'eut pas honte d'employer les plus indignes manœuvres pour faire brûler vive une fille de dix-neuf ans, irréprochable, vertueuse, comblée de gloire, et qui avoit tant de droits à l'admiration de ses ennemis. Cet évêque, le plus furieux persécuteur de sa patrie, le plus vil esclave des Anglais, chassé de son siége comme ennemi

public de la France, sollicita comme une grâce cette occasion d'assouvir sa haine : il disputa cette proie à *frère Martin*, *vicaire général de l'inquisition de France ;* il réclama la Pucelle, comme ayant été prise dans son diocèse : ce qui étoit faux, car c'étoit dans le diocèse de Noyon. C'est une grande tache à la mémoire du bâtard de Vendôme et de Jean de Luxembourg-Ligny, d'avoir vendu cette fille aux Anglais ; c'en est une pour le duc de Bourgogne, qui eut la curiosité de la voir en prison, de ne l'avoir pas protégée ; c'en est une pour l'Université, alors soumise au joug anglais, d'avoir présenté requête pour la faire périr ; mais c'est surtout une tache que les Anglais voudroient pouvoir effacer de leur histoire, que d'avoir livré cette illustre ennemie au supplice le plus cruel.

Jean de Luxembourg la leur vendit dix mille francs : c'étoit le prix qu'Edouard III avoit payé pour avoir en sa puissance le roi Jean : la joie barbare que les Anglais firent éclater lorsqu'ils se virent maîtres du sort de la Pucelle, étoit l'aveu de la crainte qu'elle leur avoit inspirée. Pour leur échapper, elle sauta par la fenêtre de la tour où elle étoit gardée : la violence de sa chute lui ôta les moyens de se relever ; elle resta sur la place ; ses gardes accoururent, elle fut étroitement renfermée.

Charles VII ne fit pas assez d'efforts pour la tirer de leurs mains, et jamais son indolence ne fut plus coupable. Il semble qu'il auroit aisément pu la racheter comme un prisonnier de guerre ordinaire, du moins lorsqu'elle étoit encore en la puissance du duc de Vendôme, ou de Jean de Luxembourg. Des auteurs

ent dit qu'Agnès Sorel redoutoit l'ascendant que la Pucelle avoit pris ou pouvoit prendre sur Charles VII, et qu'elle arrêta ou ralentit des démarches que ce prince vouloit faire en faveur de Jeanne. Si le fait est vrai, Agnès Sorel a déshonoré son amant, et ce crime efface le mérite qu'elle avoit eu autrefois d'engager Charles à régner.

Ce fut à Rouen qu'on instruisit le procès de la Pucelle : l'archevêché étoit alors vacant ; le chapitre prêta territoire à l'évêque de Beauvais, qui ne pouvoit faire aucune fonction de juge dans un diocèse étranger sans cette permission. Il eut pour assesseurs les ecclésiastiques qu'on crut les plus dévoués aux Anglais. L'évêque fit faire au village de Donremy des informations sur les mœurs de la Pucelle, pour tout le tems qui avoit précédé l'arrivée de cette guerrière à la cour de Charles VII ; mais l'homme qu'il avoit envoyé à Donremy, n'ayant rapporté qu'un témoignage avantageux, l'évêque refusa de lui payer ses frais de voyage, et l'accabla d'injures.

Les réponses de Jeanne à ses juges furent d'une sagesse supérieure à son siècle, et d'une modération qu'on ne devoit guère attendre d'une enthousiaste. On lui fit jurer de dire la vérité ; elle mit des restrictions à ce serment. *Vous pourrez*, dit-elle, *me demander ce que je ne puis vous révéler sans parjure.*

On lui défendit de songer à se sauver : *Si je me sauvois*, dit-elle, *on ne pourroit m'accuser d'avoir violé ma parole, puisque je ne vous ai point donné ma foi.*

On lui demanda si le roi Charles avoit aussi des visions ; *Envoyez-lui demander*, répondit-elle.

Si elle croyoit avoir bien fait d'avoir attaqué les

remparts de Paris un jour de fête (c'étoit le 8 de septembre, jour de la Nativité de Notre-Dame.) « Il » est juste, dit-elle, de respecter la solennité des » fêtes : si j'ai péché, c'est à mon confesseur à en juger. »

« Vous dites que vous êtes mon juge, dit-elle à » l'évêque de Beauvais ; mais prenez garde au fardeau » que vous vous êtes imposé. »

On lui demanda si les Bienheureux lui avoient annoncé l'irruption des Anglais en France? Elle répondit que les Anglais étoient en France depuis long-tems lorsqu'elle avoit eu ses premières révélations (car elle soutint toujours la réalité de ses révélations). Ce fut le seul tribut qu'elle parut payer aux erreurs de son tems.

Si elle avoit eu dès son enfance le désir de combattre les Bourguignons?

« J'ai toujours souhaité que mon roi recouvrât ses » Etats. »

Si les esprits célestes lui avoient promis qu'elle échapperoit?

« Cela ne touche point mon procès : voulez-vous » que je parle contre moi? »

De tous les reproches que les juges mêloient à leurs questions, le seul raisonnable, s'il eût été fondé, concernoit le supplice de Franquet d'Arras. « Il méritoit » la mort, dit la Pucelle ; cependant je fis tous mes » efforts pour lui sauver la vie. »

On l'interrogea sur un enfant qu'elle avoit, disoit-on, ressuscité à Lagny : l'évêque de Beauvais espéroit qu'en avouant ce miracle, elle alloit se trahir (car chaque question qu'on lui faisoit étoit un piége qu'on lui tendoit) ; elle répondit que cet enfant qu'on avoit cru mort, avoit été porté à l'église ; qu'il y avoit donné

quelques signes de vie suffisans pour qu'on lui administrât le baptême ; que ce prodige, si c'en étoit un, n'étoit dû qu'à Dieu.

C'étoit principalement de superstition que ses juges superstitieux vouloient la convaincre, et il faut convenir que par sa persévérance sur l'article des révélations, elle leur fournissoit un prétexte ; mais quand elle n'auroit pas eu ce tort contre elle-même, auroit-elle échappé à leur rage? Leur parti étoit pris, sa perte étoit résolue: son crime, c'étoit d'avoir vaincu les Anglais.

Ils lui demandèrent si elle changeoit souvent d'étendard ? « Toutes les fois qu'il est brisé. »

Si elle les faisoit bénir, et avec quelles cérémonies? « Toujours avec les cérémonies ordinaires. »

Pourquoi elle y faisoit broder les noms de Jésus et de Marie? « C'est des ecclésiastiques que j'ai appris » à faire usage de ces noms sacrés. »

Si elle avoit fait croire aux troupes françaises que cet étendard portoit bonheur ?

« Je ne faisois rien croire ; je disois aux soldats » français: *Entrez hardiment au milieu des Anglais;* » et j'y entrois moi-même. »

Pourquoi, à la cérémonie du couronnement de Charles, elle avoit tenu sa bannière levée à côté de ce prince.

« Il étoit bien juste qu'après avoir partagé les tra- » vaux et les périls, je partageasse l'honneur. »

Ces interrogatoires étoient quelquefois aussi ridicules que perfides : on sautoit d'un objet à un autre ; à des questions captieuses, on en mêloit de burlesques, soit par une dérision barbare, soit pour embarrasser la Pucelle.

On lui demanda si les Bienheureux qui lui appa-

roissoient avoient des boucles d'oreilles, des bagues?

« Vous m'en avez pris une, dit-elle à l'évêque de » Beauvais; rendez-la moi. »

S'ils étoient nus ou habillés?

« Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi les » vêtir? »

Si elle avoit vu des fées, et ce qu'elle en pensoit?

« Je n'en ai point vu, j'en ai entendu parler, et » je n'y ajoute point foi. »

Si elle avoit eu autrefois une mandragore, et ce qu'elle en avoit fait?

« Je n'en ai point eu; on dit que c'est une chose » dangereuse et criminelle. »

Quelquefois les juges lui faisoient tous ensemble des questions différentes : *Beaux pères*, leur disoit-elle, *l'un après l'autre, s'il vous plaît.*

Quelquefois excédée de la multitude de questions inutiles, déplacées, indécentes même, que l'évêque de Beauvais surtout affectoit de lui faire, elle disoit : « *Demandez à tous* les juges assistans si cela est du » procès, et j'y répondrai. »

On discourut beaucoup devant elle sur la différence de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante : on la somma de reconnoître cette différence; sans vouloir entrer dans ces distinctions, elle répondit qu'elle seroit toujours soumise à l'Eglise.

On la pressa de déclarer ce qu'elle pensoit du pape actuellement régnant : *Que je ne le connois pas*, dit-elle.

Un de ses juges, moine augustin, nommé Isembart (il mérite qu'on le nomme), fut touché de compassion et saisi d'horreur, voyant une fille de dix-

neuf ans aux prises avec une troupe de théologiens qui alloient épuiser leur scolastique, pour arracher à sa simplicité ignorante quelque hérésie qui pût servir à la faire brûler ; il saisit le moment où on lui parloit du pape et de l'Eglise, pour lui conseiller de s'en rapporter au jugement du pape et du concile qui alloit se tenir à Bâle. Jeanne suivit cet avis, et fit son appel à l'instant : l'effet de cet appel étoit de récuser les juges, et de soustraire Jeanne à leur fureur. L'évêque de Beauvais en sentit la conséquence : *Taisez-vous, de par le Diable*, cria-t-il à Isembart, en lançant sur lui un regard foudroyant. Ensuite parlant bas au greffier, pour n'être pas entendu de Jeanne, il lui défendit de faire mention de cet appel. Jeanne s'en aperçut : *Ah*, dit-elle, *vous écrivez bien ce qui fait contre moi, et vous ne voulez pas qu'on écrive ce qui fait pour moi.*

On eut recours au honteux expédient d'altérer ses réponses, pour les faire paroître criminelles, ou pour y insérer l'aveu de quelque crime. Un des greffiers attesta, dans la suite, que l'évêque de Beauvais avoit exigé de lui cette infidélité, et sur son refus s'étoit emporté à des menaces et à des injures : on lui associa un autre greffier qui fit tout ce qu'on voulut. Un prêtre nommé l'Oiseleur, fut mis dans la même prison que Jeanne. On lui permit de la voir. Captif et malheureux comme elle, il gagna sa confiance. Jeanne étoit pieuse, et souffroit surtout de l'interruption de ses devoirs religieux ; elle désiroit de se confesser : le prêtre s'offrit pour cet office, et fut accepté. C'étoit un espion aposté par l'évêque de Beauvais : tandis qu'il recevoit la confession de Jeanne,

deux hommes cachés derrière une fenêtre couverte d'un rideau de serge, écrivoient ce qu'elle disoit : ce lâche artifice ne produisit rien ; l'innocente Jeanne n'avoit point de crimes à confesser ; l'expédient d'altérer sa confession et ses réponses étoit beaucoup plus sûr.

Des témoins déposent qu'ils ont eu lieu de soupçonner que l'évêque de Beauvais, dont le dépit de ne pouvoir convaincre la Pucelle d'aucun crime, avoit voulu l'empoisonner : il faut avouer que cette idée est peu vraisemblable ; c'eût été mal répondre aux vues des Anglais, et mal servir leur vengeance.

Jean de Luxembourg-Ligny, qui avoit si lâchement vendu cette respectable fille, eut la nouvelle lâcheté de l'aller voir dans la prison, accompagné des comtes de Warvick et de Stafford : par une lâcheté peut-être plus grande encore, il voulut lui persuader qu'il venoit pour traiter de sa rançon avec les Anglais. Sans daigner lui faire de reproches, elle se contenta de lui répondre : *Vous n'en avez ni la volonté ni le pouvoir ; je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront le royaume de France ; mais ils n'auront pas ce royaume.*

Irrité de cette prophétie, Stafford s'emporta jusqu'à tirer l'épée contre une femme sans défense : il alloit la tuer, si le comte de Warvick ne l'avoit retenu. La Pucelle déclara qu'un très grand seigneur l'avoit voulu violer dans sa prison. Nous n'avons point d'éclaircissemens sur cette infâme particularité ; la manière dont quelques historiens s'expriment, sembleroit indiquer le duc de Bedfort. Il faut l'avouer, toute la

conduite connue de ce prince semble réclamer contre un tel soupçon ; mais le trait suivant est attesté.

On fit visiter la Pucelle : l'objet de cette visite étoit l'opinion reçue qu'une sorcière ne pouvoit être vierge, et cette opinion même nous avertit que le grand seigneur anglais désigné dans la plainte de la Pucelle, pouvoit avoir un motif plus exécrable que l'incontinence : quoi qu'il en soit, le fait attesté est que le duc de Bedfort fit cet examen d'une chambre voisine, par le moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur.

Jeanne, dans sa prison, étoit chargée de fers, et de plus attachée avec une chaîne pendant la nuit : ses gardes, ses juges ne cessoient de lui prodiguer l'insulte et l'outrage ; le promoteur, qu'on nommoit *Bénélicité*, ne lui parloit jamais qu'en l'appelant hérétique, infâme, etc.

Massieu, curé de Saint-Candide de Rouen, l'un des greffiers, étoit chargé de la conduire devant les juges : il lui permettoit de s'arrêter devant la chapelle du château pour y faire sa prière ; le promoteur le sut, et reprocha durement à Massieu cette foible indulgence. *Truand*, lui dit-il, *qui te fait si hardi d'approcher cette P.... excommuniée de l'Eglise, sans licence? Je te ferai mettre en telle tour que tu ne verras ni lune ni soleil d'ici à un mois, si tu le fais plus.*

Jeanne succomba enfin à l'horreur de sa situation, et fut dangereusement malade : le duc de Bedfort, le cardinal de Wincestre, le comte de Warvick lui donnèrent deux médecins auxquels ils recommandèrent instamment d'employer toutes les ressources de leur art pour empêcher qu'elle ne mourût de sa maladie, ajoutant que le roi d'Angleterre l'avoit achetée trop

cher pour n'avoir pas la satisfaction de la faire brûler ; que l'évêque de Beauvais connoissoit sur ce point l'intention du roi, et que dans cette vue il pressoit avec la plus grande ardeur l'instruction du procès. Ces étranges aveux sont attestés par la déposition des médecins.

L'évêque de Beauvais, pour accélérer le jugement, vouloit faire donner la question à Jeanne, toute malade qu'elle étoit : il fit exposer à ses yeux l'appareil des tortures : Jeanne protesta d'avance, et jura de désavouer, après la question, tous les aveux contraires à la vérité, si la violence des douleurs en arrachoit de tels à sa foiblesse : la crainte qu'elle ne mourût à la question, fut le seul motif qui la lui fit épargner.

Avant son jugement on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Un docteur, nommé Guillaume Erard, prononça, sous le titre de *prédication charitable*, un discours rempli d'invectives contre elle et contre le roi de France. *C'est à toi, Jeanne, que je parle*, s'écrioit-il, *et te dis que ton roi est hérétique et schismatique.*

Jeanne ne répondit rien sur ce qui ne concernoit qu'elle. Quand elle entendit insulter le roi, elle interrompit le prédicateur : *Par ma foi, sire*, lui dit-elle, *révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que mon roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et n'est point tel que vous dites.*

Qui ne seroit touché de ce témoignage d'amour et de zèle pour un roi indifférent qu'elle avoit si bien servi, et qui la laissoit périr si misérablement !

On vouloit tirer d'elle un aveu. On la pressa d'ab-

jurer ; elle dit qu'elle ne savoit pas ce que ce terme signifioit ; puis, quand on le lui eut expliqué, elle se ressouvint du conseil d'Isembart. *Je m'en rapporte*, dit-elle, *à l'Eglise universelle ; qu'elle juge si je dois abjurer.* — *Tu abjureras présentement*, lui cria Erard, *ou tu seras arse.* En même tems on lui montroit l'exécuteur qui l'attendoit à l'extrémité de la place avec la charrette toute prête pour la conduire au bûcher. Le greffier s'approcha, et lui lut un modèle d'abjuration, qui contenoit seulement une promesse de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux, et de quitter l'habit d'homme ; il falloit signer cet écrit ou mourir ; elle signa ; mais par une supercherie digne de ces monstres, il se trouva qu'elle avoit signé un autre écrit où elle se reconnoissoit dissolue, hérétique, schismatique, idolâtre, séditieuse, invocatrice des démons, sorcière, etc. Toutes les qualifications les plus incompatibles y avoient été accumulées. Sur cet aveu extorqué, l'évêque de Beauvais prononça le jugement qui la condamnoit, selon le style de l'inquisition, à une prison perpétuelle, *au pain de douleur*, et *à l'eau d'angoisse.* Le comte de Warvick reprocha aux juges la douceur de ce jugement ; les Anglais trouvoient que ces juges iniques n'avoient pas gagné l'argent qu'ils avoient reçu, puisque Jeanne échappoit au supplice : *Ne vous embarrassez pas*, dit un des juges, *nous la rattraperons bien.*

L'écrit qu'elle avoit signé contenoit, comme celui qu'on lui avoit lu, la promesse de quitter pour jamais l'habit d'homme. La nuit, les gardes enlevèrent les vêtemens de femme qui étoient sur le lit de Jeanne, et y mirent un habit d'homme. Elle représenta aux gardes

la défense qui lui avoit été faite de mettre un tel habit ; ils lui répliquèrent brutalement qu'elle n'en auroit point d'autre : elle prit le parti de rester au lit. Elle y resta jusqu'à midi. Forcée enfin de se lever, du moins pour un moment, la pudeur lui fit prendre les seuls vêtemens qui fussent à sa disposition. Des témoins apostés entrent aussitôt, et constatent la transgression. Pierre Cauchon, transporté de joie du succès de son artifice, dit au comte de Warvick, en éclatant de rire : *C'en est fait, nous la tenons.* Elle est livrée comme relapse au bras séculier, et envoyée au bûcher. L'évêque de Beauvais voulut encore en ce moment l'obliger de se rétracter sur l'article des révélations. *Or ça, Jeanne*, lui dit-il, *vous nous avez toujours dit que vos voix vous disoient que vous seriez délivrée.* (Nous avons vu pourtant qu'elle avoit refusé de répondre sur cet article.) *Vous voyez maintenant comme elles vous ont déçue ; dites-nous-en la vérité.* Jeanne persista : *Soit bons, soit mauvais esprits*, dit-elle, *ils me sont apparus. Quant à ma délivrance, l'état où vous me voyez vous justifie, et je n'espère rien.* Cependant, en allant au supplice, elle s'écrioit quelquefois : *Ah! Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière demeure ?* Mot qui sembloit annoncer un reste d'espérance.

Plusieurs historiens ont trouvé beau de donner à Jeanne, au moment de sa mort, une constance plus qu'héroïque et un enthousiasme prophétique. Ce n'étoit pas la peine d'altérer la vérité pour diminuer l'intérêt par l'étalage d'une insensibilité stoïque. Les monumens attestent que Jeanne eut, dans ce terrible moment, toutes les foiblesses de la nature : elle n'en est que plus intéressante. Elle pleura beaucoup, mais ne se permit

que de douces plaintes sans emportement, sans bravades, sans injures. Malgré les imputations odieuses et les qualifications infamantes qu'on lisoit sur la mite dont sa tête étoit couverte, et sur un grand tableau placé en face du bûcher, le peuple fondoit en larmes, et eût voulu la délivrer : le bourreau pleuroit et tremblait ; l'évêque de Beauvais lui-même, ce tigre se sentit attendri, lorsque Jeanne lui dit avec douceur : *Vous m'aviez promis de me rendre à l'Eglise, et vous me livrez à mes ennemis!* Il rougit d'avoir pu connoître la pitié ; il dévora ses pleurs, reste d'humanité que son cœur féroce n'avoit pu dépouiller entièrement, mais qu'il désavouoit. Quelques juges, honteux d'avoir prêté leur ministère à tant d'injustices, s'étoient retirés : un d'eux, nommé André Marguerye, ayant ouvert un avis qui pouvoit sauver la Pucelle (c'étoit de lui demander quels motifs l'avoient portée à reprendre l'habit d'homme), il pensa lui en coûter la vie ; ceux de ces mêmes juges qui laissèrent échapper quelques marques de repentir, eurent peine à éviter eux-mêmes le supplice : deux d'entr'eux furent arrêtés, et n'obtinrent leur grâce qu'en se soumettant à la honte de la rétractation publique. Après l'exécution, le bourreau vint trouver les deux religieux dominicains qui avoient assisté Jeanne à la mort ; il leur dit en pleurant qu'il ne croyoit pas que Dieu lui pardonnât jamais le tourment qu'il avoit fait souffrir à cette sainte fille, (ce furent ses termes), et que jamais il n'avoit tant craint de faire une exécution.

Un secrétaire du roi d'Angleterre cria tout haut : *Nous sommes tous perdus et déshonorés par ce supplice affreux d'une femme innocente.*

Comme on vouloit qu'il ne pût rester aucun doute sur la mort de la Pucelle, on l'avoit élevée sur un échafaud de plâtre, afin qu'elle fût distinctement aperçue de tout le peuple ; cette précaution rendit ses tourmens beaucoup plus longs, parce que les flammes ne pouvoient qu'à peine l'atteindre. Pendant toute la durée du supplice, à travers les cris de douleur que la violence lui arrachoit, on n'entendit sortir de sa bouche que le nom de *Jésus*. Le cardinal de Wincester fit jeter ses cendres dans la Seine.

Charles VII fit revoir le procès, et réhabiliter la mémoire de Jeanne (jugement du 7 juillet 1456), réparation dont la gloire de cette guerrière n'avoit pas besoin, mais qui étoit nécessaire à la gloire de Charles lui-même.

Les juges qui avoient condamné la Pucelle devinrent un objet d'exécration pour les Français, et de mépris pour les Anglais : on les montroit dans les rues, on les évitoit avec horreur. Louis XI jugea que son père n'avoit pas assez fait en cassant leur sentence ; il leur fit faire leur procès ; la plupart étoient morts ; mais il en restoit deux qui subirent la peine du talion.

Jeanne d'Arc avoit été ennoblie avec toute sa famille par Charles VII : elle l'étoit assez par ses exploits ; les lettres de noblesse comprennent également les mâles et les femelles à perpétuité ; ce privilége en faveur des femmes de la famille de Jeanne d'Arc, a subsisté jusqu'au commencement du dix-septième siècle. En 1608, Lude le Maire, qui descendoit par sa mère de la famille de Jeanne d'Arc, fit enregistrer ses lettres d'ennoblissement. Six ans après, la noblesse fut bornée aux seuls descendans de mâle en mâle. Il faut présu-

mer qu'on eut de bonnes raisons pour restreindre ainsi ce privilége ; cependant, comme il devoit son origine à la valeur d'une femme, il paroissoit assez naturel qu'il pût être communiqué par les femmes.

La précaution qu'on avoit prise d'exécuter Jeanne d'Arc en plein jour, et de la tenir élevée, pour qu'elle fût bien vue de tout le peuple, n'empêcha pas qu'après sa mort il ne parût plusieurs fausses Jeanne d'Arc. Une entr'autres avoit une ressemblance si marquée avec la Pucelle, ou joua si bien son personnage, qu'elle trompa les frères mêmes de la Pucelle. On sait qu'à la faveur de cette imposture, elle épousa un gentilhomme de la maison des Armoises ; elle reçut à Orléans les honneurs dus à la libératrice de la ville.

Un autre trompa encore la reconnoissance des Orléanois ; mais sa fourberie ayant été découverte, elle fut exposée à Paris, aux regards du peuple, sur une pierre de marbre, qui étoit alors au bas des grands degrés du palais.

Ces deux premières se disoient échappées au supplice par des moyens plus ou moins merveilleux.

Il en vint une troisième, qui, en convenant du supplice et de la mort, prétendoit avoir été ressuscitée. On dit que le roi prit la peine de la confondre lui-même, en lui demandant compte d'un secret réel ou chimérique, qu'il disoit n'avoir été connu que de lui et de la Pucelle. Ce prétendu secret n'étoit point entré dans les instructions de cette femme, ce qui prouve que, du vivant de la Pucelle, il n'en avoit point été question ; car, si le roi eût déclaré du vivant de Jeanne d'Arc, comme on le prétend, qu'elle avoit su par révélation, un secret connu de lui seul, quelle femme eût osé prendre sur elle de jouer ce personnage ? Celle-ci,

déconcertée par une question qu'elle n'avoit pas prévue ; se jeta aux pieds du roi, lui demanda grâce, et l'obtint.

Ce que nous avons rapporté de Jeanne d'Arc, est le résultat de son procès combiné avec le récit des historiens. Ces deux sources, les seules où il soit possible de puiser, se sentent sûrement beaucoup de l'enthousiasme qu'inspira de son tems cette fille singulière. La philosophie peut en retrancher ce qu'elle voudra ; elle peut modifier les faits par les circonstances, et les témoignages historiques par les vraisemblances ; elle peut partager plus également entre la Pucelle et les généraux de Charles VII, la gloire des exploits de ce tems, ou même n'attribuer qu'à ces derniers le plan et la conduite des opérations, et regarder la Pucelle comme n'ayant été qu'un instrument entre les mains de la politique ; cet instrument du moins fut bien actif et bien efficace. Peut-être en tout, ce phénomène historique est-il inexplicable. La condition, le sexe, l'âge, les vertus, la piété, la valeur, la bonne conduite, les succès de ce vengeur inattendu de Charles VII offrent un ensemble où le merveilleux domine, quelques efforts qu'on fasse pour l'écarter, ou pour l'affoiblir. S'il falloit absolument expliquer ce merveilleux, nous l'expliquerions par le vertueux et sublime enthousiasme qui animoit la Pucelle, par l'idée répandue parmi les Français, qu'elle étoit inspirée, et parmi les Anglais, qu'elle étoit magicienne. Ce dernier point est prouvé par une lettre du duc de Bedfort : on sent combien une pareille idée étoit naturelle dans le tems dont il s'agit, et quel effet prodigieux elle devoit produire.

Jeanne d'Arc étoit née en 1412, de parens pauvres, au village de Domremy-sur-Meuse ; elle avoit seize ans

lorsqu'elle se présenta en 1428 à Baudricourt, commandant de Vaucouleurs, et offrit de sauver la France.

L'an 1574, *le* 30 *mai*, Mort de Charles IX.

Le règne de Charles IX a été un des plus funestes de la monarchie française : c'est sous ce règne que commencèrent ces guerres de religion qui firent pendant long-tems de toute la France un vaste théâtre de sang et de carnage.

Charles IX avoit succédé à son frère François II en 1560, et en 1562 commença la première guerre civile entre les Catholiques et les Protestans, pendant laquelle se donna la bataille de Dreux, et qui fut suspendue en 1563, par un édit de pacification du 19 mars.

L'an 1565, deuxième guerre civile pendant laquelle se donna la bataille de Saint-Denis, où fut tué le célèbre Anne de Montmorency, connétable de France. Une deuxième paix fut conclue, en 1568, à Longjumeau, dite la petite paix, parce qu'elle ne dura que six mois.

L'an 1568, troisième guerre civile plus animée que les autres, et où les princes protestans d'Allemagne prirent parti. Le duc d'Anjou, qui fut depuis le roi Henri III, se signala dans cette guerre par le gain de la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué de sang-froid par Montesquiou, et de la bataille de Moncontour, la plus sanglante qui eût encore été livrée. Une troisième paix fut faite à Saint-Germain en 1570, appelée *la paix boiteuse* et *mal assise*, parce qu'elle avoit été conclue par les sieurs de Biron (qui étoit boiteux) et de Mesmes (seigneur de Mal-Assise.)

Les avantages accordés aux Protestans par cette troisième paix, donnèrent des soupçons aux chefs de ce parti; on essaya de les dissiper, en proposant le ma-

riage de Marguerite, sœur de Charles IX, avec Henri, prince de Béarn, qui fut depuis notre grand Henri IV, et qui étoit alors à la tête du parti protestant. La cérémonie de ce mariage ayant attiré à Paris les principaux chefs du parti, l'italienne Catherine de Médicis, qui régnoit sous le nom de son fils, avec les Guise, les Birague, les Gondi, étrangers comme elle, profita de ce moment pour faire exécuter, le 24 août 1572, ce fameux massacre qui ne l'est plus tant aujourd'hui, que de plus grandes horreurs l'ont surpassé.

En 1573, quatrième guerre civile, suite naturelle de ce massacre; mais elle finit la même année, par une quatrième paix qui laissa voir la foiblesse du gouvernement, et la force toujours subsistante des Protestans, malgré les coups qu'on leur avoit portés.

L'an 1574, cinquième guerre civile, dont le malheureux Charles IX ne vit pas la fin, étant mort le 30 mai de la même année. Ses obsèques furent aussi tumultueuses que son règne; il s'éleva tant de disputes entre les princes et seigneurs, et les différens corps qui y assistoient, que devant l'église de Saint-Lazare, le convoi fut totalement abandonné, et il ne resta, pour l'accompagner jusqu'à Saint-Denis, que Brantôme, quatre autres gentilshommes de la chambre, et quelques archers de la garde.

Ce règne fut déchiré par les dissensions civiles, et rempli de meurtres et d'horreurs, et c'est cependant sous ce règne que furent faites nos plus sages lois. On en fut redevable au chancelier de l'Hôpital, dont le nom doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes qui aimeront la justice. Ce qui est aussi extraordinaire, c'est que Charles IX, que les historiens nous peignent comme violent et cruel, se plaisoit et réussissoit aux

arts qui adoucissent l'ame, et nous a même laissé des preuves de son talent pour la poésie. Il avait reçu de la nature un excellent esprit et de rares talens ; mais sa mère, Catherine de Médicis, le forma elle-même dans l'art de feindre et de dissimuler. « Le maréchal de Retz, » Albert de Gondi, petit-fils d'un meûnier de Florence, » le pervertit totalement, dit Brantôme, et lui fit » oublier et laisser toute la belle nourriture que lui » avoient donné le brave Cipierre et Carnavalet. » Ce favori pernicieux lui apprenoit sur tout à jurer. D'autres, par leurs conseils sanguinaires, tournèrent l'impétuosité de son caractère à la cruauté, dont Catherine de Médicis lui avoit déjà donné le goût par la mauvaise éducation qu'elle donnoit à ses trois fils François II, Charles IX et Henri III. Elle vouloit que des combats de coqs, de chiens et d'autres animaux, fussent une de leurs récréations ordinaires ; s'il y avoit quelque exécution considérable à la Grève, elle ne manquoit jamais de les y mener. Aussi ces princes se ressentirent-ils toujours d'une pareille éducation ; et Papyre Masson rapporte, « qu'un des grands plaisirs de » Charles IX, étoit de montrer son adresse à abattre » d'un seul coup la tête des ânes et des cochons qu'il » rencontroit dans son chemin en allant à la chasse, » et qu'un jour Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé, l'épée à la main, contre son mulet, lui demanda gravement : *Sire, quelle querelle est donc survenue entre* SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE *et mon mulet?* »

L'an 1715, *le* 30 *mai*, Mort du comte de Hallifax.

Charles de Montague, comte de Hallifax, contribua

beaucoup à placer Guillaume III sur le trône d'Angleterre. Ce prince l'en récompensa par une pension, et par les charges de commissaire du trésor et de chancelier de l'échiquier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce de l'Angleterre. Il eut la principale part aux remèdes qu'on apporta aux désordres qui s'étoient glissés dans les monnaies, dans le commerce, et au rétablissement du crédit. Après la mort de Guillaume il travailla à soutenir la réunion entre l'Angleterre et l'Ecosse, et à fixer la succession à la couronne dans la maison d'Hanovre. Disgracié sous le règne de la reine Anne, il fut, après la mort de cette princesse, un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée de Gorges Ier, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller privé, de chevalier de la Jarretière, et de premier commissaire du trésor. Il mourut à 54 ans, regretté des savans qu'il avoit protégés.

L'an 1770, *le* 30 *mai*, Evénement malheureux sur la place Louis XV, à l'occasion des réjouissances, pour le mariage du dauphin et de la dauphine (Louis XVI et Marie-Antoinette).

C'étoit le jour où l'hôtel-de-ville donnoit son feu d'artifice. Le local étoit on ne peut mieux choisi, autour de la statue de Louis XV. Au feu devoit succéder une illumination sur les boulevards, ce qui déterminoit la foule à déboucher par une rue fort large, aboutissante au rempart. C'est pourtant dans cette rue qu'arriva la plus funeste catastrophe; elle fut occasionnée d'abord par un complot qu'avoient formé les filous de causer un engorgement et une presse, afin de pouvoir,

au milieu du désordre, faire un riche butin (1); en second lieu, par la négligence de l'architecte de la ville, à combler des fossés qui se trouvoient dans cette rue ; enfin, par l'insuffisance de la garde, le bureau de la ville n'ayant pas voulu accorder au régiment des Gardes Françaises une gratification de mille écus pour les mettre sur pied ce jour-là, et suppléer à la foiblesse et à l'incapacité des archers de la garde bourgeoise.

Le dauphin fut cruellement affligé d'avoir été la cause indirecte de ce malheur; il envoya au lieutenant de police tout l'argent de ses menus plaisirs pour soulager les plus malheureux. Madame la dauphine, mesdames, les princes et princesses du sang suivirent cet exemple ; tous les corps et corporations de la ville s'empressèrent également de réparer les malheurs de cette fatale soirée.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1640, *le* 30 *mai*, Mort de Rubens.

Pierre-Paul Rubens naquit à Anvers le 28 juin 1577. Ce fut au retour de ses voyages d'Italie, que Marie de Médicis le fit venir à Paris, pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et revint, en 1625, dans cette capitale, pour les mettre en place. Il devoit y avoir une galerie paral-

(1) Plusieurs de ces scélérats périrent eux-mêmes dans la bagarre, et on trouva, le lendemain, leurs poches remplies de montres et de diamans.

lèle, représentant l'histoire de Henri IV. Rubens en avoit même déjà commencé plusieurs esquisses, mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Ce grand-maître travailloit avec une facilité et une rapidité inconcevables : aussi ses peintures sont en grand nombre. Les principales étoient à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. La révolution a enrichi la France d'une partie de ses plus belles productions. On lui reproche l'ignobilité de ses figures, des expressions forcées, un dessin lourd et incorrect. Peut-être nos artistes doivent-ils tenir leurs élèves en garde contre le penchant qui a paru les porter à l'imitation du genre de ce maître.

Parmi les ouvrages qu'il a travaillés avec plus de soin, on remarque, son *Crucifiement de Jésus-Christ entre les deux larrons*. L'abbé Dubos, dans ses *Réflexions sur la Peinture*, en fait parfaitement sentir le mérite. « Le mauvais larron, dit-il, dont la jambe a été meur-» trie par le coup de barre de fer dont le bourreau l'a » frappé, se soulève sur son gibet ; et par cet effort » qu'a produit la douleur, il a forcé la tête du clou » qui tenoit le pied attaché au poteau funeste ; la tête » du clou est même chargée des dépouilles hideuses » qu'elle a emportées, en déchirant les chairs du pied » à travers lequel il a passé. Rubens, qui savoit si bien » en imposer à l'œil, par la magie de son clair-obscur, » fait paroître le corps du larron sortant du coin du » tableau dans cet effort, et ce corps est encore la chair » la plus vraie qu'ait peinte ce grand coloriste. On » voit de profil la tête du supplicié et sa bouche, dont » cette situation fait encore mieux remarquer l'ouver-» ture énorme ; ses yeux, dont la prunelle est renversée,

» et dont on n'aperçoit que le blanc sillonné de veines » rougeâtres : enfin, l'action violente de tous les mus- » cles de son visage, fait presque ouïr les cris horribles » qu'il jette. »

Ce tableau fait partie de la collection du Musée Napoléon, ainsi que *la Descente de Croix*, qui est le chef-d'œuvre de Rubens et de l'école flamande.

Observons, pour l'honneur des arts, que le plus grand peintre de son tems fut encore un habile négociateur, et eut la gloire de ménager la paix entre l'Espagne et l'Angleterre, dont les deux souverains le comblèrent d'honneurs et de richesses.

Il n'est pas inutile d'ajouter, en réponse à ceux qui révoquent en doute la nécessité de l'instruction pour les artistes, et pour l'exemple des artistes qui se proposent de joindre la variété des connoissances au mécanisme de leur art, que Rubens, qui devoit tant à la nature, ne crut pas inutile de féconder son beau génie par l'étude approfondie des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne.

Ce peintre, de retour à Anvers, avoit épousé Hélène Forment, célèbre par l'éclat de sa beauté, et y mourut le 30 mai 1640, dans sa soixante-troisième année, laissant de grands biens à ses enfans, et à son aîné la charge de secrétaire d'Etat en Flandre.

Ce fut lui qui répondit à un alchimiste qui lui proposoit de lui révéler le secret du grand œuvre : « Mon » ami, vous venez trop tard ; il y a vingt ans qu'avec » cette palette et ce pinceau, j'ai trouvé la pierre » philosophale. »

L'an 1744, *le* 30 *mai*, Mort de Pope.

Alexandre Pope, né à Londres en 1688, un des plus illustres ornemens de la littérature anglaise, fut un de ces génies heureux qui n'ont pas eu d'enfance. A douze ans il fit une *Ode sur la vie champêtre*, que les Anglais comparent aux meilleures odes d'Horace. A seize, il donna des *Pastorales* dignes de Virgile et de Théocrite. Son *Essai sur la critique*, traduit par l'abbé du Resnel, le mit au rang des plus beaux génies de l'Angleterre et de l'Europe. Son poème de *la Boucle de cheveux enlevée*, est parmi les Anglais ce que le *Ververt* est parmi nous. Marmontel en a donné une imitation en vers français. Cette charmante bagatelle ne respire que la galanterie; mais l'épître d'*Héloïse à Abailard*, respire tout ce que l'amour a de plus brûlant. On sait avec quel talent et quel succès Colardeau l'a traduite.

On a trouvé dans sa traduction de *l'Iliade d'Homère*, la richesse, la force, la majesté du poète grec. Quelques littérateurs regardent comme son chef-d'œuvre son *Essai sur l'homme*, dont nous avons une belle traduction par M. de Fontanes.

L'an 1778, *le* 30 *mai*, Mort de Voltaire.

Les derniers momens de l'homme le plus célèbre du dix-huitième siècle ont été l'objet des récits les plus contradictoires. Nous croyons devoir emprunter celui d'un témoin oculaire, dont jamais on n'a contesté la véracité.

« Un événement, écrit La Harpe au grand-duc de

» Russie, qui, dans ce moment-ci, semble faire oublier » tous les autres, c'est la mort de M. de Voltaire : ce » grand homme, que l'on se flattoit de conserver encore » long-tems, a terminé sa carrière le samedi 30 mai, » à 11 heures du soir ; et ce qu'il y a de plus déplorable, » c'est que, quoiqu'âgé de quatre-vingt-quatre ans, » il paroît avoir lui-même abrégé sa vie par des impru- » dences, et avoir perdu par sa faute ce que la nature » lui destinoit encore de jours.

» Quelques jours avant sa mort, tout occupé du » projet d'un nouveau dictionnaire qu'il proposoit à » l'Académie, et dont l'exécution souffroit quelques » difficultés, il prit beaucoup de café avant de se rendre » à l'assemblée, afin de se donner plus de force et de » ressort; en effet, il parla avec une extrême vivacité, » et en sortant, il m'avoua qu'il étoit épuisé. De retour » chez lui, l'irritation qu'il s'étoit procurée, augmenta » beaucoup les douleurs d'une strangurie à laquelle il » étoit sujet depuis long-tems, et qui exigeoit un régime » doux; il se mit au lit, dont il n'est plus sorti. Il » souffroit tant et avec tant d'impatience, qu'il fallut » avoir recours aux calmans. Tronchin lui ordonna » du laudanum, sorte d'opium tempéré, à des doses » et à des distances réglées. Cette potion n'agissant pas » assez tôt, le maréchal de Richelieu, qui vint le voir, » lui proposa un breuvage narcotique dont lui-même » faisoit usage dans ses douleurs de goutte; il le lui » envoya un moment après. M. de Voltaire en prit » beaucoup, et non content de cela, il envoya un » domestique, au milieu de la nuit, chez l'apothicaire, » chercher une nouvelle dose de laudanum. L'effet » du jus de pavot, pris avec si peu de mesure, ne tarda

» pas à se faire sentir; le matin sa tête étoit perdue;
» et il fut quarante-huit heures dans le délire. Tronchin
» combattit l'opium, autant qu'il le put, par des acides
» administrés avec précaution, de peur d'irriter la
» strangurie. Sa tête revint peu-à-peu : il retrouva un
» moment sa raison; je l'entretins un quart d'heure,
» et il parloit presque comme à son ordinaire, quoi-
» qu'avec quelque peine, et fort lentement. Mais
» bientôt l'accablement parut augmenter, et, ce qui
» décida sa perte, l'estomac se trouva paralysé par
» l'opium. Il ne pouvoit plus supporter ni aucune
» nourriture, ni aucune boisson. Le fatal narcotique
» avoit épuisé le principe de vie qui lui restoit, et qui,
» à quatre-vingt-quatre ans, est toujours si peu de
» chose. Sa foiblesse augmentoit de moment en mo-
» ment, et trois jours avant qu'il mourut, les médecins
» ne dissimulèrent pas qu'il n'y avoit plus d'espérance,
» et que la vie alloit s'éteindre chez lui, sans qu'aucune
» des ressources de l'art pût le ranimer. Lui-même
» parut sentir sa fin prochaine : *On ne peut pas fuir*
» *sa destinée*, me dit-il, *je suis venu à Paris pour y*
» *mourir*. Cependant sa tête recommençoit à s'affoiblir;
» bientôt sa raison n'eut plus que des lueurs fugitives.
» M. de Voltaire, dans les derniers jours de sa vie,
» n'étoit plus qu'une machine affaissée et plaintive; il
» souffroit toujours de la vessie, et ne prenoit rien
» qu'un peu de gelée d'orange, ou suçoit de petits
» morceaux de glace pour appaiser la chaleur qui le
» dévoroit. La veille du jour où il expira, il sembla
» retrouver un instant sa raison et sa force, et voici à
» quelle occasion. Le conseil du roi venoit de revoir le
» procès du malheureux Lally, condamné, il y a quinze

» ans, par le parlement de Paris, à être décapité.
» Quoique Lally fût un homme odieux, son arrêt
» blessoit évidemment toutes les formes de la justice:
» cet arrêt portoit une peine capitale, sans énoncer un
» seul fait capital. Cette condamnation arbitraire, qui
» fait honte à notre jurisprudence, avoit frappé tous
» les gens sages et éclairés; M. de Voltaire avoit écrit
» sur ce sujet. Un fils de M. de Lally avoit demandé
» justice, et l'obtint enfin. L'arrêt fut cassé, et l'on
» statua que le procès seroit revu par un tribunal de
» maréchaux de France et de conseillers d'État. Cette
» nouvelle ranima M. de Voltaire agonisant; il dicta
» une lettre de trois lignes pour le fils de Lally, et fit
» attacher à sa tapisserie, un papier, sur lequel il fit
» écrire : *le 26 mai, l'assassinat juridique commis*
» *par Pasquier (conseiller au parlement), en la per-*
» *sonne de Lally, a été vengé par le conseil du roi.* Ce
» fut là son dernier effort; peu de tems après, la gan-
» grène se mit à la vessie, et il cessa de souffrir. Il s'é-
» teignoit doucement, et ne reconnoissoit plus qu'avec
» beaucoup de peine les personnes qui s'approchoient
» de son lit. Lorsque l'abbé Gautier, qui l'avoit confessé
» il y a deux mois, et le curé de S. Sulpice, entrèrent
» chez lui, on les lui annonça : il fut quelque tems
» avant que d'entendre; enfin il répondit : *Assurez-*
» *les de mes respects.* Le curé s'approcha, et lui dit
» ces propres paroles : *M. de Voltaire, vous êtes au*
» *dernier terme de votre vie; reconnoissez-vous la*
» *divinité de Jésus-Christ?* Le mourant répéta deux
» fois : *Jésus-Christ, Jésus-Christ!* et étendant sa
» main, et repoussant le curé : *Laissez-moi mourir en*
» *paix. — Vous voyez bien qu'il n'a pas sa tête*, dit

» très sagement le curé au confesseur, et ils sortirent » tous deux. Sa garde s'avance vers son lit : il lui dit » avec une voix assez forte, en montrant de la main » les deux prêtres qui sortoient : *Je suis mort*, et six » heures après il expira.

» Malgré l'acte de confession, et de sa profession » de foi, déposé il y a deux mois, chez le curé de » Saint-Sulpice, on avoit résolu de lui refuser la sé- » pulture, et il étoit convenu entre l'archevêque de » Paris et le curé, qu'il ne seroit ni administré ni » enseveli, s'il ne signoit une rétractation formelle et » détaillée de tous ses écrits; l'abbé Gaûtier l'avoit » apportée toute dressée; mais comme M. de Voltaire » n'avoit pas sa tête, ils ne pensèrent pas à la lui pro- » poser, surtout après la manière dont il avoit repoussé » le curé. M. d'Hornoi et l'abbé Mignot, neveux de » M. de Voltaire, l'un conseiller au parlement, l'autre » au grand conseil, instruits des dispositions du clergé, » s'étoient adressés au ministère. M. Amelot, ministre » de Paris, en parla au curé, qui, appuyé de l'arche- » vêque, répondit qu'aucune puissance ne le con- » traindroit à donner la sépulture chrétienne à l'ennemi » du christianisme. On sut d'ailleurs que le roi avoit » dit : *qu'il falloit laisser faire les prêtres.* Le ministre » conseilla aux parens d'éviter le scandale d'un procès » qui compromettoit la mémoire de leur oncle et eux- » mêmes. Il fut convenu que le curé de Saint Sulpice » signeroit un écrit par lequel il renonçoit à ses droits » curiaux, et consentoit que le corps de M. de Voltaire » fût transporté à sa terre de Ferney. Mais comme on » craignoit de la part de l'évêque d'Anneci, dans le » diocèse duquel se trouve Ferney, les mêmes oppo-

» sitions que de la part de l'archevêque de Paris, l'abbé » Mignot s'engagea à le faire transporter dans son » abbaye de Sellières en Champagne, et à l'enterrer » dans son église abbatiale.

» Tous ces arrangemens se prenoient avant que » M. de Voltaire eût les yeux fermés. Le lendemain de » sa mort on l'embauma; on le mit en robe de chambre » et en bonnet de nuit dans une chaise de poste; il fut » conduit à l'abbaye de Sellières, où son neveu l'abbé » Mignot lui a fait un très beau service, et l'a fait » enterrer à la porte de la nef. Il est écrit dans l'acte » mortuaire, qu'il n'est déposé là, qu'en attendant » qu'il puisse être transporté à la terre de Ferney.

» M. de Villette a obtenu, lorsqu'on a ouvert et » embaumé le corps de M. de Voltaire, la permission » de prendre son cœur; il compte le faire déposer dans » la chapelle du château de Villette, enfermé dans un » vase de marbre, avec cette inscription:

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

» M. de Voltaire a institué madame Denis sa léga- » taire universelle. Elle hérite de 80,000 liv. de rentes » viagères, qui avoient été placées sur sa tête; de » 40,000 livres de rentes foncières, en terres et en » contrats, de 240,000 livres en argent comptant, et » de la bibliothèque de Ferney, à laquelle le nom et » les notes de M. de Voltaire, donnent un prix consi- » dérable; sans compter la maison de la rue de Riche- » lieu, que M. de Voltaire avoit achetée à vie pour lui et » pour elle. Le testament d'ailleurs ne renferme que très » peu de dispositions; il est tout entier olographe, et ne » tient pas plus de deux petites pages. Ses deux neveux, » M. d'Hornoi et l'abbé Mignot, ont chacun 100,000 l. » en contrats à quatre pour cent; ses domestiques,

» une année e leurs gages; et Vagnières, son secré-
» taire, 800 livres de rentes viagères, *ses habits de*
» *velours et ses vestes de brocard :* tels sont les termes
» du testament. Il lègue 300 livres pour les pauvres de
» Ferney, en ajoutant : *s'il y a des pauvres.* On a
» gardé jusqu'ici le silence le plus absolu sur sa mort :
» elle a seulement été annoncée dans la Gazette de
» France, au bout de huit à dix jours; mais, d'ailleurs,
» nous n'avons vu ni prose ni vers sur la mort d'un
» homme qui a tant fait faire de l'un et de l'autre. Les
» censeurs ont eu défense de rien approuver en ce
» genre, et les comédiens de jouer ses pièces pendant
» trois semaines.

» Quand l'Académie a envoyé commander aux Cor-
» deliers, le service qu'elle a coutume de faire pour
» tous ses membres, les Cordeliers, par ordre de
» l'archevêque, ont refusé. Nous nous sommes adressés
» au grand-aumônier, M. le prince Louis de Rohan,
» aujourd'hui cardinal de Guémenée, et un de nos
» confrères. Nous attendons la réponse du roi par
» l'organe de ce prélat, et nous l'insérerons dans nos
» registres.

» On s'épuise en conjectures sur le successeur que
» nous donnerons à M. de Voltaire; mais il est bien
» plus aisé de dire qui ce ne sera pas, que de savoir
» qui ce sera (1). »

(1) Ce fut M. Ducis, son élection est du 28 décembre de la même année. Il réunit presque toutes les voix.

HISTOIRE.

L'an 1455, *le* 31 *mai*, Bataille de Montalban, perdue par Henri VI, roi d'Angleterre, contre le duc d'Yorck. Commencement des sanglantes querelles des maisons d'Yorck et de Lancastre.

On compte jusqu'à treize batailles qui signalèrent la haine de ces deux factions rivales, et qui coûtèrent la vie, suivant Philippe de Commines, à quatre-vingts princes du sang et à plus d'un million d'hommes. (Voyez un tableau en raccourci de ces guerres civiles, au 4 mai, jour où fut donnée la bataille de Teuksburi, qui décida le triomphe de la maison d'Yorck.

L'an 1564, *le* 31 *mai*, Le palais des Tuileries fut commencé par les ordres de Catherine de Médicis.

Henri IV fit achever le bâtiment et le jardin en 1600. Louis-le-Grand, en 1664, fit planter le jardin, et terminer l'architecture avec les embellissemens.

L'an 1578, *le* 31 *mai*, Henri III posa la première pierre du pont-Neuf, et donna une somme, conjointement avec Catherine de Médicis, sa mère, pour le bâtir.

Henri IV ordonna de l'achever; mais il ne fut fini qu'à la fin d'octobre 1604.

L'an 1740, *le* 31 *mai*, Mort de Fréderic-Guillaume, premier roi de Prusse.

« Lorsque j'étois encore à Bruxelles en 1740, dit » Voltaire, le gros roi de Prusse Fréderic-Guillaume, » le moins endurant de tous les rois, sans contredit le » plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. » Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, » entretenoit un commerce assez régulier avec moi » depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu » peut-être au monde de père et de fils qui se ressem- » blassent moins que ces deux monarques. Le père étoit » un véritable Vandale, qui dans tout son règne n'a- » voit songé qu'à amasser de l'argent, et à entretenir » à moins de frais qu'il se pouvoit les plus belles » troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus » pauvres que les siens, et jamais roi ne fut plus riche. » Il avoit acheté à vil prix une grande partie des terres » de sa noblesse, laquelle avoit mangé bien vite le peu » d'argent qu'elle en avoit tiré ; et la moitié de cet » argent étoit rentré encore dans les coffres du roi par » les impôts sur la consommation. Toutes les terres » royales étoient affermées à des receveurs qui étoient » en même tems exacteurs et juges : de façon que quand » un cultivateur n'avoit pas payé au fermier à jour » nommé, ce fermier prenoit son habit de juge, et » condamnoit le délinquant au double. Il faut observer » que quand ce même juge ne payoit pas le roi le der- » nier du mois, il étoit lui-même taxé au double le » premier du mois suivant.

» Madame la baronne de Knipa usen, la plus riche

» veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédoit sept à » huit mille livres de rentes, fut accusée d'avoir mis » au monde un sujet du roi dans la seconde année de » son veuvage : le roi lui écrivit de sa main que pour » sauver son honneur elle envoyât sur-le-champ trente » mille livres à son trésor; elle fut obligée de les » emprunter, et fut ruinée.

» Il avoit un ministre à La Haye, nommé *Luicius :* » c'étoit assurément de tous les ministres des têtes » couronnées le plus mal payé; ce pauvre homme, » pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans le » jardin d'Hons-Lardyk, appartenant pour lors à la » maison de Prusse; il reçut bientôt après des dépêches » du roi son maître, qui lui retenoit une année d'ap- » pointemens. *Luicius*, désespéré, se coupe la gorge » avec le seul rasoir qu'il eût : un vieux valet vint à » son secours, et lui sauva la vie. J'ai retrouvé depuis » Son Excellence à La Haye, et je lui ai fait l'aumône à » la porte du palais nommé *la Vieille Cour*, palais » appartenant au roi de Prusse, et où ce pauvre am- » bassadeur avoit demeuré douze ans.

» Il faut avouer que la Turquie est une république » en comparaison du despotisme exercé par Fréderic- » Guillaume. C'est par ce moyen qu'il parvint, en » vingt ans de règne, à entasser dans les caves de son » palais de Berlin environ vingt millions d'écus bien » enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. » Il se donna le plaisir de meubler tout le grand ap- » partement du palais de gros effets d'argent massif » dans lesquels l'art ne surpassoit pas la matière. Il » donna aussi à la reine sa femme, en compte, un ca- » binet dont tous les meubles étoient d'or, jusqu'aux

» pommeaux des pelles et des pincettes, et jusqu'aux » cafetières.

» Le monarque sortoit à pied de ce palais, vêtu » d'un méchant habit de drap bleu à boutons de » cuivre, qui lui venoit à la moitié des cuisses; et » quand il achetoit un habit neuf il faisoit servir ses » vieux boutons. C'est dans cet équipage que sa ma- » jesté, armée d'une grosse canne de sergent, faisoit » tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce » régiment étoit son goût favori et sa plus grande dé- » pense. Le premier rang de sa compagnie étoit com- » pose d'hommes dont le plus petit avoit sept pieds » de haut : il les faisoit acheter aux bouts de l'Europe » et de l'Asie. J'en vis encore quelques uns après sa » mort. Le roi son fils, qui aimoit les beaux hommes, » et non les grands hommes, avoit mis ceux-ci chez sa » femme en qualité d'édukes. Je me souviens qu'ils » accompagnèrent un vieux carrosse de parade, qu'on » envoya au devant du marquis de Beauveau, qui vint » complimenter le nouveau roi au mois de novembre » 1740. Le feu roi Fréderic-Guillaume, qui avoit » autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques » de son père, n'avoit pu se défaire de cet énorme » carrosse dédoré. Les édukes, qui étoient aux portières, » pour le soutenir en cas qu'il ne tombât, se donnoient » la main par dessus l'impériale.

» Quand Fréderic-Guillaume avoit fait sa revue, il » alloit se promener par la ville ; tout le monde s'en- » fuyoit au plus vite ; s'il rencontroit une femme, il » lui demandoit pourquoi elle perdoit son tems dans » la rue : *Va-t-en, gueuse ; une honnête femme doit* » *être à son ménage.* Et il accompagnoit cette remon-

» trance ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied » dans le ventre, ou de quelques coups de canne. » C'est ainsi qu'il traitoit aussi les ministres du saint » Evangile quand il leur prenoit envie d'aller voir la » parade.

» On peut juger si ce Vandale étoit étonné et fâché » d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de poli- » tesses, et d'envie de plaire, qui cherchoit à s'ins- » truire, et qui faisoit de la musique et des vers. » Voyoit-il un livre dans les mains du prince héréditaire? il le jetoit au feu; le prince jouoit-il de la » flûte? le père cassoit la flûte, et quelquefois traitoit » son altesse royale comme il traitoit les dames et les » prédicans à la parade. »

L'an 1809, *le* 31 *mai*, Mort du maréchal Lasnes, duc de Montebello.

(1 juin 1809. Extrait du XIVe Bulletin.)

« Le duc de Montebello est mort hier à cinq heures du matin (*Voyez* le 22 mai). Quelque tems auparavant, l'Empereur s'étoit entretenu pendant une heure avec lui. Sa Majesté avoit envoyé chercher, par le général Rapp, son aide-de-camp, M. le docteur Franck, l'un des médecins les plus célèbres de l'Europe. Ses blessures étoient en bon état, mais une fièvre pernicieuse avoit fait en peu d'heures les plus funestes progrès : tous les secours de l'art étoient devenus inutiles. Sa Majesté a ordonné que le corps du duc de Montebello soit embaumé et transporté en France, pour y recevoir les honneurs qui sont dus à un rang élevé et à d'éminens

services. Ainsi a fini l'un des militaires les plus distingués qu'ait eus la France. Dans les nombreuses batailles où il s'est trouvé, il avoit reçu treize blessures. L'Empereur a été extrêmement sensible à cette perte, qui sera ressentie par tous les Français. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1553, *le* 31 *mai*, Le pape Innocent X fait publier dans Rome la fameuse bulle *Unigenitus*, qui causa tant de troubles dans l'Eglise.

Cette bulle condamne les cinq propositions de Jansénius.

EPHEMERIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES

ET RELIGIEUSES,

PRÉSENTANT, POUR CHACUN DES JOURS DE L'ANNÉE, UN TABLEAU DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES QUI DATENT DE CE MÊME JOUR DANS L'HISTOIRE DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUS LES PAYS, JUSQU'AU 1er JANVIER 1812.

Et quo sit facto quæque notata die.
OVID. *Fast.*

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n°. 8.
H. NICOLLE, Libraire, même rue, n°. 12.

1812.

ÉPHÉMÉRIDES

POLITIQUES, LITTÉRAIRES,

ET RELIGIEUSES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE MOIS DE JUIN.

JUIN, en latin *junius*. On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce mot. Ovide lui en assigne trois différentes : *Junius* vient, suivant les uns, *à Junone*, suivant les autres, *à junioribus*, suivant d'autres encore, *à jungendo*. Le chantre des Fastes transforme cette explication étymologique en une scène dramatique : il fait intervenir trois déesses, Junon, Hébé, déesse de la jeunesse, et la Concorde, qui dans des débats animés, exposent au poète leurs droits ou du moins leurs prétentions à donner leur nom au mois de juin. La première, après une pompeuse énumération de ses titres, ajoute :

Ipse mihi Mavors, « commendo mœnia, dixit,
» Hæc tibi; tu pollens urbe nepotis eris. »
Dicta fides sequitur : centum celebramur in aris;
Nec levior quovis est mihi mensis honor.
Nec tamen hunc nobis tantummodo præstat honorem
Roma : suburbani dant mihi munus idem.

Inspice, quos habeat nemoralis Aricia fastos,
Et populus Laurens, Lanuviumque meum :
Est illic mensis Junonius. Inspice Tibur ;
Et Prænestinæ mœnia sacra deæ :
Junonale leges tempus. Nec Romulus illas
Condidit ; at nostri Roma nepotis erat. (1)

Hébé parle après Junon :

Non ego, si toto mater me cedere cœlo
Jusserit, invitâ matre, morabor, ait.
Nunc quoque non luctor de nomine temporis hujus.
Blandior, et partes pœnè rogantis ago.
Remque mei juris malim tenuisse precando ;
Et faveat causæ forsitan ipsa meæ.
Aurea possedit socio Capitolia templo
Mater, et, ut debet, cum Jove summa tenet.
At decus omne mihi contingit origine mensis :
Unicus est, de quo sollicitamur, honor. (2)

---

(1) « Rome est sous votre loi, régnez-y, me dit Mars :
» C'est pour vous que mon fils a fondé ses remparts. »
Il m'a tenu parole, et les effets suivirent :
En l'honneur de Junon, vingt temples s'y bâtirent.
Rome veut que mon nom consacre un de ses mois.
Tous ses voisins, comme elle, ont reconnu mes droits.
Consultez tour à tour les fastes d'Aricie,
Ceux des champs Laurentins et ceux de Lanuvie :
Un mois de leur année appartient à Junon ;
A Préneste, un des mois s'honore de mon nom ;
Et pourtant Romulus, fils du Dieu des batailles,
N'a point réglé leur culte et fondé leurs murailles.

Traduction de Desaintange.

(2) Si ma mère, dit-elle,
Me défendoit des cieux la demeure éternelle,
Au ciel, malgré ma mère, on ne me verroit pas.
Je ne viens point contre elle élever des débats :

La déesse de la jeunesse, après avoir exposé tout ce que les Romains doivent à Hercule son époux, finit son plaidoyer par ce vers que nous avons déjà cité :

Junius est juvenum ; qui fuit antè senum. (1)

(*V.* Observations préliminaires sur le mois de mai.)

La Concorde, qu'on ne s'attend pas à voir figurer dans un procès, si ce n'est comme médiatrice, intervient cependant comme partie dans celui-ci :

Venit apollineâ longas Concordia lauro
Nexa comas, placidi numen opusque ducis.
Hæc ubi narravit Tatium, fortemque Quirinum,
Binaque cum populis regna coisse suis ;
Et Lare communi soceros generosque receptos :
« His nomen junctis Junius, inquit, habet. » (2)

Je viens, d'un ton soumis, la prendre pour arbitre.
J'aime mieux d'elle-même obtenir, à ce titre,
Un honneur que j'ai pu ne devoir qu'à mes droits.
Oui, que juge en sa cause, elle écoute ma voix.
Ma mère au Capitole, où Rome la contemple,
Règne avec Jupiter, assise dans son temple ;
Ces honneurs lui sont dûs ; Hébé n'y prétend rien ;
Mais Juin me doit son nom, et ce mois est le mien.

Traduction de DESAINTANGE.

(1) Ainsi Mai fut le mois de l'auguste vieillesse,
Et Juin, qui le suivit, le mois de la jeunesse.

(2) La Concorde survient : un feston de verdure
Enlace de laurier sa longue chevelure.
Elle rappelle alors le tems de Tatius,
Le traité de ce prince et du grand Quirinus,
Les deux sceptres unis, l'alliance si chère
Du Romain, du Sabin, du gendre et du beau-père.
« Juin doit son nom, dit-elle, à ces heureux traités. »

Le chantre des Fastes est fort embarrassé ; mais plus sage que le fils de Priam, il n'ose prononcer entre trois déesses : le sort de Troie l'épouvante :

Dicta triplex causa est : at vos ignoscite, dive :
Res est arbitrio non dirimenda meo.
Ite pares à me. Perierunt judice formæ
Pergama : plus lædunt, quàm juvat una, duæ. (1)

Ce prudent arrêt, traduit en langue vulgaire, signifie qu'Ovide ne savoit laquelle de ces trois étymologies de *junius*, étoit la véritable. On pense bien que, depuis, les difficultés n'ont pas diminué. Au contraire, quelques savans rejetant les trois étymologies d'Ovide, prétendent que ce mois a été nommé *junius* en l'honneur de Junius Brutus, le fondateur de la république et de la liberté romaine. Le lecteur choisira :

Quæ placeant, positis omnibus, ipse legat.

Quoi qu'il en soit, juin est le sixième mois de notre année. C'est dans ce mois, le 21, qu'arrive le *solstice* d'été, lorsque le soleil est dans le signe du Cancer ; c'est alors que les jours sont les plus longs de l'année : après quoi ils commencent à décroître. Ce moment de l'année s'appelle *solstice*, parce que le soleil, quand il est proche de ce point, paroît durant quel-

(1) Tels furent les débats de ces trois déités :
« Déesses, pardonnez : sur ce grave chapitre
» Je ne puis entre vous prononcer comme arbitre ;
» Souffrez qu'également je respecte vos droits.
» C'est en offenser deux que juger entre trois.
» Pâris de la beauté fut le juge ; et Pergame,
» Junon le sait assez, a péri par la flamme. »
Traduction de DESAINTANGE.

ques jours avoir à peu près la même hauteur méridienne, et parce que les jours avant et après le *solstice* sont sensiblement de la même grandeur, comme si le soleil restoit, *staret*, dans le même parallèle à l'équateur. Cela vient de ce que la portion de l'écliptique, que le soleil décrit alors pendant quelques jours, est presque parallèle à l'équateur. (*Voyez*, pour le solstice d'hiver, les observations préliminaires sur le mois de décembre.)

— Les Athéniens qui nommoient ce mois Ἑκατομβαιων, le solennisoient par la fête des *Hécatombes*, célèbre sacrifice de cent bœufs. On faisoit aussi quelque tems après la fête des Isitéries, pour célébrer le jour où les magistrats entroient en charge. C'étoit encore dans le mois de juin qu'on célébroit la plus grande des fêtes athéniennes, celle des Panathénées. (*Voyez* le 28 juin.)

— Les principales fêtes des Romains dans ce mois, étoient celles de Bellone, d'Hercule, des Muses, de la déesse *Mens*, c'est-à-dire de la déesse de l'*entendement* ou du *bon sens*, ou du *conseil:* car les savans ne sont pas d'accord sur la nature de cette divinité. S'il nous étoit permis d'avoir un avis, nous nous déclarerions pour le *bon sens*. Voici nos raisons : 1°. Cette fête fut instituée après la bataille de Trasimène par le prétendu Otacilius. Ce jour-là on sacrifioit dans le capitole à cette déesse *Mens:* or, c'est évidemment le défaut de *bon sens* qui fit perdre cette mémorable bataille au consul Flaminius. (*Voyez* le 23 juin). 2°. On lit dans Lactance : *Mentem quoque inter deas collocavit senatus, quam profecto si habuisset, ejusmodi sacra nunquam suscepisset.* On ne peut traduire cette phrase

que de cette manière : « Le sénat déifia aussi le *bon* » *sens* ; et certes s'il avoit eu du *bon sens*, jamais il » n'auroit institué un pareil culte. »

Nous avons dit que le mois de mars, malgré sa dénomination, étoit sous la protection particulière de Minerve : en effet les grandes fêtes de cette déesse se célébroient dans ce mois. Celles qui avoient lieu dans le mois de juin, étoient en même tems la fête des musiciens, et particulièrement des joueurs de flûte, qui fêtoient ce jour par des réjouissances publiques et des mascarades. L'origine de cette fête est curieuse.

L'an de Rome 441, les censeurs Appius Claudius et Caïus Plautius avoient interdit aux musiciens la faculté d'être nourris dans le temple de Jupiter. Appius Claudius, étant édile, remit en vigueur une loi qui restreignoit la pompe des funérailles, et réduisoit à dix le nombre des tibicines ou joueurs de flûte : ceux-ci, à qui ces réglemens enlevoient le droit de chanter et de faire bonne chère, *epulandi decantandique jus*, dit Tite-Live, quittèrent Rome, et se retirèrent à Tibur. Il ne resta pas un seul tibicine à Rome, même pour les sacrifices. Ce motif de religion rendit leur absence sensible au sénat, qui envoya des députés aux Tiburtins pour redemander les fugitifs. Les Tiburtins les exhortèrent à s'en retourner, mais inutilement. Alors les Tiburtins s'avisèrent d'un expédient trop conforme au caractère de ces sortes de gens pour ne pas réussir. Ils convinrent entr'eux de les inviter tous un jour de fête à des festins. Les musiciens sont amis du vin et de la table : on leur fit faire bonne chère, et le vin ne fut pas épargné. Quand on les eut bien assoupis, on les chargea pêle mêle sur des charriots qui les portèrent

jusque dans Rome. Ils ne se reconnurent que le lendemain, lorsque, revenus de leur assoupissement, ils se trouvèrent au milieu de la place publique : le peuple accourut en foule ; et après avoir fait promettre à toute la bande musicale qu'elle ne s'enfuiroit plus, on leur permit de célébrer à perpétuité une fête annuelle, pendant laquelle on les voyoit se promener en longues robes dans les rues, et chanter avec la même licence qu'ils pratiquent encore, dit Tite-Live, auquel nous avons emprunté ce récit.

Ovide suppose que le sénat ne vouloit pas les recevoir ; et que pour éluder la défense de son collègue Appius, l'édile Plautius eut recours au déguisement :

Plautius, ut possent specie numeroque senatum
Fallere, personis imperat ora tegi.
Admiscetque alios ; et, ut hunc tibicina cœtum
Augeat, in longis vestibus ire jubet.
Sic reduces bene posse tegi, ne fortè notentur,
Contra collegæ jussa redisse sui.
Res placuit. . . . . . (1)

Une médaille de la famille Plautia semble confirmer le récit d'Ovide : elle représente d'un côté l'aurore sur son char, et de l'autre un masque : l'aurore désigne le moment où les tibicines reconnurent qu'ils étoient dans Rome, et le masque, leur costume.

— En comparant le nombre des batailles navales

(1) Plautius du sénat élude la censure :
Il ordonne qu'un masque habille leur figure.
Il fait plus : il confond sous de longs vêtemens
La chanteuse mêlée aux joueurs d'instrumens.
Son collègue approuva cette supercherie.

Traduction de DESAINTANGE.

qui se sont livrées dans chaque mois de l'année, on trouvera que le mois de juin est le plus fécond dans ce genre de combats.

— Les trois hommes qui acquirent tant de gloire, et furent si utiles à la France dans la dernière guerre de Louis XIV, le duc de Vendôme, le maréchal de Berwich et le maréchal de Villars, sont morts dans le mois de juin, Vendôme le 11, Berwich le 12, et Villars le 17.

HISTOIRE.

L'an 1530, *le 1 juin*, Echange, fait à Andaye, des fils de Francois Ier, en ôtage en Espagne, contre douze cent mille écus d'or de la rançon de ce monarque, laquelle avoit été fixée à 2,000,000 d'écus d'or. Ses fils étoient accompagnés d'Eléonore d'Autriche qu'il avoit promis d'épouser : elle étoit âgée de trente ans.

Sur les deux millions dont on étoit convenu pour la rançon du roi, l'empereur ne reçut réellement qu'un million, le chancelier Duprat ayant fait fabriquer secrètement à la monnoie, des pièces dont la valeur intrinsèque n'étoit que la moitié de la valeur nominale.

L'an 1600, *le 1 juin*, Bataille de Nieuport, gagnée par le célèbre Maurice de Nassau, contre l'archiduc Albert d'Autriche ; cette victoire servit à affermir l'indépendance de la Hollande qui avoit secoué le joug des Espagnols en 1581 ; mais elle rendit aussi l'ambitieux Maurice plus puissant dans la nouvelle république.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1772, *le* 1 *juin*, Mort de l'abbé de la Bletterie.

Jean-Philippe de la Bletterie, né à Rennes, entra d'abord chez les Oratoriens, qu'il fut obligé de quitter, pour n'avoir pas voulu se soumettre à un règlement sur les perruques. Il vint à Paris, où ses talens lui procurèrent la chaire d'éloquence du Collége-Royal, et une place à l'Académie des belles-lettres.

Ses principaux ouvrages sont, 1°. *Histoire de l'empereur Julien*, ouvrage curieux, bien écrit, et où règne à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance et le jugement; 2°. *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, parmi lesquels on distingue les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola*. Le traducteur excelle dans ces deux ouvrages; mais il n'a pas si bien réussi dans les six premiers livres des *Annales de Tacite*, dont le style est quelquefois maniéré.

L'abbé de la Bletterie joignoit à son profond savoir les grâces du bel esprit. On a de lui des vers de société, qui prouve qu'il auroit pu se faire un nom dans la poésie : on en peut juger par ceux qu'il adressa au nom de madame la duchesse d'Aiguillon, à M. le duc de Saint-Agnan, partant pour l'ambassade de Rome; cette pièce accompagnoit un peloton de fil que cette dame envoyoit au duc, par allusion au dédale politique où il s'engageoit loin de ses amis et de sa patrie.

Dans le dédale tortueux
De votre oblique ministère,
Un peloton vous est-il nécessaire ?

Non sans doute, votre œil subtil
A travers ces détours vous guide ;
N'importe, l'amitié timide
A tout hasard vous présente ce fil,
Ses chastes mains ont fait l'ouvrage ;
Thésée en eut autant de celles de l'*Amour ;*
Allez, preux chevalier, imitez son courage ;
Partez et revenez un jour,
Aussi fidèle ami qu'il fut amant volage.

C'est cette union de l'esprit, du goût avec le savoir, qui distingue l'abbé de la Bletterie parmi les gens de lettres, dont plusieurs ont eu autant ou plus d'érudition que lui, quelques uns plus de talent, fort peu l'un et l'autre au même degré.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le premier jour de juin les Romains célébroient quatre fêtes, l'une en l'honneur de Mars, hors de la ville, parce que F. Quintius, décemvir des sacrifices, lui avoit à pareil jour dédié un temple hors de la porte Capêne. La seconde fête étoit celle de Carna ou Cardinea, déesse des Gonds et femme de Janus : c'étoit une des plus anciennes divinités du Latium. Sa fête avoit lieu le premier juin en mémoire du temple que Junius Brutus lui consacra sur le mont Cœlius, après l'expulsion des Tarquins. La troisième fête étoit consacrée à Junon, surnommée *Moneta*, pour accomplir un vœu de Camille. La quatrième enfin avoit pour objet d'honorer la déesse Tempesta : elle avoit été instituée pendant la seconde guerre Punique.

L'an 1416, *le* 1 *juin* (1), Jérôme de Prague est brûlé à Constance.

Jérôme de Prague avoit étudié la théologie à Paris, à Heidelberg, à Cologne et à Oxfort. Plus jeune que Jean Huss (*Voyez* le 6 juillet.), il paroissoit le surpasser en éloquence et en talens; il s'attacha cependant à lui comme son disciple plutôt que comme son égal; il partagea ses travaux, sans aspirer à la gloire des premières places. Arrêté le 25 avril 1415, dans le voisinage de Constance où il avoit voulu se rendre, il se laissa entraîner, par une suite de mauvais traitemens, à signer le 11 septembre une rétractation de sa doctrine; mais dès le 29 octobre il désavoua cette rétractation, et bientôt il le fit publiquement dans une congrégation générale du concile.

Il fut traduit devant une assemblée qui devoit le juger le 23 mai 1416; mais on lui refusa long-tems la parole, autrement que pour répondre, article par article, aux accusations produites contre lui.

« Quoi donc! s'écria-t-il enfin, après m'avoir » retenu trois cent quarante jours dans la fange et la » puanteur d'une horrible prison où j'étois chargé de » chaînes, tandis que mes accusateurs avoient chaque » jour accès auprès de vous, vous me refuserez une » seule heure pour me défendre! Déjà l'on vous a » persuadé que je suis un hérétique, un ennemi de

(1) Quelques écrivains placent la mort de Jérôme de Prague au 30 mai, jour de sa condamnation

» la foi, un persécuteur de l'Eglise ; et vous ne vou-
» lez pas m'accorder une occasion unique de me faire
» connoître à vous ! Et cependant vous êtes des hom-
» mes et non des dieux : vous êtes exposés à l'erreur,
» à la tromperie, à la séduction. Il s'agit ici de ma
» tête ; mais il s'agit de l'honneur de l'assemblée, où
» l'on croit avoir réuni tout ce que le monde a de plus
» illustre, et l'Eglise de plus éclairé. »

Il passa ensuite aux témoins produits contre lui : il s'efforça de faire voir comment leurs dépositions avoient été dictées par la haine, la malveillance ou l'envie :

« Les hommes les plus doctes et les plus saints de
» l'ancienne Eglise, dit-il, ont quelquefois eu des
» avis opposés en matière de dogme, non pour dé-
» truire la religion, mais pour en faire éclater la vé-
» rité. Ainsi Saint-Augustin et Saint-Jérôme ont été
» en opposition, sans qu'il y eût, ou sur l'un ou sur
» l'autre, aucun soupçon d'hérésie. D'autres hommes
» cependant, et plus saints et plus justes que moi,
» ont été comme moi accusés de troubler l'ordre éta-
» bli, et accablés par de faux témoignages ; beau-
» coup de héros et de sages de l'antiquité, beaucoup
» d'apôtres et de pères de l'Eglise, et le fondateur
» lui-même de notre divine religion, ont péri d'une
» mort cruelle par le jugement des hommes ; dernière-
» ment encore, et dans ce lieu même, Jean Hus
» a été livré aux flammes. Ah ! homme si bon, si
» juste, si saint, si indigne d'une telle mort, mon
» supplice aussi s'approche, et je le subirai avec une
» ame forte et constante ! »

Plusieurs fois, comme il parloit, il fut interrompu

par de violens murmures ; alors il se taisoit, ou quelquefois il imposoit silence à la multitude, puis il reprenoit son discours, en suppliant qu'on lui permît de parler, puisque c'étoit la dernière fois qu'on pourroit l'entendre. Jamais son ame ne parut ébranlée par le tumulte de l'auditoire. Ayant refusé de rétracter ses opinions, il fut condamné au feu par le concile. Il marcha au supplice avec un visage serein. Arrivé sur la place où son maître et son ami avoit péri de la mort qui lui étoit réservée, il fit sa prière au pied du poteau, et se dépouilla lui-même de ses habits : lorsque la flamme commençoit à s'élever du bûcher, il entonna les litanies qu'on l'entendit continuer jusqu'au moment où il expira.

HISTOIRE.

L'an 1675, *le 2 juin*, Madame de la Vallière fait profession aux Carmelites.

La conversion de madame de la Vallière et la pénitence dans laquelle elle persévéra pendant plus de trente-cinq ans, et jusqu'à sa mort, est un de ces prodiges dont le siècle de Louis XIV, si fécond en tout genre de merveilles, fut singulièrement illustré et édifié.

Louise-Françoise Baume le Blanc, duchesse de la Vallière, se distingua dès ses premières années par un caractère de sagesse qui la faisoit remarquer.

Dans une occasion où des jeunes personnes de son âge montrèrent beaucoup de légèreté, Monsieur, frère du roi, dit tout haut : « Pour mademoiselle de la Val-» lière, je suis bien assuré qu'elle n'y aura pas eu de » part; elle est trop sage pour cela. » Elle avoua depuis, elle-même, que ce témoignage éclatant et honorable, rendu à la prudence de sa conduite, fut pour elle une blessure mortelle, et devint la cause de ses malheurs et de ses chutes.

Quand Monsieur, frère de Louis XIV, épousa Henriette d'Angleterre, mademoiselle de la Vallière fut mise auprès de Madame en qualité d'une de ses filles d'honneur ; elle se fit aimer et estimer à la cour, moins encore par ses grâces extérieures, que par un caractère de douceur, de bonté et de naïveté qui lui

étoit naturel. Mais elle avoit le cœur extrêmement tendre et sensible, et cette sensibilité l'a trahie. Elle vit Louis XIV, et l'aima. Ce prince de son côté, se livra avec transport à une passion dans laquelle il goûtoit le plaisir si rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Mademoiselle de la Vallière fut, pendant deux ans, l'objet caché de tous les amusemens galans et de toutes les fêtes que le roi donnoit. Enfin, lorsque leurs sentimens eurent éclaté, il créa pour elle la terre de Vaujour en duché-pairie, sous le nom de la Vallière. La nouvelle duchesse, recueillie en elle-même et renfermée dans sa passion, ne prit aucune part aux intrigues de la cour, et ne s'en mêla que pour faire du bien. C'est le témoignage que lui rend madame de Sévigné, dans une de ses lettres, où elle oppose sa modestie à la vanité de madame de Fontanges. « On dit que la *belle* » *beauté* (madame de Fontanges) a pensé être empoi- » sonnée, et que cela va droit à demander des gardes; » elle est toujours languissante, mais si touchée de la » grandeur, qu'il faut l'imaginer précisément le con- » traire de cette *petite violette*, qui se cachoit sous » l'herbe, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être » mère, d'être duchesse : jamais il n'y en aura sur ce » moule. »

Vertueuse, dans son égarement, elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal, mais elle espéroit toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah ! madame, » vous serez sauvée ; car il n'est pas possible que » Dieu laisse périr une personne qui donne si libéra- » lement pour l'amour de lui. »

Dieu se servit de l'inconstance du roi, pour la ramener. La duchesse de la Vallière s'aperçut en 1669, que madame de Montespan prenoit de l'ascendant sur le cœur du monarque; elle supporta quelque tems le chagrin d'être témoin du triomphe de sa rivale. Elle se croyoit encore heureuse d'être considérée du roi qu'elle aimoit toujours, et de le voir sans en être aimée.

Enfin elle rompit entièrement ses liens en 1674, et se retira au couvent des Carmelites de Paris. Madame de Maintenon, à qui un jour elle avoit confié son projet, dans une chasse du roi, lui ayant dit : « Mais, madame, » comment soutiendrez-vous toutes les rigueurs de la » vie d'une carmelite, vous, accoutumée dès l'enfance » à la mollesse et aux plaisirs ? » « Ah ! madame, ré- » pondit-elle, quand j'y trouverai des peines, je » n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que m'ont fait » souffrir ces deux personnes, » (en montrant le roi et madame de Montespan.)

Le jour où elle entra au couvent des Carmelites, elle alla se jeter aux genoux de la prieure, en lui disant : « Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de » ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains, » pour ne plus la reprendre. »

Aussitôt que le tems de son noviciat fut expiré, elle fit profession. « La duchesse de la Vallière, dit madame » de Sévigné, dans une lettre du 3 juin 1675, fit hier » profession... Elle fit cette action, cette belle, comme » toutes les autres, c'est-à-dire d'une manière char- » mante; elle est d'une beauté qui surprit tout le » monde; mais ce qui vous étonnera, c'est que le

» sermon de M. de Condom (*Bossuet*) ne fut point » aussi divin qu'on l'espéroit. »

La conversion de madame de la Vallière fut aussi célèbre que sa tendresse. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à la mollesse et aux plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. (*Voyez* le 6 juin.)

L'an 1676, *le 2 juin*, Le maréchal de Vivonne attaque, auprès de Messine, les flottes réunies d'Espagne et de Hollande, et remporte une victoire mémorable à laquelle eut grande part le célèbre Duquesne. Louis XIV avoit alors la même supériorité sur mer que sur terre.

L'an 1688, *le 2 juin*, Le chevalier de Tourville et le comte d'Estrées, livrent combat à Papachin, vice-amiral d'Espagne, et l'obligent à saluer de neuf coups de canon le pavillon français.

L'an 1781, *le 2 juin*, M. de Bouillé enlève aux Anglais l'île de Tabago.

Cette île qui produit du sucre, du café, du coton et de l'indigo, étoit alors dans un état florissant. Le sol en est très fertile : elle n'est pas d'ailleurs exposée à ces terribles ouragans qui causent de si grands ravages dans les Antilles. Ce double avantage en rendoit la possession précieuse aux Anglais, dont elle favorisoit le commerce interlope avec l'Amérique-Espagnole. Enlevée

d'abord aux Hollandais en 1677, par le vice-amiral d'Estrées, la France l'avoit possédée jusqu'en 1748, qu'elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle fut cédée aux Anglais à la paix de 1763. Reprise en 1781 par M. de Bouillé, la possession en fut assurée à la France, par la paix de 1783. Les Anglais s'en étoient emparés en 1793; mais elle a été rendue en 1802 par le traité d'Amiens, et reprise depuis la rupture de ce traité.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1701, *le 2 juin*, Mort de mademoiselle de Scudery.

Madeleine de Scudery, née au Hâvre, en 1607, est la sœur de ce Scudery que ces vers de Boileau ont immortalisé:

Bienheureux Scudery dont la fertile plume,
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

Mademoiselle de Scudery eut encore plus de réputation que son frère, et la méritoit, non par ses énormes et fastidieux romans, mais par quelques éloges délicats de Louis XIV, et par quelques vers heureux. Cette réputation lui fit donner le nom de Sapho: c'est toujours sous ce nom que madame de Sévigné parle d'elle. Elle fut l'amie de Pélisson, et leur amitié fut célèbre comme leurs talens. Née sans fortune, elle devint riche par

les bienfaits des protecteurs des lettres : Christine, reine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, Louis XIV, lui firent des pensions considérables. Elle mourut dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

Molière et Boileau ont donné à l'hôtel de Rambouillet, en général, et en particulier à mademoiselle de Scudery, qui en faisoit l'ornement, un ridicule dont il faut un peu rabattre. A la vérité, le précieux et l'affectation de la bonne compagnie de ce tems, se font sentir dans les écrits de cette fille spirituelle ; mais la lecture de ses écrits seroit encore aujourd'hui instructive et amusante ; elle formeroit les mœurs et enseigneroit des vertus. L'amour, qui fait l'ame de tous les romans de mademoiselle de Scudery, n'y paroît qu'accompagné de la modestie, de la magnanimité et de la gloire.

Son discours sur la *vraie gloire* remporta le premier prix d'éloquence, fondé par l'Académie française. La liste de ses ouvrages prouve qu'elle n'étoit pas un auteur moins fécond que son frère.

Mademoiselle de Scudery avoit connu beaucoup la jeune épouse de Scaron, devenue depuis si célèbre sous le nom de madame de Maintenon. Suivant sa coutume d'introduire dans ses romans les portraits de toutes les personnes avec lesquelles elle étoit liée, elle traça celui de madame Scaron dont elle étoit loin de prévoir la haute destinée. Ce morceau est infiniment curieux : il peint madame de Maintenon à vingt-quatre ans. Scaron est désigné sous le nom de *Scaurus*, sa femme sous celui de *Lyriane ;* les deux époux viennent au temple de la Fortune pour consulter l'oracle :

« Une femme, dit mademoiselle de Scudery, attira tous les regards. A la livrée de ses esclaves, on reconnut qu'elle étoit femme de celui qui étoit dans la machine peinte et dorée, couverte d'une espèce de petit dais. Lyriane étoit d'une naissance fort noble : ses parens, persécutés par la fortune, l'avoient, dès l'enfance, emmenée au fond de la Lybie, d'où elle étoit revenue si belle et si charmante, qu'on ne pouvoit presque rien lui comparer sans injustice. Elle étoit grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point, et qui sert seulement à la bonne mine. Elle avoit le teint fort beau et fort uni, les cheveux d'un châtain clair et très agréable, le nez très bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué, modeste, et, pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, les plus beaux yeux du monde; ils étoient noirs, brillans, doux, passionnés, pleins d'esprit : leur éclat avoit je ne sais quoi qu'on ne sauroit exprimer. La mélancolie douce y paroissoit quelquefois avec tous les charmes qui la suivent. L'enjouement s'y faisoit voir à son tour avec tous les attraits que la joie peut inspirer. Son esprit étoit fait exprès pour sa beauté, grand, doux, agréable, bien tourné. Elle parloit juste et naturellement, de bonne grâce, sans affectation. Elle savoit le monde et mille choses dont elle ne se soucioit pas de faire vanité. Elle ne faisoit point la belle quoiqu'elle eût mille appas inévitables. De sorte que, joignant les charmes de sa vertu à ceux de sa beauté et de son esprit, on pouvoit dire qu'elle méritoit toute l'admiration qu'on eut pour elle, lorsqu'elle entra dans le temple de la fortune.

» Scaurus demande au devin, s'il ne guérira jamais ?

» Vous ne savez, lui répond ce dernier, ce que vous » demandez. Vous seriez jeune, beau, adroit, agréable; » mais, après tout, vous ne seriez qu'un homme or- » dinaire, dont la réputation seroit bornée dans le » cercle étroit de ses amis. Mais par le changement » arrivé en votre personne, vous êtes devenu unique » en votre espèce : vous avez réconcilié la joie avec la » douleur. Vos ouvrages, par leur ingénieux enjoue- » ment et par leur abondance, divertissent toute la » terre. Les dieux en vous donnant l'aimable Lyriane » vous ont mille fois plus donné qu'ils ne vous ont » ôté, quand même vous auriez été plus beau que » Pâris. » « L'oracle, dit Scaurus en se retirant, ne » m'a rien appris de nouveau. »

« Ensuite on appela la belle Lyriane, qui ne voulut rien demander : « Car enfin, dit-elle au sacrificateur, » si je dois être heureuse, je le serai infailliblement : » et s'il doit m'arriver quelque malheur, je le saurai » assez tôt. » « Ce que vous dites est si bien dit, » reprit le sacrificateur, terrible pour les femmes, » galant pour Lyriane seule, que je ne doute pas que » vous ne soyez un jour aussi heureuse que vous » méritez de l'être. »

Madame de Maintenon, dans sa haute fortune, n'oublia pas mademoiselle de Scudery : elle lui fit avoir une pension de 2,000 francs.

HISTOIRE.

L'an 1353, *le* 3 *juin*, Don Pèdre IV, surnommé *le Cruel*, roi de Castille, épouse Blanche, fille de Pierre, duc de Bourbon, et belle-sœur de Charles V, roi de France.

Le lendemain de son mariage, Pierre-le-Cruel quitta cette princesse, la plus accomplie de son siècle, et l'envoya prisonnière au château d'Arevello, puis à Tolède, et de là à Siguenza. Sa haine n'étant point assouvie par la captivité où il la retint pendant sept ans, il la fit mourir secrètement l'an 1361, à l'âge de vingt-cinq ans.

Le motif de tant de cruautés, fut la persuasion où cet odieux monarque étoit que Blanche de Bourbon n'avoit pu résister à l'amour et aux grâces de Dom Frédéric, grand-maître de Saint Jacques, frère naturel du roi, qui avoit été la recevoir sur la frontière avec la plus haute noblesse de Castille. Rien n'étoit plus faux. Cette calomnie, l'ouvrage de la Padilla, maîtresse de Pierre-le-Cruel, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ce qui l'a accréditée, c'est l'imbécile vanité de la maison d'Henriquez, qui a regardé comme un titre brillant de descendre du fruit incestueux des prétendues amours de la reine avec le grand-maître. Mais l'imposture a été confondue par quelques écrivains espagnols qui ont prouvé invinciblement que la maison d'Hen-

riquez étoit issue de ce même Frédéric, et d'une concubine juive appelée Palomba.

On a remarqué au sujet de l'infortunée Blanche, que toutes les princesses de France, mariées en Espagne, ont été malheureuses, et ont presque toujours péri d'une mort violente.

L'an 1590, *le* 3 *juin*, Les moines de tous les couvens de Paris, ayant endossé la cuirasse, pendant les fureurs de la Ligue, passèrent en revue sur le pont Notre-Dame, en présence du légat du pape.

L'an 1644, *le* 3 *juin*, Le vicomte de Turenne gagna la bataille de Rottweil, au cercle de Souabe, sur les Allemands : ce fut sa première victoire.

L'an 1660, *le* 3 *juin*, Louis XIV, épousa par procureur, à Fontarabie, Marie-Thérèse d'Espagne; le 9, les cérémonies du mariage furent célébrées à Saint-Jean-de-Luz.

L'an 1736, *le* 3 *juin*, Les préliminaires de la paix furent signés entre la France et l'Empire. C'est à cette paix, conclue entièrement en 1738, qu'est due l'acquisition de la Lorraine.

HISTOIRE.

L'an 1249, *le 4 juin*, Saint-Louis aborde à la rade de Damiette en Egypte, défait les Sarrasins et prend la ville.

L'an 1609, *le 4 juin*, Edit du roi qui condamne à la mort les banqueroutiers frauduleux et convaincus de l'être.

L'an 1629, *le 4 juin*, Le cardinal de Richelieu commença à faire bâtir le Palais-Royal, qui fut achevé en 1636.

On le nommoit alors le Palais-Cardinal, titre qu'on a lu long-tems au-dessus de la grande porte, et qu'il a conservé jusqu'en 1643, que Louis XIV en devint possesseur. La reine mère, Anne d'Autriche, y étoit venue loger après la mort de Louis XIII; il fut appelé le Palais-Royal, et dans la suite le roi le donna en apanage au duc d'Orléans, lors de son mariage. Une spéculation mercantile, indigne d'un prince, dégrada ce beau Palais, en le changeant en boutiques. Durant la révolution, il prit le nom ridicule de Palais-Egalité.

L'an 1745, *le 4 juin*, Frédéric II, roi de Prusse, remporte à Friedberg une victoire signalée sur les Autrichiens. Après cette victoire, il écrivit au roi de

France son allié : « J'ai acquitté à Friedberg la lettre » de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi. »

L'année suivante, le roi de Prusse ayant encore remporté de grands succès sur les Autrichiens, conclut la paix avec l'impératrice Marie-Thérèse, et laissa tout le fardeau au roi de France.

L'an 1802, *le 4 juin*, Charles Emmanuel IV, roi de Sardaigne, abdique la couronne en faveur de son frère, le duc d'Aoste, qui prit les noms de Victor Emmanuel. Charles Emmanuel IV, monté sur le trône en 1796, avoit, le 9 décembre 1798, cédé à la France la souveraineté du Piémont, dont la réunion fut décrétée en 1802.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1666, *le 4 juin*, Première représentation du Misantrope de Molière.

Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre du haut comique : il eut à la première représentation les applaudissemens qu'il méritoit ; mais c'étoit un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué : le théâtre fut désert dès le troisième jour. Molière ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misantrope*, le rendit quelque tems après au public accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très gaie et très bouffone, et dont le peuple encore grossier avoit besoin ; le *Médecin malgré lui* soutint le *Misantrope* : c'est peut-

être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le *Misantrope* étoit l'ouvrage d'un sage qui écrivoit pour les hommes éclairés, et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

L'an 1784, *le 4 juin*, Ballon élevé à Lyon, devant le roide Suède.

Gustave III, roi de Suède, ayant passé par Lyon, lorsqu'il vint à Paris en 1784, sous le nom de comte de Haga, les Lyonnais le régalèrent d'une mongolfière, spectacle nouveau pour le comte de Haga ; et ce qui le rendit nouveau pour les Lyonnais, ce fut de voir une femme (madame Tible), qui, la première de son sexe, monta sur un char aérien. Elle reçut des complimens universels, et surtout du comte de Haga, et fut couronnée le soir à la comédie, au bruit des acclamations publiques.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1620, *le 4 juin*, Restauration de la Sorbonne par le cardinal de Richelieu,

La Sorbonne, appelée par Mézerai, le Concile perpétuel des Gaules, l'aréopage de l'Eglise et le flambeau de la foi, ne fut, dans les commencemens, qu'une communauté de pauvres écoliers, nommés les pauvres Maîtres, établie par Robert de Sorbonne. Le cardinal de Richelieu la rebâtit avec une magnificence vraiment royale. Il y choisit sa sépulture ; et les étrangers alloient,

avant la révolution, y admirer son tombeau, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce tombeau a été transporté au Musée des Petits-Augustins, où il est encore.

Le 4 juin 1610, la Sorbonne assemblée en vertu d'un arrêt du parlement, avoit signé le décret du concile de Constance, « qu'il n'est loisible à aucun, pour » quelques cause et occasion que ce puisse être, d'at- » tenter aux personnes sacrées des rois et autres princes » souverains. »

HISTOIRE.

L'an 469 *avant Jésus-Christ*, *le* 5 *juin* (*le* 6 *thargélion*.)
Naissance de Socrate.

Socrate étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque : il quitta la profession de son père après l'avoir suivie pendant quelque tems, et avec succès ; Phénarète sa mère exerçoit celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection ; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs. Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'étude, l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et les arts agréables fixèrent tour à tour son attention.

Il parut dans un tems où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir et de les répandre : les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres ; les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en

éclaircir aucun. Socrate fréquenta les uns et les autres: il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité, mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur la providence : vérités dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fût à la fois possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers ; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique, mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme: et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Fortement convaincu de la vérité de sa doctrine, Socrate conçut le généreux dessein de détruire les erreurs et les préjugés qui font le malheur de l'espèce humaine. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, et de les conduire à la vertu par la vérité. On le vit consacrer tous les momens de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de l'administration : il s'étoit créé des fonctions encore plus importantes. Comme il ne devoit ni annoncer ses projets de réforme, ni en accélérer l'exécution, il ne composa

point d'ouvrages : il n'affecta point de réunir à des heures marquées ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitoit de la moindre occasion pour éclairer, sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, etc. Il ne se flattoit point que sa doctrine seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits et portoit la licence à son comble ; mais il espéroit que leurs enfans plus dociles la transmettroient à la génération suivante. Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès.

Ses disciples étoient pénétrés pour lui d'admiration et de respect, et du plus tendre attachement; et parmi eux se trouvoient des hommes tels que Platon, Xénophon, etc. Socrate lisoit dans le cœur d'Alcibiade le désir d'être bientôt à la tête de la république, et dans celui de Critias, l'ambition de la subjuguer un jour : l'un et l'autre distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchoient à s'instruire. Le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité ; et dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux, ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à la séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence.

Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus : il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère. A la fin

sa patience devint invincible, l'humeur difficile de Xantippe, sa femme, ne troubla plus son ame.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira jamais aucun salaire de ses instructions, et il n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux, il les refusa; et quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, par la raison qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait. Cependant son intérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentît de la médiocrité de sa fortune: cette propreté tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigeoient ses actions; et le soin qu'il prenoit de sa santé, au désir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille. Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admiroient sa frugalité; et dans sa conduite, ses ennemis respectoient la pureté de ses mœurs. Il fit plusieurs campagnes: dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance. Au siége de Potidée, il sauva la vie d'Alcibiade: à la bataille de Delium, il rendit le même service à Xénophon; ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'ayant élevé au rang de sénateur, en cette qualité il présida, avec quelques autres membres du sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux. On proposa une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que dangereuse pour l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mît les opposans au nombre des accusés: les autres présidens, effrayés, approuvèrent le décret. Socrate seul, intrépide

au milieu des clameurs et des menaces, protesta, qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux sous lesquels les peintres et les sculpteurs représentoient le dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrément et de gaîté dans l'esprit, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante, point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours le mot propre : ses idées étoient surtout remarquables par leur enchaînement et leur justesse. Il disoit qu'Aspasie lui avoit appris la rhétorique. Il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de cette mémorable époque. Mais ses disciples furent toujours ses meilleurs amis : il en étoit adoré.

Il assistoit rarement aux spectacles, et en blâmant l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs. Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement. Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations : Aristophane le représenta suspendu au-dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple : il l'accusa d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours : elle reçut des applaudissemens, et ne fut pas couronnée ; il la remit au théâtre l'année d'après, et elle n'eut pas un meilleur succès : il la retoucha de nouveau ; mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate ne dédaigna pas d'assister à la première ; et de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les autres événemens de la vie.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ vingt-quatre ans. Il sembloit que le tems de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout à coup il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des archontes une dénonciation conçue en ces termes :

« Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, » intente une accusation criminelle contre Socrate, » fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate » est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et » qu'il introduit parmi nous des divinités nouvelles » sous le nom de Génies. Socrate est coupable en ce » qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes : pour peine, » la mort. »

Mélitus étoit un poète froid et sans talent : il avoit composé quelques tragédies qui ne sont connues que par les plaisanteries d'Aristophane. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine. Ce dernier étoit un de ces orateurs qui, dans les assemblées du sénat et du peuple, disposoient de l'opinion de la multitude. Des richesses considérables et des services signalés rendus

à l'Etat, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit. Il avoit rempli les premières dignités de la république.

Pendant les premières procédures, Socrate se tint tranquille, ses disciples dans l'effroi s'empressoient de conjurer l'orage. Le célèbre Lysias fit pour lui un discours touchant et capable d'émouvoir les juges. Socrate y reconnut les talens de l'orateur ; mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence. Un de ses amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à sa défense. « Je m'en suis occupé » depuis que je respire, répondit Socrate : qu'on exa- » mine ma vie entière, voilà mon apologie. »

Telles étoient ses dispositions lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes, auquel l'archonte-roi avoit renvoyé l'affaire, et qui dans cette occasion fut composé d'environ cinq cents juges.

Socrate se défendit pour obéir à la loi, mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu. « Je comparois devant ce tribunal, dit-il, pour la » première fois de ma vie, quoique âgé de plus de » soixante-dix ans : ici le style, les formes, tout est » nouveau pour moi. Je vais parler une langue étran- » gère ; et l'unique grâce que je vous demande, c'est » d'être attentifs plutôt à mes raisons qu'à mes paroles : » car votre devoir est de discerner la justice ; le mien, » de vous dire la vérité. »

Après s'être lavé du crime d'impiété, il passa au second chef de l'accusation. « On prétend que je corromps » la jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes dis- » ciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plu- » sieurs dans cette assemblée ; qu'ils se lèvent, qu'ils

» déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus » par un reste de considération, d'où vient que leurs » pères, leurs frères, leurs parens n'invoquent pas » dans ce moment la sévérité des lois? d'où vient que » Mélitus a négligé leurs témoignages? c'est que, loin » de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à » ma défense.

» Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus et d'A- » nytus qui me coûteront la vie; c'est la haine de ces » hommes vains ou injustes, dont j'ai démasqué l'igno- » rance ou les vices, haine qui a déjà fait périr tant » de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres; car » je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon » supplice.

» Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens » d'une réponse de la Pythie, qui m'avoit déclaré le » plus sage des hommes. » Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua : « Etonné de cet » oracle, j'interrogeai dans les diverses classes des ci- » toyens ceux qui jouissoient d'une réputation dis- » tinguée; je ne trouvai partout que de la présomption » et de l'hypocrisie. Je tâchai de leur inspirer des » doutes sur leur mérite, et m'en fis des ennemis irré- » conciliables. Je conclus de là que la sagesse n'ap- » partient qu'à la divinité, et que l'oracle en me citant » pour exemple, a voulu montrer que le plus sage des » hommes est celui qui croit l'être le moins.

» Si on me reprochoit d'avoir consacré tant d'an- » nées à des recherches si dangereuses, je répondrois » qu'on ne doit compter pour rien ni la vie ni la mort, » dès qu'on peut être utile aux hommes. Je me suis » cru destiné à les instruire, j'ai cru en avoir reçu la

» mission du ciel même. J'avois gardé, au péril de » mes jours, les postes où nos généraux m'avoient » placé à Amphipolis, à Potidée, à Délium : je dois » garder avec plus de courage celui que les dieux m'ont » assigné au milieu de vous, et je ne pourrois l'aban- » donner sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à » mes yeux.

» J'irai plus loin : si vous preniez aujourd'hui le » parti de m'absoudre à condition que je garderois le » silence, je vous dirois : O mes juges ! je vous aime » et je vous honore sans doute, mais je dois obéir à » Dieu plutôt qu'à vous : tant que je respirerai, je » ne cesserai d'élever ma voix comme par le passé, et » de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : » *N'avez-vous pas de honte de courir après les richesses* » *et les honneurs, tandis que vous négligez les trésors* » *de sagesse et de vérité qui doivent embellir et per-* » *fectionner votre âme?* Je les tourmenterois à force de » prières et de questions, je les ferois rougir de leur » aveuglement ou de leur fausse vertu, et leur montre- » rois que leur estime placé au premier rang des biens » qui ne méritent que le mépris.

» Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer » sans interruption aux jeunes gens, aux vieillards, » aux citoyens, aux étrangers; et comme ma soumis- » sion à ses ordres est pour vous le plus grand de ses » bienfaits, si vous me faites mourir, vous rejetterez » le don de Dieu, et vous ne trouverez personne qui » soit animé du même zèle : c'est donc votre cause que » je soutiens aujourd'hui, en paroissant défendre la » mienne ! car enfin Anytus et Mélitus peuvent me » calomnier, me bannir, m'ôter la vie; mais ils ne

» sauroient me nuire : ils sont plus à plaindre que » moi, puisqu'ils sont injustes.

» Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à » l'exemple des autres accusés, employé les menées » clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai » trop respectés pour chercher à vous attendrir par » mes larmes, ou par celles de mes enfans et de mes » amis rassemblés auprès de moi. C'est au théâtre » qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes : » ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez » fait un serment solennel de juger suivant les lois. » Si je vous arrachois un parjure, je serois vérita- » blement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que » mes adversaires de l'existence de la divinité, je me » livre sans crainte à sa justice ainsi qu'à la vôtre. »

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, sans lumières et sans principes ; les uns prirent sa fermeté pour une insulte ; les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu : ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix. Ils en eussent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus, dans son accusation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avoueroit coupable s'il s'infligeoit la moindre punition ; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il méritoit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du

public. A ces mots, quatre-vingts des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée : elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant sa vie avoit appris à mourir: dans un troisième discours il consola les juges qui l'avoient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit pendant sa mort ; à ceux qui l'avoient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveroient sans cesse les remords de leur conscience et les reproches des hommes ; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles : « Il est tems de nous retirer, » moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous » jouira d'un meilleur sort ? La divinité seule peut le » savoir. »

Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés : « Eh ! pourquoi ne pleurez-vous » que d'aujourd'hui? Ignoriez-vous qu'en m'accordant » la vie, la nature m'avoit condamné à la perdre ? » « Ce qui me désespère, s'écrioit le jeune Apollodore, » dans l'égarement de son affliction, c'est que vous » mourez innocent. » « Aimeriez-vous mieux, lui répon- » dit Socrate en souriant, que je mourusse coupable ? » Il vit passer Anytus, et dit à ses amis : « Voyez comme » il est fier de son triomphe ! Il ne sait pas que la » victoire reste toujours à l'homme vertueux. »

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère, qui portoit tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défendoit d'exécuter les jugemens qui prononçoient la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, sans rien changer à son genre de vie, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles, qui à tous momens croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour à son réveil, il aperçut Criton assis auprès de son lit : c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. « Vous voilà plutôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il, n'est-il » pas grand matin encore ? » « Oui, répondit Criton, » le jour commence à peine.... »

SOCRATE.

« Je suis surpris que le garde de la prison vous ait » permis d'entrer ? »

CRITON.

« Il me connoît ; je lui ai fait quelques petits pré- » sens. »

SOCRATE.

« Y a-t-il long-tems que vous êtes arrivé ? »

CRITON.

« Assez de tems. »

SOCRATE.

« Pourquoi ne pas m'éveiller ? »

CRITON.

« Vous goûtiez un sommeil paisible ! Je n'avois garde

» de l'interrompre. J'avois toujours admiré le calme » de votre ame, j'en étois frappé encore plus dans ce » moment. »

SOCRATE.

« Il seroit honteux qu'un homme de mon âge pût » s'inquiéter des approches de la mort ; mais qui vous » engage à venir sitôt ? »

CRITON.

« Une nouvelle accablante, non pour vous, mais » pour moi et pour vos amis ; la plus cruelle et la » plus affreuse des nouvelles. »

SOCRATE.

« Le vaisseau est-il arrivé ? »

CRITON.

« On le vit hier au soir à Sunium ; il arrivera sans » doute aujourd'hui ; et demain sera le jour de votre » trépas. »

SOCRATE.

« A la bonne heure, puisque telle est la volonté » des Dieux. »

Alors Criton lui représenta que ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison ; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante, qu'une légère somme leur suffiroit pour corrompre les gardes, et imposer silence à leurs accusateurs ; qu'on lui ménageroit en Thessalie une retraite honorable et une vie tranquille ; qu'il ne pouvoit se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses en-

fans qu'il laisseroit dans le besoin, sans trahir ses amis auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens pour lui sauver la vie.

« Oh, mon cher Criton ! répondit Socrate, votre » zèle n'est pas conforme aux principes que j'ai tou- » jours fait profession de suivre, et que les plus ri- » goureux tourmens ne me forceront jamais d'aban- » donner.

» Il faut écarter d'abord les reproches que vous crai- » gnez de la part des hommes : vous savez que ce n'est » pas à l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rap- » porter, mais à la décision de celui qui discerne le » juste de l'injuste, et qui n'est autre que la vérité. Il » faut écarter aussi les alarmes que vous tâchez de » m'inspirer à l'égard de mes enfans ; ils recevront de » mes amis les services que leur générosité m'offre au- » jourd'hui. Ainsi toute la question est de savoir s'il » est conforme à la justice, que je quitte ces lieux sans » la permission des Athéniens.

» Ne sommes-nous pas convenus souvent que dans » aucune circonstance il n'est permis de rendre injus- » tice pour injustice ; n'avons-nous pas reconnu en- » core que le premier devoir du citoyen est d'obéir » aux lois, sans qu'aucun prétexte puisse l'en dispen- » ser? Or, ne seroit-ce pas leur ôter toute leur force » et les anéantir que de s'opposer à leur exécution ? » Si j'avois à me plaindre, j'étois libre, il dépendoit » de moi de passer en d'autres climats ; mais j'ai porté » jusqu'à présent leur joug avec plaisir, j'ai mille fois » éprouvé les effets de leur protection et de leur bien- » faisance ; et, parce que des hommes en ont abusé » pour me perdre, vous voulez que, pour me ven-

» ger d'eux ; je détruise les lois, et que je conspire » contre ma patrie, dont elles sont le soutien.

» J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une ressource. » Je n'avois, après la première sentence, qu'à me » condamner au bannissement : j'ai voulu en subir » une seconde, et j'ai dit tout haut que je préférois la » mort à l'exil. Irai-je donc, infidèle à ma parole ainsi » qu'à mon devoir, montrer aux nations éloignées » Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur » des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver » quelques jours languissans et flétris ? Irai-je y per- » pétuer le souvenir de ma foiblesse et de mon crime, » et n'oser y prononcer les mots de justice et de vertu, » sans en rougir moi-même, et sans m'attirer les re- » proches les plus sanglans ? Non, mon cher ami, » restez tranquille, et laissez-moi suivre la voie que » les Dieux m'ont tracée. »

Deux jours après cette conversation, les onze magistrats qui veilloient à l'exécution des criminels, se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers, et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite : ils étoient à peu près au nombre de vingt ; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria : « Ah ! voilà vos amis, et c'est pour la der- » nière fois ! » Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec tant de patience et de courage : ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être

pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à personne d'attenter à ses jours, parce que placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des Dieux; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupiroit après le moment qui le mettoit en possession du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa conduite : de là passant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances : » Et quand même, disoit-il, ces espérances ne seroient » pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exi- » gent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux » des hommes, elles écartent loin de moi les amer- » tumes de la mort, et répandent sur mes derniers » momens une joie pure et délicieuse.

» Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant » aux voluptés, a pris soin d'embellir son ame, non » d'ornemens étrangers, mais des ornement qui lui » sont propres, tels que la justice, la tempérance et » les autres vertus, doit être plein d'une entière con- » fiance, et attendre paisiblement l'heure de son tré- » pas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la » mienne approche; et, pour me servir de l'expres- » sion d'un de nos poëtes, j'entends déjà sa voix qui » m'appelle.

» N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire » à l'égard de vos enfans et de vos affaires? lui de- » manda Criton. » « Je vous réitère le conseil que je vous » ai souvent donné, répondit Socrate, celui de vous » enrichir de vertus : si vous le suivez, je n'ai pas be- » soin de vos promesses; si vous le négligez, elles » seroient inutiles à ma famille. »

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner : Criton le suivit. Ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venoient d'entendre, et de l'état où sa mort alloit les réduire. Ils se regardoient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuroient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfans, deux étoient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer » qu'il est tems de prendre le poison. Comme je n'ai » jamais vu personne ici qui eût autant de force et de » douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes » pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez » pas votre infortune, vous n'en connoissez que trop » les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la » nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit » Socrate, je suivrai votre conseil. » Et se tournant vers ses amis : « Que cet homme a bon cœur ; leur » dit-il. Pendant que j'étois ici, il venoit quelquefois » causer avec moi... Voyez comme il pleure... Criton, » il faut lui obéir : qu'on apporte le poison, s'il est » prêt ; et s'il ne l'est pas, qu'on le broye au plus » tôt. »

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avoient

» leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour » en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire : « Vous promener après avoir pris la portion, répondit cet » homme, et vous coucher sur le dos quand vos » jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prend la coupe ; et après avoir adressé ses prières aux Dieux, il l'approche de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux : les uns, pour les cacher, jetoient leur manteau sur leur tête ; les autres se levoient en sursaut pour se dérober à sa vue. Mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur trop long-tems contenue fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison d'hurlemens affreux. « Que » faites-vous, mes amis ? leur dit Socrate sans s'émou- » voir. J'avois écarté ces femmes pour n'être pas té- » moins de pareilles foiblesses. Rappelez votre courage : » j'ai toujours ouï dire que la mort devoit être accom- » pagnée de bons augures. »

Cependant il continuoit à se promener : dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison : déjà un froid mortel avoit glacé ses pieds et

L'an 1662, *le* 5 *juin*, Carrousel superbe donné par Louis XIV.

Ce carrousel fut donné vis-à-vis les Tuileries, dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la Place du Carrousel. Il y eut cinq quadrilles. Le roi étoit à la tête des Romains; son frère, des Persans; le prince de Condé, des Turcs; le duc d'Enghien, son fils, des Indiens; le duc de Guise, des Américains; ce duc de Guise étoit petit-fils du Balafré, il étoit célèbre dans le monde par l'audace malheureuse avec laquelle il avoit entrepris de se rendre maître de Naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendoient singulier en tout. Il sembloit être d'un autre siècle. On disoit de lui, en le voyant courir avec le grand Condé : « Voilà les héros de « l'histoire et de la fable. »

La reine-mère, la reine régnante, la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, oubliant alors ses malheurs, étoient sous un dais à ce spectacle. Le comte de Saulx, fils du duc de Lesdiguières, remporta le prix, et le reçut des mains de la reine-mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des devises et des emblêmes que les tournois avoient mis autrefois à la mode, et qui avoient subsisté après eux.

Un antiquaire, nommé d'Ouvrier, imagina dès-lors pour Louis XIV l'emblême du soleil dardant ses rayons sur un globe, avec ces mots : *Nec pluribus impar.*

L'an 1688, *le* 5 *juin*, Révolution de Siam.

Le fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Constance, étant allé chercher fortune dans le royaume

de Siam, il arriva, par un effet de la supériorité des Européens sur les autres nations, que ce Grec devint premier ministre de ce royaume. Cet homme, dans le dessein de s'affermir et de s'élever encore, envoya, au nom du roi de Siam, son maître, une solennelle ambassade avec de grands présens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, vouloit faire un traité de commerce avec la nation française, et qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flattée, et sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs et six jésuites, et, depuis, il y joignit des officiers avec huit cents soldats; mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. Constance périt quatre ans après, victime de son ambition : quelques Français qui restèrent après lui furent massacrés, d'autres obligés de fuir; et sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée, par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine.

L'an 1688, *le* 5 *juin*, Tremblement de terre à Bénévent.

Ce tremblement de terre renversa presqu'entièrement toute la ville. Le cardinal des Ursins, archevêque de Bénévent, qui fut depuis le pape Benoît XIII, se trouvoit dans le palais archiépiscopal, où il étoit resté seul avec un gentilhomme; tous les deux furent précipités du second appartement jusques sous la voûte de la cave. Le gentilhomme fut écrasé sous les ruines; mais le cardinal n'eut que de légères blessures, quelques bouts de canne de roseau ayant formé sur sa tête une espèce

de toit, sous lequel il avoit la liberté de respirer. On le tira de là au bout d'une heure et demie, et il prêcha le jour même, le Saint-Sacrement à la main.

L'an 1692, *le* 5 *juin*, Prise de Namur par Louis XIV.

Cette ville étoit alors la plus forte place des Pays-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, et par une citadelle bâtie sur des rochers. Louis XIV prit la ville en huit jours, pendant que le maréchal de Luxembourg empêchoit le roi Guillaume de passer la Mehaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, et de venir faire lever le siége. Ce fut un beau spectacle de voir le maréchal de Vauban assiéger le fort Cohorn défendu par Cohorn lui-même.

Cette conquête fit la plus grande sensation dans la capitale. On prodigua les plus grands éloges au monarque. Boileau, qui avoit célébré dans une si belle épître le passage du Rhin en 1672, voulut, dans une ode qui eût plus d'*éclat et non moins d'énergie*, *faire fléchir la* Meuse *sous le joug de Louis;* mais il éleva trop haut son vol ambitieux, et le dieu du goût l'en punit en le condamnant à effacer ces traits manqués

Du pinceau foible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1783, *le* 5 *juin*, Première expérience de Montgolfier, à Annonai, sur les globes aérostatiques pour voyager dans les airs.

«Jamais, dit M. de Lalande, la physique n'avoit

» fait une aussi belle découverte; peut-être même » l'esprit humain n'avoit jamais rien produit d'aussi » étonnant. De tous les noms célèbres, celui de Mont- » golfier est fait pour l'emporter sur tous les autres; il » planera sur les tems comme il nous a appris à planer » sur les airs.

» Joseph Montgolfier, né à Darvezieux, près » Annonai, le 6 août 1740, raconte que ce fut au » mois de décembre 1782, qu'étant à Avignon, il » songea pour la première fois au pouvoir de l'air » raréfié; il envoya acheter dix aunes de taffetas, les » découpa en fuseau qu'il fit coudre; il alluma une » feuille de papier au-dessous; il vit le globe s'élever, » et la découverte étoit faite. Son frère vint à Paris; » on fit un globe; le 21 novembre Pilatre traversa la » rivière.

» Charles, célèbre physicien, ne tarda pas à com- » prendre qu'en remplissant un ballon avec de l'air in- » flammable, on auroit plus de sûreté, quoiqu'avec » plus de dépense; et le 1er octobre 1783, il fit une » superbe ascension au Jardin des Tuileries. L'enthou- » siasme des spectateurs alla jusqu'à l'ivresse, et pen- » dant quelques mois, on ne parloit dans Paris que de » cette étonnante découverte. Pour la rendre plus utile, » il faudroit pouvoir diriger les aérostats: mais les » physiciens n'en désespèrent pas. Dans la campagne » de 1793, il y a eu 28 ascensions dans la Belgique, et » le 7 messidor, à la bataille de Fleurus, le général » Morelot fut pendant deux heures dans un aérostat. » Il envoya au général Jourdan deux lettres de la hau- » teur de deux cents toises; elles firent gagner la ba- » taille, dont le succès entraîna la conquête de toute » la Belgique.

» On a fait à Meudon, sous la direction de M. Conté, » beaucoup d'expériences curieuses, en 1797 : lors- » qu'elles seront publiées, l'art de l'aérostation sera » considérablement perfectionné, et déjà nous savons » qu'au lieu de dépenser 3000 fr. pour l'acide vitrio- » lique, on peut décomposer l'eau en la faisant couler » lentement dans des tuyaux de fer rougis au feu, et » cela suffit pour remplir les ballons. »

Cet article a été donné aux éditeurs de la seconde édition des *Éphémérides* par M. de Lalande; depuis, on a fait un grand nombre d'expériences, et celles de Conté ont été publiées. Jusqu'ici, cependant, il ne paroît pas qu'on soit parvenu à un résultat satisfaisant pour la direction des aérostats; et si, comme il est à craindre, les choses en restent là, la découverte de Montgolfier n'aura pas, à beaucoup près, l'importance et l'utilité que lui suppose le savant astronome.

HISTOIRE.

L'an 1487, Un garçon boulanger, nommé Simnel, ose disputer la couronne à Henri VII, roi d'Angleterre, se disant le neveu d'Edouard IV, dont les enfans avoient été privés de la couronne et de la vie par le prédécesseur de Henri VII.

Cet imposteur, instruit à jouer son rôle, par un prêtre irlandais, se fit couronner à Dublin, et étant passé en Angleterre, où il s'étoit fait un parti, il livra bataille au roi, près de Nottingham, le 6 juin de la même année (1487). Henri l'ayant vaincu et fait prisonnier, crut humilier assez les factieux, en donnant à ce roi une place de marmiton dans sa cuisine, où il servit long-tems.

L'an 1513, *le* 6 *juin*, Sous le règne de Louis XII, les Français perdent, en Italie, la bataille de Novarre, qui entraîna la perte du Milanez.

Les Suisses y taillèrent en pièces trois mille Allemands et quatre mille Français. Cette défaite fut attribuée à Trivulce, qui commandoit l'infanterie.

L'an 1710, *le* 6 *juin*, Mort de madame de la Vallière.

Si madame de la Vallière avoit paru dans le monde l'amante la plus tendre, elle se montra dans le cloître la plus austère pénitente. La vie dure des Carmelites ne

suffisant pas au zèle de son repentir, elle inventoit et s'imposoit en secret des mortifications particulières. Dès qu'elle fut professe, elle livra encore une nouvelle guerre à tous ses sens. Elle demandoit sans cesse la permission de jeûner au pain et à l'eau. Elle se levoit tous les jours deux heures avant la communauté, et passoit ce tems en prières devant le Saint-Sacrement, sans que les plus rudes hivers lui fissent rien relâcher d'une pratique si pénible. Elle enduroit le froid jusques là qu'on l'a souvent trouvée saisie et évanouie, soit dans l'église, soit dans les greniers où elle étendoit le linge. Un érysipèle qui s'étoit jeté sur sa jambe la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire; mais le mal devint si violent qu'on s'en aperçut, et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure sur cette espèce d'excès : « Je ne savois ce que c'étoit, je n'y » avois pas regardé. »

Un jour de vendredi saint qu'elle étoit au réfectoire, elle se ressouvint que du tems où elle étoit à la cour, elle se trouva, dans une partie de chasse, pressée d'une si grande soif qu'elle n'en pouvoit plus, mais qu'on lui apporta aussitôt des rafraîchissemens et des liqueurs délicieuses dont elle but avec beaucoup de plaisir et de sensualité : ce souvenir, joint à la pensée du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ avoit été abreuvé sur la croix, la pénétra d'un si vif sentiment de componction, qu'elle résolut dans le moment de ne plus boire du tout. Elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour qu'un demi-verre. Cette rude pénitence lui causa les maux d'estomac les plus violens. A des maux de

tête continuels se joignirent des rhumatismes douloureux, et une cruelle sciatique qui lui déboîta la hanche; mais, dans cet état si pénible, elle ne cessa pas de se trouver toujours la première à tous les exercices de la communauté.

Parmi tant d'austérités, son cœur, ce cœur si tendre, fut encore éprouvé par les coups les plus sensibles. Quelques années après sa profession, elle perdit son frère qu'elle aimoit beaucoup; et peu d'années après, elle fit une autre perte, dont on craignoit qu'elle ne fût accablée. Elle avoit toujours conservé une grande tendresse pour les enfans qu'elle avoit eus du roi: on lui écrivit en 1683, que le comte de Vermandois son fils étoit malade; mais on donnoit en même tems l'espérance d'une prompte guérison. Le jeune prince mourut. La mère de Bellefond, prieure, pensoit en elle même, avec inquiétude, comment elle annonceroit cette mort à cette tendre mère, lorsqu'elle la rencontra qui sortoit du chœur. Alors elle lui dit d'un air fort triste, *qu'elle avoit des nouvelles*, et n'ajouta rien de plus. « J'entends » bien, » reprit la sœur Louise de la Miséricorde. Elle rentra aussitôt dans le chœur, et après avoir demeuré assez long-tems prosternée devant le Saint-Sacrement, elle se releva, et parut avec la même sérénité que si son cœur n'eût pas été dans l'affliction; mais la prieure, découvrant sur son visage et dans ses yeux les efforts qu'elle faisoit pour contenir ses larmes, lui dit que Dieu ne lui défendoit pas de pleurer; elle répondi avec courage: *Qu'elle n'avoit pas trop de larmes pour elle-même, et que c'étoit sur elle qu'elle devoit pleurer;* et ajouta cette parole si souvent citée: « Il faut que je » pleure la naissance de ce fils, encore plus que sa

» mort. » Ce fut avec la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avoit épousé mademoiselle de Blois, sa fille.

Le célèbre abbé de Rancé, dans un voyage qu'il fut obligé de faire à Paris, voulut voir la sœur Louise de la Miséricorde. « Oh! s'écrie-t-elle, dans la lettre où » elle parle de cette visite, qu'il aime Dieu auprès de » moi, et que cela doit me donner de confusion! Je » devrois l'aimer moi seule, plus que tout le monde » ensemble, puisqu'il m'a remis plus de péchés qu'à » un autre. Cependant je suis froide dans le service de » ce Dieu plein de miséricorde, *moi qui n'ai jamais* » *eu de froideur pour ce que j'ai voulu faire.* »

La veille de sa mort, madame de la Vallière se leva à trois heures du matin, pour continuer ses exercices ordinaires de piété; mais les forces lui manquant, elle ne put aller jusqu'au chœur. Une sœur converse la rencontra, elle ne pouvoit plus se soutenir, ni presque parler. On alla avertir l'infirmière; mais le mal avoit déjà fait de si grands progrès, qu'on fut obligé de la porter à l'infirmerie. Malgré l'état où elle étoit, on eut peine à obtenir d'elle de quitter la serge, et d'user de linge.

Les médecins appelés la firent d'abord saigner; mais ils s'aperçurent bientôt que les remèdes seroient inutiles, et que l'inflammation des entrailles étoit complète.

Madame de la Vallière, qui sentoit que sa fin approchoit, répéta plusieurs fois ces paroles : *Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse.* Les souffrances les plus aiguës ne lui arrachèrent aucune plainte. Mais le mal ayant fait pendant la nuit des progrès considérables, elle demanda dès le matin les derniers sacremens : « Dieu a tout fait

» pour moi, dit-elle, il a reçu autrefois dans ce même » tems (*Voyez* le 4 juin) le sacrifice de ma profession : » j'espère qu'il va encore recevoir le sacrifice de jus- » tice que je suis prête à lui offrir. »

La princesse de Conti arriva assez tôt pour être témoin de la tranquillité avec laquelle sa mère quittoit la vie; mais elle n'eut pas la consolation d'entendre ses dernières paroles. N'ayant plus la force de parler, madame de la Vallière témoigna à sa fille par de tendres regards tout ce qu'elle auroit voulu lui dire; et elle expira à midi, le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans et dix mois; elle en avoit passé trente-six dans toutes les austérités de la vie religieuse.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1704, *le* 6 *juin*, Mort de Cohorn.

Memnon Cohorn a été le Vauban des Hollandais. Ingénieur et lieutenant-général au service des Etats-généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénaut, de voir en 1692, au siége de Namur, Vauban assiéger le fort de Cohorn, défendu par Cohorn lui-même : il ne se rendit qu'après une blessure jugée mortelle, mais qui ne le fut pas.

Ce grand homme mourut à la Haye, laissant aux Hollandais plusieurs places bien fortifiées, parmi lesquelles il regardoit, comme son chef-d'œuvre, la ville de Berg-op-Zoom, dont la prise fit tant d'honneur, en 1747, au maréchal de Lœvendhall.

HISTOIRE.

L'an 1520, *le 7 juin*, Entrevue de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de François Ier, roi de France, entre Guines et Ardres, dans une plaine qui fut appelée le *Camp du Drap d'or*, parce que le roi de France avoit une tente d'or, et que les courtisans firent tous leurs efforts pour approcher de son luxe.

L'émulation fut telle que *plusieurs*, dit Martin du Bellay, *y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules.* On raconte que le roi d'Angleterre prit un jour le roi de France au collet, et lui proposa de lutter. Le défi accepté, Henri VIII donne à François Ier deux crocs en jambe. François les esquive et jette l'Anglais par terre, en lui *donnant*, dit Fleurange, *un merveilleux saut.*

L'empereur Charles-Quint, qui craignoit les effets de cette entrevue, avoit cru devoir la prévenir, s'il ne pouvoit la rompre. Comme il alloit par mer se faire couronner en Allemagne, il passa par Douvres, et s'assura qu'il ne se traiteroit rien entre les deux rois, de contraire à ses intérêts; en effet l'entrevue se passa en fêtes, et les affaires politiques y eurent peu de part.

L'an 1639, *le 7 juin*, Picolomini, général de l'empereur, défait le marquis de Feuquières, qui assiégeoit Thionville.

Il y eut six mille hommes tués ou faits prisonniers.

M. de Feuquières mourut peu après de ses blessures. Le cardinal de Richelieu s'en prit de cette défaite au comte de Grancey, depuis maréchal de France, et au marquis de Praslin, qui furent mis à la Bastille.

L'an 1654, *le* 7 *juin*, Louis XIV est sacré à Reims.

La cérémonie fut faite par l'évêque de Soissons. Henri de Savoye, duc de Nemours, nommé à l'archevêché de Reims, n'avoit pas encore reçu l'ordre de prêtrise.

HISTOIRE.

L'an 700 de la fondation de Rome, 50 avant Jésus-Christ, le 8 juin, Défaite et mort de Crassus.

Ce jour Crassus perdit, aux plaines de l'Asie,
Ses aigles, son armée, et son fils et la vie.

Ovid. Traduction de Desaintange.

Pompée et Crassus ayant tiré au sort les gouvernemens de la Syrie et des Deux-Espagnes, la Syrie échut à Crassus, et les Espagnes à Pompée. Le sort n'eut pas plutôt réglé leur partage, que Crassus, transporté de joie, fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune pour la plus grande qui lui fût jamais arrivée. Quand il étoit en compagnie, et même avec des étrangers, il ne pouvoit modérer ses transports; et quand il étoit avec ses amis, il se laissoit emporter à des vanteries étranges et puériles, et toutes opposées à son âge et à son naturel; car dans toute sa vie il n'avoit jamais paru ni fanfaron, ni superbe; mais alors, enflé et corrompu par ce succès flatteur, il ne bornoit pas ses exploits à la conquête de la Syrie et des Parthes, mais se promettant de faire que les grandes actions de Lucullus contre Tigrane et celles de Pompée contre Mithridate ne paroîtroient que des jeux d'enfans en comparaison des siennes, il dévoroit déjà, par ses espérances, la Bactriane et les Indes, et se portoit jusqu'à la grande mer et aux bouts de l'Orient.

Cependant, dans le décret qui fut dressé, la guerre contre les Parthes n'étoit nullement comprise. Mais tout le monde savoit que c'étoit là la grande passion de Crassus; et César même lui écrivit des Gaules pour louer son dessein, et pour l'exhorter à l'exécuter sans remise.

Quand il fut en état de partir, un des tribuns nommé Ateïus menaça de s'opposer à sa sortie, et beaucoup de citoyens se joignirent à lui. Crassus, alarmé de cette menace, pria Pompée de venir à son secours, et de le mener jusques hors de la ville, car le peuple avoit pour Pompée beaucoup de considération et de respect, et il y parut : une infinité de gens assemblés sur le passage de Crassus, tous préparés à s'opposer à son départ et à crier contre lui, n'eurent pas plutôt vu Pompée marcher devant avec un œil gai et un visage ouvert, qu'ils furent adoucis, et qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laisser passer. Mais Ateïus, ferme dans sa résolution, alla à sa rencontre, et d'abord il lui défendit à haute voix de passer outre, et protesta contre lui s'il l'entreprenoit. Ensuite il ordonna à son huissier de le prendre au corps et de l'arrêter. Comme les autres tribuns s'y opposèrent, l'huissier fut obligé de le lâcher. Alors Ateïus, prenant le devant, courut à la porte de la ville, mit à terre un brasier plein de feu, et dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jeta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, et prononça dessus des imprécations terribles, en invoquant et appelant par leurs noms certaines divinités étranges et formidables.

Crassus, sans être touché des imprécations d'Ateïus, continua sa route, arriva à Brindes; et quoique la mer

fût encore dangereuse, l'hiver n'étant pas encore passé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua et perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Mais ayant rassemblé le reste de ses troupes, il continua son chemin par terre au travers de la Galatie, où il trouva le roi Déjotarus, qui étoit fort avancé en âge, et qui cependant bâtissoit une nouvelle ville; sur quoi Crassus, le raillant, lui dit: « Seigneur roi, vous vous prenez » bien tard à bâtir une ville, vers la douzième heure » du jour. » « Et vous-même, seigneur capitaine, » lui répondit Déjotarus, vous ne vous êtes pas pris » trop matin à aller faire la guerre aux Parthes; » car alors Crassus avoit soixante ans passés, et son visage le faisoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, les affaires lui réussirent d'abord aussi heureusement qu'il avoit pu l'espérer: il fit un pont sur l'Euphrate, sans aucun obstacle, passa sûrement son armée, et reçut dans la Mésopotamie plusieurs villes qui se rendirent volontairement.

Après que, pour s'assurer des villes qui s'étoient rendues, il y eut mis en garnison sept mille hommes de pied et mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reste de son armée pour y passer l'hiver. Il fut joint là par son fils, que César lui envoyoit des Gaules, jeune homme qui avoit déjà été honoré de plusieurs prix d'honneur, que les généraux donnoient à ceux qui s'étoient distingués par leur courage, et qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit, dans cette expédition, qui furent toutes fort grandes, la plus grande, sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie, car il devoit passer

outre sans s'arrêter, et occuper Babylone et Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes, au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambassadeurs du roi des Parthes, Orodes, qui lui exposèrent en peu de mots leur commission : ils lui dirent, *que si cette armée étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre immortelle, qu'aucun traité de paix ne termineroit, et qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres ; que si, comme ils l'avoient ouï dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, et pour assouvir son avarice particulière, avoit pris les armes contr'eux, et étoit entré dans une de leurs provinces, le roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, et laisser aller, sans les inquiéter, les Romains qu'il tenoit dans ses Etats, et qui étoient bien plutôt assiégés qu'assiégeans.* Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade ; il leur dit : *Qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des ambassadeurs, nommé Vahises, se prenant à rire, et lui montrant la paume de sa main, lui dit : « Crassus, tu » verras plutôt naître du poil dans le creux de ma » main, que tu ne verras Séleucie. »

Ces ambassadeurs se retirèrent donc, et allèrent annoncer à leur roi qu'il falloit se préparer à la guerre. Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, vinrent annoncer à

Crassus des choses très capables d'inquiéter et d'alarmer : ils disoient *qu'ils avoient vu de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis, et les grands et sanglans combats qu'ils avoient rendus* aux attaques des villes *qu'on avoit prises ;* et comme c'est la coutume des gens épouvantés de grossir tous les objets pour les rendre plus terribles, ils rapportoient que *c'étoïent des gens à qui on ne pouvoit échapper quand ils poursuivoient, et qu'on ne pouvoit atteindre quand ils prenoient la fuite ; que les traits dont ils se servoient étoient inconnus ; qu'on n'en avoit jamais vus de semblables, qu'ils étoient plus vites que les éclairs, qu'ils devançoient même la vue, et qu'ils avoient plutôt frappé et porté la mort, qu'on ne les avoit vus partir ; que des armes dont leur cavalerie étoit armée, les offensives perçoient tout sans que rien pût leur résister : et les défensives étoient à l'épreuve de tout, et ne pouvoient être faussées.*

Ces discours diminuèrent et rabattirent infiniment le courage et l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginés que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens et des Cappadociens, que Lucullus s'étoit lassé de mener battants, et qui s'étant flattés que le plus difficile de cette guerre seroit la longueur du chemin, et la poursuite des ennemis qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voyoient, contre leurs espérances, de grandes batailles et de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta même à tel point, que plusieurs des principaux officiers furent d'avis que Crassus devoit s'arrêter là, et assembler le conseil pour mettre encore en délibération toute l'entreprise : de ce nombre étoit le questeur Cassius.

Les devins, même, alloient disant sourdement que les signes des victimes étoient toujours funestes, et que les sacrifices de Crassus n'avoient jamais pu être reçus; mais Crassus ne voulut jamais les écouter, ni suivre d'autres avis que ceux qui le pressoient d'avancer.

Il se mit donc en marche le long de l'Euphrate avec sept légions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, et autant de gens de trait armés à la légère. Il n'eut pas marché long-tems, que ses coureurs, qu'il avoit envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout à coup la fuite comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce rapport, Crassus se fortifia dans ses espérances; et ses soldats commencèrent à mépriser les Parthes comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, et d'en venir à un combat. Cassius ne laissoit pourtant pas de lui représenter encore et de lui remontrer *qu'il devoit s'arrêter dans quelqu'une des villes où il avoit garnison, pour laisser reposer et rafraîchir son armée, jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles certaines des ennemis; que s'il ne vouloit pas prendre ce parti, il falloit gagner Séleucie en côtoyant toujours l'Euphrate, car les vaisseaux de charge leur faciliteroient les vivres en suivant toujours leur camp, et marchant avec lui comme de conserve; et la rivière qu'ils auroient toujours à leur droite, les empêcheroit d'être enveloppés; de sorte qu'ils seroient toujours en état de combattre l'ennemi sans désavantage.*

Pendant que Crassus tenoit le conseil pour délibérer sur cette proposition, un capitaine d'Arabes, nommé Ariamnes, vint le trouver : c'étoit un homme plein de ruse et de fraude ; et l'on peut dire que de tous les malheurs que la fortune assembla dans ce moment pour l'entière ruine de Crassus, ce fut là le plus grand et le plus entier. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, et qui avoient autrefois servi Pompée dans ce pays-là, le connoissoient et savoient qu'il avoit retiré de grands avantages de l'amitié de Pompée, et qu'il passoit alors pour un homme très affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les généraux du roi des Parthes, fut lâché par eux et envoyé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la rivière et des pays difficiles et montueux, et de le jeter dans ces plaines immenses où il pourroit être enveloppé de tous côtés ; car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Ce barbare donc, étant arrivé dans la tente de Crassus, commença d'abord à louer hautement Pompée comme son bienfaiteur : il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite, après avoir admiré le bonheur de Crassus d'être à la tête d'une armée si belle et si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toujours, et en consumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes, et non pas plutôt de mains et de pieds très légers, contre des ennemis qui depuis long-tems ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, et les personnes les plus chères, pour se retirer au plus vite chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. « Mais quand même vous auriez à les

» combattre, ajouta-t-il, il faudroit d'autant plus » vous hâter avant que le roi, revenu de son épou- » vante, ait rassemblé toutes ses forces ; car présen- » tement il jette au devant de vous Suréna et Syllaces, » qui sont chargés de vous amuser et de vous em- » pêcher de le poursuivre ; mais pour lui il est fort » loin, et ne paroîtra nulle part. »

Tout cela étoit faux. Le roi Orodes avoit d'abord partagé son armée en deux : avec l'une il étoit entré dans l'Arménie qu'il ravageoit, et il avoit envoyé Suréna à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire : Orodes n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé pour mépriser un antagoniste comme Crassus, qui étoit un des premiers personnages de Rome, et pour trouver plus de gloire à faire le dégât dans l'Arménie ; mais, parce que, craignant le danger qu'il y avoit à aller se présenter aux Romains, il crut devoir prendre le parti de se tenir de loin pour attendre et voir ce qui arriveroit, et envoyer devant Suréna pour tenter la fortune du combat, et pour amuser les Romains et les empêcher d'avancer. Suréna n'étoit pas un homme du commun ; mais en richesses, en noblesse et en gloire, il étoit le premier après le roi ; en valeur, en prudence et en expérience pour la guerre, le premier des Parthes ; et en beauté de corps et bonne mine, il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déjà la réputation d'un homme de grand sens, de grande prudence, dont les conseils étoient sains ; et ce fut principalement par là qu'il ruina Crassus, qui d'abord, par sa vaine audace et par son orgueil, et ensuite par l'épouvante et l'abat-

tement où le précipitèrent ses malheurs, se rendit très aisé à surprendre.

Le traître Ariamnes, après lui avoir persuadé de s'éloigner de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni et facile, mais qui devint ensuite très difficile par les sables profonds où il se trouva engagé au milieu d'une vaste campagne toute rase et d'une affreuse aridité, où la vue ne découvroit ni fin ni bornes, où l'on pût espérer de trouver quelque repos et quelque rafraîchissement : de sorte que si la soif et la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vue les jetoit dans un désespoir encore plus terrible, car ils ne voyoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau, pas une colline, pas une seule herbe verte : ce n'étoient partout que monceaux de sables brûlans, comme les flots entassés d'une mer immense, qui, dans ce désert, enveloppoient, engloutissoient ses troupes. Tout cela ensemble devoit suffire pour leur faire soupçonner qu'ils étoient trahis, et ils n'en devoient plus douter surtout après l'arrivée des courriers d'Artavasde, roi d'Arménie : ce prince mandoit à Crassus *que le roi Orodes lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée; que la guerre qu'il avoit à soutenir l'empêchoit de lui envoyer les secours qu'il lui avoit promis, mais qu'il lui conseilloit de se rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun ; que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit du moins d'éviter dans ses marches et dans ses campemens les lieux ouverts et favorables à la cavalerie, et de s'approcher toujours des lieux montagneux.* Mais Crassus,

emporté par sa colère et par son arrogance, ne daigna pas lui écrire, ni lui faire la moindre réponse; il dit seulement à ses courriers : « Je n'ai pas le tems présentement de penser aux affaires des Arméniens: » bientôt j'irai en Arménie, et je punirai Artavasde » de sa trahison. »

Cassius fut très fâché de cette réponse; mais il cessa de donner ses avis à Crassus, qui ne pouvoit les souffrir, et prenant ce fourbe d'Arimnes en particulier, il l'accabla de malédictions et d'injures. « O le plus » scélérat de tous les hommes, lui dit-il, quel mauvais » démon s'est emparé de toi et t'a conduit vers nous ? » Par quel breuvage, par quels enchantemens, par » quel sortilége es-tu venu à bout de persuader à » Crassus de jeter son armée dans ces déserts infinis et » dans ces abîmes de sables, et de prendre un chemin » plus convenable à un capitaine de voleurs Numides, » qu'à un général des Romains ? »

Le Barbare, qui étoit souple et adroit, et qui savoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui et lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, et le conjuroit de supporter encore un peu de tems cette fatigue; après quoi il alloit le long des files des soldats, et marchant avec eux, il les consoloit, les fortifioit, les aidoit, et il leur disoit, avec une cruelle ironie : « Mes amis, vous croyez marcher dans la » campagne riante et délicieuse de la Campanie; vous » voudriez trouver ici sans doute les fontaines, les » ruisseaux, les ombrages verts, les bains et les hôtelleries dont elle est pleine : et vous ne vous souvenez » pas que vous traversez les déserts, qui sont les limites » des Arabes et des Assyriens. » Voilà comme ce

fourbe consoloit et amadouoit les Romains ; et avant que sa trahison fût entièrement découverte, il se retira, encore fut-ce du consentement de Crassus même qu'il trompa en le quittant : car il lui fit entendre et lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jetant le désordre et le trouble parmi ses ennemis.

Le jour même du départ de ce traître, quelques uns des coureurs que Crassus avoit envoyés battre l'estrade, revinrent et rapportèrent qu'ils avoient donné dans un corps des ennemis; que leurs camarades avoient été tués; que pour eux ils s'étoient sauvés seuls avec beaucoup de peine, et que toute l'armée des Parthes, qui étoit très nombreuse et pleine de fierté et d'audace, venoit incessamment les attaquer.

Cette nouvelle jeta le trouble et la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres. L'effroi où il étoit ne lui laissant pas l'entière liberté de son esprit, il mit ses troupes en bataille. D'abord il suivit le sentiment de Cassius : il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, et pour ôter aux ennemis la facilité de l'envelopper, et jeta toute sa cavalerie sur ses ailes; mais ensuite il changea d'avis, et serrant son infanterie, il en fit un corps de bataille quarré, qui faisoit face de tous côtés, et dont chacun des côtés présentoit douze cohortes de front. Chaque cohorte avoit pris une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon, assurée d'être soutenue à propos par la cavalerie, chargeât avec plus de sûreté et d'audace. Il donna l'une des ailes à Cassius, et l'autre à son fils le jeune Crassus; il se mit au centre : ils avancèrent dans cet ordre, et arrivèrent sur les bords d'un ruisseau appelé

Balissus, qui n'étoit pas fort grand, et qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas que de faire un très grand plaisir à ses soldats, tant à cause de l'extrême sécheresse et de l'excessive chaleur qu'il faisoit, qu'à cause de la grande fatigue qu'ils avoient essuyée dans cette longue et pénible marche aux travers de ces sables arides.

La plupart des officiers étoient d'avis qu'il falloit camper en cet endroit, et y passer la nuit, pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis, et quand on auroit su leur nombre et leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus se laissant emporter à la fougue de son fils, et à celle de la cavalerie qu'il commandoit, qui le pressoit de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient prendre de la nourriture, la prissent debout, chacun dans son rang; sans leur donner le tems d'achever, il fit marcher, et les mena, non au petit pas, et en leur faisant faire des pauses, comme on a accoutumé de faire marcher des troupes quand on les mène au combat, mais rapidement et tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrissent les ennemis, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on leur avoit dit. Suréna avoit usé de ce stratagême: il avoit caché la plupart des bataillons derrière les premiers corps avancés; et pour les empêcher d'être apperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec des peaux. Quand ils furent en présence et prêts à charger, le général n'eut pas plutôt fait lever le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables et d'un bruit affreux.

Comme les Romains étoient étonnés et effrayés de ce bruit, les Parthes jetant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier plus étincelant que les rayons du soleil, et par celui du fer et de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, et d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa beauté efféminée.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coup de piques pour tâcher d'enfoncer ou d'entrouvrir les premiers rangs; mais ayant vu de près la profondeur de ce bataillon carré, si serré, si uni, et où les hommes étoient si fermes, et se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirèrent aussitôt en arrière, faisant semblant de se disperser, et de rompre leur ordonnance; mais les Romains furent bientôt étonnés de voir tout à coup leur bataillon enveloppé de tous côtés. Dans cet instant Crassus ordonna à ses gens de trait et à son infanterie légère de les charger; mais ils n'allèrent pas bien loin: accablés d'une grêle de flèches, ils furent obligés de se retirer, et de mettre à couvert leur infanterie pesamment armée. Ce fut là le commencement du trouble et de l'effroi, quand on vit la roideur et la force de ces flèches contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, et qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin tous ensemble, en même tems, sans prendre de visées certaines pour tirer juste; car le bataillon des Romains étoit si serré, qu'ils ne pouvoient manquer leur coup,

quand même ils l'auroient voulu; et ils portoient des coups effroyables, et faisoient des blessures très profondes, tant à cause de la force et du poids de leurs flèches, qu'à cause de la grandeur et de la flexibilité de leurs arcs qui, par leur souplesse, joignoient presque leurs deux bouts quand on les tendoit, et par leur grandeur donnoient une si grande étendue à la corde, qu'employant toute la longueur de la flèche, elle la chassoit avec impétuosité et avec une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

Les Romains se trouvoient par là dans une position terrible : s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés; et s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun mal, et ils étoient également maltraités : les Parthes prenoient la fuite devant eux, et en fuyant ils tiroient toujours.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs flèches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux mains, ils se soutinrent, et supportèrent leurs maux avec fermeté; mais quand ils se furent aperçus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de flèches, où ceux qui avoient déjà employé les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, ne voyant point de fin à ses misères, envoya l'ordre à son fils de tâcher, à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entièrement enveloppé: car c'étoit lui principalement qu'une des ailes de l'armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cents chevaux,

parmi lesquels se trouvoient les mille que César lui avoit donnés, cinq cents archers, et les huit cohortes qui étoient le plus à sa portée, il s'élargit, et, prenant le tour, il se disposoit à charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. Mais ceux-ci, soit qu'ils craignissent, et qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe si serrée, et qui marchoit en si belle ordonnance, soit que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son père, se mirent d'abord à tourner bride et à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force : *Ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abattue.

La cavalerie ayant d'abord rompu ses rangs en poursuivant l'ennemi, les gens de pied se piquèrent de ne pas demeurer en arrière, et suivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté et par la joie que leur donnoit l'espérance de la victoire. Ils croyoient fermement avoir vaincu, et ne faire que poursuivre, jusqu'à ce que, s'étant fort éloignés du corps d'armée, ils reconnurent la fraude : car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournèrent tête, et une infinité d'autres se joignirent à eux pour fondre sur les Romains. Ce que voyant le jeune Crassus, il arrêta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, le voyant en si petit nombre, viendroit les charger ; mais ces barbares se contentèrent de leur opposer leur cavalerie pesamment armée, et débandèrent sur eux leur cavalerie légère, qui, caracolant tout autour, et les environnant de tous côtés sans les joindre, les accabloient de flèches, et en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitoient une poussière si épaisse que les Romains ne pouvoient ni se voir, ni se parler, et que se resserrant en un petit

espace, et se pressant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, et mouroient d'une mort qui n'étoit ni facile ni prompte ; car se sentant déchirer les entrailles et ne pouvant supporter la douleur, ils se rouloient sur le sable avec les flèches qu'ils avoient dans le corps, et expiroient ainsi dans des tourmens horribles. En tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés qui avoient pénétré aux travers des nerfs et des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, et augmentoient leurs douleurs.

La plupart moururent dans cette détresse, et ceux qui restoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir ; car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousues à leurs boucliers, et leurs pieds percés de part en part, et cloués à terre ; de sorte qu'il leur étoit également impossible de se défendre et de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, se mêla fièrement dans ses escadrons, mais avec un grand désavantage, tant pour l'attaque que pour la défense ; car ses gens, avec des javelines foibles et courtes, donnoient contre des cuirasses d'un acier excellent ou d'un cuir fort dur ; au lieu que les Barbares, avec de bons et forts épieux, donnoient sur les corps des Gaulois qui étoient nus ou légèrement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, et ce fut avec elles qu'il fit des exploits merveilleux ; car ces Gaulois empoignoient à belles mains les épieux des Parthes, et les joignant au corps, ils les colletoient et les tiroient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient

sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en eut plusieurs qui, abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, et leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient, et, renversant leurs maîtres, ils les fouloient aux pieds pêle mêle avec les ennemis, et tomboient morts sur les uns et sur les autres.

Mais ce qui fatiguoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur et la soif; ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux, qui courant de vîtesse contre la cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, et d'emmener le jeune Crassus, qui se trouvoit fort mal de ses blessures.

Chemin faisant, ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirèrent. Ils attachèrent les chevaux au milieu, et firent tout autour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela les aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement: en effet, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, et leur procurent quelque relâche, au lieu que sur cette colline l'inégalité du lieu faisant paroître les uns au-dessus des autres, et découvrant davantage celui qui étoit derrière, les offroit tous aux coups; de sorte que ne pouvant se dérober aux flèches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints. Ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement, sans pouvoir se servir de leurs armes et faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs, de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres; ils avoient nom, l'un Hyeronymus, et l'autre Nicomachus. Ces deux hommes, touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, et qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit qu'*il n'y avoit pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Il leur ordonna de se sauver, et en les embrassant il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, et lui présenta le flanc. Tous les autres principaux officiers se tuèrent de même, et ceux qui restèrent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur.

Les Parthes ne firent qu'environ cinq cents prisonniers; et après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchèrent à l'instant contre son père, dont les affaires étoient en cet état : après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, et qu'on lui eut annoncé qu'ils étoient en déroute, et qu'on les poursuivoit vivement, et qu'il eut vu d'un autre côté que ceux qu'il avoit en tête ne le pressoient plus avec tant d'ardeur, car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus, il reprit un peu courage, et rassemblant son armée, il la retira en arrière sur un coteau, espérant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite.

De tous les messagers que son fils lui avoit envoyés pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers

étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés ; il n'y eut que les derniers qui, s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivèrent auprès de lui, et lui annoncèrent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit promptement du secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de passions, et sa raison fut tellement obscurcie, qu'il ne fut plus capable de rien voir ni de rien entendre.

Il donna enfin l'ordre à son armée de marcher. Mais, dans ce moment, les Parthes revenant de la défaite du jeune Crassus, arrivent avec de grands cris et des chants de victoire qui les font paroître encore plus terribles ; en même temps les tambours et les cymbales remplissent l'air de leur son effroyable, et retentissent aux oreilles des Romains, qui voient bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat ; et les Barbares, portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, et les insultant avec une insolence pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille et qui sont les parens de ce jeune homme : *Car il n'est pas possible*, disent-ils, *qu'un jeune homme si courageux, et d'une valeur si brillante, soit le fils d'un père aussi lâche et aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abattit plus le courage et les forces des Romains que tous les autres maux dont ils se voyoient accablés ; il n'excita point en eux ce feu de la colère, qui anime le désir de la vengeance, comme il convenoit ; mais il les remplit d'une frayeur et d'une crainte qui les glacèrent. Cependant Crassus montra dans ce malheur plus de fermeté et plus de courage qu'il n'avoit encore fait ; il parcourut les rangs : « Romains, » s'écrioit-il, c'est moi seul que ce deuil regarde ; la

» grande fortune de Rome et sa gloire sont entières,
» et demeurent invulnérables et invincibles tant que
» vous serez debout. Que si vous avez quelque com-
» passion d'un père qui vient de perdre son fils, dont
» vous admiriez la valeur, faites-la paroître par votre
» colère et votre ressentiment contre ces Barbares; ra-
» vissez-leur cette joie insolente, punissez leur cruauté,
» et ne vous laissez point abattre par mon malheur.
» C'est une nécessité que l'on souffre quelque échec
» quand on aspire à de grandes choses. Lucullus n'a
» point défait Tigrane, ni Scipion le grand Antiochus,
» qu'il ne leur en ait coûté du sang. Nos ancêtres ont
» perdu mille vaisseaux sur les côtes de Sicile; ils ont
» perdu en Italie beaucoup de leurs généraux et de leurs
» meilleurs capitaines, et pas un d'eux, par sa défaite,
» ne les a empêchés de vaincre leurs vainqueurs. Car
» ce n'est point par les faveurs de la fortune que les
» Romains sont montés à ce haut degré de puissance;
» mais par leur patience et par leur courage, en se
» roidissant contre les adversités. »

Par ces discours, Crassus tâchoit de ranimer et de fortifier ses troupes, mais il ne trouva presque personne qui les écoutât volontiers, et qui reprît courage; et ayant ordonné qu'on jetât le cri du combat, il découvrit le dernier découragement de son armée, car le cri qu'elle jeta fut foible, petit, inégal, timide, au lieu que celui des ennemis fut très fort, très éclatant et également ferme et plein de confiance. L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légère des Parthes se répand sur les ailes des Romains, et, les prenant en flanc, les accable de flèches, pendant que leur gendarmerie, les attaquant de front à grands coups de lance,

les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les flèches dont les atteintes causoient une mort douloureuse et longue, eurent le courage de se jeter sur eux en désespérés; non qu'ils leur firent beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très promptement des larges et profondes blessures qu'ils recevoient, car les Barbares leur passoient leurs lances entières au travers du corps avec tant de roideur et de force, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir ainsi combattu le reste du jour, la nuit venue, les Barbares se retirèrent, disant qu'*ils accordoient à Crassus cette nuit seule, afin qu'il la donnât à pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à ses affaires, et qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace que d'y être traîné;* et ils campèrent en présence de l'armée romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auroient bon marché, et qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit fut terrible pour les Romains: ils ne pensoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que déplorer son propre malheur; car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils hasardassent pendant la nuit à se jeter dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs leurs blessés les empêchoient de prendre ce dernier parti: car de les emporter, c'etoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite, et de les laisser, ils ne manqueroient pas, par leurs gémissemens et par leurs plaintes, de découvrir leur évasion.

Quoiqu'ils sussent bien tous que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage et d'entendre sa voix; mais lui, couché à terre, à l'écart, dans un lieu obscur, sans lumière, et la tête couverte de son manteau, il présentoit pour les ignorans et pour les fous un grand exemple de l'instabilité de la fortune, et pour les sages et les hommes sensés un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité et de l'ambition : Crassus n'avoit pu souffrir de n'être pas le premier et le plus grand parmi tant de millions d'hommes, et il avoit cru que tout lui manquoit, et qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préférés.

Octavius, un de ses lieutenans, et Cassius, s'approchèrent de lui, et voulurent le faire lever, le consoler et lui redonner du courage; mais le voyant entièrement accablé sous le poids de sa douleur, et rebelle à toutes leurs consolations et à toutes leurs remontrances, ils appelèrent les tribuns, les centurions et les chefs des bandes, tinrent conseil sur-le-champ, et tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp sans se servir de trompette. Cela se fit d'abord avec un grand silence; mais ensuite les malades et les blessés, qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte et de confusion, avec des cris, des hurlemens et des lamentations horribles; tellement que les corps qui marchoient les premiers, en furent saisis de trouble et d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, et se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivoient, et

à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de temps. Il n'y eut que trois cents chevaux que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrêtèrent point, et qui arrivèrent à la ville de Carres sur les minuit. Ignatius appela en langage romain les gardes qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes; et, sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, et sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son général.

Cependant ce mot qu'il avoit jeté à ces gardes en passant, afin qu'ils le disent à Coponius, fut très utile à Crassus : car ce gouverneur conjecturant sagement que la grande hâte de cet inconnu et l'obscure brièveté de son discours étoient une marque sûre qu'ils n'avoient aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes; et aussitôt qu'il fut averti que Crassus avoit pris ce chemin, il sortit au-devant de lui, et le conduisit lui et son armée dans la ville : les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit; mais le lendemain matin ils entrèrent dans le camp, égorgèrent tous les blessés qu'il y avoit laissés, au nombre de quatre mille; et la cavalerie s'étant débandée dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva également çà et là. Un des lieutenans de Crassus, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua son chemin, et fut trouvé le lende-

main sur une colline par les Barbares, qui l'attaquèrent. Il se défendit avec beaucoup de valeur; mais enfin il fut accablé par le nombre, et tous ses gens furent tués, excepté une vingtaine qui, l'épée à la main, se jetèrent en désespérés au travers des ennemis pour se faire jour: les Barbares furent si étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent et leur donnèrent passage: ils arrivèrent heureusement à Carres.

Dans ce moment on donna à Suréna la fausse nouvelle que Crassus s'étoit sauvé avec ce qu'il y avoit de plus braves gens, et que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées qui ne valoient pas la peine qu'on les poursuivît. Suréna croyant donc avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant pourtant encore incertain, et voulant en savoir la vérité, afin de se déterminer, ou à faire le siége de Carres, si Crassus y étoit encore, ou à le poursuivre s'il en étoit sorti; il dépêcha un de ses truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, et lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, et en se servant du langage romain, d'appeler Crassus même, ou Cassius, et de dire que Suréna demandoit à avoir avec eux une conférence.

Le truchement ayant exécuté cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Crassus, qui accepta avec joie cette proposition. Peu de tems après il vint de la part des Barbares quelques soldats arabes qui connoissoient de vue Crassus et Cassius pour les avoir vus dans la campagne avant la bataille: ces soldats s'approchèrent de la place, et ayant vu Cassius sur les murailles, ils lui dirent que *Suréna étoit disposé à traiter avec eux, et à leur donner la liberté de se retirer, à condition*

qu'ils demeureroient amis du roi son maître, et qu'ils lui abandonneroient la Mésopotamie ; que cela paroissoit expédient pour les uns et pour les autres, plutôt que d'en venir à la dernière extrémité.

Cassius y donna les mains, et demanda que l'on convînt promptement du tems et du lieu de cette entrevue entre Suréna et Crassus ; les Arabes l'assurèrent qu'ils y alloient travailler, et le quittèrent.

Suréna, ravi de tenir ces gens en lieu où il pouvoit les assiéger, mena dès le lendemain contre eux les Parthes qui leur parlèrent d'abord avec la dernière insolence, et leur déclarèrent que si les Romains vouloient recevoir, d'eux quelque composition favorable, il falloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus et Cassius, pieds et poings liés : les Romains indignés de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit renoncer aux longues et vaines espérances des secours des Arméniens, et lui déclarèrent que, sans perdre un moment, il falloit penser à la fuite. Il étoit très important qu'aucun des Carrénéens ne sût cette résolution avant le moment de l'exécution ; mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, et ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, et qui le choisit pour son guide.

Les Parthes ne tardèrent donc pas à être avertis de point en point de la résolution des Romains par l'entremise de ce traître ; mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, et que cela n'étoit pas même facile, Crassus ayant pris ce tems-là pour partir ; Andromachus, pour empêcher qu'ils ne pussent avancer et mettre les Parthes dans l'impuissance de

les atteindre, imagina cette détestable ruse de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, et enfin de les engager dans des marais profonds et dans des lieux coupés de grands fossés où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, et où il falloit faire plusieurs tours et détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques uns qui, se doutant que ce n'étoit pas à bon dessein qu'Andromachus les faisoit ainsi tourner et retourner, refusèrent enfin de le suivre, et Cassius reprit lui-même le chemin de Carres; et lorsque ses guides, qui étoient arabes, lui conseilloient d'attendre que la lune eût passé le signe du scorpion, il leur répondit : *Je crains encore plus celui du sagittaire*, et hâtant sa marche, il se sauva dans l'Assyrie avec cinq cents chevaux; la plupart des autres, qui eurent des guides fidèles, gagnèrent les défilés des montagnes appelées *Sinnaques*, et se mirent en sûreté avant le point du jour; et ces derniers pouvoient être environ cinq mille, qui étoient conduits par un homme de bien nommé Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé par la ruse du perfide Andromachus, dans ces lieux marécageux et difficiles. Il avoit avec lui quatre cohortes de gens de pied, peu de cavalerie, et cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux; enfin il regagna le grand chemin avec beaucoup de travail et de peine, lorsque les ennemis étoient déjà sur lui, et qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, et par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui

des *Sinaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui les séparoit. Octavius voyoit donc à découvert le danger qui menaçoit Crassus : il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses gens pour l'aller secourir ; mais il fut bientôt suivi de tous les autres qui, se reprochant leur lâcheté, volèrent à son secours. En arrivant, ils chargèrent si rudement les Barbares, qu'ils les obligèrent à s'éloigner du coteau ; ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, et lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fièrement que jamais flèche ennemie n'approcheroit du corps de leur général, qu'ils n'eussent tous mordu la poussière autour de lui jusqu'au dernier, en combattant pour sa défense.

Suréna voyant donc que les Parthes déjà rebutés alloient plus mollement à l'attaque, et que si la nuit survenoit, et que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, eut recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains ; mais, au contraire, qu'il vouloit acquérir leur amitié, et leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité, et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirèrent du combat, et Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le coteau, son arc débandé,

en tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut *que le roi son maître leur avoit fait éprouver sa force et sa puissance malgré lui, réduit à la nécessité de se défendre ; mais que présentement il vouloit leur faire connoître sa douceur et sa bonté, et leur donner des marques de sa bienveillance, en leur accordant la paix, et en leur donnant la liberté de se retirer avec une entière sûreté de sa part.*

Les troupes de Crassus prêtèrent très volontiers l'oreille à ce discours de Suréna. Mais Crassus, qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, et à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y entendre, et délibéroit avec ses amis. Ses soldats se mirent à crier et à le presser d'aller ; ensuite ils en vinrent aux outrages et aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté, en lui reprochant qu'*il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.*

Crassus eut d'abord recours aux prières, et leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs et dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue ; il leur montra même le chemin, et les exhorta à ne pas trahir ses espérances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, et qu'en frappant leurs armes de leurs épées ils alloient jusqu'à le menacer ; alors craignant cette émeute, il commença à descendre ; et se

tournant, il dit seulement ce peu de mots : « Octavius » et toi, Petronius, et vous tous, officiers et capitaines » romains, qui êtes ici présens, vous voyez la néces- » sité qui me force de prendre le chemin que je vou- » drois éviter, et vous êtes témoins des indignités et des » violences que je souffre. Mais quand vous serez re- » tirés en sûreté, dites à tout le monde que Crassus a » péri par la tromperie de ses ennemis sans avoir été » abandonné par ses citoyens. » Mais Octavius et Petronius n'eurent pas la force de le laisser descendre seul, ils descendirent le coteau avec lui, et Crassus renvoya ses licteurs qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoyèrent au devant de lui furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval, le saluèrent avec un profond respect, et lui dirent en langue grecque, *qu'il n'avoit qu'à envoyer quelques uns des siens, auxquels Suréna feroit voir que lui et sa troupe venoient sans armes avec bonne foi.* Mais Crassus leur répondit, que *pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se mettre entre leurs mains ;* et il envoya deux frères appelés Roscius pour savoir seulement sur quel pied on devoit traiter, et quel nombre on devoit être.

Suréna faisant prendre ces deux frères, les retint, et s'avançant à cheval suivi des principaux officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus : « Qu'est-ce que » je vois ? dit il. Quoi ! le général des Romains à pied, » et nous à cheval ? Qu'on lui amène un cheval au » plus vite. » Crassus répondit, qu'*il n'y avoit point de leur faute à l'un ni à l'autre s'ils venoient à une entrevue chacun à la manière de leur pays.* « Oh » bien, répartit Suréna, il y a dès ce moment un

» traité de paix et d'alliance entre le roi Orodes et les » Romains ; mais il faut en aller dresser et signer les » articles sur les rives de l'Euphrate ; car vous autres » Romains, ajouta-t-il, vous ne vous souvenez pas » toujours de vos conventions. » En même temps il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval ; mais Suréna lui dit qu'*il n'en étoit pas besoin, et que le roi lui faisoit présent de celui-là.*

A l'instant on lui présenta un cheval qui avoit un frein d'or ; et les écuyers du roi le prenant par le milieu du corps le mirent dessus, l'environnèrent, et commencèrent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manières, prit le cheval par la bride ; il fut suivi de Pétronius qui commandoit mille hommes, et ensuite tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tous à l'entourer pour tâcher d'arrêter le cheval, et de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte et de désordre, ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tue un palfrenier d'un de ces Barbares ; en même tems un de ceux-ci donne un grand coup d'épée à Octavius, par derrière, et le renverse mort sur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, et sauta de son cheval à terre, sans être blessé ; et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres.

Après la mort de Crassus, les Romains se dispersèrent : les uns se livrèrent entre les mains des Parthes, et les autres profitèrent de la nuit pour se sauver de côté et d'autre. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauvèrent. Tous les autres poursuivis le len-

domain, furent rejoints, et passés au fil de l'épée. Les Romains perdirent dans cette occasion vingt mille hommes qui furent tués, dix mille furent faits prisonniers.

L'an 632, *le* 8 *juin*, Mort de Mahomet.

Mahomet naquit à la Mecque le 10 novembre 570 de l'ère vulgaire (1). Sa naissance fut accompagnée, suivant les dévots musulmans, de différens prodiges qui se firent sentir jusque dans le palais de Chosroès. Emineh sa mère, étoit veuve depuis dix mois, lorsqu'elle mit au monde cet enfant, destiné à être l'auteur d'une religion qui s'est étendue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, et le fondateur d'un empire dont les débris ont formé trois monarchies puissantes.

A l'âge de vingt ans, le jeune Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. Ces voyages n'augmentèrent pas sa fortune, mais ils augmentèrent ses lumières. De retour à la Mecque, une femme riche, veuve d'un marchand, le prit pour conduire son négoce, et l'épousa trois ans après. Mahomet étoit à la fleur de son âge; et quoique sa taille n'eût rien d'extraordinaire, sa physionomie spirituelle, le feu de ses yeux, un air d'autorité et d'insinuation, le désintéressement et la modestie qui accompagnoient ses démarches, lui gagnèrent le cœur de son épouse. Khadydjah (c'est le nom de cette riche veuve) lui fit une donation de tous ses biens. Mahomet, parvenu à un état dont il n'auroit jamais osé se flatter,

(1) Les historiens n'ont pas manqué d'observer que Luther naquit à pareil jour (10 novembre).

résolut de devenir le chef de sa nation ; il jugea qu'il n'y avoit point de voie plus sûre pour parvenir à son but que celle de la religion. Comme il avoit remarqué, dans ses voyages en Egypte, en Palestine, en Syrie et ailleurs, une infinité de sectes qui se déchiroient mutuellement, il crut pouvoir les réunir en inventant une nouvelle religion, qui eût quelque chose de commun avec toutes celles qu'il prétendoit détruire.

A l'âge de quarante ans, cet imposteur commença à se donner pour prophète. Il feignit des révélations, il parla en inspiré ; il persuada d'abord sa femme et huit autres personnes. Ses disciples en firent d'autres, et en moins de trois ans, il en eut près de cinquante, disposés à mourir pour sa doctrine. Il lui falloit des miracles, vrais ou faux. Le nouveau prophète trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie, maladie à laquelle il étoit sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le ciel. Il fit passer le tems de ses accès, pour celui que l'Etre-Suprême destinoit à l'instruire, et ses convulsions, pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la divinité lui envoyoit. A l'entendre, l'ange Gabriel l'avoit conduit sur un âne, de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les saints et tous les patriarches depuis Adam, il l'avoit ramené la même nuit à la Mecque.

Malgré l'impression que faisoient ses rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut contraint de quitter le lieu de sa naissance, pour se sauver à Médine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. C'est ce que l'on nomme Hégire (c'est-à-dire, fuite ou persécution), dont le premier jour répond au

16 juillet de l'an 622 de Jésus-Christ. Le prophète fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, et leur ordonna de ne répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. Il disoit, que chaque prophète avoit son caractère; que celui de J.C. avoit été la douceur, et que le sien étoit la force. Pour agir suivant ses principes, il leva des troupes qui appuyèrent sa mission. Les juifs arabes, plus opiniâtres que les autres, furent un des principaux objets de sa fureur. Son courage et sa bonne fortune le rendirent maître de leur place forte. Après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, vendit les autres comme des esclaves, et distribua leurs biens à ses soldats. La victoire qu'il remporta en 627, fut suivie d'un traité qui lui procura un libre accès à la Mecque. Ce fut la ville qu'il choisit pour le lieu où ses sectateurs feroient dans la suite leur pélerinage. Ce pélerinage faisoit déjà une partie de l'ancien culte des Arabes païens, qui y alloient une fois tous les ans adorer leurs divinités, dans un temple aussi renommé parmi eux que celui de Delphes l'étoit chez les Grecs. Mahomet, fier de ses premiers succès, se fit déclarer roi, sans renoncer au caractère de chef de religion. Cet apôtre sanguinaire ayant augmenté ses forces, et oubliant la trève qu'il avoit faite deux ans auparavant avec les habitans de la Mecque, met le siége devant cette ville, l'emporte de force; et, le fer et la flamme à la main, il donne aux vaincus le choix de sa religion, ou la mort. On passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent au prophète guerrier et barbare.

Le vainqueur, maître de l'Arabie, et redoutable à tous ses voisins, se crut assez fort pour étendre ses con-

quêtes et sa religion chez les Grecs et chez les Perses. Il commença par attaquer la Syrie, soumise alors à l'empereur Héraclius; il lui prit quelques villes, et rendit tributaires les princes de Dauma et de Deyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres où il avoit commandé en personne, et où il avoit montré l'intrépidité d'Alexandre. Ses généraux, aussi heureux que lui, accrurent encore ses conquêtes, et lui soumirent tout le pays à quatre cents lieues de Médine, tant au levant qu'au midi. C'est ainsi que Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissans monarques de l'Asie. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Il s'étoit toujours ressenti d'un poison qu'il avoit pris autrefois. Une juive voulant éprouver s'il étoit vraiment prophète, empoisonna une épaule de mouton qu'on devoit lui servir. Le fondateur du mahométisme ne s'aperçut que la viande étoit empoisonnée, qu'après en avoir mangé un morceau. Les impressions du poison le minèrent peu-à-peu Il fut attaqué d'une fièvre violente, qui l'emporta en la soixante-deuxième année de son âge, la vingt-troisième depuis qu'il avoit usurpé la qualité de prophète, l'onzième de l'hégire et la six cent trente-deuxième de Jésus-Christ.

Sa mort fut l'occasion d'une grave dispute entre ses disciples. Omar, qui de son persécuteur étoit devenu son apôtre, déclara, le sabre à la main, « que le pro-» phète de Dieu ne pouvoit pas mourir. » Il soutint qu'il étoit disparu comme Moïse et Elie, et jura qu'il mettroit en pièces quiconque oseroit soutenir le contraire. Il fallut qu'Abubeker lui prouvât par le fait, que leur maître étoit mort, et par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devoit mourir. L'imposteur fut en-

terré dans la chambre d'une de ses femmes, et sous le lit où il étoit mort. C'est une erreur populaire de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer, qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent élevé au haut de la grande mosquée de Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de ce temple; c'est un cône de pierre placé dans une chapelle, dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer.

L'an 1509, *le* 8 *juin*, La ville et république de Pise tombe au pouvoir des Florentins, après un siége d'environ quatre ans. Ce fut le terme de sa grandeur et de sa prospérité. On y comptoit alors cent cinquante mille habitans; elle n'en a pas plus de vingt mille actuellement.

L'an 1662, *le* 8 *juin*, Entrée à Londres de Charles II, rappelé au trône de son père.

« Charles II, dit Voltaire, fut rappelé dans ses » États, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût » jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du » père, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut » reçu dans les plaines de Douvres par vingt mille ci- » toyens, qui se jetèrent à genoux devant lui; des » vieillards, qui étoient de ce nombre, m'ont dit que » tout le monde fondoit en larmes; il n'y eut peut- » être jamais de spectacle plus touchant, ni de révo- » lution plus subite.

» En descendant à Douvres, dit l'historien Hume, » le roi fut reçu par le général Monck, qu'il embrassa » cordialement. Jamais, en effet, un sujet n'avoit

» mieux mérité de son roi et de sa patrie; dans le cours » de peu de mois, sans effusion de sang, par la seule » force d'une conduite sage et désintéressée, il avoit » rendu le calme à trois royaumes déchirés depuis long- » tems par de violentes convulsions; et sans avoir » prêté l'oreille aux conditions les plus séduisantes, » offertes par le roi même, il replaçoit librement son » maître sur le trône, où il désespéroit de remonter.

» Tous les actes passés au nom de la république, » furent ratifiés par une nouvelle loi; et les deux » chambres du parlement, reconnoissant le crime de » la révolte en leur propre nom, comme à celui de » tous les sujets, acceptèrent le gracieux pardon de » sa majesté. »

L'an 1757, *le 8 juin*, Mort de Thamas Kouli-Kan.

Le nom de cet usurpateur heureux étoit Schah-Nadir. Né sujet et particulier, un beglerbey lui fit donner, dans sa jeunesse, pour quelque insolence, la bastonnade sous la plante des pieds. Nadir se fit voleur; et comme il étoit né pour le commandement, il se fit chef de ses compagnons; il fut bientôt à la tête d'une troupe nombreuse, et se rendit assez redoutable pour qu'il parût utile de l'attirer au service du roi de Perse. Bientôt il fut le général et le favori de ce prince qui, pour lui déférer le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire, voulut qu'il portât le nom du souverain, Thamas. (Thamas Kouli-Kan signifie l'esclave et le général de Thamas.)

L'esclave fut bientôt le maître; le vrai Thamas fut détrôné et enfermé; et Kouli-Kan couronné à Casbin

en 1736. L'empire de la Perse ne put suffire à son ambition. L'empereur du Mogol étoit un prince foible ; il alla le détrôner et envahir ses états. Dehli, la capitale de l'empire, ayant été prise, fut livrée à un de ces grands massacres qui souillent presque toutes les histoires. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, eut seul le courage d'élever la voix en faveur de l'humanité ; il présenta au conquérant une requête conçue en ces termes : « Si tu es Dieu, agis en Dieu ; si tu es » prophète, conduis-nous dans la voie du salut ; si » tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les détruis » pas. Le Barbare répondit : Je ne suis ni Dieu, ni » prophète, ni roi, (il pouvoit ajouter ni homme), je » suis celui que Dieu envoie contre les nations sur les- » quelles il veut faire tomber sa vengeance. » Ces titres de *fléaux de Dieu* ont été affectés quelquefois par les conquérans barbares.

Pour joindre le droit des traités au droit de conquête, Kouli-Kan fit épouser à son fils une princesse du sang de Mahomed, empereur du Mogol ; il laissa même à Mahomed le titre d'empereur ; mais il nomma un vice-roi pour gouverner le Mogol.

On a beaucoup comparé Thamas Kouli-Kan à Alexandre, conquérant comme lui, et conquérant des mêmes états. Alexandre eut plus de grandeur, Kouli-Kan plus de férocité ; Alexandre fit excuser en partie ses conquêtes par de nobles et utiles établissemens ; Kouli-Kan a détruit et n'a rien édifié. Ce n'est qu'un barbare heureux ; il ne fut pas heureux jusqu'au bout : il mourut assassiné en 1757, par les ordres du neveu de ce Thamas qu'il avoit détrôné.

L'an 1781, *le* 8 *juin*, Incendie de l'Opéra au Palais-Royal.

On donnoit Orphée. A la fin du dernier ballet, qui est fort long, un des chefs de la danse s'étant aperçu que le feu étoit à une toile, eut la présence d'esprit de finir tout-à-coup la danse, et de faire baisser la toile, pour ne point effrayer le public, qui eut ainsi le tems de sortir sans obstacle et sans désordre. Cette toile enflammée étoit une de celles qu'on appelle frises; on demanda de l'eau, il n'y en avoit pas; on cria de couper les cordes auxquelles la toile étoit suspendue; on ne le fit que d'un côté; la toile penchant alors perpendiculairement, donna plus d'aliment à la flamme, qui embrâsant la toile du fond, parvint bientôt au cintre, et se communiqua à toutes les frises; en moins de deux minutes le théâtre fut embrasé, tout secours devint alors inutile, et les spectateurs, repoussés par la fumée, cherchèrent leur salut dans la fuite. Le feu gagna toute la salle. A une vapeur noire, succéda une colonne de feu haute de plus de trois cents pieds; la charpente de l'édifice s'affaissa vers les neuf heures et demie. Par bonheur il pleuvoit; le vent constamment au sud-est étoit très foible, en sorte que, quoique le feu prît, à différentes reprises, au comble, des bâtimens de la cour des Fontaines et à ceux du grand escalier, les pompiers parvinrent toujours à l'éteindre.

On jouoit dans cette salle depuis l'année 1770, qu'elle avoit été élevée sur les ruines d'une autre, brûlée en 1763, le 6 avril; et on avoit joué dans celle-ci depuis le 5 novembre 1660, jour où la troupe de Molière y débuta.

Il périt dans cet incendie vingt-une personnes, étouffées par la fumée ou consumées par les flammes. Au bout de quatre mois, on fit l'ouverture d'une nouvelle salle à la porte Saint-Martin, abandonnée depuis, la révolution ayant transporté l'Opéra dans la rue de Richelieu.

HISTOIRE.

L'an 68, *le* 9 *juin*, Mort de Néron.

Nero (Claudius Cæsar Germanicus) fils de Cneus Domitius Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, naquit à Antium le 25 décembre de l'an 37. Il fut adopté par Claude, son beau-père, l'an 50, et lui succéda le 13 octobre de l'an 54, au préjudice de Britannicus, à qui l'empire appartenait par le droit de sa naissance.

Ce monstre, dont le nom est devenu *aux plus cruels tyrans une cruelle injure*, donna les plus belles espérances au commencement de son règne, et sembla vouloir profiter des leçons qu'il avoit reçues de Sénèque et de Burrhus, ses deux instituteurs. Un jour, obligé de signer un arrêt de mort, rendu par le sénat, il dit : « Je ne voudrois pas savoir écrire. »

Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Le premier trait de sa cruauté, fut la mort de Britannicus son frère, qu'il fit empoisonner l'an 55; cet attentat fut suivi d'un autre plus affreux : l'an 59, après avoir tenté sans succès, différentes voies pour faire périr sa mère, il réussit à la faire poignarder ; l'empoisonnement de Domitia sa tante, suivit de près ce parricide. Sénèque, ne tarda pas à essuyer le même sort.

L'an 62, il oblige à s'ouvrir les veines, sa femme Octavia, princesse vertueuse, dont il n'étoit pas digne.

L'an 64, il fait mettre le feu à la ville de Rome, et accuse les chrétiens de cet incendie, (*Voy.* le 19 juillet).

Chacun de ses jours étoit marqué par un trait de cruauté. Poppeia, sa seconde femme, ou plutôt sa concubine, qu'il avoit ôtée à son mari Othon, périt d'un coup de pied qu'elle reçut de lui, étant enceinte. La mollesse de cette impératrice est mémorable. Cinq cents ânesses lui fournissoient chaque jour un bain de leur lait.

Pour couronner toutes ses horreurs, Néron voulut détruire la vertu elle-même dans la personne de Thraseas et de Soranus : *Ad postremum*, dit Tacite, *Nero virtutem ipsam exscindere concupivit, interfecto Thraseâ Pœto, et Barcâ Soranô.*

Ses débauches égaloient ses barbaries : il s'avisa de s'habiller en femme, et de se marier en cérémonie avec l'infâme Pytagore; et depuis, en secondes noces de la même espèce, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme, nommé Sporus, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornemens d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. C'est alors que les plaisans de Rome disoient : « Que le » monde auroit été heureux, si le père de ce monstre » n'eût jamais eu que de pareilles femmes. »

Comme il avoit la politique de tous les tyrans, qui est de se faire un appui de la populace contre les honnêtes citoyens, il prodiguoit l'or et l'argent à la plus vile canaille, et lorsqu'il en manquoit, il faisoit circuler

par la terreur des billets qui en tenoient lieu. On ne pouvoit manquer de former des conspirations contre un pareil monstre. La plus connue est celle de Pison, qui fut découverte par un affranchi. Parmi les conjurés qui furent exécutés, étoit un Subrius Favius, tribun. Comme Néron lui demandoit ce qui avoit pu le porter à oublier le serment militaire, par lequel il s'étoit lié à son empereur, il répondit : « Tu m'as forcé de te » trahir. Aucun officier, aucun soldat ne t'a été plus » attaché, tant que tu as mérité d'être aimé; mon af- » fection s'est changée en haine, depuis que tu es de- » venu parricide de ta mère et de ta femme, cocher, » comédien, incendiaire.... » *Sulpicius-Aper*, centurion, interrogé de même par Néron, lui répondit avec la même fermeté : « J'ai conspiré contre toi par amour » pour toi-même; il ne restoit plus d'autre moyen » d'arrêter le cours de tes crimes. »

Le monde, après avoir supporté ce monstre pendant près de quatorze ans, en fit à la fin justice. Vindex, qui commandoit dans les Gaules, en qualité de propréteur, donna le signal en soulevant sa province. On avoit prédit autrefois à Néron qu'il seroit déposé, ce qui fut cause qu'il répétoit souvent ce mot : *l'artiste vit partout*, pour justifier, dans le prince, le talent qui seroit un jour nécessaire au particulier. Cependant on lui avoit promis qu'il auroit, après sa déposition, l'empire de l'Orient; d'autres, le royaume de Jérusalem; d'autres, un entier rétablissement: porté à croire cette dernière prédiction, après qu'il eut perdu et recouvré l'Angleterre et l'Arménie, il crut avoir subi les destinées qui le menaçoient. Mais depuis que l'oracle de Delphes l'eut averti de se défier de la soixante-trei-

zième année, persuadé qu'il mourroit à cet âge, et fort éloigné de penser à l'âge de Galba, son successeur, il se crut assuré d'une longue vieillesse et d'un bonheur durable, au point qu'ayant perdu des effets précieux dans un naufrage il prétendit que les poissons les lui rapporteroient. Ce fut à Naples qu'il apprit les premières nouvelles du soulèvement des Gaules, le jour même où il avoit tué sa mère quelques années auparavant. Il parut si tranquille, que l'on crut qu'il étoit bien aise d'avoir une occasion de dépouiller de riches provinces. Il alla voir un combat d'athlètes, et y prit le plus grand intérêt. Il reçut à table des nouvelles plus pressantes, et s'emporta en menaces contre les révoltés. Pendant huit jours il ne fit aucune réponse, ne donna aucun ordre, et parut avoir tout oublié.

Enfin ému par les manifestes outrageans et multipliés de Vindex, il écrivit au sénat pour l'exhorter à venger l'empire, s'excusant sur un mal de gorge, de ce qu'il ne venoit pas lui-même à Rome. Rien ne lui fit plus de peine que de se voir traité, par Vindex, de mauvais musicien, et appeler Ænobarbus au lieu de Néron : il déclara qu'il alloit renoncer à son nom d'adoption, et reprendre son nom de famille, puisqu'on le lui reprochoit. A l'égard des autres imputations, rien, selon lui, n'en démontroit mieux la fausseté, que le reproche qu'on lui faisoit, d'ignorer un art où il s'étoit appliqué avec tant de succès; et de tems en tems il demandoit si l'on connoissoit quelqu'un plus habile que lui. Cependant les courriers arrivoient les uns sur les autres : saisi d'effroi, il prit le chemin de Rome. Un présage frivole le rassura dans sa route; il vit en bas-relief, sur un monument, un soldat gaulois terrassé par un

chevalier romain, et traîné par les cheveux : à ce spectacle, il fut transporté de joie, et rendit grâces au ciel. Arrivé à Rome, il n'assembla ni le peuple ni le sénat : il tint conseil à la hâte avec quelques principaux citoyens qu'il appela chez lui, et passa le reste du jour à essayer des machines hydrauliques d'une espèce nouvelle. Il en fit remarquer le mécanisme et le travail, assurant qu'il les montreroit sur le théâtre, pourvu cependant que Vindex le lui permît.

Mais à la nouvelle de la révolte de Galba et des Espagnes, il perdit absolument courage, et resta longtems étendu par terre, sans voix, et à demi-mort. Revenu à lui, il déchira ses habits, se frappa la tête, et s'écria que c'étoit fait de lui. Sa nourrice le consoloit en lui rappelant de semblables désastres arrivés à d'autres princes : il répondit que ses malheurs étoient sans exemple, et qu'il perdoit le trône avant que de perdre la vie. Il ne changea pourtant rien à sa manière de vivre molle et efféminée : ayant reçu quelques nouvelles heureuses, il donna un grand repas, et fit contre les chefs de la révolte des vers satiriques, qu'il chanta avec des gestes de bouffon, et qui furent répandus dans le public; il assista même secrètement au spectacle, et envoya dire à un comédien qui réussissoit beaucoup, qu'il étoit bienheureux que César eût d'autres occupations.

On prétend qu'au premier bruit de la révolte, il conçut des projets atroces et dignes de son caractère : il vouloit révoquer et faire égorger tous les gouverneurs des provinces, et tous les commandans des armées, comme étant tous dans les mêmes dispositions que Vindex; massacrer tous les exilés et tous les Gaulois

qui étoient dans Rome : les premiers, pour qu'ils ne se joignissent pas aux révoltés, les autres, comme complices et fauteurs de leurs concitoyens ; abandonner aux légions le pillage des Gaules ; empoisonner le sénat entier dans un festin, mettre le feu à Rome, et lâcher des bêtes féroces sur le peuple, pour l'empêcher de se défendre contre les flammes. Mais détourné de ces projets, bien moins par leur horreur que par le désespoir de les exécuter, il se crut obligé de se mettre en marche. Il destitua les consuls et se mit à leur place, croyant que les Gaules ne pouvoient être soumises que par un consul. Quand il eut pris les faisceaux, appuyé sur les épaules de ses amis au sortir d'un repas, il leur déclara que dès qu'il seroit dans les Gaules, il paroîtroit sans armes devant les révoltés, et répandroit des larmes en leur présence, que son repentir les toucheroit, et que le lendemain, dans l'allegresse commune, il entonneroit des chants de victoire qu'il alloit composer.

Parmi les préparatifs de son départ, son premier soin fut de faire porter des instrumens de musique, de faire couper les cheveux à ses concubines de la même manière qu'aux hommes, et de les emmener avec lui armées de haches et de boucliers d'amazones. Il appela sous le drapeau les tribuns de Rome ; mais personne de ceux qui étoient de condition à porter les armes, ne se présentant, il exigea de chaque maître un certain nombre d'esclaves, et choisit les meilleurs, sans en excepter les intendans, les secrétaires. Il fit payer le tribut avant le tems à tous les ordres de l'Etat, et obligea les locataires de payer sur-le-champ l'impôt annuel qu'ils devoient au fisc. Il vouloit absolument

qu'on lui donnât de la monnoie récemment frappée, de l'argent le plus pur, et de l'or éprouvé : en sorte que la plupart des contribuables, rebutés d'une pareille rigueur, refusèrent nettement de rien donner, et dirent qu'on n'avoit qu'à faire rendre aux délateurs les sommes qu'ils avoient reçues.

La cherté des vivres servit encore à rendre plus odieux les athlètes entretenus par Néron. Il arriva par hasard que dans le tems de la disette, un vaisseau d'Alexandrie apporta du sable pour eux ; tous les esprits furent soulevés, et il n'y eut point d'affront qu'il n'essuyât. On mit un char derrière sa statue, avec cette inscription en grec : *Voici enfin le moment du combat; voici le moment de traîner* (1). On lia un sac à une autre de ses statues, et on écrivit ces mots : *Quant à moi je n'ai rien fait, mais toi tu as bien mérité le sac* (2). On lisoit sur des colonnes, que *des coqs* (3) *l'avoient réveillé par leur chant;* et pendant la nuit, plusieurs personnes, feignant de quereller leurs esclaves, demandoient à grands cris un *vengeur* (4).

Ses frayeurs étoient redoublées par des présages sinistres, ou récens ou anciens, et par les songes qui le troubloient d'autant plus, qu'auparavant il n'avoit pas coutume de rêver. Après le meurtre de sa mère, il rêva qu'on lui arrachoit le gouvernail d'un navire qu'il

(1) Allusion à la coutume de traîner aux Gémonies les cadavres des criminels.

(2) On sait que le supplice des parricides étoit d'être enfermés dans un sac et jetés à la mer.

(3) Le mot latin signifie coq et gaulois.

(4) Vengeur s'exprime en latin par le mot *vindex*.

conduisoit, et qu'Octavie, sa femme, le traînoit dans d'épaisses ténèbres. Une autre fois, il crut en songe être couvert de fourmis aîlées, ou bien il voyoit les simulacres des nations, placés à l'entrée du théâtre de Pompée, l'entourer et lui fermer le passage; et un cheval asturien qu'il aimoit beaucoup, changé en singe, à l'exception de la tête qui rendoit des hennissemens plaintifs. Les portes du mausolée élevé dans le champ de Mars s'ouvrirent d'elles-mêmes, et on entendit une voix appeler Néron. Le jour des calendes de janvier, les Dieux Lares tombèrent au moment même où on les ornoit d'offrandes; et, comme il étoit à prendre les auspices, Sporus lui offrit pour étrennes un anneau où étoit gravé l'enlèvement de Proserpine. Sur le point de prononcer des vœux solennels devant tous les ordres de l'Etat rassemblés, on eut beaucoup de peine à trouver les clefs du Capitole, et lorsqu'on lut dans le sénat une partie de la harangue qu'il avoit prononcée contre Vindex, où il disoit que bientôt les coupables seroient punis et feroient une fin digne de leurs crimes, tout le monde s'écria: *Tu la feras, César.* On observa aussi que dans le rôle d'Œdipe, le dernier qu'il eût joué, il étoit tombé sur le théâtre en prononçant ce vers :

Mère, épouse, parens, tout veut que je périsse.

Bientôt il apprit que toutes les armées entroient dans la révolte de Vindex : à cette nouvelle il déchira la lettre qu'on lui avoit apportée pendant son dîner, renversa la table, brisa contre terre deux vases dont il faisoit grand cas, et qu'il appeloit Homériques, parce qu'on y avoit sculpté des sujets tirés d'Homère, se fit

donner du poison par Locuste, le mit dans une boîte d'or, et passa dans les jardins de Servilius, tandis que les plus fidèles de ses affranchis alloient par ses ordres à Ostie, faire préparer des vaisseaux. Il voulut engager les tribuns et les centurions des gardes prétoriennes à accompagner sa fuite; mais les uns s'en excusèrent, les autres refusèrent ouvertement; l'un d'eux même s'écria: *Est-il donc si difficile de mourir?* Alors il délibéra s'il se retireroit chez les Parthes, s'il iroit se jeter aux pieds de Galba, ou s'il paroîtroit en deuil dans la tribune aux harangues, demandant pardon du passé avec les plus humbles prières, et se restreignant, si l'on ne vouloit pas lui laisser l'empire, à obtenir le gouvernement d'Egypte: on trouva même dans ses papiers un discours sur ce sujet. Mais on le détourna, dit-on, de ce dessein, en lui faisant entendre qu'il pourroit bien être mis en pièces avant que d'arriver à la place publique. Il remit donc au lendemain à prendre un parti, et s'étant réveillé vers le milieu de la nuit, il apprit que ses gardes l'avoient quitté. Il sauta de son lit, et envoya chez tous ses amis; mais n'en recevant aucune réponse, lui-même, avec peu de suite, alla en visiter plusieurs: il trouva toutes les portes fermées, et personne ne lui répondit; il revint dans sa chambre: les sentinelles avoient pris la fuite après avoir pillé jusqu'à ses couvertures, et la boîte d'or où étoit le poison: il demanda le gladiateur Spicillus ou quelqu'autre qui voulût l'égorger; mais, ne trouvant personne, il s'écria: *Je n'ai donc ni amis ni ennemis!* et il courut pour se précipiter dans le Tibre.

Il s'arrêta pourtant, et parut désirer une retraite pour s'y recueillir à ses derniers momens. Phaon, son

affranchi, lui offrit une petite campagne entre la voie Salaria et la voie Nomentana, à quatre milles de Rome. Il monta à cheval pieds nus comme il étoit, et en tunique, enveloppé d'un manteau usé, et un voile sur le visage, suivi de quatre personnes parmi lesquelles étoit Sporus. Il crut sentir la terre trembler, et ses yeux furent frappés d'un éclair. En passant auprès du camp prétorien, il entendit les soldats qui faisoient des imprécations contre lui et des vœux pour Galba; un passant dit: *Voilà des gens qui poursuivent Néron;* un autre: *Que dit-on de Néron?* L'odeur d'un cadavre fit reculer son cheval dans la route, et son voile étant tombé, un soldat prétorien, nommé Missicius, le reconnut et le salua par son nom. Arrivé au détour qui conduisoit à la maison de campagne, il renvoya les chevaux, et parvint jusque derrière les murs de la ferme, au travers des ronces, et en faisant mettre des habits sous ses pieds. Phaon voulut lui persuader d'entrer dans une caverne de laquelle on avoit tiré du sable, mais il répondit qu'il ne vouloit pas s'enterrer tout vivant: et, en attendant qu'on trouvât le moyen de le faire entrer dans une maison sans qu'on l'aperçut, il prit dans sa main de l'eau d'un ruisseau, et la but en disant: *Voilà donc les rafraîchissemens de Néron!* Ensuite il arracha les ronces qui s'étoient attachées à ses vêtemens et les avoient déchirés, et passa en rampant par un trou qu'on creusa sous le mur, qui le conduisit jusqu'à une petite salle où il se coucha sur un mauvais matelas, couvert d'un vieux manteau. La faim et la soif se firent encore sentir: on lui offrit du pain fort sale qu'il refusa, et de l'eau tiède dont il but un peu.

Tous ceux qui étoient avec lui le pressoient de se

dérober au plus tôt aux affronts qui le menaçoient. Il fit creuser sa fosse devant lui sur la mesure de son corps, demanda qu'on arrangeât autour quelques morceaux de marbre s'il s'en trouvoit, et qu'on apportât de l'eau et du bois pour rendre les derniers soins à son cadavre, pleurant à chaque circonstance et répétant souvent : *Quel sort pour un si grand musicien!* Au milieu de tous ces délais, un courier remit un billet à Phaon. Néron s'en saisit, et y lut que le sénat l'avoit déclaré ennemi de la patrie, et le faisoit chercher pour le punir du dernier supplice, suivant les usages de l'ancienne république. Il demanda quel étoit ce supplice : on lui dit qu'on dépouilloit le criminel, qu'on passoit son cou entre les pointes d'une fourche, et qu'on le battoit de verges jusqu'à la mort. Epouvanté, il saisit deux poignards qu'il avoit sur lui, en essaya la pointe et les mit à côté de lui, disant que son heure fatale n'étoit pas encore venue. Tantôt il exhortoit Sporus à pleurer et à se lamenter, tantôt il vouloit que quelqu'un lui donnât l'exemple de se tuer; quelquefois il se reprochoit sa lâcheté, et se disoit : « Ma » vie est honteuse et infâme... Ce que je fais n'est pas » digne de Néron... Il faut prendre son parti dans de » pareils momens... Allons, Néron, anime-toi! » Déjà s'approchoient les cavaliers qui avoient ordre de le prendre vivant, il les entendit, et prononça en tremblant un vers grec qui signifioit :

D'un grand bruit de chevaux mon oreille est frappée.

Aussitôt il s'enfonça le fer dans la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Il respiroit encore lorsqu'un centurion entra, et voulut bander ses plaies,

comme s'il étoit venu pour le secourir; Néron lui dit: *Il est trop tard, et voilà donc la fidélité!....* Il expira en prononçant ce mot, les yeux ouverts et fixes, de manière à faire peur à ceux qui le voyoient. Il avoit recommandé surtout qu'on ne laissât pas sa tête au pouvoir de ses ennemis, mais que, de quelque manière que ce fût, on le brulât tout entier: cette permission fut accordée par un affranchi de Galba, tout récemment délivré de la prison où on l'avoit mis aux premières nouvelles de la révolution.

Ses funérailles coûtèrent deux cent mille sesterces(1); on y employa une étoffe blanche brochée d'or, qu'il avoit portée le jour des calendes de janvier. Ses nourrices Egloge et Alexandra, et sa concubine Acté, renfermèrent ses cendres dans le tombeau des Domitius, que l'on aperçoit du champ de Mars, placé dans des jardins sur une hauteur. On voit dans ce monument un siége de porphire, sur lequel est élevé un autel de marbre espagnol, et qui est entouré d'une balustrade de marbre thasien.

Sa taille étoit médiocre, il avoit le corps couvert de taches et mal propre, les cheveux châtains, plus de beauté dans les traits que dans la physionomie, les yeux bleus et la vue basse, le cou épais, le ventre gros, les jambes menues, le tempérament robuste. Malgré l'excès de ses débauches il ne fut incommodé que trois fois dans l'espace de quatorze ans, encore sans être obligé de s'abstenir de vin, ni de garder aucun régime. Nulle décence dans ses habits; il frisoit ses cheveux en étages, et même, dans son voyage en

(1) Quarante mille livres.

Grèce, il les faisoit descendre en boucles derrière sa tête, et paroissoit en public vêtu d'une espèce de redingote, un mouchoir autour du cou, sans ceinture et sans chaussure.

Il essaya presque tous les arts. Sa mère le détourna de l'étude de la philosophie, qu'elle croyoit ne valoir rien pour un prince; et son précepteur, Sénèque, éloigna de ses yeux les anciens orateurs, afin de fixer sur lui seul l'admiration de son disciple. Il se tourna vers la poésie, et composa des vers facilement. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, qu'il donna ceux d'autrui pour les siens. « J'ai vu, dit Suétone, l'original de quelques vers de lui très connus; ils sont écrits de sa main, et pleins de ratures, tels que des vers tracés dans le moment de la composition, et qui n'ont point été écrits sous la dictée d'un autre. »

Il eut aussi beaucoup de goût pour la peinture et pour la sculpture. Mais jaloux surtout des applaudissemens populaires, il portoit envie à quiconque attiroit l'attention du public, de quelque façon que ce fût. Le bruit se répandit que non content d'avoir paru sur le théâtre, il descendroit dans l'arène avec les athlètes aux Jeux Olympiques : en effet il s'exerçoit assidûment à la lutte; et dans les Jeux Gymniques il avoit toujours pris place parmi les juges du combat, assis comme eux par terre dans la lice : il rapprochoit même de lui les lutteurs qui s'éloignoient. Rival d'Apollon dans le chant, et du Soleil dans l'art de mener un char, il vouloit l'être d'Hercule, et l'on dit qu'on avoit préparé un lion qu'il vouloit combattre nu dans l'arène, et qu'il devoit assommer de sa massue ou étouffer entre ses bras en présence du peuple.

Sur la fin de sa vie, il avoit fait vœu, s'il étoit vainqueur, de jouer sur le théâtre de la flute et de la cornemuse, et de danser le Turnus de Virgile. On dit même qu'il fit périr l'histrion Pâris, comme un antagoniste redoutable.

L'envie de s'immortaliser n'étoit chez lui qu'une aveugle manie. Il changea le nom de plusieurs choses et de plusieurs lieux pour y substituer le sien, appela le mois d'avril, Néron, et vouloit appeler Rome, Néropolis.

Il méprisoit tous les cultes, excepté celui d'Isis, déesse de Syrie; il finit par la mépriser aussi, au point d'uriner sur sa statue. Il eut une autre superstition, la seule à laquelle il fut constamment attaché : c'étoit un petit portrait d'une jeune fille dont un homme du peuple, qu'il ne connoissoit pas, lui fit présent, comme d'un talisman pour découvrir les conspirations : celle de Pison éclata dans le même tems, et dès lors le portrait devint sa première divinité; il lui faisoit trois sacrifices par jour, et vouloit qu'on crût qu'elle lui annonçoit l'avenir. Quelques mois avant sa mort, il s'occupa aussi à observer les entrailles des victimes, et n'en put jamais tirer un présage heureux.

Il périt dans la trente-deuxième année de son âge, le même jour que celui où il avoit fait périr Octavie. La joie publique fut si grande, que le peuple couroit par les rues, portant sur sa tête le chapeau (1) de la liberté. Cependant il y eut des citoyens qui allèrent encore, long-tems après sa mort, orner son tombeau de fleurs de printems et d'été, et qui portoient dans

(1) C'est celui que portoient les affranchis.

la tribune aux harangues, ses statues vêtues de pourpre, et des édits où il parloit comme s'il eût été encore vivant, et qu'il dût bientôt reparoître pour se venger de ses ennemis.

L'an 1302, *le* 9 *juin*, Bataille de Courtrai perdue par les Français.

Philippe-le-Bel s'étant rendu maître de la personne et de toutes les places du comte de Flandre, avoit réuni cette province à la couronne; mais Jacques de Châtillon comte de Châtillon, comte de Saint-Pol, qu'il avoit laissé pour gouverner le pays en son nom, rendit la domination française odieuse à ces peuples fiers et amoureux de leur liberté, par sa conduite dure et impitoyable. Ils se révoltèrent ouvertement, et le chef de la révolte fut un tisserand de Bruges, nommé Pierre Leroi, qui avoit pour principal lieutenant un boucher, appelé Jean Breyel. Le roi assembla une armée; elle étoit de 7,000 chevaux, et de 40,000 hommes de pied. Il en donna le commandement au comte d'Artois, l'un des plus grands capitaines de son siècle, mais violent, emporté, ennemi mortel des Flamands ses voisins, pour lesquels il témoigna trop de mépris. Ils étoient retranchés dans un poste presque inaccessible, entre Bruges et Courtrai; mais le comte d'Artois, qui ne voyoit dans l'armée ennemie qu'un vil ramas de gens sans discipline et sans expérience, ne crut devoir garder aucun ménagement. Il ordonna l'attaque, on donna le signal, et tout marcha presque sans ordre contre des paysans qu'ils méprisoient, persuadés qu'en les voyant de loin, ils prendroient aussitôt la fuite : ce qui n'arriva pas. L'amour de la liberté en avoit fait des soldats qui tinrent

ferme; et la folle confiance fit précipiter les Français dans des marais où, suivant quelques historiens, près de 20,000 hommes furent tués, sans pouvoir mettre l'épée à la main. Le reste se dispersa. Jacques de Châtillon, principale cause de cette guerre, fut tué dans la bataille, et le comte d'Artois fut trouvé au milieu d'un tas de cadavres, percé de plus de trente coups de lance. Les vainqueurs sortirent enfin de leurs retranchemens, et tuèrent beaucoup de fuyards. Ils n'osèrent cependant pas trop se livrer à la poursuite; plus de la moitié des vaincus leur échappa. On peut juger de la perte des Français dans cette malheureuse déroute, par les 4,000 paires d'éperons dorés, dépouilles d'autant de gentilshommes qui ornèrent le triomphe des Flamands, et dont ils suspendirent 500 dans l'église de Courtrai. Cette défaite fut suivie de la perte de toute la Flandre.

L'an 1312, *le* 9 *juin*, Lettres-patentes de Philippe-le-Bel, par lesquelles il ordonne aux prévôts des marchands et échevins de Paris, de bâtir un quai, pour empêcher les débordemens de la Seine. C'est celui des Augustins.

L'an 1572, *le* 9 *juin*, Mort de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, et reine de Navarre.

Jeanne d'Albret, fille de Henri d'Albret, roi de Navarre, et femme d'Antoine de Bourbon, à qui elle apporta en dot ce titre d'un royaume usurpé par les Espagnols, fut la mère de notre grand Henri IV. Lorsqu'elle vint au monde, les Espagnols qui redoutoient toujours les droits de la maison d'Albret à la Navarre, disoient en triomphant, et en faisant allu-

sion aux armes du Béarn qui est une vache : *Miracle ! la vache a fait une brebis.* Henri d'Albret, à la naissance de Henri IV, se souvenant de ce mot, disoit en triomphant à son tour : *La brebis a enfanté un lion.*

Antoine de Bourbon, père de Henri IV, en combattant et mourant pour les catholiques, laissa Jeanne à la tête du parti qu'il avoit combattu ; elle déploya, en faveur de ce parti, de rares talens, d'utiles vertus, et toutes les ressources d'une âme grande et forte.

« Elle n'avoit (dit d'Aubigné) de femme que le sexe, » l'ame entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux » grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes » adversités. »

Jeanne avoit embrassé le parti des protestans par haine contre le pape, qui avoit enlevé à son père le royaume de Navarre, par une bulle appuyée des armes de l'Espagne.

L'an 1603, *le* 9 *juin*, Henri IV manque de se noyer dans la Seine, à Neuilly.

Du tems de Henri IV, on passoit encore à Neuilly la Seine dans un bac. Ce prince revenant de Saint-Germain-en-Laye avec la reine et plusieurs dames et seigneurs de la cour, entra dans le bac sans sortir de son carrosse ; les deux derniers chevaux tirant trop de côté, tombèrent dans l'eau et entraînèrent la voiture ; on courut au secours, et on fut assez heureux pour sauver tout le monde. Afin de prévenir dans la suite de pareils accidens, le roi fit construire un pont, qui depuis a été remplacé par un autre beaucoup plus solide et plus magnifique.

On croit qu'une fleur-de-lis, placée sur la porte d'une maison, sur le bord de la Seine à Neuilly même, est une marque d'honneur que ce prince accorda au batelier qui contribua le plus à le tirer d'un si grand péril.

« Ce jour 9 juin (dit Pierre de l'Etoile), le roi et la » reine passant au bac de Neuilly faillirent à être noyés, » principalement la reine qui but plus qu'elle ne vouloit, » et sans un valet-de-pied et un gentilhomme, nommé » la Châteigneraie, qui la prit par les cheveux, s'étant » jeté à corps perdu dans l'eau pour l'en retirer, cou- » roit fortune inévitable de la vie. Cet accident guérit » le roi d'un grand mal de dents qu'il avoit, dont le » danger étant passé, il s'en gaussa, disant *que jamais* » *il n'y avoit trouvé meilleure recette*; *au reste, qu'ils* » *avoient mangé trop de salé au dîner, et qu'on les* » *avoit voulu faire boire après.* »

L'an 1701, *le* 9 *juin*, Mort de Monsieur, frère de Louis XIV, et petit-fils de Henri IV.

Philippe de France, second fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, frère unique de Louis XIV, fut la tige de la nouvelle maison d'Orléans. Il épousa Henriette, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, et petite-fille de Henri-le-Grand, princesse chère à la France par son esprit et ses grâces, morte à la fleur de son âge, le 30 juin 1670.

Philippe accompagna Louis XIV dans les campagnes de 1667 et de 1672; en 1677, il remporta sur le prince d'Orange, la victoire de Cassel, et cessa depuis cette victoire de commander les armées. « Les offi-

» ciers le regrettèrent ; car il étoit, dit le marquis de » la Fare, naturellement intrépide, et affable sans bas- » sesse ; il aimoit l'ordre, il étoit capable d'arrange- » ment et de suivre un bon conseil. Il avoit assez de » défauts pour qu'on soit obligé, en conscience, de » rendre justice à ses bonnes qualités. »

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Par un contrat du 9 juin 1048, le pape Clément VI achète de Jeanne, reine de Sicile, la ville d'Avignon avec ses faubourgs, son territoire et ses confins, pour la somme de quatre-vingt mille florins. (1)

Les papes possédoient déjà le Comté-Venaissin, par le don que leur en avoit fait Philippe-le-Hardi dans son entrevue à Lyon avec Grégoire X.

Dès l'année 1308, le pape Clément V avoit transféré le saint-siége de Rome à Avignon ; il y resta jusqu'en 1376, que Grégoire XI (le dernier pape qui ait été français) en partit pour retourner à Rome, où il arriva en 1377, et le saint-siége y est toujours resté depuis. Toutes les fois que les rois de France étoient mécontens de la cour de Rome, ils étoient dans l'usage de se saisir d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Louis XIV s'en empara deux fois, l'une en 1662, du tems du pape Alexandre VII, et l'autre en 1688, sous le pontificat d'Innocent XI ; Louis XV s'en empara également le 11 juin 1768. Enfin le comtat a été réuni à la France en 1791, et forme aujourd'hui le département de Vaucluse.

TAYLOR INST.

(1) *Jeanne* destinoit cette somme au recouvrement du royaume de Naples, que son beau-frère lui avoit enlevé.

L'an 1720, *le* 9 *juin*, Le cardinal Dubois est sacré archevêque de Cambray.

Dubois usant de tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Régent, l'avoit pour ainsi dire forcé à le nommer archevêque de Cambray. Le nouvean prélat auroit bien désiré être sacré par le cardinal de Noailles, archevêque de Paris; mais ce cardinal refusa tout net. On lui fit parler au nom du Régent; mais il répondit avec modestie et respect sans s'expliquer sur les motifs, et fut inébranlable. Dubois dévora cet affront. Il n'étoit point embarrassé de trouver des évêques qui auroient brigué l'honneur de le sacrer. Muni d'un bref pour recevoir tous les ordres à la fois, et d'une permission de l'archevêque de Rouen, il se rendit de grand matin avec l'évêque de Nantes dans une paroisse du grand-vicariat de Pontoise, la plus voisine de Paris, et y reçut tous les ordres à une messe basse.

Il en repartit aussitôt pour se trouver au conseil de régence, quoique les premiers arrivés eussent déjà annoncé en présence du Régent *qu'il ne falloit pas attendre l'abbé qui étoit allé faire sa première communion à Pontoise.*

On se récria sur sa diligence quand on le vit entrer. Le prince de Conti lui fit un compliment ironique sur la célérité de son expédition en fait d'ordres sacrés. Dubois l'écouta sans se démonter, répondit froidement que si le prince étoit plus instruit de l'histoire de l'Eglise, il ne seroit pas si surpris de cette ordination précipitée, et cita là-dessus celle de saint Ambroise. Chacun applaudit à l'érudition et au parallèle.

Le sacre se fit au Val-de-Grace avec la plus grande

magnificence. Toute la cour y fut invitée, et s'y trouva.

Les ambassadeurs et autres ministres des princes protestans y assistèrent dans une tribune opposée à celle où étoit le Régent, dont les grands officiers faisoient les honneurs de la cérémonie.

Le cardinal de Rohan avoit voulu être le consécrateur. Ennemi de l'archevêque de Paris, il crut l'humilier en lui faisant voir un homme à qui il avoit refusé les ordres, avoir pour consécrateur un cardinal, un prince de l'empire. L'évêque de Nantes fut le premier assistant. Il avoit donné les ordres. « Il étoit naturel, dit Duclos, » qu'il suivît son gibier. » Le second assistant fut le célèbre Massillon, évêque de Clermont. Le Régent lui-même l'en avoit prié; et les grandes obligations qu'il avoit au duc d'Orléans ne lui permirent pas de refuser.

HISTOIRE.

L'an 1190, *le* 10 *juin*, L'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, si fameux par ses démêlés avec les papes, étant parti pour la troisième croisade, meurt, pour s'être baigné la veille, tout en sueur, dans le Cidnus.

C'est le même fleuve où Alexandre-le-Grand pensa perdre la vie, pour s'y être également jeté tout en sueur.

L'an 1732, *le* 10 *juin*, Malheur arrivé à l'empereur d'Allemagne Charles VI, dans une partie de chasse.

Cet empereur chassant près de Prague dans le bois de Braukaistira, sur un cerf engagé dans des broussailles, la balle, après avoir passé au travers du corps de l'animal, alla frapper le prince de Schwarzemberg au côté gauche. Ce seigneur tomba, et mourut le lendemain. L'empereur fut plongé dans la plus profonde affliction : on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'aller voir le mourant à qui il fit demander pardon par le comte de Saint-Julien. Malheureusement l'impératrice étoit absente, et ne put donner à son époux les consolations dont il avoit besoin.

Métastase, qui rapporte cet accident dans une de ses lettres, ajoute les détails suivans : « L'empereur, après » un malheur aussi funeste, revint à Prague; il s'en» ferma dans une chambre sans vouloir voir personne,

» et y resta un jour et une nuit. Le prince Eugène » fut le premier qui, avec une respectueuse violence, » pénétra jusqu'à lui, et troubla la solitude affreuse » dans laquelle il s'étoit plongé. Touché de ses soins, » l'empereur permit enfin qu'on lui tirât du sang, et » consentit à aller joindre l'impératrice qui étoit aux » eaux de Carlsbad. »

Le même malheur arriva vingt-trois ans après au dauphin, père de Louis XVI. (*Voy.* le 16 juin).

HISTOIRE.

L'an 1145, *le* 11 *juin*, Départ du roi Louis-le-Jeune pour la seconde croisade.

Louis-le-Jeune, pour se venger de Thibaut, comte de Champagne, ayant mis la ville de Vitry-en-Pertois à feu et à sang, saint Bernard lui conseilla, pour expier ce crime, de faire une croisade en personne : l'abbé Suger s'y opposa fortement, et tâcha de persuader au roi d'y envoyer seulement des troupes ; mais les conseils de saint Bernard étoient reçus comme des ordres du ciel. Il avoit été donné à cet homme extraordinaire de dominer les esprits : on le voyoit d'un moment à l'autre passer du fond de son désert au milieu des cours, jamais déplacé, sans titre, sans caractère, jouissant de cette considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité ; mais saint Bernard n'étoit pas un aussi grand politique qu'il étoit un saint homme et un bel-esprit.

L'occasion de cette seconde croisade fut la prise d'Edesse par Noradin, qui menaçoit de reprendre toutes les conquêtes faites par les premiers croisés. Le roi partit avec Eléonore sa femme, et y conduisit quatre-vingt mille hommes. Conrad, empereur d'Allemagne, y mena aussi une nombreuse armée : l'espérance d'une victoire certaine entraîna à la suite de l'empereur et du roi de France la plupart des chevaliers de leurs Etats.

Les Allemands partirent les premiers, les Français

ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie. L'intempérance surtout causa la mortalité dans l'armée de Conrad, vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'Occident, que les Grecs avoit empoisonné les puits et les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avoient commis, furent renouvelés par les seconds, et donnèrent les mêmes alarmes à Manuel Comnène, qu'ils avoient donnés à son grand-père Alexis.

Conrad, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche subsistoit; on pouvoit se joindre à ces chrétiens de Syrie, et attendre le roi de France. Alors le grand nombre devoit vaincre; mais l'empereur allemand, jaloux du prince d'Antioche et du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie mineure. Un sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'empereur blessé, et n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, et de là fit le voyage de Jérusalem en pélerin, au lieu d'y paroître en général d'armée.

Le roi de France, surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que ces calamités. Raimond, prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine Eléonore, sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit même qu'elle oublioit toutes les fa-

tigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin.

La conclusion de cette croisade fut que l'empereur Conrad retourna presque seul en Allemagne : le roi Louis-le-Jeune ne ramena en France que sa femme et quelques courtisans. En revenant, il fut pris sur mer par des Grecs, et délivré par le général du roi de Sicile. A son retour, il fit casser son mariage avec Eléonore de Guyenne, sous prétexte de parenté.

(*Voyez* la véritable raison, au 18 mars.)

Louis n'étoit pas assez puissant pour garder la dot, en renvoyant la personne : il perdit la Guyenne, cette belle province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encore mise sur pied. Telle fut l'issue de la seconde croisade.

L'an 1258, *le* 11 *juin*, Ouverture du parlement *insensé*, sous le règne de Henri III, roi d'Angleterre.

Henri III, prince foible, avoit succédé à Jean Sans-Terre. Les barons, après avoir forcé le prince Louis, qui fut depuis roi de France, sous le nom de Louis VIII à quitter le trône d'Angleterre, profitèrent de la minorité de Henri pour faire exécuter avec rigueur la grande charte qu'ils avoient arrachée à Jean. A chaque assemblée du parlement, Henri III étoit obligé de jurer qu'il l'observeroit : une fois même le clergé prononça l'excommunication contre quiconque oseroit l'enfreindre.

Cependant Henri devenu majeur voulut reprendre l'autorité attachée à sa prérogative. Au lieu de se faire respecter par son mérite personnel et par sa fermeté, il appela un grand nombre d'étrangers auxquels il

confia son pouvoir. Cette conduite excita un murmure général. Un de ces etrangers, Simon de Montfort, fait par Henri comte de Liscester, voyant que l'autorité royale s'affoiblissoit tous les jours, se rangea parmi les mécontens. Ses projets éclatèrent dans un parlement que le roi avoit assemblé pour obtenir quelques subsides; tous les barons s'y rendirent armés, et Henri se trouva leur prisonnier. Ils exigèrent d'abord que le gouvernement fût confié à un conseil de vingt-quatre personnes, dont douze pris parmi eux, et douze nommés par le prince. Liscester fut mis à la tête de ce conseil. On y décida que le parlement s'assembleroit de droit trois fois par an. Les frères du roi furent proscrits. Quelques murmures s'élevèrent contre l'autorité inouïe de ce conseil; mais il les étouffa en faisant valoir le prétexte du bien public. Tous les membres se confédérèrent ensuite pour rester en place, et pour se défendre contre quiconque voudroit s'opposer à leur usurpation. Ainsi, l'autorité royale fut absolument anéantie. Ce conseil exigea bientôt qu'on lui prêtât le serment de fidélité. Edouard lui-même, fils aîné du roi, qui depuis releva la prérogative royale, fut obligé de se soumettre.

L'autorité de ce conseil dura un peu plus de trois ans; mais l'abus qu'il en fit excita toute la nation contre lui. On le compara aux décemvirs qui, sous prétexte de faire un code de lois, s'étoient emparés du pouvoir. Cependant la révolution se fit sans verser de sang; la puissance ecclésiastique y intervint d'une manière heureuse dans un parlement tenu le 23 août 1262. Henri III recouvra toute son autorité. Cette tranquillité ne dura pas. (*Voyez* le 14 octobre 1263.)

L'an 1666, *le* 11 *juin*, Combat sanglant entre les flottes anglaise et hollandaise.

Les Hollandais eurent l'avantage.

L'an 1675, *le* 11 *juin*, La flotte hollandaise, commandée par l'amiral Tromp, remporte une victoire signalée sur la flotte suédoise.

L'an 1712, *le* 11 *juin*, Mort du duc de Vendôme en Espagne.

Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, fut un des généraux qui soutinrent la gloire et la fortune de la France au milieu des désastres de cette longue guerre de la succession d'Espagne. Il avoit fait ses premières campagnes dans la guerre de 1672; il avoit suivi le roi, cette même année, à la conquête de la Hollande; il se distingua aux siéges de Luxembourg en 1684; de Mons en 1691; de Namur en 1692, et aux batailles de Steinkerque et de la Marsaille, et dans la guerre de 1688.

Quand la guerre de la succession d'Espagne se fut allumée au commencement du dix-huitième siècle, il combattit en Italie le prince Eugène avec toute l'émulation de la rivalité, et lui livra plusieurs batailles où l'on s'attribua de part et d'autre la victoire : mais il étoit encore glorieux pour le duc de pouvoir dire d'un ennemi tel que le prince Eugène :

Si quæritis hujus
Fortunam pugnæ, non sum superatus ab illo.

Le principal avantage de ces affaires paroît même avoir été du côté du duc de Vendôme. Le fruit de la

bataille de Luzzara, livrée le 15 août 1702, fut la prise de Luzzara et de Guastalla; et avant cette bataille, le duc de Vendôme avoit fait lever le blocus de Mantoue au prince Eugène, le 1 août. Le 26 juillet, il avoit défait le général Visconti à Santa-Vittoria: le 16 août 1705, il livra encore au prince Eugène, en Italie, la bataille de Cassano: le prince Eugène y fut blessé, et le duc de Vendôme y eut un cheval tué sous lui.

Le 10 décembre 1710, il livra en Espagne, au comte de Staremberg, la bataille de Villaviciosa, qui fit époque et révolution, en ce qu'elle affermit la couronne sur la tête de Philippe V, roi d'Espagne, et abattit entièrement le parti de l'archiduc Charles, son concurrent. Ce grand général continuoit de chasser les impériaux de plusieurs postes qu'ils occupoient encore en Catalogne, lorsqu'il mourut, en 1712, à Vignaros, d'une indigestion, à l'âge de cinquante-huit ans, le 11 juin. (A pareil jour, son aïeul le duc de Vendôme avoit été arrêté en 1625, pour être entré dans une ligue contre le cardinal de Richelieu.)

Philippe V voulut que la nation espagnole prît le deuil. Il fut enterré dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne.

Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, étoit intrépide comme lui, doux, bienfaisant sans faste, ne connoissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Père des soldats, ils auroient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, lorsque son génie ardent l'y précipitoit.

Il disoit plaisamment que, « dans la marche des » armées, il avoit souvent examiné les querelles entre » les mulets et les muletiers, et qu'à la honte de l'hu-

» manité, la raison étoit presque toujours du côté des » mulets. »

Tous ses gens étoient en possession de le voler. Il répondit à un de ses domestiques fidèles, qui lui dénonçoit les friponneries d'un de ses camarades : « Laisse- » le faire, et vole-moi comme lui. »

L'an 1717, *le* 11 *juin*, Visite du czar Pierre-le-Grand à madame de Maintenon, qui étoit alors retirée à Saint-Cyr.

« Le czar, dit madame de Maintenon, est arrivé à » sept heures du soir; il s'est assis au chevet de mon » lit : il m'a demandé si j'étois malade ; je lui ai ré- » pondu que oui : il m'a fait demander ce que c'étoit » que mon mal ; j'ai répondu une grande vieillesse. Il » ne savoit que me dire, et son truchement ne parois- » soit pas m'entendre. Sa visite a été fort courte : il est » encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait » ouvrir le pied de mon lit pour me voir ; vous croyez » bien qu'il en aura été satisfait. (*Voy.* le 15 avril et » le 7 mai.) »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1543, *le* 11 *juin*, Mort de Copernic.

Nicolas Copernic étoit né à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en philosophie et en médecine, il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivoient avec le plus de succès dans les différentes parties de l'Europe ; il s'arrêta longtems à Bologne auprès de Dominique Maria, habile

astronome, ensuite long-tems à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église de Varsovie ; et ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour élever un système, et muni d'observations recueillies pendant trente années, il renouvela les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, sur le système du monde.

Le soleil (suivant ce système) est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, tournent sur leur axe autour de cet astre, d'Occident en Orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil : les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différens. La terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an : elle en a encore un autre, qui se fait en vingt-quatre heures autour de son axe ; et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La lune n'est pas dans la règle générale : elle se meut et décrit son cercle autour de la terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil.

Gassendi a écrit la vie de Copernic. On doit à ce dernier deux traités excellens : 1°. *De motu Octavæ sphæræ*, dans lequel il développe son système ; 2° *De orbium cœlestium revolutionibus.*

HISTOIRE.

L'an 1418, *le* 12 *juin*, Massacre dans Paris.

Pendant les guerres civiles qu'allumèrent, sous le règne de Charles VI, les rivalités des maisons de Bourgogne et d'Orléans, Perrinet le Clerc, fils d'un quartenier de la ville de Paris, en ayant ouvert les portes aux troupes du duc de Bourgogne, le 29 mai 1418 (comme nous l'avons déjà dit), ces troupes, auxquelles se joignit la plus vile populace, pillèrent, tuèrent ou emprisonnèrent tous ceux qui étoient opposés à la faction de ce prince, et qu'on appeloit Armagnacs. Mais la journée la plus terrible, fut celle du 12 juin, parfaitement semblable à notre 2 septembre. Nous allons copier textuellement dom Lobineau, dans son *Histoire de Paris*:

« La populace s'étant portée à la Conciergerie du » Palais, en tira par force le comte d'Armagnac, » connétable de France, le chancelier Henri de Marle, » et l'évêque de Coutances son fils : on les massacra » impitoyablement dans la cour du Palais, après quoi » ils furent dépouillés et abandonnés tout nus aux » outrages de la plus vile canaille. Les assassins cou- » rurent ensuite à la prison de Saint-Eloi, où ils fen- » dirent, à coups de hache, la tête à tous les prison- » niers de Saint-Eloi. Ces furieux se transportèrent » au petit Châtelet, où l'on avoit renfermé plusieurs » personnes de qualité. On fit sortir les prisonniers

» l'un après l'autre : à mesure qu'ils passoient par le » guichet, comme ils étoient obligés de baisser la tête, » les uns étoient percés de coups d'épées, les autres » assommés à coups de haches, et leurs corps traînés » dans la boue, de peur que ceux qui étoient dans la » prison, s'apercevant du carnage, refusassent de sortir. » Ces cruautés durèrent si long-tems, que le sang » ruisseloit de tous côtés, en sorte qu'aux environs du » Châtelet, on en avoit jusqu'à la cheville du pied. » Ces hommes enragés allèrent ensuite au grand Châ- » telet, dont ils forcèrent la prison au bout de deux » heures de combat : ce fut là qu'ils redoublèrent leurs » cruautés en se ruant sur les prisonniers qu'ils jetoient » par les fenêtres, sans épargner ceux même qui n'é- » toient enfermés que pour dettes. Ils coururent en- » suite les prisons de Saint-Martin-des-Champs, de » Saint-Magloire et du Temple, et firent main-basse » sans trouver la moindre résistance. Après avoir passé » toute la nuit dans ce cruel carnage, dès le point du » jour, ils percèrent dans les plus profonds cachots, » d'où ayant tiré tous ceux qui s'y étoient réfugiés, » ils les hachèrent en pièces, sans distinction d'âge ni » de sexe. L'évêque de Senlis, le comte de Grandpré » et autres, au nombre de plus de huit cents personnes, » périrent aussi misérablement dans cette horrible » confusion. Plusieurs exercèrent leurs vengeances » particulières contre ceux même qui étoient de leur » parti. Tel qui ambitionnoit un emploi n'avoit qu'à » dire publiquement de celui qui en étoit pourvu : *voilà* » *un Armagnac*, le malheureux étoit aussitôt mis à » mort, sans autre formalité. Il y eut quantité de » maisons pillées sous le même prétexte. »

L'an 1672, *le* 12 *juin*, Passage du Rhin par Louis XIV.

Louis XIV étant devenu maître, par le traité d'Aix-la-Chapelle, de la partie des Pays-Bas espagnols appelée depuis la Flandre française, résolut dès-lors d'en conquérir le reste, et de commencer par la Hollande; mais il lui falloit un motif pour attaquer cette république; elle le lui fournit par la conduite peu mesurée de ses ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, par l'insolence de ses gazetiers, et par les médailles qu'elle avoit fait frapper. On avoit donné en France, à Louis XIV, la devise du soleil, avec cette légende : *Nec pluribus impar.* On prétendit que *van Beuning*, échevin d'Amsterdam, s'étoit fait représenter avec un soleil, et ces mots pour légende : *In conspectu meo stetit sol.* « A mon aspect le soleil s'est arrêté. »

De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées que Louis XIV en employa pour subjuguer le petit Etat des Provinces-Unies : il s'avança sur les frontières de la Flandre espagnole et de la Hollande, vers Maëstricht et Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de Munster et l'électeur de Cologne, ses alliés, en avoient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étoient Condé et Turenne : Luxembourg commandoit sous eux; Vauban devoit conduire les siéges; Louvois étoit partout avec sa vigilance ordinaire.

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuse et de l'argent, avec lequel on attaquoit encore la fidé-

lité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avoit à opposer que vingt-cinq mille mauvais soldats, et un jeune prince d'une constitution foible, qui n'avoit vu ni siége ni combat. C'étoit le prince Guillaume d'Orange (depuis roi d'Angleterre), qui venoit d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation.

Il ne put arrêter le torrent qui se débordoit sur sa patrie. Ses forces étoient trop inégales; son pouvoir même étoit limité par les Etats. Les villes que les Français attaquèrent furent aussitôt prises qu'investies: toutes les places qui bordent le Rhin et l'Issel se rendirent. La plupart des gouverneurs envoyoient leurs clefs dès qu'ils voyoient seulement passer de loin un ou deux escadrons français : la consternation étoit générale. Toute la Hollande s'attendoit à passer sous le joug, dès que le roi seroit au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire, à la hâte, des lignes au-delà de ce fleuve; et après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissoit plus que de savoir en quel endroit les Français voudroient faire un pont de bateaux, et de s'opposer, si on pouvoit, à ce passage.

En effet, l'intention du roi étoit de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux qu'avoit inventés Martinet, inspecteur de la cavalerie. C'étoit des pontons de cuivre, qu'on portoit aisément sur des charettes. Des gens du pays informèrent le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avoit formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle, dans laquelle il y avoit dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche; il n'y avoit qu'environ

vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres Pélisson, témoin oculaire. Il n'y avoit de l'autre côté qu'un petit nombre de cavaliers et deux foibles régimens d'infanterie, sans canon : l'artillerie française les foudroyoit en flanc, tandis que la maison du roi et les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque, au nombre d'environ quinze mille hommes. Le prince de Condé les côtoyoit dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre; ils s'enfuirent l'instant d'après devant la multitude qui venoit à eux; leur infanterie mit aussitôt bas les armes, et demanda la vie. Il n'y auroit eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandoient la vie à genoux, en leur criant : « Point de quartier pour cette canaille. » Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée, reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de Longueville fut tué (*Voy.* le 15 avril.) Un capitaine de la cavalerie ennemie, nommé Ossembrouck, court au prince de Condé, qui montoit alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête; le prince, par un mouvement détourna le coup qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, célèbré alors comme

un de ces grands événemens destines à occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevoit toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, et enfin la belle épître de Boileau, toutes ces circonstances réunies firent regarder le passage du Rhin, comme un prodige. L'opinion commune étoit, que toute l'armée avoit passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le Tholus. Il étoit très vrai que rien n'étoit plus imposant pour les ennemis que ce passage, et que, s'ils avoient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise étoit très périlleuse. Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doësbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimègue, etc. Il n'y avoit pas d'heures dans la journée où le roi ne reçut la nouvelle de quelque conquête. Un officier nommé Mazel, mandoit à M. de Turenne : « Si vous voulez m'envoyer cinquante » chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois » places. »

La Hollande touchoit à sa ruine ; mais un instant de retard fit manquer Amsterdam. Le roi affoiblit son armée en la divisant dans trop de places : les conditions de paix qu'il dicta aux vaincus leur semblèrent si dures, qu'ils résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. L'Espagne et l'Empire firent une puissante diversion en leur faveur, et la guerre qui sembloit finie, dura encore jusqu'en 1677, qu'elle fut terminée par la paix de Nimègue, dont Louis XIV dicta les conditions, et qui lui valut la Franche-Comté, foible dédommagement de la Hollande.

L'an 1675, *le* 12 *juin*, Mort de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie.

Ce prince mourut des suites de la révolution que lui causa l'accident de son fils Victor-Amédée, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs embellisemens. Il perça un rocher qui séparoit la Savoie du Dauphiné, et y pratiqua un chemin large et commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces.

L'an 1732, *le* 12 *juin*, Le prince royal de Prusse (qui fut depuis le grand Frédéric) épouse Élisabeth-Christine de Brunswick.

Le prince royal avoit témoigné de la répugnance pour ce mariage; mais son père, Frédéric-Guillaume II, qui étoit absolu dans ses volontés, employa pour convaincre son fils, ses argumens ordinaires, c'est-à-dire, sa canne et des coups de pied dans le derrière. La princesse étoit assurément digne de la main de Frédéric, par les qualités du corps et de l'esprit; mais on prétend que les premières amours du prince royal n'avoient pas été heureuses, et qu'il en conservoit des traces irréparables.

Les noces furent célébrées au château de plaisance de Salzdahlen, qui appartenoit au duc de Brunswick. A peine les deux époux étoient-ils au lit, que l'on entendit crier de tous côtés : « Au feu! au feu! » aussitôt le prince héréditaire se lève avec précipitation, et court avec empressement comme pour chercher où est l'incendie. C'étoit une fausse alarme que ses amis avoient

donnée ; mais Frédéric qui craignoit que sa jeune épouse n'eût été trop effrayée, la fit tranquiliser, et ne voulut pas troubler son repos. Il eut toute sa vie les plus grandes attentions pour cette respectable princesse, que son mariage condamnoit à une virginité perpétuelle.

L'an 1734, *le 12 juin*, Le maréchal de Berwick est tué d'un coup de canon au siége de Philisbourg.

Jacques de Fitz-James, duc de Berwick, étoit fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marleboroug. Telle fut l'étoile de cette maison de Churchill (dit Montesquieu), qu'il en sortit deux hommes, dont l'un, dans le même temps, fut destiné à ébranler, et l'autre à soutenir deux grandes monarchies de l'Europe.

Lorsque Jacques II fut détrôné par son gendre, le prince d'Orange, en 1688, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre pour commander en Irlande pendant l'absence de milord Tyrconel qui en étoit vice roi. Il se distingua en 1690 au siége de Londondery et à la bataille de la Boyne, où il eut un cheval tué sous lui, et qui, peut-être, n'eût pas été perdue, si l'on eût suivi ses conseils.

Lorsque la guerre de la succession d'Espagne éclata au commencement du dix-huitième siècle, Louis XIV donna en 1703, au duc de Berwick, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. La cour d'Espagne (dit Montesquieu), étoit infectée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en

tracasseries; et l'un des principaux articles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner; il n'entra dans aucun, et ne regardant les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers, il ne pensa qu'à la monarchie. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévènes. Après avoir réduit ces rebelles il alla mettre le siège devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France, dignité à laquelle il fut élévé le 15 février 1706.

Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Les Portugais avoient pénétré jusqu'à Madrid. Le maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, et resserra leur armée dans le royaume de Valence et d'Aragon. Il les y conduisit de poste en poste comme un pasteur conduit des troupeaux. Cette campagne, déjà si glorieuse par la capacité qu'il y montra, en prépara une seconde non moins remarquable. Il gagna, le 25 avril 1707, la bataille importante d'Almanza sur Galowai, lui tua cinq mille hommes, fit neuf mille prisonniers, prit cent vingt drapeaux et toute l'artillerie. Cette journée assura le trône à Philippe V. Ce prince récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services : il le créa duc de Leïria et de Xerica au royaume de Valence, et le fit chevalier de la Toison-d'Or : il attacha à son duché une grandesse de la première classe, que le maréchal céda à son fils du premier

lit, qu'il avoit eu de son mariage avec l'héritière de la maison de Veraguas en Portugal. Berwich soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne.

La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'Empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière, le 12 juin 1734.

« Jamais, dit Montesquieu, rien n'a mieux repré-» senté l'état où se trouva la France à la mort de » Turenne, que la consternation produite par la » nouvelle de la mort du maréchal de Berwick. Tous » deux ils avoient laissé des desseins interrompus; » tous deux une armée en péril; tous les deux finirent » d'une mort qui intéresse plus que les morts com-» munes. »

Le maréchal de Villars étoit malade dans son lit, à Turin, quand on lui apprit la mort du maréchal de Berwick. Jaloux d'une pareille mort qu'il avoit toujours désirée : « Je l'ai toujours dit, qu'il étoit plus » heureux que moi. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1803, *le* 12 *juin*, Mort de Brunck.

Richard-François-Philippe Brunck, philologue célèbre, membre associé de l'Académie des Inscriptions,

et depuis membre de l'Institut, étoit né à Strasbourg en 1729, et est mort dans cette ville : il possédoit au suprême degré le sentiment des beautés délicates de la langue grecque : il les admiroit avec enthousiasme, et ne vouloit attribuer qu'à la négligence des copistes les défauts dont il étoit forcé de convenir. Sa critique éclairée par une érudition immense, le conduisit souvent à restituer des vers tronqués ou estropiés, avec une audace presque toujours heureuse. On recherchera toujours les éditions des auteurs grecs et latins que ce savant a publiées, et parmi lesquelles on distingue surtout les Œuvres de Sophocle, d'Aristophane et de Plaute.

Brunck n'avoit encore perdu aucune faculté ni physique ni intellectuelle, lorsque tout à coup il abandonna les études qui avoient fait l'occupation et le charme de sa vie; il ne voulut plus jeter un coup d'œil sur ses livres : son dégoût alla si loin, qu'il ne prit pas le plus léger intérêt à la découverte d'un manuscrit d'Aristophane, qui confirmoit la plupart de ses remarques et de ses conjectures les plus hardies.

HISTOIRE.

L'an 1655, *le* 13 *juin*, le duc d'Yorck (depuis le roi Jacques II) et le prince Robert remportent une victoire signalée sur la flotte hollandaise, qui fut presqu'entièrement détruite.

La principale cause de la guerre qui s'étoit allumée entre l'Angleterre et la Hollande, étoit le ressentiment que le roi Charles II avoit toujours conservé de la conduite que la république hollandaise avoit tenue envers lui du temps de Cromwel.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1765, *le* 13 *juin*, Mort de Panard.

Charles-François Panard naquit à Courville, près de Chartres. Il s'est peint lui même dans ces vers :

Mon corps dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur;
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur;
Aimant sans m'asservir : jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable coupleteur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.
. . . . . .
. . . . . .
D'une indolence sans seconde,

Paresseux s'il en fut, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi,
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

Personne ne tournoit mieux un couplet que Panard; personne n'a jamais su tirer parti plus heureusement de la mesure, de la rime, du rapport des sons, de tout le mécanisme du vaudeville. Il n'y a personne qui, ayant de l'oreille et du goût, ne sente dans le couplet suivant, toute la perfection dont le genre est susceptible:

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère;
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment sur vous
Grille et verroux;
Le chien vous poursuit comme loups,
Le tems n'y peut rien faire;
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord,
Le mari sort,
Le chien s'endort;
Femme et soubrette sont d'accord;
Un jour finit l'affaire.

Ces recherches d'harmonie qu'on prendroit pour des négligences qui semblent tomber de la plume, et qui, en rapprochant les sons analogues, doublent l'effet et le sentiment de la rime,

Mais qu'en sort-il souvent,
Du vent.

. . . . . .

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

ces beautés si bien senties dans la Fontaine, Panard

en fait dans le couplet l'usage le plus heureux; c'est chez lui un écho plein de sens :

Mettez-vous bien cela,
Là,
Jeunes fillettes,
Songez que tout amant
ment
Dans ses fleurettes.

Favart l'a très bien caractérisé dans ce vers :

Il chansonna le vice, et chanta la vertu.

Panard est, avec Boursault, le seul homme de lettres qui n'ait pas fait d'études, et qui ait entièrement ignoré les langues anciennes.

Marmontel lui a donné, avec justice, le titre de *Père du vaudeville moral;* mais il va trop loin quand il l'appelle aussi le *la Fontaine du vaudeville.* « C'est » compromettre un peu, ce me semble, dit La Harpe, » un nom qui ne devoit pas se trouver là; et il s'en » faut que les deux genres et les deux auteurs donnent » l'idée de la même perfection. Panard ne s'en est » approché tout au plus que dans cinq ou six vaude- » villes choisis, encore sont-ils tous un peu longs, et » il n'y en a pas un qui ne laisse à retrancher. Il nous » en reste de lui un très grand nombre, et bien plus » que de pièces de théâtre; aucune des siennes n'est » restée. Mais sa supériorité dans le couplet étoit si » reconnue, que presque toujours on s'adressoit à lui » pour le vaudeville général qui termine d'ordinaire » ce spectacle. »

HISTOIRE.

L'an 1476, *le* 14 *juin*, Jacques de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, qui avoit épousé une fille du roi Charles VII et d'Agnès Sorel, ayant surpris sa femme en adultère, la poignarda au château de Romiers, près de Dourdan.

Il fut poursuivi et condamné à cent mille écus d'amende, pour le paiement desquels il abandonna toutes ses terres. Mais après la mort de Louis XI, il se pourvut au parlement, qui cassa la première sentence.

L'an 1636, *le* 14 *juin*, Le maréchal de Toiras, un des plus grands capitaines du siècle de Louis XIII, est tué dans le Milanez, devant la forteresse de Fontanette, dont il faisoit le siége.

On sait que Louis XIII étoit bégue : un jour à la chasse du vol, il demanda, en bégayant, où étoit *l'oi.... l'oi.... l'oiseau ;* le maréchal de Toiras lui répondit : *Si.... sire, le voi.... voi.... voici.* Le roi s'imaginant que le maréchal vouloit le contrefaire, entra en colère, et le frappa d'un gant qu'il tenoit à la main. Un courtisan, au lieu d'accabler, selon l'usage, un malheureux qui n'auroit pu s'excuser qu'en paroissant encore plus coupable, eut l'honnêteté de dire au roi : « Votre majesté ignore-t-elle que M. de Toiras a le » malheur d'être bégue ? » « En ce cas, dit le roi, j'ai » tort, et très grand tort, je dois le réparer. » De ce

moment il se piqua toujours de favoriser Toiras, et ce désagrément contribua autant que son mérite à son avancement.

L'an 1644, *le* 14 *juin*, Charles Ier, roi d'Angleterre, perd la bataille de Naseby contre les Parlementaires.

Cette bataille fut décisive contre ce malheureux roi ; le fameux Cromwel eut tout l'honneur de cette célèbre journée ; Charles fut obligé de se réfugier dans la ville d'Oxford, avec les débris de son armée, et demanda aux communes la paix qu'on étoit bien loin de lui accorder. Cromwel leur envoya la cassette du roi, trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la reine sa femme ; quelques-unes de ces lettres n'étoient que des expressions de tendresse et de douleur. La chambre les lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité.

Après cette funeste bataille, Charles ne fit plus que tomber d'infortune en infortune. (*Voyez* le 9 février.)

L'an 1658, *le* 14 *juin*, Le maréchal de Turenne gagne la bataille des Dunes contre les Espagnols, qui étoient venus au secours de Dunkerque assiégée par le maréchal.

Le prince de Condé, alors au service de l'Espagne, étoit présent à cette journée, mais il ne commandoit pas, et ses conseils n'avoient pas été suivis dans la disposition des troupes ; aussi quelques instans avant la bataille, il dit au jeune duc de Glocester : « N'avez-vous jamais vu perdre une bataille? » Non, » répondit le duc. « Eh bien, vous l'allez voir. »

L'an 1800, *le 14 juin*, Assassinat de Kléber, général de l'armée française en Egypte.

Soleyman el Alepi, expédié de Gaza par l'aga des janissaires de l'armée ottomane, après avoir traversé le désert, arrive au Caire, et se loge à la grande mosquée Eléazar. Il en sortoit tous les jours pour épier le moment de commettre le crime dont il s'étoit chargé. Le quarante-deuxième jour après son départ de Gaza, au moment où le général Kléber se promenoit avec M. Protain, architecte, sur la terrasse du jardin du quartier-général, Soleyman le perça de quatre coups de poignard.

M. Protain, voulant défendre le général, fut lui-même percé de six coups de poignard : le premier coup reçu par le général Kléber étoit mortel : il fut renversé. Au moment où il fut frappé, il donnoit des ordres pour la réparation du quartier-général et du jardin : il n'avoit avec lui aucun aide-de-camp ; il avoit voulu être seul. On le trouva expirant.

L'assassin fut découvert dans un tas de décombres, et amené au quartier-général. Il avoua qu'il avoit été sollicité de commettre ce crime par l'aga des janissaires de l'armée ottomane. Il avoit confié son secret à quatre petits chéicks de la loi, qui avoient voulu le détourner de son projet, mais qui, ne l'ayant pas dénoncé, furent arrêtés d'après les dépositions de l'assassin, et furent condamnés à mort et exécutés avec lui.

Soleyman fut empalé après avoir eu la main droite brûlée : trois des chéicks furent décapités et leurs corps brûlés : le quatrième n'ayant pas été arrêté, fut condamné par contumace.

J. B. Kléber étoit né à Strasbourg en 1750 : il avoit d'abord exercé l'architecture : c'étoit un des plus beaux hommes de l'armée.

L'an 1800, *le 14 juin*, Bataille de Marengo, gagnée sur les Autrichiens par le général Bonaparte.— Mort du général Desaix.

(Extrait du bulletin de l'armée de réserve.)

« Le 14, à la pointe du jour, l'ennemi passa la Bormida sur ses trois ponts : résolu de faire une trouée, il déboucha en forces, surprit notre avant-garde, et commença avec la plus grande vivacité la bataille de Marengo, qui devoit décider du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne.

» Quatre fois pendant la bataille nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant. Plus de soixante pièces de canon ont été de part et d'autre sur différens points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie, et avec différens succès.

» Il étoit trois heures après midi : dix mille hommes d'infanterie débordoient notre droite dans la plaine de Saint-Julien. Ils étoient soutenus par une ligne de cavalerie et beaucoup d'artillerie ; les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit au milieu de cette immense plaine. Rien ne put l'entamer : cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon, mais en vain : ce fut alors que vraiment l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur.

» Par cette résistance opiniâtre, la gauche de l'ennemi se trouva contenue, et notre droite appuyée jusqu'à

l'arrivée du général Monnier, qui enleva à la baïonnette le village de Castel-Cariolo.

» La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur notre gauche, qui déjà se trouvoit ébranlée ; ce mouvement précipita la retraite.

» L'ennemi avançoit sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon : les routes étoient couvertes de fuyards, de blessés, de débris. La bataille paroissoit perdue. On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de Saint-Julien, où étoit en bataille la division Desaix avec huit pièces d'artillerie légère en avant, et deux bataillons en colonne serrée sur les ailes. La présence du premier Consul ranimoit le moral des troupes : *Enfans*, leur disoit-il, *souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.*

» Aux cris de *vive la république, vive le premier Consul*, Desaix aborda au pas de charge et par le centre. Dans un instant l'ennemi fut culbuté : le général Kellermann qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, avoit toute la journée protégé la retraite de notre gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et si à propos, que six mille grenadiers et le général Zach, chef de l'état-major général, furent faits prisonniers, et plusieurs généraux ennemis tués.

» Toute l'armée suivit ce mouvement : la droite de l'ennemi se trouva coupée ; la consternation et l'épouvante se mirent dans ses rangs.

» La cavalerie autrichienne s'étoit portée au centre pour protéger la retraite : le chef de brigade Bessières, à la tête des grenadiers de la garde, exécuta une charge avec autant d'habileté que de valeur, perça la ligne de

cavalerie ennemie : ce qui acheva l'entière déroute de l'armée autrichienne. Nous avons pris quinze drapeaux, quarante pièces de canon, et fait six à huit mille prisonniers. Plus de six mille ennemis sont restés sur le champ de bataille. Nous avons eu six cents hommes tués, quinze cents blessés, et neuf cents prisonniers.

» Le général Berthier a eu ses habits criblés de balles. Plusieurs de ses aides-de-camp ont été démontés ; mais une perte vivement sentie par l'armée, et qui le sera par toute la république, ferme notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division. Il est mort sur le coup : il n'a eu que le tems de dire au jeune Lebrun, qui étoit avec lui : « Allez dire au premier Consul que je meurs » avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre » dans la postérité. »

» Dans le cours de sa vie, le général Desaix a eu quatre chevaux tués sous lui, et reçu trois blessures. Il n'avoit rejoint le quartier-général que depuis trois jours : il brûloit de se battre, et avoit dit deux ou trois fois, la veille, à ses aides-de-camp : « Voilà long-tems » que je ne me bats plus en Europe, les boulets ne » nous connoissent plus, il nous arrivera quelque » chose. » Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : *pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ?* Son corps a été transporté en poste à Milan pour y être embaumé.

» Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui de Marengo ; jamais victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. Autrichiens et Français admiroient respectivement le courage de leurs ennemis ; les deux ar-

mées se sont trouvées engagées pendant quatorze heures à portée de la mousqueterie. »

L'an 1807, *le 14 juin*, Bataille de Friedland, gagnée sur les Russes par S. M. l'Empereur Napoléon.

(Extrait du bulletin de la Grande-Armée.)

« Le 14, l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland; à trois heures du matin, des coups de canon se firent entendre. « C'est un jour de bonheur, dit l'Empereur, » c'est l'anniversaire de Marengo. »

» Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés; ils étoient soutenus par la division de dragons du général Grouchy, et par les cuirassiers du général Nansouty. Différens mouvemens, différentes actions eurent lieu. L'ennemi fut contenu, et ne put dépasser le village de Posthenem. Croyant qu'il n'avoit devant lui qu'un corps de quinze mille hommes, l'ennemi continua son mouvement pour filer sur Koenigsberg. Dans cette occasion, les dragons et les cuirassiers français et saxons firent les plus belles charges, et prirent quatre pièces de canon à l'ennemi.

» A cinq heures du soir, les différens corps d'armée étoient à leur place. A droite, le maréchal Ney; au centre, le maréchal Lannes; à la gauche, le maréchal Mortier; à la réserve, le corps du général Victor et la garde. La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy, soutenoit la gauche. La division de dragons du général Latour-Maubourg étoit en réserve derrière la droite; la division de dragons du général Labroussaye et les cuirassiers saxons, étoient en réserve derrière le centre.

» Cependant, l'ennemi avoit déployé toute son armée;

il appuyoit sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite se prolongeoit à une lieue et demie.

» L'Empereur, après avoir reconnu la position, décida d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant brusquement un changement de front, la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite.

» A cinq heures et demie, le maréchal Ney se mit en mouvement; quelques salves d'une batterie de vingt pièces de canon furent le signal. Au même moment, la division du général Marchand s'avança l'arme au bras, sur l'ennemi, prenant sa direction sur le clocher de la ville; la division du général Bisson le soutenoit sur la gauche. Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avoit quitté le bois où sa droite étoit d'abord en position, il le fit déborder par des régimens de cavalerie, précédés d'une nuée de cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie; cependant le général Victor fit placer une batterie de trente pièces de canon, en avant son centre; le général Sennarmont qui la commandoit, se porta à plus de quatre cents pas en avant, et fit éprouver une horrible perte à l'ennemi. Les différentes démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion furent inutiles. Le maréchal Ney avec ce sang-froid et cette intrépidité qui lui sont particuliers, étoit en avant de ses échelons, dirigeoit lui-même les plus petits détails, et donnoit l'exemple à un corps d'armée, qui toujours s'est fait distinguer, même parmi les corps de la Grande-Armée. Plusieurs colonnes d'infanterie ennemie qui attaquoient la droite

du maréchal Ney, furent chargés à la baïonnette et précipités dans l'Alle. Plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort, quelques-uns échappèrent à la nage. La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi qui y avoit embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, déboucha avec intrépidité et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée; mais la division Dupont, qui formoit la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta, et en fit un horrible carnage.

» L'ennemi tira de ses réserves et de son centre d'autres corps, pour défendre Friedland. Vains efforts! Friedland fut forcée et ses rues furent jonchées de morts.

» Le centre que commandoit le maréchal Lannes se trouva dans ce moment engagé. L'effort que l'ennemi avoit fait sur l'extrémité de la droite de l'armée française, ayant échoué, il voulut essayer un semblable effort sur le centre. Il y fut reçu comme on devoit l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier, et du maréchal qui les commandoit.

» Des charges d'infanterie et de cavalerie ne purent retarder la marche de nos colonnes. Tous les efforts de la bravoure russe furent inutiles. Ils ne purent rien entamer, et vinrent trouver la mort sous nos baïonnettes.

» Le maréchal Mortier, qui pendant toute la journée fit grande preuve de sang-froid et d'intrépidité, en maintenant la gauche, marcha alors en avant, et fut soutenu par les fusiliers de la garde que commandoit le général Savary. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout le monde s'est distingué.

» La garde impériale, à pied et à cheval, et deux divisions de la réserve du premier corps n'ont pas été engagées. La victoire n'a pas hésité un seul instant. Le champ de bataille est un des plus horribles qu'on puisse voir. Ce n'est pas exagérer que de porter le nombre des morts du côté des Russes de quinze à dix-huit mille hommes; du côté des Français la perte ne se monte pas à cinq cents morts, et à plus de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts pièces de canon, et une grande quantité de caissons; plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu vingt-cinq généraux tués, pris, ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses.

» Les carabiniers et les cuirassiers, commandés par le général Nansouty, et les différentes divisions de dragons se sont fait remarquer. Le général Grouchy qui commandoit la cavalerie de l'aile gauche, a rendu des services importans.

» La nuit n'a point empêché de poursuivre l'ennemi; on l'a suivi jusqu'à onze heures du soir. Le reste de la nuit les colonnes qui avoient été coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, et à plusieurs lieues, nous avons trouvé des caissons, des canons, et des voitures perdues dans la rivière.

» La bataille de Friedland, est digne d'être mise à côté de celle de Marengo, d'Austerlitz et d'Iena. L'ennemi étoit nombreux, avoit une belle et forte cavalerie, et s'est battu avec courage. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1674, le 14 juin, Mort de Gomberville.

Marin Leroi, sieur de Gomberville, fut un des premiers académiciens français, dans le tems de l'institution. Il est auteur des romans de *Polexandre*, de *la Cytherée*, de *la Jeune Alcidienne* : c'étoit lui qui se piquoit d'une grande aversion pour le mot *ear*, et qui s'applaudissoit de ne l'avoir pas employé une seule fois dans tout *Polexandre*. On eut la patience de vérifier le fait, et on trouva que ce mot, par la force de la nécessité, avoit échappé trois fois à l'auteur. On a de lui un assez bon Traité de la manière d'écrire l'histoire : on lui doit l'édition des *Mémoires du duc de Nevers* ; la traduction d'une *Relation de la rivière des Amazones*, du jésuite d'Acuna. Son livre de *la Doctrine des Mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux, et expliquée en cent discours*, a été autrefois recherché pour les figures : les discours sont obscurs et diffus ; les vers placés au bas de chaque tableau ont quelquefois de l'harmonie. En voici un qui est beau :

Le larcin n'est pas fait, mais le crime est commis.

Le tableau au bas duquel se trouve ce vers représente des hommes pleins de cupidité dans le cœur, qui passent à côté de vases remplis d'or et d'argent sans oser y porter la main, parce que Némésis les suit : ce vers est le dernier, et malheureusement ceux qui le précèdent sont détestables.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 379, *le* 14 *juin*, Mort de saint Basile.

Saint Basile, surnommé le Grand, un des pères grecs, fut évêque de Césarée en Cappadoce, où il étoit né en 329. Il fut l'ami de saint Grégoire de Nazianze : cette amitié qui les honora tous deux, étoit née dans les écoles des philosophes à Athènes, et se nourrit dans la retraite où ils vécurent long-tems ensemble : c'est là que saint Basile écrivit, soit à saint Grégoire lorsqu'il étoit absent, soit à plusieurs autres, des lettres et des conseils sur la vie solitaire, d'où la plupart des religieux ont tiré leurs règles, et où les fondateurs des monastères de l'Occident même ont puisé les principaux points de leurs constitutions. Basile ayant été tiré de son désert en 369, pour monter sur le siége de Césarée, l'empereur Valens voulut l'attirer à l'Arianisme, et lui envoya dans cette vue Modeste, préfet d'Orient, qui employa tour à tour et sans succès, les promesses et les menaces. La fermeté des réponses de Basile le déconcerta. « Je n'ai jamais ren-» contré personne, lui dit-il, qui m'ait osé parler » avec cette hardiesse. » « Peut-être, répondit tran-» quillement Basile, n'avez-vous jamais rencontré » d'évêque? »

Dom Garnier et dom Prudent, bénédictins, ont donné une très belle édition des Œuvres de saint Basile, en trois volumes in-folio, avec une version latine.

L'an 1631, *le* 14 *juin*, Mort du père Garasse.

François Garasse, jésuite d'Angoulême, écrivain

décrié par les injures et les turlupinades dont il remplissoit ses écrits presque toujours polémiques et satiriques. Il a écrit contre Pasquier : il l'appelle un *homme sans conscience*, *sans cervelle*, *sans humanité*, *sans religion*, *sot par nature*, *sot par bécare*, *sot par bémol*, *sot à la plus haute game*, *sot à double semelle*, *sot à double teinture*, *sot en cramoisi*, *sot en toutes sortes de sottises;* et comme Pasquier avoit plaidé pour l'université contre les jésuites, ce qui etoit déjà un crime irrémissible aux yeux du père Garasse, il lui dit adieu, *jusqu'au grand parlement*, où, ajoute-t-il, *vous ne plaiderez plus pour l'université.* Tel est le style ordinaire du père Garasse. Il en vouloit surtout au poëte Théophile et à Etienne Pasquier. Les confrères du père Garasse le désavouoient. Sa *Somme de théologie* parut une bouffonnerie, et fut censurée par la Sorbonne. On dit au reste qu'il n'étoit furieux et ridicule que la plume à la main. Dans la société on lui trouvoit de la douceur et de la raison. Il ne faut pas oublier du moins qu'il périt victime d'un dévouement sublime. Il fut envoyé à Poitiers, par ses supérieurs, pour secourir les pestiférés, après avoir sollicité avec instance lui-même, la permission d'aller remplir cet office de charité, et il mourut en l'exerçant.

HISTOIRE.

L'an 455, *le* 15 *juin*, Les Vandales ayant pris la ville de Rome, la pillent pendant quatorze jours; le pape saint Léon obtint de leur roi Genseric, qu'on ne commettroit ni meurtres ni incendies, et qu'on ne toucheroit point aux trois principales basiliques.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1755, *le* 15 *juin*, Mort de l'abbé de Vertot, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ses principaux ouvrages sont, 1°. l'*Histoire des Révolutions de Portugal*, qui fit dire à Bossuet : « Voilà une plume taillée pour la vie du maréchal » de Turenne. »

2°. L'*Histoire des Révolutions de Suède*, dont les couleurs tiennent un peu du roman.

3°. L'*Histoire des révolutions romaines* : c'est le chef-d'œuvre de l'abbé de Vertot.

4°. L'*Histoire de Malthe*, qui a fait autant d'honneur à cet ordre qu'à l'imagination de l'auteur.

L'abbé de Vertot, après avoir été d'abord capucin à Argentan, devint curé de Croisy-la-Garenne, près la machine de Marly. Il eut ensuite une autre cure dans

le pays de Caux, puis une troisième aux portes de Rouen. C'est ce qu'on appeloit les *Révolutions* de l'abbé de Vertot.

Les Révolutions de Portugal, et surtout les *Révolutions romaines* font regretter que l'abbé de Vertot n'ait pas écrit l'histoire de France; il étoit digne de cette glorieuse et difficile entreprise. Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaires à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sentencieuses et philosophiques, ni enfin par cette manière d'écrire tranchante, brusque et hachée, qui réunit l'obscurité à la sécheresse, et qui est aussi fatigante pour le lecteur, que contraire à la dignité de l'histoire.

L'an 1785, *le* 15 *juin*, Chute mortelle de Pilâtre du Rosier.

François Pilâtre du Rosier, né à Metz le 30 mars 1756, fut placé d'abord chez un apothicaire, qu'il quitta pour aller chercher des lumières dans la capitale. Il cultiva l'histoire naturelle et la physique; et il avoit déjà acquis quelque célébrité, lorsque la découverte de M. de Montgolfier vint étonner les savans. Le 15 octobre 1783, il tenta un voyage dans les airs avec le marquis d'Arlande. Il fit, en présence de la famille royale de France, du roi de Suède et du prince Henri de Prusse, différentes autres courses aériennes qui eurent un brillant succès. Il résolut

d'aller en Angleterre par la voie des airs : il se rendit à Boulogne-sur-Mer, d'où il s'éleva à sept heures du matin, le 15 juin 1785 ; mais une demi-heure après le feu prit au ballon ; et l'aréonaute, avec M. Roman, son compagnon, furent fracassés par la chute de cette machine plus singulière qu'utile.

Les vertus sociales de Pilâtre et son courage, le firent regretter de ses amis. Son mérite comme chimiste, et ses tentatives comme aéronaute, lui avoient procuré des récompenses et des places.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1443, *le* 15 *juin*, Le concile de Bâle finit après avoir duré onze ans. Il y fut ordonné qu'aucun neveu du pape ne parviendroit à la dignité de cardinal, et que le nombre de ces prélats séroit réduit à vingt-quatre.

HISTOIRE.

L'an 956, *le* 16 *juin*, Mort de Hugues-le-Grand, comte de Paris et père de Hugues Capet, qui fut le chef de la troisième race des rois de France.

Il fut surnommé le Grand, à cause de sa taille et de ses belles actions; le Blanc, à cause de son teint; et l'Abbé, parce qu'il s'étoit mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin, de Tours.

L'an 1654, *le* 16 *juin*, Christine, reine de Suède, abdique solennellement la couronne.

Ce n'est pas qu'elle eût jamais paru incapable de la porter; mais elle aimoit les beaux-arts, et vouloit vivre libre et tranquille. (*Voy.* le 19 avril et le 10 novembre.)

L'an 1674, *le* 16 *juin*, Le maréchal de Turenne remporte une victoire signalée sur les Impériaux à Sintzeim. (*Voy.* au 5 janvier le tableau de cette campagne de 1674, une des plus belles de Turenne.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1777, *le* 16 *juin*, mort de Gresset.

Jean-Baptiste Gresset étoit né en 1709, à Amiens. A seize ans il se fit jésuite.

Victime, tu le sais, de l'âge où l'on s'ignore,

Porté du berceau sur l'autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel.

Il sortit de cet ordre à vingt-six ans, en 1735, deux ans après qu'il eut publié *Vert-Vert*. Ses adieux aux jésuites sont d'un disciple reconnoissant, qui aime ses maîtres, les respecte, les regrette et les venge de la calomnie :

Oui, même en a brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte;
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux:
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des gens prévenus.
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis, et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte, et l'espoir sont exclus!
A leur sort le mien ne tient plus:
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.

Vert-Vert n'est, si l'on veut, qu'un badinage, mais un badinage si supérieur et si original, qu'il n'a pas eu d'imitateurs, comme il n'avoit point de modèle. A

quelques négligences près, c'est un morceau achevé. Il y a beaucoup plus de fautes dans *la Chartreuse*, et cependant J. B. Rousseau la préféroit à *Vert-Vert*, comme étant d'un ordre de poésie et de talent au-dessus des aventures du perroquet. La Harpe est de l'avis de Rousseau. Quoi qu'il en soit, les deux ouvrages eurent un succès prodigieux. Ce qui n'empêcha pas Voltaire d'imprimer que *Vert-Vert et la Chartreuse étoient des ouvrages tombés.* Est-il possible que l'on consente à déshonorer ainsi son jugement pour satisfaire son animosité! Ce n'est malheureusement pas la seule preuve qu'il en ait donnée. Tout le monde connoît ces vers du *Pauvre Diable* :

De vers, de prose et *de honte* étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset, doué du double privilége
D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot, long-tems petit badin,
Sanctifié par ses palinodies :
Il prétendoit avec componction,
Qu'il avoit fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe ; il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas : il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

Le couplet est piquant, mais très injuste. Quoi! Voltaire, qui n'avoit assurément rien fait en ce genre qui en approche même de loin, refuse au *Méchant* le titre de comédie! Il reproche à cette pièce de n'être pas

Des mœurs du tems un portrait véritable;

et c'est précisément, après le mérite du style, celui qui est le plus éminent dans cette comédie, la seule où l'on ait saisi le vrai caractère de l'époque pendant laquelle elle a été écrite. Qui est-ce qui ne sait pas une foule de vers du *Méchant*? On en peut dire autant de *Vert-Vert* et de *la Chartreuse*: il n'existe peut-être pas d'ouvrages en vers qui soient plus que ceux-là dans la mémoire des amateurs.

Le Lutrin vivant, *le Carême impromptu*, et *les Ombres*, sont des bagatelles, mais toujours distinguées par le talent de narrer et d'écrire. Parmi ses autres poésies, il n'y a plus que l'*Epître à sa Sœur* et celle au père Bougeant qui soient dignes de lui. Le début de la seconde surtout est très gracieux. L'*Epître à sa Muse* est d'une extrême inégalité, et généralement médiocre de pensées et de style. La traduction des *Eglogues* de Virgile n'est proprement que l'étude d'un commençant qui annonçoit de la facilité et de l'oreille. C'est une paraphrase souvent négligée et languissante, où l'on rencontre quelques vers bien faits; ceux-ci entr'autres:

Ah! ne comptes point tant sur vos belles couleurs,
Un jour peut les flétrir: un jour flétrit les fleurs.

Ses odes ne méritent pas qu'on en fasse mention; et le *Discours sur l'Harmonie* est une très mauvaise déclamation d'écolier.

Gresset méconnut entièrement le caractère de son talent et la mesure de ses forces, quand ses succès le conduisirent au point de lui faire entreprendre une tragédie. Edouard III est un roman sans vraisemblance, sans intérêt, sans aucune entente du théâtre.

Le succès de la Chaussée, dans l'espèce de comédie

sérieuse dont il est regardé comme l'inventeur, firent naître à Gresset l'idée de tenter ce genre alors très accueilli, et dans lequel il n'obtint cependant qu'un succès médiocre, par la comédie de *Sidney*.

Ce n'est point le nombre des écrits de Gresset qui fait sa force, puisque sur deux petits volumes il y en a un qui est encore de trop. « Mais, dit La Harpe, il » a eu le cachet de l'originalité dans tout ce qui res- » tera de lui. C'étoit un véritable talent né; et, n'en » déplaise à Voltaire, dont les boutades ne sont pas » une autorité, *le Méchant*, *Vert-Vert* et *la Char-* » *treuse* vivront autant que la langue française. »

HISTOIRE.

L'an 1665, *le* 17 *juin*, Bataille de Villaviciosa.

L'Espagne ayant terminé, en 1759, sa guerre avec la France, par le traité des Pyrénées, tourna toutes ses forces vers le Portugal, qui avoit secoué, en 1640, le joug de la domination espagnole, et s'étoit donné un roi de la maison de Bragance. Le cardinal Mazarin s'étoit formellement engagé à ne donner aucun secours aux Portugais; mais l'Espagne ayant fait plusieurs petites infractions tacites à la paix, la France en fit une hardie et décisive: le maréchal de Schomberg, étranger et protestant, passa en Portugal avec quatre mille soldats français, qu'il payoit de l'argent de Louis XIV, et qu'il feignoit de soudoyer au nom du roi de Portugal; ces quatre mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportèrent (le 17 juin 1665) une victoire complète, qui assura l'indépendance du Portugal, et affermit le trône dans la maison de Bragance.

L'an 1696, *le* 17 *juin*, Mort du grand Sobieski, roi de Pologne.

Jean Sobieski est le plus grand roi qu'ait eu la Pologne: il délivra sa patrie du joug des Turcs, et empêcha ces mêmes Turcs de s'emparer de Vienne dont la prise eût entraîné la perte de toute l'Allemagne. (*Voyez* le 12 septembre.) Ce prince avoit autant d'es-

prit que de valeur; il parloit toutes les langues de l'Europe. Il mourut regretté des héros dont il étoit le modèle, des gens de lettres dont il étoit le protecteur, et de toute sa nation dont il avoit relevé l'éclat aux yeux de toute l'Europe, et qui, après avoir pendant la vie de Sobieski, sauvé un grand empire, devint, après sa mort, incapable de se sauver elle-même.

L'an 1734, *le* 17 *juin*, Mort du maréchal de Villars.

Louis Hector, duc de Villars, maréchal de France, grand d'Espagne, étoit né à Moulins en Bourbonnais en 1653, d'une famille illustre.

Son courage et sa capacité annoncèrent de bonne heure à la France celui qui devoit un jour la sauver sur le penchant de sa ruine. Il attira les regards de Louis XIV au siége de Maëstricht. « Il semble, dit ce » monarque, que dès que l'on tire en quelqu'endroit, » ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

La valeur qu'il montra au combat de Senef, en 1674, où il fut blessé, lui valut un régiment de cavalerie. Après s'être trouvé à plusieurs siéges et différens combats, il attaqua, sous les ordres du maréchal de Créqui, l'arrière-garde de l'armée de l'empereur, dans la vallée de Quekembacq, au passage de la Kinche, en 1678. Il fit de si belles choses dans cette campagne, que Créqui lui dit devant tout le monde : « Jeune » homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place » plutôt que personne. » Il se trouva la même année au siége et à la prise du fort de Kell, où il justifia cet éloge. Honoré du titre de maréchal-de-camp en 1690, il se distingua l'année d'après à Leuse, où vingt-huit

de nos escadrons triomphèrent de soixante ; et l'année suivante à Phortsen, où le duc de Wurtemberg fut pris et son armée défaite. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie, où dès son arrivée il se signala par la défaite d'un corps de troupes qui vouloit l'enlever. De là il passa en Allemagne. A peine est-il arrivé, qu'il passe le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg, et remporte à Fridelinghen, par un mouvement habile, le 14 octobre 1702, une victoire complète sur le prince de Bade. L'année d'après il gagna une bataille à Hochstet, de concert avec l'électeur de Bavière. Cet électeur n'avoit pas voulu d'abord combattre. Il vouloit conférer avec ses généraux et avec ses ministres. « C'est » moi qui suis votre ministre et votre général, lui dit » Villars ; vous faut-il d'autre conseil que moi quand » il s'agit de donner bataille ? » Il la donna en effet, et fut vainqueur.

De retour en France, il fut envoyé, au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis deux ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avoient pris les armes et commettoient des violences extrêmes. Le maréchal de Villars eut le bonheur de réduire ces malheureux, partie par force, partie par la prudence, et sortit de cette province au commencement de 1705, avec la consolation d'y avoir remis le calme. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étoient sur la Moselle, où il déconcerta tous les projets des ennemis. Après les avoir obligés de lever le blocus du Fort-Louis, il remporta une victoire

en 1707, à Stolhoffen, et y trouva cent-soixante pièces de canon. Il traversa ensuite toutes les gorges des montagnes, et tira de l'Empire plus de dix-huit millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie : « Il faut, disoit un jour » ce prince éclairé, que le maréchal de Villars soit » sorcier, pour savoir tout ce que je dois faire. Jamais » homme ne m'a donné tant de peine, ni plus de cha- » grin. » Après la campagne, Louis XIV dit à Villars : « Vous m'aviez promis de défendre Lyon et le Dau- » phiné; vous êtes homme de parole, et je vous en » sais bon gré. » « Sire, répondit le maréchal, j'aurois pu mieux faire, si j'avois été plus fort. »

Rappelé en Flandre, il battoit les ennemis à Malplaquet, près de Mons, en 1709, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire la cérémonie en secret. « Non, » dit le maréchal, puisque l'armée n'a pas pu voir » mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie » mourir en chrétien. » On prétend que, lorsqu'il partit pour rétablir les affaires de France, madame la duchesse de Villars voulut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le maréchal rejeta ce conseil timide. « Si j'ai, dit-il, le malheur d'être battu, » j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont » commandé en Flandre avant moi; si je reviens vain- » queur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec » personne. » Il eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément, le 24 juillet 1712, sur un camp de dix-sept bataillons, retranchés à Denain sur l'Escaut, pour le forcer. La chose étoit difficile; mais

Villars ne désespéra pas d'en venir à bout. « Messieurs, » dit-il à ceux qui étoient autour de lui, les ennemis » sont plus forts que nous; ils sont même retranchés. » Mais nous sommes Français : il y va de l'honneur de » la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, et » je vais moi-même vous en donner l'exemple. » Après avoir ainsi parlé, il se mit à la tête des troupes, qui, excitées par son exemple, font des prodiges, et battent les alliés commandés par le prince Eugène. Villars sut vaincre et profiter de sa victoire. Il emporta avec la plus grande célérité, Marchiennes, le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt, le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire.

Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritoient tant de succès jusqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré général des camps et armées du roi. Ce titre n'avoit point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paroît en avoir été honoré le premier. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Pillightione, et se rendit maître de cette place par capitulation, après douze jours de tranchée ouverte. Un jeune officier d'un rang distingué lui représentant pendant le siége, qu'il s'exposoit trop : « Vous auriez raison, si j'étois à votre âge, » répondit le maréchal, mais à l'âge où je suis, j'ai si » peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger les occasions qui pourroient me » procurer une mort glorieuse. » L'affoiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne; mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. Comme il s'en retournoit en France, une maladie

mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit que Dieu lui avoit fait de plus grandes grâces qu'au maréchal de Berwick, qui venoit d'être tué d'un coup de canon au siége de Philisbourg. « Quoi, répondit le héros mourant, il a fini de cette » manière ! Je l'ai toujours dit, qu'il étoit plus heu- » reux que moi. » Il expira peu de tems après, à quatre-vingt-deux ans.

C'est un bruit populaire, qu'il soit né et qu'il soit mort dans la même ville et dans le même appartement. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire une grande perte, qu'elle » ne réparera pas de long-tems. » Le maréchal de Villars étoit un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, et ce qui étoit plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parloit avec la même hardiesse qu'il servoit. On lui reprochoit de n'avoir pas une modestie égale à sa valeur. Il parloit de lui-même, comme il méritoit que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorqu'il prenoit congé pour aller commander toute l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, » et je vous laisse au milieu des miens..... » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'Etat, appelé Système : « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que » sur les ennemis de l'Etat. »

Ses discours, où il mettoit le même courage que dans ses actions, rabaissoient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur : aussi, avec de la

probité et de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire valoir, ni celui de se faire des amis. Dès l'entrée au service, il s'étoit fait remarquer par une bravoure à toute épreuve. On le pressoit inutilement, en 1677, de prendre une cuirasse pour une action qui, selon toutes les apparences, devoit être vive et meurtrière. » Je ne crois pas, répondit-il tout haut, en présence » de son régiment, ma vie plus précieuse que celle de » ces braves gens-là. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1719, *le* 17 *juin*, Mort d'Addison.

Joseph Addison, né à Miston en Angleterre, poète célèbre et philosophe sage, s'est immortalisé par sa tragédie de *Caton*, la seule tragédie anglaise écrite avec une élégance et une noblesse continue. Ses autres ouvrages de morale et de critique respirent le goût ; on y voit partout le bon sens paré des fleurs de l'imagination ; mérite qui se fait principalement sentir dans les morceaux qu'il inséra dans *le Spectateur*, et dans *le Babillard* de Richard Steel.

Il seroit seulement à souhaiter qu'il n'eût pas trop sacrifié sa façon de penser au désir de flatter sa nation. Pour plaire aux Anglais, il déprime souvent les grands hommes que la France a produits en politique et en littérature, et exalte trop ceux d'Angleterre, tels que Shakespeare et Milton. Parmi ses ouvrages de poésie, on distingue encore son poëme sur la bataille d'Hochstet, dans lequel on ne lui reproche que de n'avoir pas assez respecté Louis XIV.

Il reçut le nom de Sage, pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglais à l'ordre, aux règles et aux convenances. Il le mérita aussi par son caractère et par sa conduite, qui cependant n'ont pas été à l'abri de tout reproche. On l'a accusé d'être jaloux des talens et des succès des autres, du moins s'il en faut croire les vers aussi mordans que spirituels que Pope a insérés dans son *Epître à Arbuthnot* :

Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grace et d'esprit, sachant penser et vivre,
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre,
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
Faisant d'une critique une affaire d'Etat
Ainsi que son héros (Caton) dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur, tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi se pâme à chaque phrase....
Parle, qui ne riroit de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleureroit si c'étoit Addison.

Traduction de M. Delille.

L'an 1753, *le 17 juin*, Voltaire est arrêté à Francfort, par ordre du grand Frédéric.

Pour l'explication de ce singulier événement, il faut

remonter un peu plus haut ; mais le récit n'ennuiera pas, c'est Voltaire lui-même qui le fait :

« Il y avoit alors un médecin à Berlin, nommé Lamétrie, le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe : homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, et sans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique : aussi, grâces à Dieu, ne pratiquoit-il point. Il s'étoit moqué de toute la Faculté de Paris, et avoit même écrit contre les médecins beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnèrent point : ils obtinrent contre lui un décret de prise de corps. Lamétrie s'étoit donc retiré à Berlin, où il amusoit assez par sa gaîté, écrivant d'ailleurs et faisant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plurent au roi, qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

» Un jour, après la lecture, Lamétrie, qui disoit au roi tout ce qui lui venoit dans la tête, lui dit qu'on étoit bien jaloux de ma faveur et de ma fortune : *Laissez faire*, lui dit le roi, *on presse l'orange et on la jette quand on en a avalé le jus*. Lamétrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de Denis de Syracuse.

» Je résolus de mettre en sûreté les *pelures* de l'orange. J'avois environ 300,000 liv. à placer : je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon *Alcine ;* je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de Wurtemberg possède en France. Le roi, qui ouvroit toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendois pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédoit comme *Denis* : il

falloit que je rabotasse continuellement, et que je revisse encore son histoire de Brandebourg, et tout ce qu'il composoit.

» Lamétrie mourut après avoir mangé chez milord Tirconel, envoyé d'Angleterre, tout un pâté farci de truffes, après un très long dîner..... Maupertuis, qui savoit l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son tems pour répandre le bruit que j'avois dit que *la charge d'athée du roi* étoit vacante : cette calomnie ne réussit pas ; mais il ajouta ensuite que je trouvois les vers du roi mauvais, et cela réussit.....

» Je n'avois nul dessein de rester à Berlin : j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste ; peu de gens de lettres en usent ainsi ; la plupart sont pauvres : la pauvreté énerve le courage ; et tout philosophe à la cour, devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devoit déplaire à un roi plus absolu que le grand turc. C'étoit un plaisant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer.....

» Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions : il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, et moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix et sa clef ; il voulut que je soupasse avec lui : je fis donc encore un souper de Damoclès, après quoi je partis avec promesse de revenir, et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

» Ainsi, nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de tems : Chasot, d'Arget, Algarotti et moi. Il n'y avoit pas en effet moyen d'y tenir : on sait bien qu'il faut souffrir auprès des rois ; mais Frédéric abu-

soit un peu trop de sa prérogative. La société a ses lois, à moins que ce ne soit la société du lion et de la chèvre. Frédéric manquoit toujours à la première loi de la société, de ne rien dire de désobligeant à personne. Il demandoit souvent à son chambellan Polnitz, s'il ne changeroit pas volontiers de religion pour la quatrième fois, et il offroit de parier cent écus comptant pour sa conversion. « Eh mon Dieu, mon » cher Polnitz, lui disoit-il, j'ai oublié le nom de cet » homme que vous volâtes à La Haye en lui vendant » de l'argent faux pour du fin : aidez un peu ma mé- » moire, je vous prie. » Il traitoit à peu près de même le pauvre d'Argens : cependant ces deux victimes restèrent. Polnitz ayant mangé tout son bien, étoit obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre, il n'avoit pas d'autre pain ; et d'Argens n'avoit pour tout bien dans le monde que ses *Lettres juives*, et sa femme nommée Cochois, mauvaise comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvoit rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fît plusieurs. Pour Maupertuis, qui avoit été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il falloit bien qu'il restât dans les fers qu'il s'étoit forgés.

» En sortant de mon palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de madame la duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, et qui, Dieu merci, ne faisoit point de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui étoit beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse

de Gotha : je respirois. Je continuai doucement mon chemin par Francfort : c'étoit là que m'attendoit ma très bizarre destinée.

» Je tombai malade à Francfort : une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très aimable, remplie de talens, et qui de plus étoit regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein. Mais elle me trouva prisonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'étoit passée. Il y avoit à Francfort un nommé Freitag, banni de Dresde, après y avoir été mis au carcan, et condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse, qui se servoit volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avoient de gages que ce qu'ils pouvoient attraper aux passans.

» Cet ambassadeur et un marchand nommé Smith, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnoie, me signifièrent de la part de sa majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportois à sa majesté. « Hélas, Messieurs, je n'emporte rien de ce » pays-là, je vous jure, pas même les moindres re» grets ! Quels sont donc les joyaux de la couronne Bran» debourgeoise que vous redemandez?» *C'est, mon sir*, répondit Freitag, *l'œuvre de poésie du roi, mon gracieux maître*. «Oh! je lui rendrai sa prose et ses vers de » tout mon cœur, lui repliquai-je, quoiqu'après tout » j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait présent » d'un bel exemplaire imprimé à ses dépens : malheu» reusement cet exemplaire est à Léipsick avec mes autres » effets.» Alors Freitag me proposa de rester à Francfort

jusqu'à ce que le trésor qui étoit à Léipsick fût arrivé, et il me signa ce beau billet :

« Monsir, sitôt le gros ballot de Léipsick sera ici, » où est *l'œuvre de poéshie* du roi mon maître, que » sa majesté demande, et l'*œuvre de poéshie* rendu » à moi, vous pourrez partir où vous paroîtra bon. » A Francfort, 1 de juin 1753. » FREITAG, résident du roi mon maître.

« J'écrivis au bas du billet : *Bon pour l'œuvre de poéshie du roi votre maître.* De quoi le résident fut fort satisfait.

» Le 17 juin arriva le grand ballot de *poéshies.* Je remis fidèlement ce sacré dépôt, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée ; mais dans l'instant que je partois, on m'arrête, moi, mon secrétaire et mes gens ; on arrête ma nièce ; quatre soldats la traînent au milieu des boues, chez le marchand Smith, qui avoit je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyoit alors un général prussien : il commandoit douze soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance et la grandeur convenables. Ma nièce avoit un passeport du roi de France, et de plus elle n'avoit jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre ; mais le conseiller Smith et le résident Freitag, en agissant pour Frédéric, croyoient faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

» On nous fourra tous deux dans une espèce d'hôtellerie à la porte de laquelle furent postés douze soldats ; on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avoit conduit ma nièce,

quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille ; ma nièce avoit à la vérité un petit lit ; mais ses quatre soldats avec la baïonnette au bout du fusil lui tenoient lieu de rideaux et de femme de chambre.

» Nous avions beau dire que nous en appelions à César ; que l'empereur avoit été élu dans Francfort ; que mon secrétaire étoit Florentin, et sujet de sa majesté impériale ; que ma nièce et moi nous étions sujets du roi très chretien, et que nous n'avions rien à demêler avec le margrave de Brandebourg : on nous répondit que le margrave avoit plus de crédit dans Francfort que l'empereur : nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

» Le maréchal Smith s'étoit emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié : on ne pouvoit payer plus chèrement *l'œuvre de poéshie du roi de Prusse*. Je perdis environ la somme qu'il avoit dépensée pour me faire venir chez lui, et pour prendre de mes leçons : partant, nous fûmes quittes.

» Pour rendre l'aventure complète, un certain Van Duren, libraire à La Haye, fripon de profession, et banqueroutier par habitude, étoit alors retiré à Francfort : c'étoit le même homme à qui j'avois fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'anti-Machiavel de Frédéric : on retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa majesté lui redevoit une vingtaine de ducats, et que j'en étois responsable ; il compta l'intérêt, et l'intérêt de l'intérêt ; le sieur Fichard, bourguemestre de Francfort, qui étoit même le bourguemestre régnant, comme cela se dit, trouva,

en qualité de bourguemestre, le compte très juste, et en qualité de régnant il me fit débourser trente ducats, en prit vingt-six pour lui, et en donna quatre au fripon de libraire.

» Toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes, et je les remerciai de leur douce réception.

» Quelque tems après j'allai prendre les eaux de Plombières : je bus surtout celles du Léthé, bien persuadé que les malheurs, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont bons qu'à oublier. »

L'an 1762, *le* 17 *juin*, Mort de Crébillon.

Claude-Prosper Joliot de Crébillon naquit à Dijon en 1674, vingt ans avant Voltaire. Ce poète avoit véritablement du génie ; mais, nous osons le dire, un génie brut et sauvage, que ni l'éducation, ni le goût n'avoient perfectionné : on s'est aperçu, à la longue, que la plupart de ses rôles de femmes étoient de la plus grande foiblesse, qu'il n'avoit jamais sacrifié aux Grâces, et que presque toutes ses pièces étoient fondées sur des travestissemens et des changemens de nom ; petits moyens qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie.

Ce n'est plus le tems où, pour rabaisser Voltaire, il étoit permis d'élever Crébillon au même rang que les Corneille et les Racine. Le style qui défigure trop souvent ses meilleures pièces, ne pouvoit manquer de révolter des oreilles que Racine avoit rendues délicates, et que Voltaire avoit accoutumées, sinon à la même harmonie, du moins au même charme d'élégance et

de pureté. *Atrée*, quelques scènes d'*Electre*, et principalement *Rhadamiste*, conserveront à Crébillon la réputation d'homme de génie ; mais il ne sera jamais compris dans le nombre de nos auteurs classiques.

Les amateurs d'anecdotes ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici ces vers de la tragédie de Catilina, qui ne furent point dits aux représentations de la pièce, qui n'ont été recueillis nulle part, et que des raisons de circonstances ne permettoient guère de laisser subsister. C'est Probus qui parloit à Fulvie :

Car vous n'aimez jamais : votre cœur insolent,
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paroîtra juste.
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux
Son devoir, son honneur, sa patrie et ses dieux.

Ces vers n'avoient rien de très remarquables ; ils n'étoient ni meilleurs ni plus mauvais que ceux du reste de la pièce ; mais il y avoit alors à la cour une femme qui jouissoit d'un grand crédit, et à qui on n'eût pas manqué d'en faire l'application. Cette femme étoit la marquise de Pompadour, qui protégeoit Crébillon pour chagriner Voltaire, dont elle croyoit avoir à se plaindre, quoiqu'elle en eût été beaucoup trop flattée.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le Calendrier judaïque marque pour le 17 juin un jeûne le plus solennel de tous, car Moïse brisa, ce jour-là, les tables de la loi : le sacrifice perpétuel cessa ; Jérusalem fut prise.

L'an 1080, *le* 17 *juin*, Grégoire VII ordonna que le titre de pape, qui étoit commun à tous les évêques, appartiendroit seulement à l'évêque de Rome.

L'an 1741, *le* 17 *juin*, Mort du père Porée.

Charles Porée, jésuite célèbre par son esprit et par ses vertus, fut le plus habile professeur de rhétorique du collége de Louis-le-Grand. L'Université l'envioit fort aux jésuites. Voltaire avoit été son élève, et le père Porée, en entendant parler de ses succès, et en l'entendant accuser d'irréligion, disoit quelquefois : *C'est ma gloire et ma honte.* Voltaire, en lui envoyant son *OEdipe*, lui adressa une lettre infiniment plus honorable pour le maître que pour le disciple, parce que ce dernier a trop souvent depuis oublié les sages leçons de son professeur :

« Vous m'aviez appris, dit Voltaire, à faire une » guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civi- » lité contre lui (La Motte), que je l'ai demandé » lui-même pour examinateur de cette préface où je » tâche de lui prouver son tort à chaque ligne, et il » a lui-même approuvé ma petite dissertation polé- » mique. Voilà comme les gens de lettres devroient » se combattre ; voilà comme ils en useroient s'ils » avoient été à votre école ; mais ils sont d'ordinaire » plus mordans que des avocats, et plus emportés que » des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues » très inhumaines : on injurie, on cabale, on calomnie, » on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis » de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oseroit pas leur » dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père,

» à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir » écrire.

» Les Muses, filles du ciel,
» Sont des sœurs sans jalousie :
» Elles vivent d'ambroisie,
» Et non d'absinthe et de fiel ;
» Et quand Jupiter appelle
» Leur assemblée immortelle
» Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
» Il défend que le Satyre
» Trouble les sons de leur lyre
» Par ses sons audacieux.

» Adieu, mon cher et révérend père ; je suis pour » jamais à vous et aux vôtres avec la tendre reconnois- » sance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés » par vous ne conservent pas toujours. »

Malgré cette dernière phrase de Voltaire, il paroît constant que tous ceux qui avoient étudié sous le père Porée conservoient pour lui une vénération tendre et reconnoissante, et lui faisoient hommage des talens mêmes qui avoient le moins de rapport avec sa profession. Le fameux chanteur Tribou, autrefois son élève, étant entré à l'Opéra, vint voir le père Porée, et lui avoua le parti qu'il avoit pris. Le père gémit sur cette destinée de son élève, et l'exhorta du moins aux vertus compatibles avec son état ; puis, entraîné par son goût pour les arts, il voulut juger par lui-même de ce que ce jeune homme devoit attendre du malheureux parti qu'il avoit pris. Tribou chanta avec une grande expression un air fort tendre, qui produisit son effet sur le bon et sensible vieillard. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux ; il embrassa Tribou, en s'écriant avec un

sentiment mêlé de tendresse, de joie et de douleur : *Oh, malheureux, vous ne sortirez jamais de là!*

Le père Porée étoit né en 1675, à Vendes, près de Caen ; il étoit entré chez les jésuites en 1692 ; il avoit été nommé en 1708 professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, et il mourut dans cet emploi.

Le père Griffet a donné une édition des tragédies et des comédies latines du père Porée. Il y a des scènes touchantes dans ses tragédies. Voltaire, dans son Brutus, a imité, en les embellissant, quelques traits du Brutus de son maître. On rencontre aussi quelques scènes gaies et spirituelles dans ses comédies.

L'inscription suivante a été faite pour être mise au bas du portrait du père Porée :

Pietate an ingenio, poesi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ?

HISTOIRE.

L'an 1538, *le* 18 *juin*, Trève de dix ans conclue à Nice, entre François Ier et l'empereur Charles-Quint.

Le pape, en considération de cette trève, dont tout l'honneur étoit dû au cardinal de Bourbon, accorda au chancelier de France, et aux officiers du parlement de Paris, le droit de nommer chacun à un bénéfice vacant, dans l'église qu'ils choisiroient. Ce droit s'appeloit *droit d'indult.*

L'an 1694, *le* 18 *juin*, Les Anglais ayant fait une descente à Brest, sont obligés de regagner leurs vaisseaux, avec une grande perte.

L'an 1696, *le* 18 *juin*, Jean Bart enlève cinq vaisseaux de guerre hollandais, venant de la mer Baltique, et cinquante vaisseaux marchands.

L'an 1757, *le* 18 *juin*, Bataille de Choczemitz, gagné par les Autrichiens sur les Prussiens.

Pendant la guerre de Sept-Ans, le roi de Prusse Frédéric II faisoit le siége de Prague, et alloit s'en rendre maître. Le maréchal Daun, qui étoit venu au secours de la place assiégée, retrancha ses troupes sur la croupe d'une colline : les Prussiens y montèrent jusqu'à sept fois, comme à un assaut général; ils furent sept fois repoussés et renversés. Frédéric perdit vingt-cinq

mille hommes en morts, en blessés, en fuyards et déserteurs. Le prince Charles de Lorraine, renfermé dans Prague, en sortit, et poursuivit les Prussiens. La perte de Frédéric paroissoit alors inévitable; mais la victoire de Rosbach fut son salut.

L'an 1765, *le* 18 *juin*, Le commodore Byron découvre l'île de Taïti, dans la mer du Sud, où les Européens ont une relâche commode et agréable dans les voyages autour du monde. Le pays est très fertile et abonde en fruits excellens.

HISTOIRE.

L'an 1694, Les Hollandais s'étant emparés d'un convoi de blé que Louis XIV faisoit venir de la mer Baltique, à cause de la disette qui étoit dans le royaume, Jean Bart les attaqua, n'ayant que six frégates, le 19 juin, à la hauteur du Texel : de huit vaisseaux qu'ils avoient, il en prit trois, mit en fuite les cinq autres, et ramena nos vaisseaux dans nos ports.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1715, *le* 19 *juin*, Mort de Lémery.

Nicolas Lémery, né à Rouen, en 1645, a été parmi nous le créateur de la chimie; il étoit de son tems le seul qui possédât ce qu'on appeloit alors le *Magistère de Bismuth*, c'est le *blanc d'Espagne*. Les Rohaut, les Bernier, les Auzout, les Regis, les Tournefort, etc., étoient au nombre de ses auditeurs : presque toute l'Europe a appris de lui la chimie. La plupart des grands chimistes français et étrangers lui ont rendu hommage de leur savoir. C'étoit, dit Fontenelle, un homme d'un travail continu : il ne connoissoit que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire, et l'Académie des sciences, où il entra en 1697. Il étoit d'abord protestant : il fut persécuté, ruiné, obligé de s'expatrier pour sa religion; après avoir tant souffert

pour elle, il la quitta en 1686, et ramena la fortune qui s'étoit éloignée. Il étoit à la fois médecin, chirurgien, apothicaire, comme les médecins de l'antiquité. Son nom fut long-tems le plus grand nom, et à peu près le seul nom de la chimie. Les choses sont bien changées : cette science a fait, surtout de nos jours, les plus grands progrès.

Lémery a laissé, 1°. un *Cours de Chimie;* 2°. une *Pharmacopée universelle;* 3°. un *Traité de l'Antimoine*, etc.

HISTOIRE.

L'an 1344, *le 20 juin*, Edouard III, roi d'Angleterre, fit au château de Windsor, en l'honneur de Saint-Georges, l'institution de l'ordre de la Jarretière, à l'occasion de celle de la comtesse de Salisbury, que ce prince avoit ramassée dans un bal, et au sujet de laquelle plusieurs courtisans se mirent à rire.

Ce prince assura que tel qui s'en étoit moqué, s'estimeroit heureux de la porter. Elle est bleue, et se met à la jambe droite au-dessous du genou, de manière qu'elle puisse être vue. Elle porte ces mots pour devise, en broderie : *Honni soit qui mal y pense.*

HISTOIRE DE LA LITTERATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1749, *le 20 juin*, Mort de Coffin.

Charles Coffin, né en 1676, auprès de la ville de Reims, fut l'élève, l'ami et le digne successeur de Rollin dans la place de principal du collége de Beauvais.

Parmi ses poésies latines, on distingue l'Ode sur la prééminence du vin de Champagne sur le vin de Bourgogne. Grenan, professeur au collége d'Harcourt, et connu par ses ouvrages, avoit célébré le vin

de Bourgogne dans une Ode remplie de beautés; mais il avoit joint à ses éloges quelques traits contre le vin de Champagne :

Nam suum Rhemi licet usque Bacchum
Jactitent; æstu petulans jocoso,
Hic quidem fervet cyathis, et aurâ
Limpidus acri,
Vellicat nares avidas; venenum
At latet: multos facies fefellit;
Hic tamen mensam modico secundam
Munere spargat.

Coffin, en bon Champenois, crut devoir défendre le vin de sa patrie. Son ode parut l'emporter sur celle de son rival. On peut juger du ton de sa poésie par ces strophes, que les amateurs des vers latins ont retenues :

Men' gratus error ludit, an intimis,
Gliscens medullis insinuat calor?
Venisque conceptus sonantes
Se liquor in numeros resolvit?
. . . . . .
Cernis micanti concolor ut vitro,
Latex in auras, gemmeus aspici,
Scintillet exultim, utque dulces
Naribus illecebras propinet
Succi latentis proditor halitus;
Ut spuma motu lactea turbido
Cristallinum blando repente,
Cum fremitu reparet nitorem.

Quant aux *Hymnes* de Coffin, on peut lui reprocher de manquer quelquefois de chaleur et d'harmonie, de n'être point fécond en idées, et de créer rarement son

expression ; mais du moins ses expressions sont heureusement choisies, son style est toujours clair et plein d'onction, et sa latinité d'un goût très pur.

HISTOIRE.

L'an 1523, *le* 21 *juin*, Stockholm ouvrit ses portes au grand Gustave, qui, des déserts de la Dalécarlie, étoit parvenu, aidé d'une poignée de braves, à chasser les tyrans de la Suède.

L'an 1667, *le* 21 *juin*, Louis XIV ayant résolu de bâtir, à Paris, un observatoire, les plus célèbres astronomes se transportèrent sur le lieu qu'on avoit choisi, pour y tirer une méridienne avec tout le soin possible.

Les fondemens de l'édifice furent jetés la même année.

L'an 1756, *le* 21 *juin*, Découverte d'une Conspiration en faveur du roi de Suède, Adolphe Frédéric II.

Depuis l'an 1720, la Suède étoit devenue une république, dont le roi n'étoit que le premier magistrat. Il étoit obligé de se conformer à la pluralité des voix du sénat : les Etats, composés de la noblesse, de la bourgeoisie, du clergé et des paysans, pouvoient réformer les lois du sénat, mais le roi ne le pouvoit pas.

Quelques seigneurs, entre autres le comte de Breché et le baron de Horn, conspirèrent contre le sénat en faveur du monarque : tout fut découvert ; les conjurés furent punis de mort. En vain le roi et la reine descendirent-ils aux supplications les plus humiliantes pour obtenir leur grace, ils furent refusés avec une dureté révoltante.

HISTOIRE.

L'an 987, *le 22 juin*, Louis V, dit le Fainéant, roi de France, meurt à Compiègne, où il est enterré dans l'église de Saint-Corneille. En lui finit la race des Carlovingiens.

L'an 1340, *le 22 juin*, Combat naval de l'Ecluse, perdu par les Français.

Edouard III, roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à Philippe de Valois, partit de Douvres le 22 juin 1340. Le lendemain, il rencontra la flotte française, composée de cent vingt gros vaisseaux, sans compter les petits bâtimens : elle l'attendoit entre l'Ecluse et Blangueberge; il ne balança pas à livrer le combat. Les Anglais firent une manœuvre qui ne contribua pas peu au succès de cette action, en tournant la flotte française, et gagnant par ce moyen l'avantage du soleil et le dessus du vent. Les Français, étonnés de ce mouvement, l'attribuèrent à la frayeur; mais ils changèrent bientôt d'opinion, lorsqu'ils virent les ennemis s'avancer sur eux à voiles déployées. Ce combat fut le plus terrible qu'on eût encore vu sur la mer depuis le commencement de la monarchie. Si les Français avoient quelqu'avantage par le nombre, les Anglais avoient celui de voir à leur tête leur intrépide monarque, qui disposa son armée navale avec toute la prévoyance et tout le génie du capitaine le plus expérimenté, et com-

battit en héros : blessé à la cuisse d'un coup de flèche, il ne perdit jamais un moment ce sang-froid qui caractérise les grands hommes, se portant partout, donnant ses ordres avec précision, et multipliant, pour ainsi dire, sa présence par son activité. Les Français lui disputèrent la victoire avec une bravoure inconcevable. Le combat avoit déjà duré long-tems, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la supériorité, lorsque les vaisseaux flamands, jusque là spectateurs de l'action, vinrent se joindre aux escadres anglaises : ce renfort décida de la fortune de cette journée. La défaite fut sanglante : les historiens les plus modérés font monter la perte à vingt mille hommes ; d'autres la portent jusqu'à trente mille, et quatre-vingt-dix vaisseaux pris ou coulés à fond. On attribue en partie la cause de ce malheur à la mésintelligence des trois amiraux, Kiriel, Barbevère et Baluchet.

L'an 1627, *le 22 juin*, Le cardinal de Richelieu fait décapiter des Chapelles et le comte de Boutteville, père du célèbre maréchal de Luxembourg, pour s'être battus en duel.

Les derniers édits (*Voyez* le 28 janvier) n'avoient point réprimé la fureur des duels parmi la noblesse : elle continuoit à s'y livrer sans cause, et uniquement pour faire preuve de sa valeur et de son habileté dans le maniement des armes. François de Boutteville-Montmorenci, père du célèbre maréchal de Luxembourg, et Rosmada, comte des Chapelles, son cousin, passoient pour les plus redoutables dans ce genre d'escrime ; réputation qu'ils avoient méritée par la mort

d'un grand nombre de leurs semblables. A la faveur de leur nom, ils se croyoient sûrs de l'impunité. Le roi, ou plutôt le cardinal de Richelieu, les détrompa. Le 22 juin 1627, par arrêt du parlement, ils furent exécutés en place de Grève. « Cette sévérité, dit le » président Hénault, fit plus d'impression que tous » les édits rendus à ce sujet. »

Les jeunes seigneurs français attachoient autrefois le plus grand prix à leurs moustaches. Le *Mercure français* rapporte que, « l'exécuteur coupant les » cheveux du comte de Bouteville, ledit Bouteville » porta la main plusieurs fois à sa moustache, qui » étoit belle et grande; et qu'alors l'évêque de Nantes, » qui l'assistoit, lui dit : *Mon fils, il ne faut plus* » *penser au monde. Quoi, vous y pensez encore !* »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1763, *le 22 juin*, Mort de Bougainville, frère du célèbre navigateur de ce nom.

Jean-Pierre de Bougainville est auteur d'une excellente traduction du poëme latin de l'*Anti-Lucrèce*, et du *Parallèle de l'expédition de Thamas-Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre*, ouvrage rempli de savoir et d'imagination, mais dont le style a quelquefois un peu d'enflure. Il étoit né à Paris le 1 décembre 1722. Il fut admis en 1746, à l'âge de vingt-trois ans dans l'Académie des belles lettres, où il avoit déjà remporté un prix. Fréret, secrétaire perpétuel de cette académie, étant mort en 1749, Bougainville lui succéda dans cet emploi que les infirmités nées avec lui, et qui

empoisonnèrent le court espace de sa vie, l'obligèrent de quitter en 1755. Il fut reçu à l'Académie française en 1754, et mourut dans sa quarante et unième année.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1633, *le* 22 *juin*, L'inquisition de Rome condamna Galilée, pour avoir soutenu le système de Copernic, touchant le mouvement de la terre autour du soleil.

Tout change : par l'arrêt du hardi *Galilée*
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le soleil, à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour,
Va voir tourner le ciel et la terre elle-même.
En vain l'inquisiteur croit entendre un blasphème,
Et six ans de prison forcent au repentir,
D'un système effrayant l'infortuné martyr :
La terre nuit et jour à sa marche fidelle,
Emporte *Galilée* et son juge avec elle.

(Louis RACINE.)

En 1615, Galilée répandit mémoires sur mémoires, pour que le pape et le saint-office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. Mais une congrégation, nommée par le pontife, décida précisément le contraire. Galilée, dont on respectoit les talens en attaquant ses idées, en fut quitte pour défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la terre s'accordoit avec les livres saints. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui fit signer un écrit par lequel il déclaroit « qu'il » n'avoit été ni puni, ni même obligé à se rétracter ;

» mais qu'on avoit seulement exigé de lui qu'il aban-» donnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt plus à » l'avenir. » Galilée tint sa promesse jusqu'en 1632; mais, cette année, ayant publié ses *Dialogues* pour établir l'immobilité du soleil, et le mouvement de la terre autour de cet astre, l'inquisition le cita de nouveau: il y parut avec confiance. On lui rappela ses promesses; et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de sept cardinaux, à *être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitenciaux, une fois par semaine, pendant trois ans, comme relaps.* Son système fut déclaré *absurde et faux en bonne philosophie, et erroné dans la foi, en tant qu'il est expressément contraire à la sainte Ecriture.* Galilée, à l'âge de soixante-dix ans, demanda pardon d'avoir soutenu ce qu'il croyoit la vérité, et l'abjura, les genoux à terre, et les mains sur l'Evangile, comme *une absurdité, une erreur et une hérésie.*. Au moment où il se releva, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés sur la terre, on prétend qu'il dit en frappant du pied: « Cependant elle se meut. » (*e pur si move!*) Les cardinaux inquisiteurs, contens de sa soumission, le renvoyèrent dans les Etats du duc de Florence. La sévérité dont ils usèrent à son égard, fut adoucie par les traitemens les plus honnêtes. Pendant tout le tems qu'il fut retenu à Rome, il eut la liberté de la promenade, et fut logé au palais de la Minerve, non comme un captif, mais comme un étranger distingué. Il est donc faux que le saint office l'ait traité aussi durement que le prétendent plusieurs historiens modernes, et Racine le fils lui-même, dans les beaux vers que nous avons cités au commencement de cet article.

HISTOIRE.

L'an de Rome 535, avant Jésus-Christ 217, Bataille de Trasimène.

Sint tibi Flaminius Thrasymenaque littora testes,
Per volucres æquos multa monere Deos.
(OVIDE.)

Ce fut le 9 des Calendes (le 23 juin) qu'arriva la défaite de Flaminius sur les bords du lac de Trasimène; elle fut attribuée à ce qu'il avoit combattu sous de mauvais auspices: le vol des oiseaux avoit paru sinistre, et un signifere n'avoit pu arracher de terre son enseigne. Ce jour fut marqué dans le calendrier romain, au nombre des jours funestes. On croit être spectateur de ce terrible combat, en lisant le récit que nous en a laissé le plus grand des historiens de l'antiquité. Nous empruntons l'excellente traduction de M. Noël:

« Annibal, dit Tite-Live, parcourant tout le pays situé entre la ville de Cortone et le lac de Trasimène, ne lui épargne aucune des horreurs de la guerre, afin de donner à la colère du consul un nouvel aiguillon qui le fît accourir plus vite au secours de ses alliés. Il avoit déjà reconnu ces lieux pour être très propres à masquer une embuscade, principalement celui où le lac de Trasimène se prolonge jusqu'au pied des montagnes de Cortone. Ce lac n'en est séparé à cet endroit que par une chaussée infiniment étroite, comme si on l'eût ménagée à dessein; ensuite le terrain s'élargit au point de former une plaine de quelque étendue; puis

se relève et se forme en coteaux. Ce fut là qu'Annibal plaça son camp dans la partie découverte : il n'y laisse que les Espagnols seulement et les Africains ; il embusque derrière les montagnes les Baléares, ainsi que les autres troupes légères; et quant à la cavalerie, profitant de quelques éminences propres à la couvrir, il la poste tout près de l'entrée même du défilé, afin qu'aussitôt que les Romains seroient entrés, cette cavalerie se jetant en travers du passage, leur armée se trouvât enfermée de toutes parts entre le lac et les montagnes. Flaminius étoit arrivé au lac la veille, au coucher du soleil. Dès le lendemain, sans avoir fait reconnoissance, le jour encore foible permettant à peine de distinguer les objets, il franchit le défilé, et après qu'il a commencé à déployer son armée dans cette partie de la plaine qui alloit en s'élargissant, il n'aperçut que la portion des ennemis qui étoit en face; il ne soupçonna pas même l'embuscade qu'il laissoit sur ses derrières et sur sa tête. Lorsqu'Annibal vit tous ses souhaits remplis, qu'il tint son ennemi enfermé entre le lac et les montagnes, et enveloppé par ses troupes de tous les côtés, il donna aux différens corps le signal d'attaquer tous à la fois. Au moment où toutes ces divisions accoururent des hauteurs, chacun au plus près, l'attaque fut d'autant plus soudaine et d'autant plus imprévue, qu'un brouillard qui s'étoit élevé du lac, plus épais dans la plaine que sur les montagnes, empêchoit les Romains de rien voir, au lieu que les ennemis, du haut de leurs éminences, s'apercevoient très bien entre eux, ce qui mit de l'ensemble dans tous les mouvemens. Ce fut par le cri de charge, parti de tous les côtés, plutôt que par la vue de leurs ennemis,

que les Romains reconnurent qu'ils étoient entourés, et l'on commença à se battre sur le front et sur les flancs de l'armée, qu'ils n'avoient pas encore eu le tems de former leurs lignes de bataille, de préparer leurs armes et de tirer leurs épées.

» Le consul, au milieu de l'effroi général, conserva seul toute son intrépidité, autant du moins qu'on le peut dans un premier moment de surprise. Comme les compagnies étoient confondues pêle-mêle, chacun, à tous les cris de l'ennemi qui arrivoit par différens côtés, quittant sa place pour en prendre une autre, il forme les rangs suivant que les circonstances et le lieu le permettent, et partout où il peut aller, où il peut se faire entendre, il exhorte à tenir ferme et à combattre. « Ce n'étoient ni des vœux, ni des supplications pusillanimes, c'étoient l'énergie et le courage » qui les tireroient de ce péril; avec le fer on s'ouvroit » un chemin au travers les plus épais bataillons, et » presque toujours les moins craintifs couroient le » moins de péril. » Mais ni ses exhortations, ni ses ordres, ne pouvoient être entendus au milieu du bruit et du tumulte. Loin que le soldat pût reconnoître son drapeau, sa compagnie, et la place qu'il devoit occuper, il avoit à peine assez de présence d'esprit pour prendre ses armes et s'en servir, en sorte que plusieurs se laissoient surprendre, qu'elles étoient encore pour eux une charge, plutôt qu'une défense; et dans l'obscurité de cet épais brouillard, on faisoit moins d'usage de ses yeux que de ses oreilles. A mesure qu'on entendoit un cri arraché par une blessure, les coups qui tomboient ou sur l'armure ou sur le corps, une clameur ou d'exaltation ou d'effroi, on tournoit de tous

côtés la tête et les regards. Les uns, dans leur fuite, se trouvoient arrêtés par un peloton de combattans, d'autres, retournant au combat, étoient entraînés par une troupe de fuyards. Au bout de quelque tems, lorsqu'on se fut porté inutilement de tous les côtés, qu'on vit toutes les issues fermées sur les flancs par le lac et les montagnes, en face et sur les derrières par l'ennemi, comme il parut clairement qu'on n'avoit plus à espérer de salut que de son bras et de son épée, chacun devint son général lui-même, et s'exhortant à bien faire, le combat recommença de nouveau et sous une forme toute nouvelle. Ce n'étoit plus cette ordonnance accoutumée, où les Princes, les Hastats et les Triaires étoient rangés chacun sur sa ligne, où les uns combattoient en avant des enseignes, et les autres se tenoient derrière pour combattre à leur tour, où chacun avoit sa légion, sa cohorte, son manipule, auxquels il étoit attaché: c'est le hasard tout seul qui forme les pelotons, et le courage de chacun, qui décide de sa place en première ou en seconde ligne. Enfin l'animosité fut si grande, et l'attention tellement absorbée par le combat, que pendant la bataille, un tremblement de terre détruisit en grande partie plusieurs villes d'Italie, fit malgré la rapidité de leur course rebrousser des rivières, rejeta la mer dans les fleuves, renversa des montagnes par d'affreux écroulemens, sans qu'aucun des combattans s'en aperçut.

» On se battit pendant près de trois heures, et partout avec acharnement. Cependant autour du consul le combat étoit encore plus violent et plus terrible. Outre qu'il avoit auprès de lui tous les braves de l'armée, lui-même, partout où il voyoit les siens en

souffrance, ou prêts à plier, y portoit du secours avec un courage infatigable; et comme l'éclat de son armure le désignoit à tous les yeux, les plus grands efforts se réunissoient sur lui, et pour l'attaquer et pour le défendre. Enfin, un cavalier Insubrein, nommé Ducarius, le connoissant déjà de figure : « Le voilà, dit-il à » ses camarades, ce consul à qui nous devons le mas- » sacre de nos armées, le saccagement de nos champs » et de notre ville, c'est une victime que je vais im- » moler aux mânes de nos concitoyens, si indignement » égorgés. » En même tems, piquant des deux, il s'élance au milieu des rangs ennemis les plus serrés, et après avoir tué d'abord l'écuyer du consul, qui s'étoit jeté en avant pour le couvrir de son corps, il perce le consul lui-même de part en part avec sa lance : il voulut ensuite le dépouiller; mais les Triaires accourant, lui firent un rempart de leurs boucliers.

» A ce moment commença la déroute d'une grande partie de l'armée; et dans leur frayeur, ni le lac, ni les montagnes, n'étoient un obstacle à leur fuite. Ils se sauvent en aveugles par les sentiers les plus étroits, les plus escarpés, d'où on les voit rouler l'un par dessus l'autre, et tomber dans les précipices avec leurs armes. Un grand nombre ne trouvant pas où s'enfuir, entre dans le lac, dont les bords n'étoient qu'un marais guéable, et s'avancent tant qu'ils peuvent avoir la tête et les épaules au-dessus de l'eau; quelques uns ne réfléchissant point dans leur frayeur, entreprirent de le traverser à la nage; mais bientôt l'immensité du trajet leur ôtant toute espérance, et les forces leur manquant, où ils s'engloutissoient dans les eaux, ou bien, après s'être fatigués en pure perte, ils en étoient réduits à

regagner avec des peines infinies les bords, où les cavaliers ennemis, entrés dans l'eau, les massacroient tout à leur aise. Environ six mille hommes de l'avant-garde, s'étant fait jour l'épée à la main, au travers des ennemis qu'ils avoient en face, parvinrent à se tirer de ces gorges, ignorant d'ailleurs ce qui se passoit derrière eux. S'étant arrêtés sur une éminence, et n'entendant que les cris des combattans et le bruit des armes, ils furent encore quelque tems sans savoir l'événement du combat, ne pouvant rien distinguer dans l'obscurité du brouillard. Ce ne fut qu'après la déroute, lorsque le soleil, prenant de la force, eut dissipé la brume et rendu au jour toute sa clarté, que la plaine et la montagne, parfaitement éclairées, leur montrèrent la bataille perdue, et le déplorable massacre de l'armée romaine. Alors, dans la crainte que l'ennemi, les apercevant de loin, n'envoyât contre eux sa cavalerie, ils levèrent précipitamment leurs enseignes; et, pressant leur marche le plus qu'ils pouvoient, ils s'éloignèrent. Le lendemain, indépendamment des autres extrémités, se trouvant encore pressés par la faim, quand ils se virent atteints par Maharbal, qui les avoit poursuivis pendant la nuit avec toute la cavalerie, ils se rendirent sur la parole qui leur fut donnée que, s'ils livroient leurs armes, on les laisseroit partir sans les dépouiller. Cette parole leur fut tenue par Annibal avec la foi punique: il les fit tous mettre dans les fers. »

L'an 840, *le* 23 *juin*, Mort de Louis le Débonnaire.

Louis Ier surnommé le Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, fut un exemple mémorable des mal-

heurs que les rois s'attirent par leur foiblesse. Il fut toute sa vie en guerre avec ses enfans (*Voy.* le 24 juin); deux fois ils s'emparèrent de sa personne, et lui firent subir la dégradation la plus humiliante; mais à peine leur ambition l'avoit précipité du trône, que leur jalousie mutuelle l'y faisoit aussitôt remonter.

Ce malheureux père trouva enfin la mort dans une expédition contre son fils le roi de Bavière. Une éclipse totale de soleil qui survint pendant qu'il étoit en marche, effraya cet esprit, que ses malheurs avoient affoibli, et il mourut de chagrin et d'inanition, après quarante jours de maladie.

Ce prince eût fait le bonheur et les délices de ses peuples, s'il avoit su joindre à la bonté, à la piété, et à mille autres belles qualités qui brilloient en lui, plus d'étendue de génie, plus de fermeté d'ame, plus de force d'esprit, plus d'action et de politique.

Loüis le Débonnaire passoit pour être un grand astronome. Il découvrit le premier une comète, qui parut vers l'an 837; c'étoit aussi un prince fort savant pour son tems, et qui avoit une grande connoissance des lois. L'éclipse dont la terreur lui causa la mort, ne contredit point du tout sa science d'astronome; tout s'allie dans les têtes : ce prince pouvoit croire qu'un événement particulier tenoit à une cause surnaturelle; et puis l'esprit et le sentiment n'ont rien de commun. Pascal croyoit toujours voir un précipice à côté de lui.

« Il me souvient, dit Pasquier, que le roi Henri III » disoit en ses communs devis qu'on ne lui pouvoit » faire plus grand dépit que de le nommer *le Débon-* » *naire*, parce que cette parole impliquoit sous soi je » ne sais quoi du sot. »

Henri III n'avoit point à craindre d'être surnommé le Débonnaire : il avoit bien toute la foiblesse et toute l'incapacité du fils de Charlemagne; mais il n'eut jamais sa bonté.

L'an 1589, *le* 23 *juin*, Henri III ayant été excommunié à Rome par Sixte V, le plus entreprenant des pontifes romains, comme coupable du meurtre du duc et du cardinal de Guise, le monitoire est affiché à Meaux et à Chartres.

L'an 1758, *le* 23 *juin*, Bataille de Crevelt, perdue par les Français aux ordres du comte de Clermont, contre les Hanovriens commandés par le prince Ferdinand de Brunswick.

HISTOIRE.

L'an de Rome 545, *le 24 juin*, Défaite et mort d'Asdrubal, frère d'Annibal.

Asdrubal, forcé de lever le siége de Plaisance, avoit envoyé quatre cavaliers gaulois et deux numides porter des lettres à son frère Annibal: ces cavaliers, après avoir traversé presque toute la longueur de l'Italie, et mis en défaut la surveillance des ennemis, voulant joindre Annibal, qui se retiroit du côté de Métapont, s'égarèrent dans des chemins qui leur étoient inconnus, furent pris dans le voisinage de Tarente par des fourrageurs de l'armée romaine, et conduits au pro-préteur G. Claudius. D'abord ils cherchèrent à lui donner le change par des réponses évasives; mais l'appareil des tortures, déployé sous leurs yeux, leur arracha la vérité, c'est-à-dire l'aveu qu'ils étoient porteurs des lettres d'Asdrubal à son frère. Aussitôt le pro-préteur les remit entre les mains de L. Virginius, tribun des soldats, avec les lettres toutes cachetées, et les fit conduire au consul C. Claudius Néron, sous l'escorte de deux escadrons samnites. D'après la lecture de ces lettres et les réponses des prisonniers à ces questions, Néron, persuadé que le danger de la république permettoit de s'élever au-dessus des règles ordinaires; que dans une pareille conjoncture les consuls ne devoient pas se tenir enfermés chacun dans les bornes de son département, pour tenir tête à l'ennemi auquel le sé-

nat l'opposoit, sentit qu'il falloit former quelque dessein, hardi, grand, imprévu, dont la seule idée frappa de terreur et les citoyens et les ennemis, mais dont l'heureux résultat fit succéder pour les premiers l'excès de la joie aux plus vives alarmes. En conséquence il envoie à Rome les lettres d'Asdrubal, et informe en même tems le sénat de ses projets; et comme Asdrubal mandoit à son frère qu'il comptoit aller à sa rencontre dans l'Ombrie, il recommanda de rappeler à Rome la légion de Capoue, de faire des levées dans la ville, et de diriger des troupes sur Narni, pour les opposer aux ennemis : telle étoit la teneur de ses dépêches. Ensuite il envoie des courriers sur les terres de Larine, de Marrucium, de Frentane et de Prœtuce, route qu'il devoit faire suivre à son armée, enjoindre de sa part à tous les habitans des villes et des campagnes d'y amener des chevaux et des voitures pour transporter ceux qui se trouveroient fatigués. Pour lui, il prend l'élite de son armée, dont il forme un corps de six mille hommes de pied et de mille chevaux, annonce que son dessein est de s'emparer de la place la plus voisine de la Lucanie, et d'y surprendre la garnison carthaginoise, et commande aux siens de se tenir prêts à partir au premier ordre. En effet, il part la nuit, mais tourne tout à coup du côté du Picénum, et marche à grandes journées pour joindre son collègue, laissant son camp sous la garde de Q. Cassius son lieutenant.

Cette nouvelle répandit à Rome autant de trouble et de terreur qu'en avoit causé deux ans auparavant l'apparition d'une armée carthaginoise, aux portes de la capitale. On ne savoit si l'on devoit louer ou blâmer

l'entreprise audacieuse du consul ; et ce qui est le comble de l'injustice, on attendoit l'événement pour la juger. « On tremblait de voir, presque en présence d'un ennemi tel qu'Annibal, un camp laissé sans chef, avec une armée affoiblie, dont on avoit ôté l'élite et la fleur : le consul, feignant de partir pour la Lucanie, avoit réellement pris la route du Picentin et de la Gaule, ne se reposant de la sûreté de son camp que sur l'erreur de l'ennemi, qui ignoroit le départ du général et d'une partie de son armée : qu'arriveroit-il si Annibal venoit à l'apprendre, s'il prenoit le parti, ou de poursuivre avec toutes ses forces Néron, qui n'avoit avec lui qu'un corps de six mille hommes, ou de fondre sur un camp laissé à la merci, sans défense, sans chef, san auspices? » On se rappeloit avec effroi les anciens désastres de cette même guerre, et la mort funeste des deux consuls de l'année précédente : « Et tous ces malheurs, ajoutoit-on, Rome les avoit éprouvés dans un temps où l'on n'avoit à craindre en Italie qu'un général et qu'une armée ; aujourd'hui l'on avoit sur les bras deux guerres puniques et deux grandes armées, dont chacune avoit son Annibal. En effet, Asdrubal n'étoit-il pas fils d'Amilcar comme son frère ; aussi actif, aussi entreprenant que lui, et non moins célèbre, par tant de campagnes glorieuses faites en Espagne contre les Romains, par une double victoire et par la destruction de deux armées formidables, et des deux grands capitaines qui les commandoient. Il pouvoit même se vanter de l'avoir emporté sur Annibal, soit par la rapidité de sa marche, soit par l'art qu'il avoit eu de soulever les Gaulois, et de se former une armée dans le même climat où son frère avoit vu

périr la plus grande partie de la sienne, de froid et de faim, genres de mort les moins glorieux et les plus déplorables. » Ceux qui connoissoient les guerres d'Espagne ajoutoient « qu'il avoit éprouvé d'avance le général auquel il alloit avoir affaire : n'étoit-ce pas en effet ce même Néron qu'il avoit joué comme un enfant, en l'amusant par de vaines propositions de paix, pour se ménager les moyens de se tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé? » Enfin la crainte, ce miroir infidèle qui présente toujours les objets sous l'aspect le plus défavorable, grossissoit aux yeux des Romains les forces de l'ennemi, et diminuoit leurs propres ressources.

Dès que Néron se crut assez éloigné de l'ennemi pour révéler son secret sans danger, il en instruisit ses soldats. « Jamais général, leur dit-il, n'avoit conçu » un dessein plus audacieux en apparence, mais plus » sûr en effet : c'étoit à une victoire certaine qu'il pré- » tendoit les conduire ; il n'ignoroit pas que son col- » lègue n'avoit pas voulu se mettre en campagne sans » avoir, en infanterie et en cavalerie, des trou- » pes plus nombreuses et mieux équipées que s'il » eût dû marcher contre Annibal lui-même. Pour » peu donc qu'ils ajoutassent de renforts à une armée » déjà si considérable, ils devoient infailliblement em- » porter la balance de leur côté ; le seul bruit de l'ar- » rivée d'un second consul, d'une seconde armée, » qu'il auroit soin de ne laisser percer qu'au moment » de l'action, décideroit la victoire en sa faveur. A la » guerre l'opinion étoit toute puissante, et le plus » léger incident pouvoit ôter ou rendre le courage. » Au reste, ils auroient tout l'honneur du succès, parce

» que c'est toujours le dernier poids qui fait pencher » la balance. Eh ! ne voyoient-ils pas déjà avec quel » concours, quelle admiration, quelle bienveillance » on se portoit sur leur passage ? » En effet, partout sur leur route, les chemins étoient bordés d'hommes et de femmes, accourus du fond de leurs campagnes, qui, mêlant leurs applaudissemens aux vœux et aux prières, les proclamoient les défenseurs de la république, les vengeurs de Rome et de l'empire, qui reconnoissoient que leur salut, leur liberté et celle de leurs enfans seroient l'ouvrage des armes et de la vaillance de ces généreux guerriers. Tous demandoient aux dieux et aux déesses pour ces braves gens, une route sans péril, un combat heureux, une prompte victoire. On se chargeoit d'acquitter tous les vœux offerts au ciel en leur faveur, et de satisfaire à leur reconnoissance, si, après les avoir accompagnés d'inquiétudes patriotiques, on étoit assez heureux pour les voir revenir triomphans. En même tems chacun leur offroit des vivres, les conjuroit, les forçoit en quelque sorte d'accepter de lui, préférablement à tout autre, ce dont ils pouvoient avoir besoin pour eux-mêmes et pour leurs chevaux, et leur donnoit avec profusion tout ce qu'il avoit apporté. A tant de générosité les soldats répondoient avec la plus grande modération, chacun ne prenoit que le strict nécessaire, se substantoit sans quitter ses drapeaux, ne s'arrêtoit ni jour ni nuit, et ne donnoit au repos que le peu de momens que la nature exige. Néron avoit eu soin de prévenir son collègue de son arrivée, et de lui demander s'il désiroit que leur jonction se fît publiquement ou en secret, de jour ou de nuit, et s'il jugeoit convenable pour tous

deux d'occuper le même camp. Livius trouva plus à propos que la réunion se fît en secret et à la faveur de la nuit.

Le consul avoit déjà mis à l'ordre que les tribuns, centurions, fantassins ou cavaliers de son armée recevroient dans leurs tentes ceux de même grade et de même arme : car la prudence défendoit de donner au camp une étendue qui seule auroit révélé aux ennemis l'arrivée de son collègue ; et comme les troupes de Néron n'avoient apporté que leurs armes, il devenoit plus facile de resserrer un plus grand nombre dans un moindre espace ; mais ce corps s'étoit augmenté, en route, de volontaires, soit vétérans, qui, malgré leur congé, étoient venus s'offrir pour partager l'honneur de cette expédition, soit jeunes gens qui se présentoient à l'envi, et dont le consul avoit choisi les plus robustes et les plus propres au service militaire. Livius étoit campé auprès de Sienne, environ à cinq cents pas d'Asdrubal. En conséquence Néron, se voyant près d'arriver, resta caché derrière des montagnes pour y attendre la nuit. Alors il entra en silence ; et les siens, conduits sur-le-champ dans les tentes par leurs camarades de même arme, y trouvèrent l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier : le lendemain on tint un conseil de guerre, auquel assista le préteur L. Porcius Licinus. Il étoit campé près des consuls ; et avant leur arrivée, conduisant son armée par des hauteurs, tantôt il avoit occupé des défilés pour en fermer le passage à l'ennemi, tantôt il l'avoit attaqué en flanc ou par derrière ; enfin il avoit mis en œuvre, pour l'inquiéter, toutes les ruses d'un capitaine expérimenté. Dans ce conseil, la plupart furent d'avis de différer le combat de quelques jours,

pour donner à Néron le tems de connoître l'ennemi, et à ses soldats celui de se remettre de tant de veilles et des fatigues de la route. Néron opposa à cet avis et la persuasion et les instances. Il conjura son collègue « de ne pas rendre téméraire par des délais une entre- » prise dont la célérité seule pouvoit assurer la réus- » site. Paralysé par une erreur qui ne pouvoit tarder » à se dissiper, Annibal ne s'étoit avisé ni d'attaquer » son camp laissé sans chef, ni de marcher à sa pour- » suite. Avant qu'il se fût mis en mouvement, il étoit » possible d'anéantir l'armée d'Asdrubal, et de re- » tourner dans la Pouille. Différer et donner à l'ennemi » le tems de se reconnoître, c'étoit livrer le camp entre » les mains d'Annibal, lui ouvrir le chemin de la » Gaule, et lui faciliter de faire à loisir sa jonction » avec son frère. Il falloit donc donner à l'instant le » signal du combat, sortir en bataille, et profiter de » l'erreur de l'ennemi absent et présent, dont les uns » ignoroient qu'ils avoient en tête une armée inférieure » en force, et les autres une armée plus forte et plus » nombreuse. » Cet avis prévalut: au sortir du conseil on donna le signal du combat, et sur-le-champ l'armée se forma en ligne.

Déjà les ennemis étoient en bataille devant leur camp; mais Asdrubal, s'étant avancé jusqu'aux premiers rangs à la tête de quelques cavaliers, remarqua de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vus, et des chevaux plus efflanqués qu'à l'ordinaire. Il crut même apercevoir une augmentation de nombre. Soupçonnant la vérité, au lieu de combattre il donne le signal de la retraite et, pour mieux s'éclaircir, il envoie sur les bords du fleuve où les deux armées alloient puiser de

l'eau, avec ordre de surprendre quelques prisonniers, et d'observer s'il n'y avoit pas des soldats plus hâlés que les autres, comme il arrive après une longue marche; un autre détachement est chargé de faire de loin le tour du camp, de reconnoître si l'enceinte en est agrandie, et d'écouter avec attention si la trompette sonne une ou deux fois. Tous ces rapports, et notamment l'étendue du camp restée la même, étoient peu propres à l'éclairer. Il n'y avoit que deux camps comme avant l'arrivée, celui de Livius et celui de Porcius; ni l'un ni l'autre n'avoient reçu d'addition ou de développement; mais un point frappa ce vieux capitaine, accoutumé à faire la guerre aux Romains: c'est que la trompette sonna deux fois dans le camp du consul, et une fois dans le camp du préteur; il en conclut que les deux consuls étoient unis; mais, comment l'un des deux avoit-il pu s'éloigner d'Annibal? Il lui étoit impossible de supposer qu'un général de cette habileté eût pu se laisser faire illusion au point d'ignorer où étoit le chef, où étoit l'armée dont le camp restoit dans le voisinage du sien. « Il avoit donc essuyé » quelque terrible échec, puisqu'il n'avoit osé, pour» suivre le consul. Asdrubal craignit bien d'être arrivé » trop tard pour réparer un malheur sans remède, » et les Romains alloient avoir la fortune aussi favo» rable en Italie qu'en Espagne. » Quelquefois il se persuadoit que ses lettres n'étoient point parvenues à son frère; et que Néron les ayant interceptées, étoit accouru pour l'accabler sous des forces supérieures. Agité de ces tristes pensées, il fait éteindre les feux; et, à la première veille, donne ordre à ses troupes de plier bagage sans bruit et de lever le camp. Dans le

désordre d'une retraite nocturne et précipitée, ses guides profitent du peu d'attention avec laquelle on les observe, pour s'échapper ; l'un reste derrière dans un asile qu'il s'étoit ménagé d'avance ; l'autre passe le Métaure à la faveur des gués qu'il connoissoit : ainsi l'armée privée de ses guides erre à l'aventure au milieu des campagnes. Un grand nombre accablé de lassitude et de sommeil, abandonnent leurs drapeaux et se couchent çà et là le long des chemins. Asdrubal, en attendant que le jour vienne éclairer sa route, ordonne aux siens de remonter le Métaure, dont les sinuosités et les détours ne lui permettent pas de gagner beaucoup d'avance, et se flatte toujours de trouver au matin un passage commode ; mais comme ce fleuve s'encaisse entre des rives plus élevées, à mesure qu'il s'éloigne de la mer, le tems perdu à chercher des gués, donne aux Romains celui d'atteindre les ennemis.

Néron arrive le premier à la tête de la cavalerie ; Porcius le suit de près avec ses troupes légères ; tous deux chargent à la fois, et harcèlent l'ennemi fatigué. Asdrubal fait faire halte à son armée, dont la retraite précipitée avoit tout l'air d'une fuite, et cherche à se retrancher sur une hauteur qui dominoit le fleuve, lorsque Livius survint avec son infanterie, marchant en bon ordre et prête à combattre sans reprendre haleine. Les trois divisions romaines réunies, les consuls rangent l'armée en bataille ; Néron commandoit l'aile droite, Livius la gauche, et le préteur le centre. Asdrubal voyant qu'il ne pouvoit éviter le combat, renonce au dessein de se retrancher : il place les éléphans devant le front de l'armée, met les Gaulois à l'aile gauche pour les opposer à Néron, comptant moins

sur leur courage que sur la terreur qu'ils avoient coutume d'inspirer aux Romains. Il prend lui-même le commandement de l'aile droite, où il oppose à Livius les Espagnols, vieilles bandes sur qui reposoit toute sa confiance ; les Liguriens furent placés au centre, immédiatement derrière les éléphans, en sorte que le corps de bataille avoit moins de front que de profondeur. Les Gaulois étoient couverts par une colline qui s'avançoit dans la plaine. La partie de l'avant-garde qu'occupoient les Espagnols, engage l'action avec l'aile gauche des Romains, dont la droite restoit immobile, parce que la colline qui couvroit l'ennemi ne lui permettoit pas d'attaquer ni de front ni de flanc. C'étoit entre Asdrubal et Livius que le combat étoit le plus acharné ; et de part et d'autre se faisoit un horrible carnage. C'étoit là que les chefs combattoient en personne ; là que les Romains avoient la plus grande partie de leur infanterie et de leur cavalerie ; là que se trouvoient les Espagnols, troupes aguerries et accoutumées à combattre les Romains, et les Liguriens, nation endurcie aux fatigues de la guerre ; là enfin qu'étoient les éléphans : le choc de ces animaux mit d'abord le désordre dans les premiers rangs, et les avoit même fait plier ; mais bientôt le combat venant à s'échauffer, effarouchés par les cris des combattans, il devint impossible de les gouverner ; ils erroient entre les deux armées, sans reconnoître à laquelle ils appartenoient, comme des vaisseaux qui, privés de gouvernails, flottent à l'aventure : « Eh quoi ! » s'écrie alors Néron, en s'adressant à ses soldats, n'a» vons-nous donc fait une marche si longue et si ra» pide que pour être simples spectateurs ? » Après de

vains efforts pour franchir la colline qui le séparoit des Gaulois, voyant qu'il n'étoit pas possible de percer par-là jusqu'à eux, il détache quelques cohortes de l'aile droite, qu'il prévoit devoir prendre peu de part à l'action, tourne la ligne, et vient fondre sur le flanc droit de l'ennemi, avant que les Carthaginois et les Romains même s'en fussent aperçus ; ce mouvement est exécuté avec tant de vivacité, qu'après avoir chargé en flanc, il attaque sur les derrières ; ainsi les Espagnols et les Liguriens sont massacrés de toutes parts, de front, en queue, en flanc ; le carnage atteignit bientôt les Gaulois ; ils opposèrent beaucoup moins de résistance ; car la plupart, égarés la nuit à travers champs, et couchés çà et là, n'avoient pas rejoint leurs drapeaux, et ceux qui étoient sous les armes, accablés de fatigue et de sommeil, pouvoient à peine porter le poids de leurs armes : épuisés par la soif et la chaleur, car le soleil étoit alors dans toute sa force, ils se laissoient prendre ou égorger sans se défendre.

Il y eut plus d'éléphans tués par leurs propres conducteurs que par l'ennemi. Armés d'un ciseau et d'un maillet, dès qu'ils voyoient ces animaux entrer en fureur et se ruer sur les rangs qu'ils devoient couvrir, ils leur enfonçoient de toutes leurs forces le ciseau entre les deux oreilles, à l'endroit où le cou se joint à la tête : c'étoit le moyen le plus propre qu'on avoit trouvé d'abattre ces masses énormes, lorsqu'on ne pouvoit plus les gouverner, et c'étoit Asdrubal qui l'avoit imaginé. Ce général mit dans cette bataille le comble à la gloire dont il s'étoit couvert en tant

d'autres occasions : ce fut lui qui soutint l'action par ses discours et par ses exemples ; lui qui, à force d'instances et de reproches, ranima ses soldats épuisés de fatigue et réduits au désespoir ; lui qui ramena les fuyards et rétablit le combat à plusieurs reprises. Enfin, voyant la victoire déclarée en faveur des Romains, il ne voulut pas survivre à tant de milliers d'hommes qui l'avoient suivi sur la foi de sa renommée, poussa son cheval au milieu d'une cohorte romaine, et périt les armes à la main, en digne fils d'Amilcar, en digne frère d'Annibal. Cette guerre n'offre aucun autre exemple d'une journée aussi sanglante pour les ennemis ; et, soit par la mort du chef, soit par la destruction entière de l'armée, elle put paroître une véritable représaille de la défaite de Cannes. Il y eut cinquante-six mille hommes de tués du côté des Carthaginois, et cinq mille quatre cents de faits prisonniers ; les vainqueurs firent un butin immense tant en or et en argent qu'en effets de tous genres, et reprirent sur les ennemis plus de quatre mille citoyens romains qui étoient captifs, dédommagement de la perte qu'ils éprouvèrent dans cette même affaire ; car la victoire coûta cher aux Romains, qui y perdirent environ huit mille hommes tant citoyens qu'alliés : l'armée victorieuse elle-même étoit si lasse de tuer, et si rassasiée de sang, que le lendemain, sur la représentation qu'on lui faisoit qu'un gros de Gaulois Cisalpins et de Liguriens, qui ne s'étoient pas trouvés à la bataille, ou qui étoient échappés du carnage, se sauvoient sans chefs, sans drapeaux et dans le plus grand désordre, et qu'il suffiroit d'un escadron pour achever de les anéantir, Livius répondit : « Non,

» laissons-en vivre quelques uns pour publier notre » victoire et leur défaite. »

Dès la nuit même qui suivit le combat, Néron se remit en route; et, faisant plus de diligence encore qu'il n'en avoit fait pour venir, il arriva le sixième jour dans le camp qu'il avoit laissé près d'Annibal. Il ne rencontra pas autant de monde sur la route, parce qu'il ne s'étoit fait précéder par aucun courrier; mais son retour excita des transports de joie qui allèrent jusqu'au délire. Il est impossible de rendre et même de concevoir les divers sentimens dont Rome fut agitée, soit pendant qu'elle fut dans l'incertitude sur le succès de l'entreprise, soit lorsqu'elle eut reçu la nouvelle de la victoire. Depuis que la renommée avoit appris le départ de Néron, les sénateurs et le peuple n'avoient pas manqué un seul jour à se rendre, dès le lever du soleil, les premiers au sénat, et le peuple au Forum où ils restoient jusqu'au soleil couché; les femmes, qui n'avoient d'autres armes que les prières, répandues en foule dans les temples, fatiguoient le ciel de supplications et de vœux. Pendant que la capitale étoit ainsi partagée entre la crainte et l'espérance, un bruit vague se répand que deux cavaliers de Narni, qui avoient eu part à l'action, venoient d'arriver dans le camp placé à l'entrée de l'Ombrie, et qu'ils annonçent la défaite des ennemis: ce bruit frappa d'abord les oreilles sans persuader les esprits; la nouvelle étoit trop heureuse et trop importante pour qu'on pût y ajouter foi, et même en concevoir la possibilité; la promptitude même avec laquelle elle s'étoit répandue, la rendoit suspecte: car il ne s'étoit, disoit-on, écoulé que deux jours depuis

que la bataille s'étoit livrée : ensuite des lettres de Manlius Acidinus, qui commandoit le camp d'Ombrie, confirment l'arrivée des cavaliers narniens et leur rapport; ces dépêches arrivent à travers le Forum jusqu'au tribunal du préteur, qui veut les faire tenir au sénat; mais la foule s'y porta avec tant d'ardeur que le courrier ne pouvoit s'y faire jour, chacun l'arrêtant pour le questionner, et tous demandant à grands cris que les lettres fussent lues dans la tribune aux harangues avant d'être rendues au sénat. Les magistrats étant venus à bout d'écarter et de contenir la multitude, on eut enfin la liberté de satisfaire l'impatience publique, et de rendre la joie moins tumultueuse en la communiquant. La lecture de ces lettres, faite d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, fit sur les esprits diverses impressions, suivant la diversité des caractères; les uns se livrant à la joie d'une nouvelle qui leur paroissoit indubitable, les autres refusant d'y ajouter foi jusqu'à ce qu'ils eussent vu les députés des consuls, ou entendu la lecture de leurs lettres.

Enfin, on apprend l'arrivée des députés eux-mêmes : alors tous les citoyens, sans distinction d'âge, courent en foule à leur rencontre, chacun désirant être le premier à s'assurer d'un si heureux événement, par le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Toute la route étoit couverte de monde depuis Rome jusqu'au pont Milvius : les députés, c'étoient L. Véturius Philon, P. Licinius Varus et Q. Cœcilius Metellus, arrivèrent au Forum entourés d'une multitude de citoyens de toutes conditions, qui leur demandoient à eux-mêmes, ou à ceux de leur suite, des détails de

ce qui s'étoit passé; et chacun, à mesure qu'il apprenoit que l'armée ennemie avoit été taillée en pièces et son général tué, que les consuls étoient vivans, et que les troupes romaines n'avoient pas essuyé de perte considérable, se hâtoit de faire part à d'autres de la joie dont il étoit enivré. Les députés eurent beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au sénat; on en eut encore plus à écarter la foule qui s'efforçoit de se mêler avec les sénateurs; enfin la lettre fut lue dans le sénat, et de là portée dans l'assemblée du peuple, où L. Véturius, après en avoir commencé la lecture, entra dans un détail plus circonstancié; et son récit, écouté avec le plus vif intérêt, fut couvert d'applaudissemens, et suivi de cris de joie universels, le peuple n'étant plus le maître de contenir ses transports. Les citoyens se répandirent ensuite hors du Forum, et coururent, les uns dans les temples pour y rendre grâces aux dieux, les autres dans leurs maisons pour faire part à leurs femmes et à leurs enfans d'une si heureuse nouvelle. Le sénat décréta des prières publiques durant trois jours, en reconnoissance de ce que les consuls, M. Livius et C. Claudius Neron, avoient détruit l'armée des ennemis et tué leur général, sans hasarder leurs légions: le préteur, C. Hostilius, indiqua dans l'assemblée du peuple cette cérémonie qui attira un concours immense. Pendant les trois jours, les temples furent également remplis; les dames, revêtues de leurs plus beaux habits, et accompagnées de leurs enfans, rendirent grâces aux dieux comme si la guerre, absolument terminée, leur eût ôté toute inquiétude pour l'avenir. L'heureux effet de cette victoire inespérée fut de ramener la confiance; et à dater

de ce jour, le cours des affaires, tels que contrats, ventes, achats, emprunts, paiemens, se rétablit comme au sein de la paix. Néron, de retour dans son camp, fit jeter devant les retranchemens des ennemis la tête d'Asdrubal qu'il avoit eu soin de conserver, exposa à leurs regards des captifs africains chargés de chaînes, et fit mettre en liberté deux d'entr'eux, avec ordre de se rendre auprès d'Annibal, et de lui raconter ce qui s'étoit passé. Ce général accablé des deux coups terribles qui frappoient à la fois sa patrie et sa maison, s'écria, dit-on, « qu'il reconnoissoit la for-» tune de Carthage. »

L'an 69, *le 24 juin*, Mort de l'empereur romain Vespasien.

Vespasien naquit dans le pays des Sabins, au-delà de Reate, dans un petit bourg nommé Phalacrine, cinq ans avant la mort d'Auguste: Il succéda à Vitellius. Son règne fut celui d'un prince modéré et clément; il releva l'empire épuisé par les dépenses excessives de ses derniers prédécesseurs, et déshonoré par leurs vices. Pour rétablir les finances, il fallut qu'il usât d'une économie, qui, dans de meilleurs tems, eût passé pour avarice. L'ordre qu'il remit dans les finances, il le rétablit aussi dans les tribunaux, dans l'armée et dans les mœurs publiques. Jamais il ne dissimula la médiocrité de son origine; souvent même il s'en vanta.

Vespasien avoit la taille carrée, les membres forts et compactes, la figure comme celle d'un homme qui

fait un effort : aussi un bouffon qu'il pressoit de dire quelques bons mots contre lui, lui répondit assez plaisamment : *dicam cum ventrem exonerare desieris.* Il étoit d'une très bonne santé, quoiqu'il ne fît rien autre chose pour l'entretenir, que de se frotter tout le corps dans une salle d'exercice, avec un mouvement réglé, et de faire diète un jour par mois.

C'est de Vespasien que vient le proverbe, *ferrer la mule.* Dans un voyage qu'il faisoit en litière, son muletier s'arrêta, sous prétexte de ferrer ses mules; un plaideur profita de l'occasion pour présenter à l'empereur une requête. Vespasien soupçonnant de la connivence : « Combien as-tu gagné à ferrer la mule? » dit-il au muletier; et il se fit donner la moitié de la somme qu'avoit donnée le plaideur.

Cet empereur avoit beaucoup de gaieté, et la conserva jusqu'au dernier moment. Voyant qu'il s'affoiblissoit de jour en jour : *Je sens*, dit-il, *que je deviens Dieu*, à cause de l'apothéose qui devoit suivre sa mort.

Il étoit consul pour la neuvième fois, lorsqu'étant dans la Campanie il sentit quelque légère douleur; il revint aussitôt à Rome, et se rendit de là dans ses terres de Réate, où il étoit né et où il avoit coutume de passer l'été. Son mal augmenta par le fréquent usage de l'eau froide, qui lui détruisit l'estomac. Il ne cessoit pourtant pas de faire les fonctions d'empereur, et donnoit même des audiences dans son lit; mais se sentant entièrement défaillir, « Il faut, dit-il, » qu'un empereur meure debout, » *decet imperatorem stantem mori;* et pendant qu'on le soulevoit, il expira, âgé de soixante-neuf ans, un mois et sept jours.

L'an 833, *le 24 juin*, Louis le Débonnaire est trahi par ses troupes.

Les trois fils de Louis le Débonnaire, ayant conjuré, pour la seconde fois, contre leur père, avoient réuni leurs troupes dans une plaine, entre Bâle et Strasbourg. Louis s'étant avancé à leur rencontre, le pape Grégoire IV, qui étoit alors en France, voulut interposer sa médiation ; soit qu'il trompât le roi, ou qu'il fût trompé lui-même par les rebelles, au nom desquels il portoit la parole, il ne fut pas plutôt sorti du camp de Louis, que ce prince fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes, qui passèrent du côté de Lothaire, son fils aîné. La plaine où le pape avoit négocié, s'appelle encore aujourd'hui le *Champ du Mensonge*, nom qui pourroit être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié.

Alors le monarque malheureux se rendit prisonnier à ses fils rebelles, qui le firent conduire à Saint-Médard de Soissons, et renfermer dans une cellule, d'où, le premier octobre, on l'amena à la fameuse diète de Compiègne, dans laquelle il fut obligé de lire publiquement ses prétendus crimes, dans un écrit dressé par les évêques ; après quoi il fut dépouillé de ses habits royaux et de ses armes, déposé, revêtu d'un habit gris, et mis en pénitence par Ebbon, archevêque de Reims.

S'il n'avoit eu qu'un fils, il étoit perdu pour toujours ; mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté et sa couronne.

L'an 889, *le 24 juin*, Bataille de Montfaucon, gagnée par Eudes, roi de France.

Eudes voyoit le royaume en proie à la fureur des Normands, qui ravageoient l'Aquitaine, le pays de la Marne et les bords de l'Aisne. Ce fut contre eux qu'il porta d'abord ses armes. Il les joignit à la forêt de Montfaucon en Argonne, et fit une action qui justifia parfaitement son élévation sur le trône. Le nombre des ennemis ne l'étonna point : il fondit sur eux, et poussa fort avant dans la mêlée. Un cavalier normand lui donna, par derrière, un si furieux coup de hache sur la tête, qu'il ne dut sa conservation qu'à la bonté de son armure. Le prince, en même tems, se tourne vers le barbare et le perce de son épée. Rien ne résiste à ses efforts; il enfonce, il rompt, il dissipe cette prodigieuse multitude, et leur tue dix-neuf mille hommes.

L'an 1706, *le 24 juin*, Retraite de la reine d'Espagne Marie-Louise, à Burgos.

Cette princesse ne se trouvant plus en sûreté à Madrid, dont les chemins étoient ouverts à l'archiduc, quitta précipitamment cette capitale, sans avoir eu le tems de faire aucun préparatif, et dépourvue des choses les plus nécessaires. Elle étoit alors âgée de dix-huit ans. Quatre ans auparavant, elle avoit donné de grandes preuves de courage, en parcourant toutes les villes soumises encore à Philippe V son époux, en excitant les peuples à la fidélité, et en gagnant tous les cœurs par une éloquence d'autant plus entraînante

qu'on l'attendoit moins d'une princesse à peine sortie de l'enfance. Madame des Ursins qui l'accompagnoit dans cette retraite, peint l'état de dénûment où étoit cette cour fugitive :

« Comme on a, dit-elle, voulu tenir bon jusqu'à la » fin, et ne rien faire connoître à ce peuple de ses » intentions, notre départ s'est fait sans avoir les » choses mêmes les plus nécessaires ; la reine a été sans » lit les premiers jours. Heureusement le chevalier de » Bragelone qui commandoit le détachement français » qui nous accompagne en avoit un tout neuf qui se » trouva très à propos. Mais il ne fut pas si aisé de » suppléer au reste. Sa majesté n'eut que deux œufs » pour son souper, et ne fut guère mieux le lendemain. »

Pendant ce voyage si malheureux, la reine courut risque d'être enlevée par des partis ennemis : sa fermeté inébranlable rassura ceux qui la suivoient : elle arriva enfin heureusement à Burgos. Ce fut à cette époque qu'elle envoya en France les pierreries de la couronne d'Espagne, pour les vendre ou les mettre en gage. On y distinguoit surtout la fameuse perle appelée *Peregrina*.

La reine d'Espagne ne fut guère mieux à Burgos, que pendant son voyage. Madame des Ursins, nous a laissé des détails curieux sur les appartemens que la cour occupoit :

« Pour vous égayer un peu, écrit-elle à Madame de » Maintenon, il faut que je vous fasse la description de » mon appartement. Il consiste en une seule pièce qui » peut avoir douze à treize pieds de tous sens. Une » grande fenêtre, qui ne se ferme point occupe presque » toute une face ; une porte assez basse me sert pour

» entrer dans la chambre de la reine, et une autre plus » étroite me conduit dans un passage tortu où je n'ose » aller, quoiqu'il y ait toujours deux ou trois lampes » allumées, parcequ'il est si mal pavé que je me rom- » prois le cou. Je ne saurois dire que les murailles » soient blanches; car elles sont très sales. Mon lit de » voyage est le seul meuble que j'y aie avec un siége » ployant, et une table de sapin qui me sert alternati- » vement pour mettre ma toilette, pour écrire et » pour manger la desserte de la reine, n'ayant ni cui- » sine ni peut-être d'argent pour en tenir une. Sa » majesté n'en fait que rire, et souvent j'en ris aussi. »

On peut juger de la manière dont la cour étoit logée à Burgos, d'après cette description de l'appartement de la princesse des Ursins, dame d'honneur de la reine. (*Voyez* Mort de Marie-Louise, 14 avril 1714.)

L'an 1768, *le* 24 *juin*, Mort de Marie Leczinska, reine de France.

Marie Leczinska, reine de France, fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, née le 23 juin 1703, suivit son père à Weissembourg en Alsace, quand il fut obligé de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa, le 5 septembre 1723, ce monarque, dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes et prin-

cesses ses enfans, et à répandre des bienfaits sur les églises, et dans le sein des malheureux.

La Providence lui fournit une occasion bien propre à signaler sa magnanimité, lorsque les intérêts politiques, qui président au mariage des rois, firent choisir pour l'épouse du dauphin la fille du prince même qui avoit renversé du trône son père ; mais la vertu généreuse de la reine de France, et l'ingénieuse délicatesse de la jeune dauphine triomphèrent des vains murmures de la nature, et elle la regarda toujours comme sa fille chérie. Ennemie des intrigues de cour, Marie couloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété ; mais la mort prématurée du dauphin, son fils, père de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas, son père, la pénétra d'une douleur qui la conduisit au tombeau.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1720, *le 24 juin*, Mort de Nicolas Henrion, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Troyes en Champagne, en 1663.

Henrion apporta, en 1718, à l'Académie, une espèce de table ou d'échelle chronologique de la différence des tailles humaines, depuis la création du monde, jusqu'à la naissance de J. C. Nous allons transcrire les propres paroles de l'historien de l'Académie :

« Dans cette table, M. Henrion assigne à Adam » cent vingt-trois pieds neuf pouces de haut, et à Eve, » cent dix-huit pieds neuf pouces trois quarts : d'où il

» établit une règle de proportion entre les tailles mas-
» culines et les tailles féminines, en raison de vingt-
» cinq à vingt-quatre. Mais il ravit bientôt à la nature
» cette majestueuse grandeur. Selon lui, Noé avoit
» déjà vingt pieds de moins qu'Adam. Abraham n'en
» avoit plus que vingt-sept à vingt-huit. Moïse fut
» réduit à treize; Hercule à dix; Alexandre-le-Grand
» n'en avoit guère que six, Jules-César n'en avoit pas
» cinq....

» Si la Providence n'avoit daigné suspendre les
» suites d'un si prodigieux abaissement, à peine ose-
» rions-nous aujourd'hui nous compter, au moins à
» cet égard, entre les plus considérables insectes de la
» terre.

» La géographie tient essentiellement à la taille des
» hommes: leurs pas ont toujours été, comme ils sont
» et seront toujours, la première mesure des espaces
» de longueur qui se trouvent sous leurs pieds: ainsi
» M. Henrion joignit une nouvelle table des dimen-
» sions géographiques des premiers arpenteurs de l'u-
» nivers, à celle des tailles humaines dont nous venons
» de parler; et ces deux tables, qui ont un merveilleux
» rapport entr'elles, sont probablement tout ce qu'on
» verra jamais des trois ou quatre volumes in-folio
» dont il nous flattoit. »

C'est en effet tout ce qu'on en a vu. Henrion n'a laissé qu'un très petit nombre de Mémoires, et encore par extrait, dans l'histoire de l'Académie; il mourut cependant d'un épuisement causé par un excès de travail.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 24 juin, Fête de Saint-Jean-Baptiste.

Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit l'an du monde 4004, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son père, qui n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Elisabeth sa femme étoit avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elisabeth devint enceinte; et lorsque la Sainte-Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère.

Jean se retira dans le désert et y vécut d'une manière très austère. Son habillement étoit fait de poil de chameau, et sa nourriture n'étoit composée que de sauterelles et de miel sauvage. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il étoit le Messie; mais il leur dit qu'il n'étoit que le précurseur du Sauveur du monde. Jesus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que » c'étoit l'agneau de Dieu, la victime par excellence. »

Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode Antipas, qui avoit épousé Hérodias, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison dans la forteresse de Machéra. Quelque tems après, il eut la foiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrète qu'Hérode avoit faite à Salomé, fille d'Hérodias.

Saint Jérôme dit qu'Hérodias lui perça la langue

avec une aiguille de tête, pour se venger, après sa mort, de la liberté de ses paroles.

Comme saint Jean-Baptiste vécut dans la solitude et dans la mortification, saint Jérôme et saint Augustin l'appeloient le *maître des solitaires, et le premier des moines : Monachorum princeps.* Il laissa des disciples.

L'historien Josephe a rendu témoignage aussi bien que l'Evangile aux vertus de saint Jean-Baptiste : « C'étoit, dit-il, un homme d'une grande piété, qui » exhortoit les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la » justice, à recevoir le baptême, à joindre la pureté du » corps à celle de l'ame. »

La fête de Saint-Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Pendant long-tems, on a célébré trois messes ce jour-là, comme le jour de Noël.

O précurseur du Christ, ton jour va reparoître,
Ta fête est parmi nous une époque champêtre,
Le villageois aiguise et la serpe et la faux :
La moisson est prochaine, on s'apprête aux travaux.
. . . . . .
Feux qu'allume aux hameaux l'allégresse rustique,
Autrefois vers le Nil, et dans la Grèce antique,
Du soleil au cancer vous marquiez le retour,
On vous voyoit briller en l'honneur de ce jour
Où l'astre des saisons, dans son ellipse immense,
En cessant de monter s'arrête en apparence,
Fournit dans l'étendue un cours si spacieux,
Et de son apogée illuminant les cieux,
Comme un triomphateur sur son char magnifique,
Entre pompeusement au cercle du tropique.

(LEMIERRE, poème *des Fastes.*)

Il y avoit quelques villes en France où le maire et les échevins faisoient mettre dans un panier une ou

deux douzaines de chats, et les brûloient dans le feu de joie de la veille de la Saint-Jean. Cette coutume subsistoit même à Paris, et n'y fut abolie qu'au commencement du règne de Louis XIV.

François Ier fit plusieurs fois l'honneur à la ville de Paris, d'allumer le feu de la Grève avec une torche de cire blanche, garnie de velours cramoisi à la poignée. On tiroit douze grosses pièces d'artillerie placées sur la Grève.

L'an 1620, le 24 juin, la reine, femme de Louis XIII, vint à l'hôtel de ville, danser un branle, où elle fut menée par le comte de Soissons. Après la collation, on présenta au roi une écharpe blanche, composée d'œillets et de giroflées, et un grand bouquet de pareilles fleurs. Le gouverneur, le prévôt, les échevins et le greffier, s'ornèrent de roses et de giroflées rouges. Le feu fut mis par le roi, après qu'il eut fait les trois tours ordinaires autour du feu.

Louis XV est le dernier roi de France qui ait allumé le feu de la Saint-Jean.

HISTOIRE.

L'an 841, *le* 25 *juin*, Bataille de Fontenai, en Bourgogne, entre les enfans de Louis-le-Débonnaire.

Après la mort de Charlemagne, l'empire de ce grand conquérant éprouva ce qui étoit arrivé à celui d'Alexandre : fondé avec précipitation, il s'écroula de même ; les guerres intestines le divisèrent.

Louis-le-Débonnaire, avant de mourir, avoit partagé ses Etats entre ses quatre fils, Lothaire, Pepin, Louis et Charles. On devoit bien s'attendre que des princes qui avoient détrôné leur père, ne se respecteroient pas davantage les uns les autres : ce fut à qui dépouilleroit son frère. L'empereur Lothaire vouloit tout. Charles-le-Chauve, roi de France, et Louis, roi de Bavière, s'unissent contre lui. Le fils de Pepin, roi d'Aquitaine, devenu roi après la mort de son père, se joint à Lothaire ; ils désolent l'empire, ils l'épuisent de soldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois sont frères, et dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenai, dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne des guerres civiles. Plusieurs auteurs contemporains, assurent qu'il y périt cent mille hommes (1) : l'empereur Lothaire fut vaincu ; il leva de

(1) Ce fut pour réparer la noblesse qui avoit péri dans cette bataille, que les anciennes coutumes de Champagne établirent, que désormais le *ventre*, c'est-à-dire, la mère, ennobliroit les enfans, quoique le père fût roturier.

nouvelles troupes; mais les trois frères firent la paix, et démembrèrent pour jamais l'empire de Charlemagne, par le fameux traité de Verdun, conclu en 843. Charles II, surnommé le Chauve, eut la France; Lothaire, l'Italie; et Louis de Bavière, l'Allemagne. Pepin ne fut point appelé au partage, étant mort en 838.

L'an 1190, *le* 25 *juin*, Départ du roi de France Philippe Auguste pour la troisième croisade.

Cette croisade ne fut pas plus heureuse que toutes les autres; il en a été suffisamment parlé à l'article de la mort de Richard Cœur-de-Lion. (*Voyez* le 6 avril.)

L'an 1217, *le* 25 *juin*, Simon, comte de Monfort, est tué au siége de Toulouse.

Simon, comte de Montfort, d'une maison illustre, se rendit célèbre dans la croisade contre les Albigeois. Il remporta sur Raimond, comte de Toulouse, et sur Pierre, roi d'Aragon, la fameuse bataille de Muret, où l'on dit qu'avec dix-huit cents hommes, il en battit cent mille. Le pape Innocent III, voulant reconnoître ses services, lui donna l'investiture du comté de Toulouse. Simon étant venu faire le siége de cette ville, fut tué d'un coup de pierre lancée par une femme: mort digne d'un homme qui, en servant la religion, n'avoit songé qu'à servir son ambition personnelle, et qui avoit souillé l'éclat de sa valeur par les plus grandes barbaries. « On » ne peut lire sans horreur, dit l'abbé Nonotte, la sé» vérité, ou plutôt la cruauté dont il usa envers les » Albigeois; cette sévérité n'étoit point inspirée par

» l'esprit de Jésus-Christ. Le massacre de Beziers, le » pillage de Carcassonne font horreur; mais il faut » avouer que les Albigeois commettoient aussi de leur » côté de grandes barbaries. »

L'an 1569, *le 25 juin*, Combat de la Roche-la-Belle en Limousin, entre les protestans et les catholiques.

Le duc d'Anjou vouloit empêcher l'amiral de Coligni, qui avoit été renforcé par les Allemands, de pénétrer dans le haut Poitou; l'amiral eut l'avantage. Il fut secondé par Guillaume, prince d'Orange; et ce fut là que le jeune prince de Béarn (depuis Henri IV) fit ses premières armes.

L'an 1669, *le 25 juin*, Le duc de Beaufort est tué au siége de Candie.

Le duc de Beaufort, célèbre dans les guerres de la Fronde, étoit le second fils de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV. « C'étoit un homme, dit le » président Hénaut, tout fait pour être aimé de la po- » pulace : aussi l'avoit-on nommé le Roi des Halles, » dont il parloit le langage. Accusé d'avoir attenté à » la vie du cardinal Mazarin, et enfermé à Vincennes, » il se sauva de sa prison, et fut depuis le héros de » la guerre de Paris, pendant la minorité de Louis » XIV. »

Lorsque les Turcs assiégèrent Candie, en 1669, le duc de Beaufort fut nommé généralissime des troupes envoyées par le roi au secours de cette place; le duc, après en avoir retardé la prise de plus de trois mois, périt dans une sortie, le 25 juin, sans qu'on ait jamais

pu retrouver son corps. C'est ce qui a donné sujet à quelques auteurs de chercher, dans cette disparition, une solution au grand problême du masque de fer.

L'an 1744, *le* 25 *juin*, Prise d'Ypres en Flandre par Louis XV. Les grenadiers de Bourbonnois et de Royal-Comtois, furieux d'avoir vu tomber, mortellement blessé, le brave marquis de Beauvau, qui les commandoit, firent de si grands efforts qu'ils forcèrent bientôt l'ennemi à capituler.

L'an 1761, *le* 25 *juin*, Le comte d'Olgorouki emporta les fameuses lignes de Précop, dans la Crimée. La conquête de toute la presqu'île fut la suite de cet avantage.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1678, *le* 25 *juin*, Lucrèce-Hélène Cornaro-Piscopia reçoit à Padoue le bonnet de docteur en philosophie.

Hélène Cornaro fut un des prodiges du dix-septième siècle par ses connoissances dans les langues anciennes et modernes. On voulut la recevoir *docteur en théologie* dans l'université de Padoue. Le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, s'y opposa. On lui donna du moins le bonnet de docteur en philosophie et les autres ornemens du doctorat. Elle fut de la plupart des Académies d'Italie. Les savans l'ont comblée d'éloges: par malheur on a ses Œuvres.

Cette femme savante étoit de l'illustre maison des

Cornaro de Venise, qui a donné dans le quinzième siècle une reine à l'île de Chypre (Catherine Cornaro), laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens.

Un des ancêtres d'Hélène Cornaro, Louis Cornaro, mort à Padoue en 1566, est surtout célèbre par sa longue vie, qui fut de plus de cent ans, sans aucunes infirmités, et par l'extrême sobriété qui la lui procura. Il en a rendu compte dans un livre, où il traite des avantages de la vie sobre, et qui a été traduit en français sous ce titre : *Conseils pour vivre long-tems.*

L'an 1795, *le* 25 *juin*, Etablissement du bureau des Longitudes de France, destiné à procurer l'avancement de l'astronomie et de la navigation, composé des astronomes, des géomètres et des navigateurs les plus célèbres, et auquel nous avons déjà des obligations marquées.

HISTOIRE.

L'an 363, *le* 26 *juin*, Mort de l'empereur Julien.

Julien, dit l'Apostat, étoit neveu du grand Constantin, et pensa être enveloppé avec son frère Gallus dans l'horrible massacre que les fils de Constantin firent de toute sa famille. Eusèbe de Nicomédie chargé de l'éducation de Julien et de Gallus, leur donna un gouverneur, nommé Mardonius, qui les éleva dans la religion catholique. Ces deux jeunes princes entrèrent même dans l'Eglise, où ils firent l'office de lecteurs, mais avec des dispositions bien différentes. Gallus avoit beaucoup de piété, et Julien avoit en secret du penchant pour le culte des faux dieux. Ces dispositions éclatèrent, lorsqu'il fut envoyé à Athènes, à l'âge de vingt-quatre ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui flattoit son ambition, en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilége de connoître l'avenir et au désir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince.

Constance le fit César l'an 355, et lui donna le commandement général des troupes dans les Gaules : il se signala dans cet emploi par sa prudence et son courage.

Il remporta une victoire célèbre sur sept rois allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les Barbares, et les chassa des Gaules en très peu de

tems. Constance, auquel il étoit devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. Mais les soldats de Julien s'étant révoltés à cette nouvelle, le proclamèrent empereur dans la ville de Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes.

Le nouvel Auguste s'étant mis en marche l'année suivante, alla au-devant de l'empereur Constance, qui s'avançoit pour le combattre; mais Constance étant mort, Julien resta paisible possesseur de l'empire.

Revêtu de l'autorité souveraine, il s'occupa aussitôt à corriger les abus de toute espèce qui s'étoient glissés dans le gouvernement; mais, en même tems, il se déclara hautement pour le paganisme, et n'oublia rien pour abattre le christianisme. Afin de donner un démenti aux Saintes Ecritures, il fit venir de tous côtés les juifs pour rebâtir le temple de Jérusalem, ruiné depuis trois cents ans par Titus. Les juifs, pleins d'ardeur, commencèrent par arracher les anciens fondemens, pour en creuser de nouveaux; mais quand ils eurent ôté jusqu'à la dernière pierre, et par-là vérifié pleinement la prophétie de J. C., il sortit du même endroit d'effroyables tourbillons de flammes qui consumèrent les ouvriers. Ce prodige recommença toutes les fois qu'on voulut reprendre l'ouvrage.

La même année, Julien faisant la guerre aux Perses, reçut, en les poursuivant, un coup de dard qui lui perça le côté; il mourut le jour même de cette blessure.

On ne peut refuser à Julien d'avoir été un grand

prince. C'est le témoignage que saint Prudence lui rend dans les vers suivans :

Ductor fortissimus armis,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis; amans tercentum millia divum;
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

« Julien, dit Thomas, ayant renoncé à croire une » révélation générale et unique, cherchoit à chaque » instant une foule de petites révélations de détails. » Fixé sur la morale par ses principes, il avoit sur » tout le reste l'inquiétude d'un homme qui manque » d'un point d'appui. Grand sur le trône et à la tête » des armées, foible et petit dans ses temples et ses » mystères, il eut le courage d'agir, de penser, de » gouverner et de combattre; mais il lui manqua le » courage d'ignorer. »

Montesquieu est beaucoup plus favorable à Julien dans le passage suivant :

« Faites pour un moment abstraction des vérités » révélées, cherchez dans toute la nature, et vous n'y » trouverez pas de plus grand objet que les Antonins; » Julien même, Julien. (Un suffrage ainsi arraché » ne me rendra pas complice de son apostasie.) Non, » il n'y a point eu, après lui, de prince plus digne » de gouverner les hommes. »

« Nul empereur, dit Voltaire, ne fut plus équi- » table, et ne rendit la justice plus impartialement, » non pas même Marc-Aurèle. Nul philosophe ne fut » plus sobre et plus continent; il régnoit par les lois, » par la valeur et par l'exemple. » (Tome II, Essais sur l'Histoire Universelle.)

« Julien, s'écrie-t-il dans un autre endroit, qui eut » le malheur d'abandonner la religion chrétienne,

» mais qui fit tant d'honneur à la religion naturelle, » Julien, le scandale de notre Eglise, et la gloire de » l'empire romain. »

L'an 1683, *le* 26 *juin*, Bombardement d'Alger.

Louis XIV, instruit des cruautés que les Algériens exerçoient sur les prisonniers français, voulut tirer une vengeance éclatante de ces brigands, et fit usage, pour les foudroyer dans leur repaire, d'un art nouveau, dont la découverte étoit due à cette attention qu'il avoit d'exciter tous les génies de son siècle. Cet art funeste est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendre. Il y avoit un jeune homme, connu sous le nom de petit Renaud, qui, sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, étoit un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterroit le mérite dans l'obscurité, l'avoit souvent appelé au conseil de la marine, même en présence du roi. C'étoit par les soins et sur les lumières de Renaud, que l'on suivoit depuis peu une méthode plus régulière et plus facile pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le conseil de bombarder Alger avec une flotte : on n'avoit pas d'idées que les mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide : la proposition révolta. Il essuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre ; mais la fermeté, et cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux où l'on mit les mortiers. Il par-

tit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Du Quesne qui étoit chargé de l'entreprise, et n'en attendoit aucun succès. Du Quesne et les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée et consumée; mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, et fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé (1).

On lit dans quelques historiens que ce bombardement jeta les Algériens dans une telle fureur, qu'ils attachoient les esclaves français aux bouches de leurs canons, et envoyoient leurs membres épars à la flotte française. Notre consul fut du nombre de ces infortunées victimes.

M. de Choiseul, alors leur prisonnier, alloit subir le même sort; un Algérien qui avoit été pris autrefois par un vaisseau, à bord duquel étoit M. de Choiseul, se ressouvenant du bon traitement que celui-ci lui avoit fait, demanda sa grâce; et ne pouvant l'obtenir, il embrassa étroitement ce seigneur, en disant au canonnier : « Tire; puisque je ne puis le sauver, j'aurai du » moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, présent à cette scène, en fut attendri, et fit grâce au prisonnier.

---

(1) Cet appareil est plus effrayant que l'effet n'en est terrible. Les bombes sont mal ajustées ; les bâtimens qui les portent manœuvrent mal, sont aisément désemparés, le feu y prend fréquemment, et les frais de ces armemens excèdent de beaucoup le dommage qu'ils peuvent causer. On prétend que le dey d'Alger ayant su ce que l'expédition de *Du Quesne* avoit coûté à *Louis XIV*, dit : *Il n'avoit qu'à m'en donner la moitié, j'aurois brûlé la ville entière.*

Alger envoya des députés demander pardon à Louis XIV, et recevoir la paix. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens, et payèrent encore de l'argent; ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens, au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui, étant déjà à bord, soutinrent à Damfreville que c'étoit en considération du roi d'Angleterre qu'ils étoient mis en liberté. Alors, le capitaine français fit appeler les Algériens, et, remettant les Anglais à terre : « Ces gens, dit-il, prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi; le » mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les remets; c'est à vous à montrer ce » que vous devez au roi d'Angleterre. » Tous les Anglais furent remis aux fers.

Bossuet, dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse, célèbra ce glorieux événement, avec ce ton noble et sublime qui fait son caractère : « Avant lui » (Louis XIV), la France presque sans vaisseaux, » tenoit en vain aux deux mers. Maintenant on les voit » couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos » flottes victorieuses, et la hardiesse française porte par- » tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas » ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche » des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur » avare : *Je tiens la mer sous mes lois, et les nations* » *sont ma proie.* La légèreté de tes vaisseaux te donnoit » de la confiance; mais tu te verras attaquée dans tes » murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit » chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il

» partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes » esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablois ses » sujets, qui sont nés pour être libres sous son glo- » rieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas » de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te tournes » contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta » rage impuissante; mais nous verrons la fin de tes » brigandages; les pilotes étonnés s'écrient déjà par » avance : *Qui est semblable à Tyr, et toutefois elle* » *s'est tue dans le milieu de la mer*, et la navigation » va être assurée par les armes de Louis. »

L'an 1755, *le* 26 *juin*, Les vaisseaux français *l'Alcide* et *le Lys* sont attaqués et pris par les Anglais, avant la déclaration de la guerre.

La détermination des limites de l'Acadie et du Canada étoit le sujet de discussions fort vives entre la France et l'Angleterre. Le cabinet de Versailles, prévoyant que ces débats conduiroient bientôt à une rupture ouverte, et soupçonnant aux Anglais le dessein de se rendre maître de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, fit partir au mois de mai une escadre aux ordres de M. Dubois de la Motte, pour observer dans ces mers les mouvemens de l'amiral Boscawen. *L'Alcide* et *le Lys*, égarés au milieu des brouillards épais qui couvrent fréquemment ces parages, furent séparés du reste de la flotte, et se trouvèrent tout-à-coup entre deux vaisseaux anglais qui leur étoient bien supérieurs en force. Attaqué contre le droit des gens qu'il réclamoit vainement, M. Hocquart, qui les commandoit, fit une longue et vigoureuse résistance, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il se

vit entouré de toute la flotte anglaise. Ce fut cette agression qui décida la guerre de 1755. Le roi, indigné, ordonna aussitôt à M. de Mirepoix, son ambassadeur à Londres, de partir sans prendre congé. M. Hocquart, qui succomba avec gloire dans cette lutte inégale, étoit un officier justement estimé, qui mourut chef d'escadre en 1771. Il s'étoit signalé d'une manière non plus honorable, mais plus heureuse dans beaucoup d'autres campagnes, particulièrement dans celle de 1744. En commandant *le Mercure*, il prit *le Prince Noir*, vaisseau anglais de 54 canons.

L'an 1794, *le* 26 *juin*, Bataille de Fleurus, perdue par les Anglais et les Autrichiens contre les Français.

Le prince de Cobourg, maître de Valenciennes, de Condé, de Landrecies et du Quesnoy, s'étoit avancé au secours de Charleroi-sur-Sambre, assiégé par les républicains français ; il avoit établi son camp entre Charleroi et Namur, dans ces plaines de Fleurus où les Français remportèrent, pendant le dix-septième siècle, deux victoires célèbres, la première en 1622 contre les Espagnols, et la seconde, beaucoup plus célèbre, en 1690, le 1 juillet, contre les Impériaux. Quelque diligence qu'eût fait le prince de Cobourg, le siége de Charleroi avoit été poussé avec tant de vivacité, que la place, écrasée par les bombes, avoit été contrainte de se rendre avant l'arrivée des Autrichiens. Jourdan, général de l'armée française, informé que le prince de Cobourg n'attendoit pour l'attaquer qu'un renfort de trente mille Prussiens, se hâta de prévenir

cette jonction, en attaquant l'armée impériale le 26 juin, le lendemain de la capitulation de Charleroi.

Jamais victoire ne fut plus complète et plus décisive. Les Prussiens n'arrivèrent la nuit suivante que pour protéger les vaincus qui précipitoient leur fuite vers le Rhin, abandonnant une partie de leurs munitions dans la forêt de Mormale, et tous les ouvrages qu'ils avoient commencés dans les environs de Maubeuge. Les places de Condé, Valenciennes, Landrecies et le Quesnoy furent successivement évacuées pendant les mois de juillet et d'août, et toute la Belgique tomba au pouvoir des Français.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1682, *le* 26 *juin*, Construction de la machine de Marly, inventée par le chevalier de Ville; elle élève l'eau de la Seine à 535 pieds de haut, et en fournit 200 pieds à Versailles. Quatorze roues en composent la principale mécanique.

La machine de Marly avoit beaucoup souffert par le défaut d'entretien. S. M. l'Empereur Napoléon y a fait faire toutes les réparations nécessaires; elle est aujourd'hui en pleine activité.

L'an 1752, *le* 26 *juin*, Mort du cardinal Alberoni.

Jules Alberoni, né à Plaisance en 1664, d'un père jardinier, cultiva comme lui, la terre, jusqu'à l'âge de 14 ans. Ce jeune homme, qui devint depuis premier ministre d'Espagne, crut avoir fait sa fortune en obte-

nant une place de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poète Campistron, qui avoit été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenoient cachés. Ce service l'attacha à ce général; il vint avec lui à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet; Alberoni la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur, qu'à la tête d'une paroisse.

Le duc, nommé général des armées, en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins qui, par ses intrigues et son esprit, s'étoit mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea, dès ce moment, Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane. La princesse des Ursins, espérant de perpétuer son régne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négotiation, et s'en acquitta avec succès. Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses grâces et son esprit donnoient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer

Alberoni cardinal, grand d'Espagne, et premier ministre.

Elevé aussi rapidement que Richelieu, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Après avoir mis l'ordre dans les finances d'Espagne, il forma le dessein de s'emparer de la Sardaigne et de la Sicile. Pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, et avec la Porte-Ottomane. Son dessein étoit d'armer le Turc contre l'empereur, le czar et le roi de Suède contre les Anglais, de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII, d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne.

Tous ces projets se dissipèrent comme ils s'étoient formés. Charles XII fut tué en Norwège; l'empereur, le régent de France et le roi Georges Ier, ayant formé une triple alliance, l'Espagne alloit être accablée. Alberoni regardé six mois auparavant comme le plus grand homme d'Etat, ne passa plus alors que pour un téméraire et un brouillon. La paix ne fut accordée à Philippe V, qu'à condition qu'il renverroit son ministre : il fut livré, par le roi d'Espagne, aux troupes françaises qui le conduisirent sur les frontières d'Italie.

Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit en marche lorsqu'on s'aperçut qu'il emportoit le testament de Charles II, ce testament en vertu duquel Philippe V étoit assis sur le trône d'Espagne; il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament.

Le cardinal se rendit à Parme, n'osant s'exposer au ressentiment du pape. Ce ne fut qu'en 1721, à la

mort de Clément XI, qu'il fut à Rome pour le conclave. Innocent XIII, successeur de Clément XI, fit faire le procès au cardinal Alberoni. Il n'étoit coupable que d'un crime qu'on ne punit pas, celui d'avoir été et voulu être l'incendiaire de l'Europe. On le condamna pour de prétendues irrégularités, à passer quatre ans dans un couvent : il passa un an chez les jésuites. Benoit XIII le traita mieux ; il reprit insensiblement l'ascendant naturel de l'esprit et du talent, fut moins turbulent, et plus utile. Voltaire lui écrivoit en 1735 : « Si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au » moins rétablir les arts, le commerce, et remettre » quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois » le maître de la plus belle partie du monde, j'espère » alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous » celui de *votre éminence.* »

Dans l'*Histoire de Charles XII*, Voltaire avoit traité le cardinal d'*homme dangereux*, mais de *puissant génie.* Alberoni fut très flatté du titre de *puissant génie*, et ne fut nullement blessé de celui d'*homme dangereux.* Nous avons son remercîment à Voltaire, où il se trouve mieux loué par lui, que Trajan ne l'avoit été par Pline, et où il l'assure de la *plus parfaite reconnoissance.*

Le cardinal Alberoni n'est mort qu'en 1752, à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; et son histoire étoit imprimée dès 1719. On a publié sous son nom un faux testament politique qu'on prétendoit avoir été recueilli de ses Mémoires, de ses lettres et de ses entretiens.

HISTOIRE.

L'an 1693, *le* 27 *juin*, Le maréchal de Tourville, ayant attaqué, entre Lagos et Cadix, le vice-amiral anglais Roock, qui escortoit la flotte de Smyrne, lui brûla quatre vaisseaux de guerre, et prit, brûla ou coula à fond plus de quatre-vingts vaisseaux richement chargés.

L'an 1722, *le* 27 *juin*, Mort du duc de Marleborough.

Jean Churchill, duc de Marleborough, né à Ashe, dans le Devonshire, en 1650, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France qu'on eût vu depuis plusieurs siècles. Il avoit fait son apprentissage de l'art militaire en France, sous le maréchal de Turenne. On ne l'appeloit dans l'armée que le bel Anglais : « Mais » le général français, dit Voltaire, jugea que le bel » Anglais seroit un jour un grand homme. »

Ses talens se déployèrent avec le plus grand éclat dans la guerre de la succession d'Espagne, pendant laquelle il remporta les victoires si fameuses d'Hocstet en 1704, de Ramillies en 1706, de Malplaquet en 1709, qui réduisirent la France à la dernière extrémité. Il avoit par-dessus tous les généraux de son tems cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, et cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *Cold heaed* (tête froide). Il étoit d'ailleurs maître du parlement et de la cour; il gouvernoit la reine d'An-

gleterre, et par le besoin qu'on avoit de lui, et par le crédit que sa femme avoit sur l'esprit de la reine.

Par bonheur pour la France, ce grand crédit tomba au moment où elle étoit pressée le plus vivement par le duc de Marleborough. La reine Anne, fatiguée de l'empire de la duchesse, s'étoit livrée à une nouvelle favorite, milady Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatèrent : quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de la nouvelle favorite, changèrent la face de l'Europe, et sauvèrent la France. La duchesse ne parut plus à la cour : toutes les créatures de son mari perdirent leurs charges. Enfin, quand le duc de Marleborough lui-même retourna dans Londres, à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois, et la France parvint alors sans peine à détacher l'Angleterre de la grande alliance.

Le duc de Marleborough, après sa disgrâce, se retira en Hollande. C'est une chose singulière, dit le président Hénault, que le cours de la vie de cet homme. Favori de Jacques II, au point de favoriser ses amours pour mademoiselle Churchill, sa sœur, il le quitta sans ménagement pour Guillaume III, par lequel il fut disgracié, et mérita de l'être. Comblé de biens et d'honneurs par la reine Anne, cette princesse le trouva mêlé dans toutes les cabales formées contre elle.

Le duc d'Hanovre, Georges Ier, ayant succédé à la reine Anne, le rétablit dans tous ses emplois. Il mourut âgé de soixante-quatorze ans, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster, dans la chapelle de Henri VII.

ginal, un de ces hommes favorisés de la nature, et qu'elle avoit réunis en foule pour la gloire du siècle de Louis XIV. Il étoit né poëte, et sa poésie a un caractère marqué : c'étoit un mélange heureux d'une philosophie douce et paisible, et d'une imagination riante. Il écrit de verve, et tous ses écrits sont des épanchemens de son ame. Quel charme dans les stances sur *la solitude de Fontenay*, sur *la retraite*, sur *la goutte !* Son ode sur *l'inconstance* est la chanson du plaisir et de la gaieté ; il a même des morceaux d'une poésie riche et brillante ; mais ce qui domine surtout dans ses écrits, c'est la morale épicurienne et le goût de la volupté.

Il convient d'ajouter qu'on a imprimé de l'abbé de Chaulieu trop de bagatelles insipides, trop de *vers de société*. C'est le mauvais goût et l'avarice des éditeurs qui ont fait ce tort à la mémoire de l'Anacréon du Temple.

HISTOIRE.

L'an 573, *le* 28 *juin*, Fin tragique d'Alboin, roi des Lombards.

Nous avons parlé au 2 avril de l'entrée des Lombards en Italie, sous la conduite d'Alboin. Ce fameux conquérant, après avoir vaincu et fait périr Gunimond, roi des Gépides, avoit épousé sa fille Rosemonde. Un jour qu'il donnoit, à Vérone, une fête à ses principaux officiers, dans l'ivresse du repas, il força Rosemonde à boire dans le crâne de son père. Cette femme au désespoir d'une telle barbarie, résolut la mort de son époux.

Elle savoit qu'un officier, nommé Pérédée, avoit une intrigue avec une de ses femmes; instruite de l'heure à laquelle il devoit se trouver avec elle pendant la nuit, Rosemonde prit la place de la maîtresse de Pérédée, et ne se découvrit à lui qu'après l'avoir rendu aussi coupable qu'il falloit, pour qu'il n'y eût plus de sûreté pour lui que dans la mort de son roi. La nuit suivante Pérédée, à la tête de quelques assassins, fut introduit par la reine dans la chambre d'Alboin, et le poignarda pendant son sommeil.

L'an 1458, *le* 28 *juin*, Mort d'Alphonse V, roi d'Aragon.

Alphonse V, roi d'Arragon, surnommé le Magnanime, fut le plus grand prince de son siècle. Il ouvrit

un asile aux muses bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, par la conquête du royaume de Naples et de Sicile, et ne songea qu'à rendre ses sujets heureux.

Un jour que son trésorier lui comptoit dix mille ducats, un officier présent, disoit tout bas à son voisin, « Il ne faudroit que cette somme pour faire ma fortune. » « Eh bien, la voilà faite, dit Alphonse : emportez la » somme. »

Il disoit que pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd, et la femme aveugle.

Ce prince eut quelques rapports avec Henri IV. Sa devise étoit *pro lege et grege*. Lorsqu'il fit le siége de Gaëte, il vit arriver près de son camp des femmes, des vieillards et des enfans que les assiégés avoient fait sortir de la place dans la crainte de la famine. Ses capitaines vouloient faire rentrer ces malheureux, et commençoient à les maltraiter. Alphonse s'opposa à cette rigueur, les reçut dans son camp, et leur fit donner tous les secours nécessaires. « Je ne suis pas venu, dit-il à ceux qui » blâmoient cette conduite, et qui lui représentoient » que son indulgence retarderoit la prise de la place, » je ne suis pas venu faire la guerre à des femmes et » à des enfans, mais à des gens capables de se défendre. » Ce prince protégea les savans, et cultiva lui-même les lettres. Ses livres favoris étoient Tite-Live et Vitruve : le premier, parce qu'il y trouvoit de grandes leçons sur la guerre, le second, parce qu'il présente des préceptes d'architecture, art qu'Alphonse aimoit beaucoup, et dont il se servit pour embellir sa capitale.

L'an 1519, *le* 28 *juin*, Charles-Quint, roi d'Es-

pagne, fut élu empereur à vingt ans; il avoit eu pour concurrent François Ier, qui échoua dans cette concurrence, malgré la noblesse et la générosité de ses procédés.

L'an 1681, *le* 28 *juin*, Mort de madame de Fontanges.

Marie-Angélique de Roussille-Fontanges, d'une ancienne famille de Rouergue, avoit été fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit l'abbé de » Choisi, mais sotte comme un panier. » Elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV, las de l'humeur impérieuse et bizarre de madame de Montespan. Dès qu'elle connut la passion qu'elle avoit inspirée, elle se livra toute entière aux caprices et à la prodigalité qui faisoient son caractère. Elle n'avoit que dix-huit ans, et le roi quarante-trois : la reine vivoit encore. Tout ce que le désir de faire oublier la disproportion d'âge peut imaginer, fut employé par Louis XIV : fêtes brillantes, maison superbement montée, la dignité de duchesse, riches présens, il n'épargnoit rien ; mais personne ne fut moins économe, moins assujettie aux égards même pour la reine, plus insouciante pour tout ce qui n'étoit pas le roi. Madame de Montespan parut d'abord favoriser le nouveau goût du monarque; mais elle devint jalouse lorsqu'elle vit que cette inclination duroit. Elle s'en prit à tout le monde, même au P. la Chaise, qu'elle accusoit d'une *indulgence coupable*. Cependant la nouvelle favorite rendoit à l'ancienne les airs de dédain qu'elle en avoit reçus : encore se prétendoit-elle insultée; elle demandoit vengeance avec emportement. Dispensatrice des grâces, elle donnoit

le ton à toutes les modes. A une partie de chasse, le vent ayant détaché sa coëffure, elle la fit rattacher avec un ruban, dont les nœuds lui tomboient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. La prévention que la puissance royale légitime tout, avoit subjugué son esprit.

Madame de Fontanges ne jouit pas long-tems de la faveur. Elle mourut des suites d'une couche, à l'âge de vingt ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie : Louis XIV s'attendrit; ce qui lui fit dire : « Je meurs contente, » puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon » roi. » Elle se crut empoisonnée, et ne cessa d'accuser de sa mort madame de Montespan, qui avoit, dit-elle, gagné un de ses laquais.

L'an 1766, *le* 28 *juin*, Mort d'Adrien Maurice, *duc* de Noailles.

Adrien Maurice, duc de Noailles, fils d'Anne Jules, né en 1678, général des armées en Roussillon, y remporta en 1708 et 1709, plusieurs avantages sur les ennemis. A la fin de l'hiver de 1710, il se rendit maître de Gironne, une des plus importantes places de la Catalogne, service qui fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de grand d'Espagne de la première classe. Une des causes de sa grande fortune, fut le mariage qu'il contracta, en 1698, avec Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'Etat, il fut nommé, par le duc d'Orléans, président du conseil

des finances, en 1715, et conseiller au conseil de régence, en 1718. L'entrée de l'abbé Dubois à ce conseil, en 1721, après sa nomination à la dignité de cardinal, occasionna une dispute qui fut pour le duc de Noailles la cause d'une disgrâce passagère. Le chancelier, le maréchal de Villeroi, le duc de Noailles refusoient d'accorder la préséance aux cardinaux. On écrivit, on s'échauffa, et la querelle se termina par des lettres de cachet. Le jour même qu'elle commença, Noailles ayant rencontré au Louvre le cardinal Dubois, lui dit : « Cette journée sera fameuse dans l'histoire, monsieur ; » on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans » le conseil en a fait déserter les grands du royaume. » Noailles fut exilé ; mais Dubois étant mort au mois d'août 1723, le régent le rappela aussitôt. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philisbourg, et obtint le bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et obligea les Allemands d'abandonner Worms, dont ils s'étoient emparés. Nommé, en 1735, général en chef des troupes françaises, il servit avec distinction. Si la guerre de 1741 ne prouva pas son bonheur, elle montra du moins ses talens. L'affaire d'Ettinghen, dont un événement malheureux fit manquer le succès en 1743, avoit été préparée par la plus savante manœuvre, et menagée avec une intelligence digne des plus grands capitaines. Le maréchal de Saxe témoignoit une profonde estime au maréchal de Noailles ; il ne l'appeloit que son père. Enfin, dans la guerre de 1757, son grand âge ne lui permettant plus d'être à la tête des armées, il entra dans le ministère, et servit l'Etat de ses conseils. Les connoisseurs admiroient ses talens pour les

plans de campagne ; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution.

L'an 1787, *le* 28 *juin*, La princesse d'Orange, épouse du Stathouder, se rendant à la Haye, est arrêtée et forcée de retourner à Nimègue.

Le parti républicain, lors de la guerre d'Amérique, s'étoit élevé contre le stathouder, qu'il soupçonnoit d'être dévoué aux intérêts de l'Angleterre. Dès 1783, à la suite d'une émeute populaire, la ville de la Haye avoit enlevé au stathouder le commandement de cette résidence. Cette atteinte portée à une prérogative que l'on regardoit comme inhérente au stathoudérat, engagea le prince d'Orange à quitter la Haye, et à se retirer dans la province de Gueldre, dont les *Etats* lui étoient dévoués. Bientôt les esprits s'exaspérèrent, et l'on alla jusqu'à suspendre le prince de ses fonctions de capitaine général de la province. La cour de Prusse et ensuite celle de France, firent différentes démarches auprès des Etats-généraux, et essayèrent de ménager un accommodement entre le prince d'Orange et le parti républicain; mais ces négociations furent sans effet, et les deux partis se portèrent aux derniers excès.

La princesse d'Orange, épouse du stathouder, prit sur ces entrefaites la résolution d'aller à la Haye, en annonçant le projet d'y travailler à la paix; mais elle fut arrêtée le 28 juin 1787, par un détachement de corps francs, et conduite à Schonhoven, d'où elle fut obligée de retourner à Nimègue.

La princesse d'Orange étoit sœur du roi de Prusse, qui demanda satisfaction de cet outrage, et comme

les États-généraux ne s'empressèrent pas de la lui faire, il fit entrer 20,000 hommes en Hollande. Le duc de Brunswick, qui commandoit ces troupes, se rendit en un mois maître du pays, obligea la ville d'Amsterdam à se soumettre. Toutes les résolutions prises pour limiter le pouvoir du stathouder, furent annullées, et le prince rétabli dans toute la plénitude de ses droits; mais il n'étoit pas dans la destinée de ce prince de les conserver long-tems, et le moment approchoit où la maison d'Orange devoit perdre et quitter pour jamais la Hollande.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 28 juin, on célébroit à Athènes les Panathénées, ou grandes fêtes de Minerve, instituées dans les plus anciens tems, en l'honneur de Minerve, rétablies par Thésée en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique : elles revenoient tous les ans; mais dans la cinquième, elles se célébroient avec plus de cérémonies et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suivoit :

« Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique, dit le Jeune Anacharsis, s'étoient rendus en foule à la capitale : ils avoient amené un grand nombre de victimes qu'on devoit offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Illissus, et j'y vis les courses de chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plupart montoient à cheval; ils posoient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançoient avec légèreté sur leurs coursiers. Non loin de là

je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différens exercices du corps. J'allai à l'Odéum, et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux : les uns exécutoient des pièces sur la flûte ou sur la cithare ; d'autres chantoient et s'accompagnoient de l'un de ces instrumens. On leur avoit proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasibule, qui avoient délivré la république des tyrans dont elle étoit opprimée : car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'Etat, et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile furent les prix décernés aux vainqueurs ; ensuite on couronna des particuliers à qui le peuple touché de leur zèle, avoit accordé cette marque d'honneur.

» J'allai aux Tuileries pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs, et qui commençoit à défiler : elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs, et remarquables par leur beauté ; c'étoient des vieillards dont la figure étoit imposante, et qui tenoient des rameaux d'oliviers ; des hommes faits, qui, armés de lances et de boucliers, sembloient respirer les combats ; des garçons qui n'étoient âgés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse ; de jolis enfans couverts d'une simple tunique, et parés de leurs grâces naturelles ; des filles enfin qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiroient tous les regards ; leurs mains soutenoient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermoient des

instrumens sacrés, des gâteaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenoient un pliant : c'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes ; servitude que partagent leurs pères et leurs mères. En effet, les uns et les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel pour faire des libations.

» Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, et quatre de la lyre : après eux venoient des Rhapsodes qui chantoient les poëmes d'Homère, et des danseuses armées de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles, représentoient au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans.

» On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines renfermées dans son sein : sur le vaisseau se déployoit un voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté, en broderie, la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans : elles y avoient aussi tracé, par ordre du gouvernement, les portraits de quelques héros dont les exploits avoient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

» Cette pompe marchoit à pas lents sous la direction de plusieurs magistrats : elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs dont la plupart étoient placés sur des échafauds qu'on venoit de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon-Pythien, on détacha le voile suspendu au navire, et l'on se rendit à la

citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve.

» Sur le soir je me laissai entraîner à l'Académie, pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur; elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville. Plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel, et le porte en courant au second, qui le transmet de la même manière au troisième, et ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre ne peuvent concourir; ceux qui rallentissent leur marche sont livrés aux railleries, et même aux coups de la populace; il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations: cette espèce de combat se renouvela plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes.

» Ceux qui avoient été couronnés dans les différens exercices, invitèrent leurs amis à souper. Il se donna, dans le Prytanée et dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avoit distribué des victimes immolées, dressoit partout des tables, et faisoit éclater une joie vive et bruyante. »

Le 28 juin, tous les ans, après les premières vêpres de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul, l'ambassadeur du roi de Naples présentoit au pape une haquenée superbement enharnachée, avec une selle et une housse en broderie aux armes du pape. Celui qui conduisoit la haquenée portoit dans une bourse d'étoffe de

soie brodée très proprement, une cédule de sept mille écus d'or, pour le tribut du royaume de Naples.

Cette cérémonie avoit été interrompue sous le pontificat de Clément XII; son successeur, Innocent XII, l'avoit fait revivre; mais en 1788, la présentation de la haquenée ne fut point faite, au grand étonnement de la cour de Rome : la suppression de cet hommage donna lieu à un discours prononcé par le saint-père dans la basilique de Saint-Pierre; le lendemain, le fiscal général lut au public, le pape présent, entouré des cardinaux et de toute sa cour, une protestation formelle, dont le saint-père avoit déclaré qu'il confirmoit et approuvoit tous les points.

Le roi de Naples, en supprimant la présentation de la haquenée, avoit néanmoins envoyé la somme de sept mille cent cinquante-cinq écus d'or, qu'il étoit d'usage de faire passer à la même époque à la chambre apostolique; mais celle-ci l'ayant refusée, le roi de Naples fit protester contre ce refus et contre son motif, en déclarant que la somme qui est envoyée tous les ans en son nom, est une offrande dictée par sa piété et sa dévotion aux apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, et non pas un tribut. (Nous avons parlé de l'origine de cette redevance au 26 février.)

L'an 1245, *le* 28 *juin*, Le pape Innocent IV, étant au concile de Lyon, donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour marque de leur dignité et de l'obligation qu'ils avoient contractée, de donner leur sang pour la cause de Dieu et de son Eglise.

L'an 1714, *le* 28 *juin*, Mort du savant et judicieux Papebrok, associé à l'immense collection des *Actes des Saints*.

Il fut condamné, en 1695, à l'inquisition de Madrid, pour avoir avancé, 1°. que les Carmes ne descendoient pas du prophète Elie; 2°. que la face de Jésus-Christ n'avoit pas été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique; 3°. que l'église d'Anvers n'étoit pas assurée d'avoir le prépuce du Sauveur du monde, comme elle le prétendoit.

Papebrock et les jésuites, ses confrères, en appelèrent au pape Innocent XII, qui infirma le jugement de l'inquisition.

HISTOIRE.

L'an 1559, *le* 29 *juin*, Le roi de France Henri II est blessé mortellement d'un coup de lance que lui donne Montgommeri, dans un tournois.

Ce prince, qui avoit déjà couru plusieurs lances dans un tournois qu'il donnoit à l'occasion du mariage de la princesse Elisabeth sa fille avec le roi d'Espagne, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgommeri. Celui-ci s'en défendit à plusieurs reprises, se rappelant peut-être que son père avoit autrefois manqué de tuer François Ier dans une fête; mais voyant que Henri II commençoit à s'indisposer de son refus, il entra enfin en lice, « et dans la course, sa » lance rompit en la visière du roi si rudement, (dit » d'Aubigné) que la morne se décrocha de la haute » pièce, et que la visière levée en haut, le contre-coup » donna dans l'œil. »

Le roi mourut onze jours après de cette blessure, et défendit en mourant que Montgommeri fût inquiété, ni recherché pour ce fait en aucune manière. Après cette sinistre aventure, Montgommeri alla voyager en Italie et en d'autres pays, jusqu'au tems des premières guerres civiles, qu'il revint en France, et s'attacha au parti protestant, dont il devint un des principaux chefs. Ayant été pris au siége de Domfront, il fut amené à Paris, enfermé à la Conciergerie, dans la tour qui porte encore son nom. On instruisit son procès, et il

périt sur l'échafaud, chargé de tous les maux que la mort de Henri II avoit causés à l'Etat, plutôt que de son propre crime : « car pour celui de lèse-majesté, » dont on l'accusoit (dit le président Hénault), il ne » pouvoit en être recherché, après les édits de pacification déjà donnés en faveur des protestans, et surtout après la dernière amnistie ; mais il fallut accorder cette satisfaction à la passion de la régente (Catherine de Médicis), qui vouloit, à quelque prix » que ce fût, la mort d'un homme qui lui avoit enlevé » le roi son époux. Bel exemple pour nous apprendre, » que dans les coups qui attaquent les têtes couronnées, le hasard seul est criminel, quand même la » volonté seroit innocente ! »

Ses enfans, par le même arrêt, furent déclarés roturiers ; ce qui lui fit dire cette belle parole en mourant : « S'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever, je » consens à l'arrêt. »

L'an 1610, *le 29 juin*, Obsèques de Henri IV.

(Extrait du *Journal de l'Etoile.*)

« Le mardi 29 juin, jour de Saint-Pierre, le corps » du feu roi fut porté du Louvre à Notre-Dame, » avec les pompes, solennités et cérémonies accoutumées d'observer aux obsèques et enterremens des » rois de France. Il y eut si grand concours et affluence » du peuple à le voir passer, que le monde s'y entretuoit.

» Pour la préséance et ordre de marche, survinrent

» grands débats et altercations aux compagnies, et y » en eut une grande entre l'évêque de Paris et la cour » du parlement, sur la place que doit tenir la cour » près de l'effigie du roi, de laquelle s'empara enfin » violemment et impudemment ledit évêque, et l'em- » porta de haute lutte, soutenu et favorisé, ainsi qu'on » disoit, de M. le comte de Soissons.

» Les autres compagnies firent à coups de poing, » principalement ceux des Aides contre les Comptes, » où les gourmades et horions donnèrent la préséance » à ceux qui surent mieux jouer des pieds et des » mains. »

On trouve sous la même date, un exemple remarquable de l'inconstance de la faveur populaire dans le passage suivant, au sujet du duc de Guise :

« Ce jour (29 juin), M. de Guise passant par la rue » Saint-Honoré, aussi prodigue de bonnetades au » peuple, qu'étoit feu son père, qui avoit accoutumé » de saluer jusqu'aux crocheteurs et harengères de » Paris, comme il saluoit en passant jusqu'aux plus » petits, et même deux ou trois femmes du commun, » qui étoient à une porte, l'une d'elles vint à dire » tout haut : *Ma foi, tu as beau nous saluer, nous* » *n'avons que faire de tes salutations, non plus que* » *de celles de ton père : elles nous ont fait manger de* » *la vache enragée et du cheval; nous n'y retournerons* » *plus.* »

L'an 1741, *le* 29 *juin*, Bataille de Wolfenbuttel, gagnée par le comte de Guébriant.

Ce fut le comte de Guébriant, qui commandoit en

Allemagne les troupes de France, de Hesse et Lunebourg, qui gagna cette bataille contre l'archiduc Léopold et Picolomini.

Il apprit que l'archiduc Léopold, frère de l'empereur, marchoit à la tête d'une puissante armée pour faire lever le blocus de Wolfenbuttel, que les princes de Brunswick tenoient investi depuis le commencement de l'hiver. Leur armée n'étoit pas assez forte pour résister à celle de l'archiduc. Le comte de Guébriant résolut de les secourir, et il engagea les Suédois à le suivre. L'armée impériale parut devant la place le 24 juin ; celle du comte ne put y arriver que le 28. Il trouva les officiers des troupes de Brunswick sur le point de se retirer et d'abandonner leur entreprise. Le comte les rassura, et dès le jour de son arrivée il fit charger l'avant-garde des Impériaux. Le commencement du combat leur fut avantageux, ils nous prirent trois étendards ; mais le comte ayant rallié ses troupes, l'ennemi fut repoussé, après avoir perdu quatre étendards, 240 cavaliers tués sur la place, et 137 qui demeurèrent prisonniers. Cette action fut le présage d'une plus grande victoire. Le lendemain, les deux armées combattirent depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir. La déroute des Impériaux commença par leur aile gauche. On leur tua près de 2000 hommes, sans compter les blessés, et on leur prit quarante-trois drapeaux ou cornettes. Le bruit courut que Picolomini étoit du nombre des morts ; mais on apprit ensuite qu'il s'étoit sauvé. Les confédérés ne perdirent que 500 hommes, et ils eurent 8 à 900 blessés. Le 1 juillet on accorda aux ennemis une suspension d'armes pour enterrer les morts. Quoique leur perte fût considérable,

leur armée ne fut pas détruite. Le 3, ils parurent en bataille sous le canon de Wolfenbuttel, où l'on ne jugea pas à propos de les attaquer. Ils étoient eux-mêmes fort éloignés de vouloir combattre, car dès le soir même ils se retirèrent pour gagner la forêt de Vidorp, et la montagne de Conigsberg. Toute l'armée des confédérés décampa pour les suivre; mais, après quelques jours de marche, les Suédois, qui avoient été les premiers à en faire la proposition, changèrent de sentiment. Ils déclarèrent que leurs troupes n'étoient point en état de supporter des marches si longues et si pénibles; que leur armée dépérissoit tous les jours, et qu'elle avoit besoin de repos; et ils obligèrent le comte de Guébriant de les ramener au camp de Wolfenbuttel, où les troupes demeurèrent dans une inaction qui leur fit perdre tout le fruit de leur victoire. L'électeur de Saxe s'empara de Zuickau, de Gorlitz et de Dorsten. Picolomini entra de son côté dans les Etats de Brunswik, où il fit plusieurs conquêtes.

Cette guerre contre l'empereur dura 15 ans, depuis 1633 jusqu'à la paix de Munster en 1648.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'an 1662, *le* 29 *juin*, Mort de Pierre de Marca, archevêque de Paris.

Pierre de Marca, né dans le Béarn, d'une famille originaire d'Espagne, fut d'abord président au parlement de Pau; devenu veuf, il entra dans les ordres, et fut successivement évêque de Couzeran, puis arche-

vêque de Toulouse. Ses talens pour les négociations, et son zèle contre les jansénistes, le firent nommer, en 1658, ministre d'Etat, et ensuite archevêque de Paris; mais il mourut le jour même où il reçut les bulles; ce qui donna lieu à cette épitaphe :

Ci-gît monseigneur de *Marca*,
Que le roi sagement marqua
Pour le prélat de son église;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

Il a laissé deux ouvrages estimés; l'un est la *Concorde du Sacerdoce et de l'Empire*, et le second est l'*Histoire du Béarn*. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, qui sacrifioit tout à ses intérêts et à son ambition. « Quand Marca dit mal, c'est qu'il est payé » pour ne pas bien dire, ou qu'il espère de l'être, » dit l'abbé de Longuerue.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 29 juin, Fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Le chantre des Fastes français célèbre ainsi cette double fête :

Mais deux chefs de l'Eglise, aux bornes de ce mois
Viennent dans leur éclat m'apparoître à la fois,
De la sainte Sion double et ferme colonne,
La piété les ceint de la même couronne :
L'un est Paul, des chrétiens d'abord si redouté,
Qui frappé vers Damas par le ciel irrité,
Tombe persécuteur et se relève apôtre.
Si pour porter la foi d'un bout du monde à l'autre,
Terrassé tout à coup par le pouvoir divin,
Le glaive de la guerre échappe de sa main,

Celui de la parole, aussi puissant peut-être,
Des esprits qu'il éclaire aussitôt le rend maître.
Pierre, de ses travaux assidu compagnon,
Auprès de son collègue éternisa son nom :
La barque d'un pêcheur en trône est transformée,
. . . . . .

LEMIERRE.

Saint Pierre, prince des apôtres, frère de saint André, étoit né à Bethsaïde; son premier nom étoit Simon; mais en l'appelant à l'apostolat, le Sauveur lui donna celui de Céphas, qui, en syriaque, signifie Pierre.

Jésus-Christ l'ayant rencontré avec son frère André, qui lavoient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer; quoiqu'ils n'eussent pu rien prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons, que leurs barques en furent remplies: alors Pierre se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur, qui lui ordonna de quitter ses rets pour le suivre, et depuis ce temps, Pierre lui demeura toujours intimement attaché.

Il avoit une maison à Capharnaum, où J. C. vint guérir sa belle-mère; et quand il choisit ses douze apôtres, il mit Pierre à leur tête. Il le rendit témoin de sa gloire sur le Thabor. Dans la dernière cène qu'il célébra avec ses disciples, Pierre fut le premier à qui J.C. lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives, quand son maître fut arrêté, et il le suivit chez le grand-prêtre. Ce fut là que ce disciple, ébranlé un moment par la crainte, renia trois fois J. C.; faute qu'il répara par des torrens de larmes, par un courage désormais inébranlable, et enfin par son martyre.

Pierre fut témoin de la résurrection et de l'ascension de

J. C. Le jour de la descente du Saint-Esprit, il prêcha avec tant de force J. C. ressuscité, que trois mille personnes demandèrent le baptême. Le grand-prêtre et les Sadducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent mettre les apôtres en prison, et se disposoient à les faire mourir, lorsque Gamaliel leur dit ces paroles remarquables : « Si cette nouvelle religion est l'ouvrage des » hommes, elle tombera d'elle-même; si elle est l'ou» vrage de Dieu, elle triomphera de tous nos efforts. »

Pierre étant sorti de Jérusalem, parcourut toute l'Asie-Mineure, prouvant sa mission par sa doctrine et par ses miracles, et vint enfin établir son siége épiscopal à Rome, l'an 42 de l'ère vulgaire.

La persécution de l'empereur Claude l'obligea d'en sortir; il revint en Judée, et y présida le concile de Jérusalem. De retour à Rome, son glorieux apostolat fut enfin couronné de la palme du martyre; il fut attaché à la croix, le même jour et au même endroit que saint Paul fut décapité, l'an 66 de J. C., et le douzième du règne de Néron.

Grotius trouve dans les épîtres de saint Pierre, une force, une véhémence, une vigueur, dignes du prince des apôtres.

Saint Paul, nommé auparavant Saül, de la tribu de Benjamin, né à Tarse en Cilicie, fut d'abord un des plus ardens persécuteurs des chrétiens. Un jour qu'il alloit à Damas pour en arrêter plusieurs, et les mener, chargés de chaînes à Jérusalem, il fut tout-à-coup frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : « Saül, Saül, pourquoi » me persécutez-vous? » « Qui êtes-vous, Seigneur? » répondit-il. « Je suis Jésus que vous persécutez. »

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse, » s'écria Paul en tremblant. Jésus lui dit de se relever, et d'aller à Damas où il lui feroit connoître ses volontés.

Paul fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec le plus grand zèle, à Jérusalem, à Césarée, à Antioche; il parcourut avec saint Barnabé la plus grande partie des îles de l'Archipel. Ces deux apôtres s'étant séparés à Antioche, saint Paul alla porter l'Evangile dans la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Galatie, la Macédoine; il poussa même jusqu'à la ville d'Athènes, où il convertit Denys l'Aréopagite.

De retour à Jérusalem, l'an 58 de J. C. il fut arrêté et conduit à Felix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée; Festus, son successeur, voulut le renvoyer à Jérusalem pour y être jugé; mais Paul ayant réclamé son droit de citoyen romain, on fut obligé de l'envoyer à Rome. Arrivé dans cette ville, il eut permission de demeurer où il voudroit, avec le soldat qui le gardoit. Il y passa deux années entières, occupé à prêcher le royaume de Dieu et la religion de J. C.; ayant recouvré sa liberté, il parcourut l'Italie, repassa en Asie, alla prêcher à Ephèse, puis à Milet, et enfin, revint à Rome où il fut de nouveau arrêté, et consomma son martyre, le même jour que saint Pierre.

« Toutes les épîtres de saint Paul (dit Dupin), » sont savantes et instructives, nobles et touchantes; » le tour de l'expression est grand, élevé, plein d'art » et de figures; la véhémence et la force de son discours, » sont mêlées d'agrémens et de prudence. »

HISTOIRE.

L'an 1670, *le* 30 *juin*, Mort d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

Henriette d'Angleterre, fille de l'infortuné Charles Ier et de Henriette de France, étoit née à Excester en 1644. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661. Elle avoit les grâces de la figure, l'esprit, les vertus douces et aimables de sa bisaïeule Marie Stuart, avec laquelle sa mort prématurée et cruelle lui donne encore un trait de ressemblance de plus. Elle fut le plus bel ornement de la cour de Louis XIV. Elle a été immortalisée par la relation attendrissante que madame de la Fayette nous a donnée de sa mort, et par ce grand monument d'éloquence que Bossuet a consacré à sa gloire.

« O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit » tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette » étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame » est morte! »

Quel ne dut pas être l'effet de ces terribles paroles sur des auditeurs qui croyoient que cette princesse étoit morte empoisonnée! Cette opinion, à-peu-près générale à l'époque de la mort de la duchesse d'Orléans, avoit cédé à l'autorité de Voltaire, qui la regarde comme un bruit populaire, destitué de fondement. Mais depuis, la publication des lettres de Madame, seconde femme du duc d'Orléans, les

Mémoires du duc de Saint-Simon, et les Fragmens historiques de Duclos, ont changé les soupçons en certitude. Voici le récit de Duclos, dont la véracité n'est pas douteuse :

« Le public a toujours soupçonné que Madame étoit morte empoisonnée. Madame étant à Saint-Cloud, en parfaite santé, but un verre d'eau de chicorée : dans l'instant, elle sentit des douleurs aiguës dans l'estomac. Les convulsions suivirent. Six heures après elle étoit morte. Il eût été difficile de ne pas soupçonner de poison une mort si prompte et si violente. Mais ce n'est plus un soupçon, c'est un fait certain, quoique les preuves en soient connues de très peu de personnes. Le roi, frappé des circonstances de cette mort, fit venir devant lui Morel, contrôleur de la bouche de Madame ; il fut introduit secrètement la nuit même qui suivit la mort de cette princesse, dans le cabinet du roi, qui n'avoit avec lui que deux domestiques de confiance, et l'officier des gardes du corps qui amena ce domestique. « Regardez-moi, lui » dit le roi, et songez à ce que vous allez dire. Soyez » sûr de la vie, si c'est la vérité ; mais si vous osez » me mentir, votre supplice est prêt. Je sais que » Madame est morte empoisonnée ; mais je veux » savoir les circonstances du crime. »

« Sire, répondit Morel sans se déconcerter, votre » majesté me regarde avec justice comme un scélérat ; » mais, après sa parole sacrée, je serois un imbécille » si j'osois lui mentir. Madame a été empoisonnée : le » chevalier de Lorraine a envoyé de Rome le poison » au marquis d'Effiat, et nous l'avons mis dans l'eau » que Madame a bue. »

« Mon frère, reprit le roi, le savoit-il ? »

« Monsieur, dit Morel, nous le connoissons trop » pour lui avoir confié le secret. »

Alors le roi respirant :

« Me voilà soulagé ! Sortez. »

» Pour entendre ce qui regarde le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat, il faut savoir que le chevalier de Lorraine, d'une figure charmante, d'un esprit séduisant, et sans aucun principe, étoit passionnément aimé de Monsieur. Le chevalier avoit un tel ascendant sur l'esprit de Monsieur, qu'il exerçoit sur la maison de ce prince un empire absolu, dont il abusoit au point que Madame en éprouvoit des insolentes qu'elle n'auroit pas eu à craindre d'une rivale de son sexe. Le chevalier de Lorraine avoit envoyé le poison au marquis d'Effiat, premier écuyer de Monsieur, et digne d'être son ami, autant que des scélérats peuvent l'être. D'Effiat étoit petit-fils du maréchal d'Effiat, et fils du frère aîné de Cinqmars, grand écuyer, décapité à Lyon avec de Thou. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, et qui ayant connu que le chevalier de Lorraine étoit le maître de Monsieur, s'y étoit totalement dévoué. Je l'ai vu dans ma première jeunesse à Chilly : c'étoit alors un petit vieillard assez vigoureux pour monter des chevaux très vifs. Il mourut à plus de quatre-vingts ans, en 1719.

» Un des trois témoins de l'interrogatoire de Morel le dit long-tems après au procureur-général Joly de Fleury, père de celui d'aujourd'hui, et je le tiens d'abord d'un magistrat très distingué, ami du procureur-général. Mais je l'ai su encore d'un plus qu'ami de mademoiselle Chausseraie, à laquelle le roi l'avoit

dit-elle avoit fait des Mémoires très curieux, que l'abbé d'Andigné, son parent, lui conseilla de brûler. Je soupçonne que l'ami intime qu'elle en chargea ne les sacrifia pas tous ; car il me promit un jour de les rechercher, et nous n'avons pas eu depuis occasion de nous retrouver ; mais dans une longue conversation que nous eûmes ensemble, il me confirma tous les faits dont il me voyoit instruit, et m'en apprit beaucoup d'autres..... Quelque indignation que la présence du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat pût réveiller dans le cœur du roi, ce prince, ne voulant pas laisser soupçonner qu'il sût rien de cet affreux secret, traita extérieurement d'Effiat comme à l'ordinaire, et accorda, après quelque tems, à Monsieur, le retour du chevalier. »

Nous devons faire remarquer ici que la conduite de Louis XIV à l'égard du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat nous semble infirmer la vérité du récit de Duclos. Comment des raisons d'un ordre aussi inférieur auront-elles pu faire supporter à Louis XIV la présence de deux hommes coupables d'un crime aussi affreux ? Deux ans après la mort de la duchesse d'Orléans, il rappela le chevalier de Lorraine, et le nomma maréchal de camp, comme pour le consoler de son exil. Le marquis d'Effiat ne quitta point la cour, et il ne paroît pas qu'il y ait jamais éprouvé le moindre désagrément.

Une autre observation qui ne paroîtra pas moins étrange, c'est que madame de Bavière, la seconde femme du frère de Louis XIV, après avoir formellement accusé le chevalier de Lorraine d'avoir empoisonné celle qu'elle remplaçoit, nous apprend elle-

même (voyez ses lettres) qu'elle se réconcilia sincèrement avec celui qu'elle regardoit comme un empoisonneur. Mais reprenons le récit de Duclos :

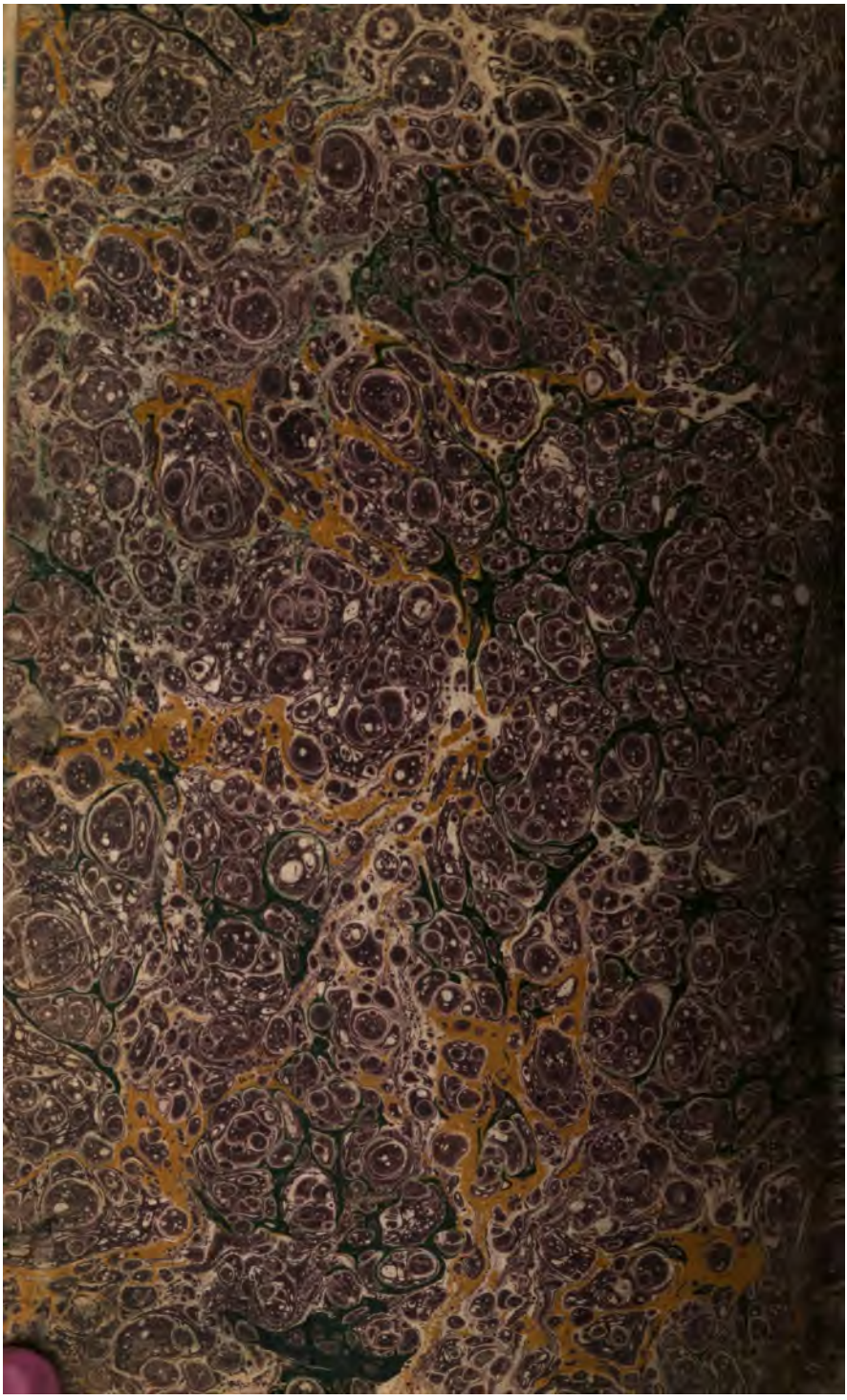
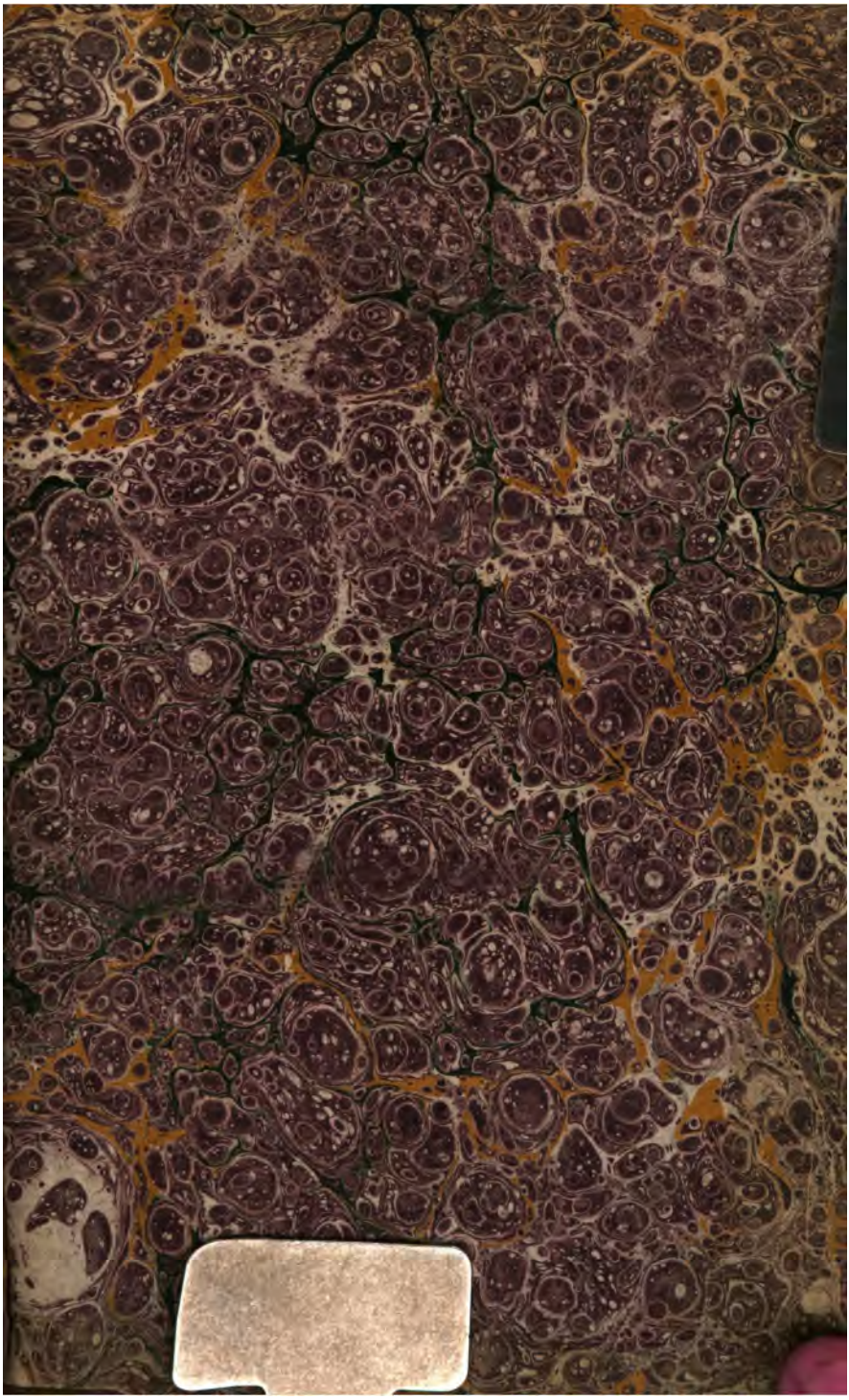
« Il ne s'agit plus que d'expliquer, continue cet historien, pourquoi le chevalier fit empoisonner Madame. Louis XIV, voulant porter la guerre en Hollande, voulut aussi s'assurer de Charles II, roi d'Angleterre : pour y parvenir, il engagea Madame, sœur de Charles, à passer en Angleterre, et pour que ce voyage parût un effet du hasard, et non d'un projet politique, Louis XIV parut aller visiter ses conquêtes des Pays-Bas, et y mena toute sa cour. Madame alors prit le prétexte du voisinage pour demander la permission de passer la mer, et d'aller voir son frère. Il n'y avoit d'abord que M. de Turenne et Louvois d'instruits du vrai motif du voyage ; mais M. de Turenne, amoureux de madame de Coëtquen, lui confia le secret dès le premier moment, afin qu'elle prît ses mesures pour être du voyage. Madame de Coëtquen, qui aimoit le chevalier de Lorraine, ne manqua pas de lui dire le mystère du voyage, et le chevalier n'eut rien de plus pressé que d'en instruire Monsieur. Ce prince fut outré qu'on eût eu assez peu d'égards pour lui cacher un projet où sa femme jouoit le principal rôle. N'osant exhaler son ressentiment contre le roi, il traita Madame si mal, que le roi, dans la crainte que cette dissension domestique ne fît un éclat qui divulgueroit le secret, fit arrêter le chevalier de Lorraine, l'envoya prisonnier à Pierre-Encise, de là au château d'If. Alors Monsieur, plus furieux que jamais, se retira à Villers-Cotterets, et y emmena sa femme. Le roi, employant à la fois l'autorité et la douceur,

envoya M. Colbert à Villers-Cotterets, pour ordonner le secret du voyage à Monsieur, et le ramener à la cour. On convint qu'il reviendroit, et que le chevalier de Lorraine sortiroit de prison, mais qu'il iroit quelques mois en Italie. Le roi fit ensuite la tournée de Flandres, qui couvrit le voyage de Madame en Angleterre, d'où elle revint le 12 de juin, après avoir engagé Charles II à s'unir à la France contre la Hollande. Pendant ce tems-là, le chevalier de Lorraine, qui sentoit qu'il n'obtiendroit jamais son rappel que du consentement de Madame, ce qu'elle étoit fort éloignée d'accorder, prit le parti de s'en défaire par le poison. Le roi le fit revenir dans la suite : il s'en servoit pour gouverner Monsieur. Le chevalier de Lorraine mourut en 1702. »

L'an 1694, *le* 30 *juin*, Le maréchal de Noailles se rend maître de Gironne, en trente-cinq jours de tranchée ouverte.

Cette ville de la Catalogne avoit été assiégée vingt et une fois sans avoir jamais été prise.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
6 vols
[ZAH.]

86788